
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07589017 2

JOURNAL DE ROUTE

DU

CAPITAINE ROBINAUX

OUVRAGES DE M. G. SCHLUMBERGER

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Renaud de Châtillon. Un vol. in-8° orné de gravures. Prix .... 7 fr. 50

Expédition des « Almugavares » ou Routiers catalans en Orient (de l'an 1302 à l'an 1311). Un vol. in-8° .... 7 fr. 50

Le Tombeau d'une impératrice byzantine en Espagne. Brochure in-8° illustrée............ 2 fr. 50

Vieux Soldats de Napoléon. Plaquette in-8°... 5 fr.

Derniers Soldats de Napoléon. Plaquette in-8°. 5 fr.

Campagnes du roi Amaury Ier de Jérusalem en Égypte, au XIIe siècle. Un vol. in-8° avec une carte. Prix.. 7 fr. 50

PARIS. — PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 11512.

SOLDATS DE NAPOLÉON

JOURNAL DE ROUTE

DU

CAPITAINE ROBINAUX

1803-1832

PUBLIÉ PAR

GUSTAVE SCHLUMBERGER

MEMBRE DE L'INSTITUT



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1908

INTRODUCTION

On a publié déjà, on publiera encore d'innombrables récits de guerre des soldats de Napoléon. Les moindres souvenirs de cette époque de gloire excitent constamment au plus haut degré l'intérêt du public. Le curieux journal de route du capitaine Pierre Robinaux que j'imprime aujourd'hui se présente dans les conditions de la plus parfaite authenticité. Rien qu'à parcourir ces trois modestes cahiers, habillés d'un vulgaire vélin noué d'une humble cordelette, au papier grossier jauni par le temps, à l'écriture banale. nette, très fine et régulière, on devine que, contenus dans le havresac grâce à leur petit format, ils ont suivi leur auteur des années durant, sous les mille intempéries de ses marches interminables à travers les bivouacs de l'Europe.

Par l'entremise d'amis dévoués (1), j'ai pu

(1) Mon cher confrère et ami, l'abbé Thédenat, de l'Académie

acquérir ces trois cahiers d'un des héritiers lointains de celui qui les a rédigés pendant trente années de sa vie aventureuse, vie courageuse autant qu'effacée, toute de dévouement patriotique et d'abnégation militaire. Ce récit de guerre est écrit dans un style fort ordinaire; il n'a aucun mérite littéraire, aucune qualité brillante; c'est l'humble et touchant journal de route d'un paysan de France, d'un pauvre conscrit de l'an 1803, parvenu au grade d'officier à force d'endurance à travers dix années de batailles de la grande Épopée. Pierre Robinaux n'était qu'un troupier sorti d'un village du département de la Sarthe, issu des rangs du peuple, comme il y en eut des centaines de milliers dans les armées de l'Empereur. Né à Bouloire, le 23 juillet 1783, d'une honnête famille de cultivateurs, conscrit à vingt ans, désolé de quitter les siens, il conquit péniblement ses grades inférieurs sur vingt champs de bataille, « à coups de canon », comme il l'écrit. Caporal en 1807, sergent en 1810, sous-lieutenant en 1812, lieutenant en 1813, il n'était que capitaine à la chute de l'Empire. Si celui-ci eût duré, notre modeste héros eût pu, tout aussi

des Inscriptions et Belles-Lettres, et l'abbé Gabriel Plat, curé de Vendôme.

bien que tant d'autres, devenir colonel, puis général. Son éducation paraît avoir été quelque peu au-dessus de la moyenne des soldats paysans de l'époque. Il a quelques vagues connaissances classiques. Il note avec le plus grand soin les monuments principaux des villes où il séjourne, les mœurs et coutumes de leurs habitants.

Il écrit dans une langue sobre, mais pauvre. Les mêmes expressions, les mêmes épithètes reviennent sans cesse sous sa plume. Du reste ces détails qu'il donne sur les villes où il passe ne présentent que peu d'importance. Si j'en ai conservé la majeure partie, c'est pour ne pas enlever à ce récit sa couleur originale. Ce qui fait l'intérêt véritable de ces cahiers, ce sont les incidents de route, surtout les faits de guerre si exactement rapportés. Je note également comme une qualité majeure la précision minutieuse des indications de dates et d'étapes. Pour les campagnes de 1805, de 1809 et 1813 surtout, ces renseignements sont précieux.

A partir de son premier départ de la ferme paternelle en décembre 1803, en qualité de conscrit, Pierre Robinaux demeure sept années à l'armée sans revoir les siens, toujours en marche sur tous les chemins de France, de

Hollande, d'Allemagne, d'Autriche et d'Italie, toujours en marche, par toutes les intempéries de toutes les saisons, sous la pluie, la neige, l'ouragan ou l'implacable soleil. Pas une de ses innombrables étapes qui ne soit exactement notée et datée. Il marche tout droit devant lui à la suite de ses chefs, entrevoyant parfois le grand Empereur, son Dieu, auquel il a l'honneur de faire escorte à Venise. Il marche, content, résigné, ne murmurant jamais contre le temps affreux, contre les fatigues effroyables, la mauvaise nourriture, la faim, les gîtes lamentables, la privation des objets les plus nécessaire à la vie, la maladie parfois cruelle. Durant ces interminables campagnes si terriblement pénibles dans les plaines d'Allemagne ou d'Italie ou parmi les abruptes montagnes de la Styrie, de la Croatie et du Tyrol, où il gagne peu à peu ses grades à force d'abnégation et de bravoure, le pauvre soldat de fortune, le pauvre cultivateur de la Sarthe, arraché à la terre paternelle, ne manque pas, chaque soir, avant de s'étendre sur la dure après son frugal repas, de noter exactement sur son cahier chaque combat, chaque fait important. Son journal, peu intéressant au début lors de son passage à l'armée de Hollande, le devient bien

davantage par la suite. Il abonde surtout en détails inédits sur la campagne de 1809 à la frontière austro-italienne et dans les montagnes de la Haute-Autriche contre les troupes de l'archiduc Charles. Pierre Robinaux se bat courageusement à Sacile, au passage de la Piave, dans tous les combats obscurs de cette lutte extrêmement dure. Il avait auparavant tenu garnison des années durant, en 1806, 1807 et 1808, en Lombardie orientale et en Vénétie. Il avait assisté au brillant et court séjour de l'Empereur à Venise en 1807.

Après un semestre passé dans l'hiver de 1810 à 1811 auprès des siens, qu'il n'avait pas vus depuis tant d'années, notre humble héros repart pour rejoindre l'armée. Il passe les années 1811 et 1813 dans les lointaines et montagneuses garnisons des Alpes françaises. Il ébauche à Montdauphin une idylle infiniment sentimentale. Puis enfin, au commencement de 1813, il est envoyé en qualité d'officier à la Grande Armée réorganisée après les désastres de Russie. Dans cette année tragique et meurtrière entre toutes, il fait la longue et terrible campagne de Prusse et de Saxe sous les ordres de Marmont, combattant littéralement chaque jour. Son récit devient alors des plus curieux et

des plus attachants. Il se bat héroïquement à Lützen, à Bautzen, à Leipzig où il manque se noyer, à Hanau, dans vingt endroits encore; il échappe à mille morts. Son naïf récit, par la force même des choses, prend presque l'allure d'une épopée. On ne peut lire sans émotion le récit de tant de dangers, de tant de souffrances si courageusement supportées, de tant de combats incessants, de tant de nuits terribles. Il rentre en France par Liège. Il est à Nemours quand l'Empire tombe. Le retour de l'île d'Elbe le ramène sous le drapeau tricolore. Il combat vaillamment à Mont-Saint-Jean. Il fait le coup de feu un des derniers contre les alliés au pont de Sèvres les 1er et 2 juillet 1815. Ses récits de marche et de batailles sont très vivants, éloquents parfois à force de vérité simple. Il me paraît vraiment que ces deux premiers cahiers consacrés : l'un à la période qui va de 1803 à 1811, le second à celle qui va de 1811 à la chute de l'Empire en 1815, seront une contribution intéressante à la bibliothèque des souvenirs de campagnes du grand Empereur..

Un troisième cahier, dont les derniers feuillets ont été malheureusement perdus, a été consacré par le capitaine Robinaux à l'histoire de sa vie dans une période bien moins agitée et bien

moins brillante où, après avoir mené dix ans durant, sous la Restauration, la lamentable et pénible existence de l'officier en demi-solde, notre brave guerrier est enfin rappelé au service en 1825 sous les Bourbons, dans la bien modeste situation d'officier d'étapes, puis rentre régulièrement dans l'armée avec son ancien grade de capitaine après leur chute en 1830, exactement le 13 février 1831. Bien que ce troisième cahier offre un intérêt moindre, j'ai cru devoir le faire figurer à la suite des précédents à cause de l'état d'esprit très curieux de l'auteur qui s'y révèle à chaque page. C'est bien toujours le paysan de France, fils de la Révolution, toujours amoureux de son cher Empereur, mais profondément libéral, haïssant les Bourbons, les jésuites, les Chouans, les émigrés, devenant enfin après 1830 un naïf garde national violemment épris de la Charte. Six ans durant, de 1825 à 1830, le pauvre officier parcourt, sous la pluie et la neige, toutes les grandes routes de France, conduisant à leurs dépôts des bandes de conscrits turbulents. Chemin faisant, il note d'intéressants détails sur l'état d'esprit des populations françaises qu'il fréquente, sur celui surtout de ses vieux camarades de guerre qu'il retrouve un peu partout,

vivant d'une existence obscure après avoir été les conquérants de l'Europe, mais demeurés profondément attachés au souvenir de leur Empereur, ardemment libéraux, haïssant l'ancien régime. Après la Révolution de juillet, alors qu'il est rentré dans l'armée régulière, il nous raconte quelques faits peu connus de la chouannerie des années 1831 et 1832. Le texte est interrompu peu après le siège d'Anvers auquel assista Robinaux dans cette même année 1832; il a été impossible de retrouver les derniers feuillets perdus de ce curieux journal.

J'ai pu seulement savoir que le vieil officier, demeuré célibataire, mourut dans son pays d'origine, au Grand-Lucé, le 2 mars 1854, âgé de soixante-dix ans. Sa famille est éteinte aujourd'hui. Son unique sœur, morte plusieurs années après lui, avec laquelle il demeurait et dont il parle souvent dans ses souvenirs, n'a laissé qu'un fils et une fille morts tous deux sans postérité. C'est une nièce par alliance de cette dernière qui m'a cédé les cahiers du vieil officier, ainsi que ses états de service, son brevet de la Légion d'honneur (1) et divers autres papiers.

(1) Pierre Robinaux avait été, nous l'avons vu, nommé chevalier de la Légion d'honneur par ordonnance *royale* du

L'orthographe du capitaine Robinaux assez fautive est cependant bonne pour l'époque, surtout pour un fils de cultivateur. Les noms de lieux étrangers sont trop souvent estropiés, mais presque toujours facilement reconnaissables. La pagination est rigoureusement exacte. Quelques notes d'une encre moins pâlie, écrites en travers des pages, sont d'une époque plus récente, alors que le vieux soldat retraité relisait ces feuillets écrits jadis à la lueur des feux de bivouac (1).

Pierre Robinaux était un vrai Français de France, aimant la vie, les gais propos, le bon vin, philosophe résigné, à la fois ingénu et capable du plus pur héroïsme, très chatouilleux sur le point d'honneur, naïvement amoureux des grands principes de 1789, honnêtement libéral, chérissant ses vieux parents, sa sœur, tous les siens, profondément patriote. Tout au commencement de son existence militaire, il déserte par misère, mal du pays, désespoir d'avoir quitté la maison paternelle, mais il sort honorablement de cette fâcheuse aventure et devient désormais le type du parfait

16 mars 1815. Il fut confirmé dans ce grade par décret *impérial* du 28 du même mois.

(1) Voy. p. 49.

fantassin de Napoléon, résolu à suivre jusqu'au bout du monde à travers tous les périls son Empereur adoré, convaincu constamment et jusqu'au bout que la seule présence du César bien-aimé va rendre la victoire aux aigles impériales. Ceux qui voudront bien lire jusqu'au bout ce simple récit estimeront, je le crois, que j'ai eu raison de sauver de l'oubli ces notes touchantes d'un vieux brave. J'ai respecté religieusement le texte en supprimant seulement quelques trop longs détails sur des villes traversées et quelques inutiles citations d'auteurs (1). J'ai voulu reproduire intact le caractère vrai de cet intrépide soldat, type de centaines de milliers d'obscurs héros de la légende napoléonienne.

Gustave SCHLUMBERGER.

Les Eaux-Bonnes, le 8 août 1908.

(1) Je me suis contenté de corriger l'orthographe, surtout celle des noms de lieux.

Journal

Robinau, (Pierre

Noms des differen

Provinces ou il

Ordee un

Vie et moeurs

differentes Nati

Voyagé Comme

JOURNAL DE ROUTE

DU

CAPITAINE ROBINAUX

PREMIER CAHIER

(20 décembre 1803 au 16 avril 1811)

Quelle fatale journée ! Je laissais un père et une mère dans la plus grande désolation, une sœur qui, quoique très jeune encore, n'en éprouvait pas moins de douleur. Mes chers parents, livrés à l'agriculture, par la position où ils se trouvaient perdaient en moi tout leur appui et le soutien de leur vieillesse. De mon côté, j'en sentais aussi toute l'importance et éprouvais aussi en mon particulier un sentiment de douleur qui ne peut se comprendre qu'en l'éprouvant soi-même. Malgré notre mutuelle affliction, il fallut pourtant consentir à la séparation qui était inévitable. Nos adieux furent tendres et sensibles. Nous nous tînmes longtemps embrassés sans pouvoir nous dire un seul mot ; nous fondîmes en larmes de part et d'autre ; enfin nous nous dîmes adieu, adieu peut-être pour toujours !

Nous partîmes donc du Grand-Lucé, le 28 frimaire an XII de la République française (1) et fûmes coucher à Saint-Calais, chef-lieu de sous-préfecture, le 29 à Bouloire, le 30 au Mans, chef-lieu du département. Le 1er nivôse (2), nous y fîmes séjour et fûmes passés en revue par le général de La Rue (3), commandant le département. Il nous dit : « Mes enfants, j'espère ne point recevoir de reproches sur votre conduite, que vous serez fidèles à la patrie et au gouvernement consulaire. La loi n'exige de vous que cinq années de service; dans cinq ans, vous rentrerez dans vos foyers. »

Le 2, nous fûmes coucher à Bonnétable; le 3, à Bellême; le 4, à Mortagne; le 5, à Verneuil; le 6, à Conches. Cette journée fut remarquable par une tempête tout à fait extraordinaire comme je n'en ai jamais vu de ma vie; elle commença dès les 2 heures du matin et dura jusqu'à 10 heures du soir. L'on voyait, dans les campagnes, un quart des arbres fruitiers couchés par terre, et même

(1) 20 décembre 1803.

(2) 23 décembre 1803.

(3) De La Rue (Louis-Michel-Charles-Thomas). Né à Caen (Calvados) le 26 mars 1756. — A servi de 1770 à 1778 au régiment du Roi-infanterie, passe ensuite dans les volontaires de la marine, devient capitaine de port à Cherbourg le 4 novembre 1783 et occupe cet emploi jusqu'en 1791. Lieutenant au 94e d'infanterie le 17 mai 1792, aide de camp de Hesse puis de Dumouriez; adjudant-général le 3 mai 1793; général de brigade le 28 octobre 1795. A servi de 1793 à 1799 aux armées des Côtes de Cherbourg et de l'Ouest. Commandant le département de la Sarthe le 21 octobre 1799. Décédé au Mans le 9 mars 1807; — était chevalier de Saint-Louis du 4 juin 1792 et commandant de la Légion d'honneur du 14 juin 1804.

beaucoup de maisons endommagées. — Le 7 nous fûmes coucher à Évreux, chef-lieu du département; nous y séjournâmes le 8; le 9, à Vernon, ville fort jolie, située sur la Seine; le 10, à Gisors (1); le 11, à Beauvais, assez belle ville et remarquable par son antiquité; le 12, à Breteuil, le 13, à Amiens (Picardie), ville d'une grandeur considérable, belle et bien bâtie; elle est célèbre par son ancien parlement; nous y fîmes séjour.

Ce fut dans cette ville que nous rencontrâmes un détachement d'officiers et de sous-officiers du 11e régiment d'infanterie de ligne qui venait nous prendre pour nous conduire au dit régiment où nous devions être incorporés (2). Le jour que nous

(1) 1er janvier 1804.

(2) *Historique du 11e régiment d'infanterie* par le capitaine Gagnon (Arch. hist. de la guerre).

15 vendémaire an XII. La 11e demi-brigade est à Schagen et se rend au camp d'Utrecht. Le dépôt est à Bois-le-Duc.

15 brumaire an XII. Les trois bataillons sont à Nimègue et Grave. Les grenadiers du 4e bataillon de la 11e sont à Utrecht au quartier général.

15 frimaire an XII. Mêmes emplacements. La demi-brigade fait partie de la 1re division.

30 nivôse an XII. Le 4e bataillon fait partie de la 2e division des troupes de garnison.

15 ventôse an XII. Marmont remplace Victor comme général en chef; le général Soyez remplace le général Garreau; les grenadiers du 4e bataillon sont toujours au quartier général à Utrecht.

Le régiment conserva le même emplacement jusqu'au 1er messidor.

1er messidor an XII. Les 1er et 2e bataillons vont à Utrecht et le 4e à Bréda. La demi-brigade recrute dans le département de la Sarthe.

1er pluviôse an XIII. Les trois premiers bataillons sont à Bois-

arrivâmes à Amiens, toutes les troupes étaient à la grande manœuvre à feu. Nous vîmes aussi deux gros mortiers que l'on conduisait au camp de Boulogne; ils me parurent d'un gros calibre : ils étaient attelés chacun de huit chevaux. Dans la nuit du 14 au 15, Bonaparte passa dans la ville avec toute sa Garde, mais il ne fut pas visible; quoique l'on criât de toutes parts : « Vive le Premier Consul! vive Bonaparte! » la voiture resta toujours fermée... (1). Le 15, à Albert; le 16, à Bapaume; le 17, à Cambrai; c'est une petite ville, mais fort bien bâtie et bien fortifiée; elle me parut d'une force majeure. Nous fûmes logés sur la route de Valenciennes; ce jour-là je perdis mon camarade de lit; il déserta sur les 5 heures du soir; il me supplia de le suivre, mais je ne voulus jamais y consentir. Le 18, à Valenciennes; c'est une ville très grande et bien fortifiée; elle est frontière du Brabant. Le 19, à Mons (en Brabant), ville grande et très forte; c'est une place de première ligne; nous y fîmes séjour. Le 21, à Braine-le-Comte. Le 22, à Bruxelles, grande et superbe ville;

le-Duc. Ils font partie de la division Boudet, brigade Soyez.

15 germinal. Le 2e bataillon est envoyé à Berg-op-Zoom.

10 fructidor. Formation du 1er corps d'armée des Côtes sous les ordres de Marmont.

15 fructidor. Départ de la 1re division pour Mayence où elle arrive le 5e jour complémentaire.

10 vendémiaire an XIV. La 11e demi-brigade (colonel Bachelu) fait partie de la brigade Soyez, division Boudet.

(1) La date du retour à Paris du Premier Consul après son second voyage à Boulogne se place effectivement au 15 nivôse an XII, 6 janvier 1804.

la plupart de ses habitants parlent français. Le 23, à Malines, petite ville, mais bien bâtie et renommée pour son excellente bière. Le 24, à Anvers, ville grande et antique, obscure et fort mal bâtie; elle est remarquable par un superbe port de mer; à cette époque, l'on y construisait des bateaux plats. Le 26, à Hoogstraeten, petite ville de Hollande, située au milieu des bois; elle est champêtre. Le 27, à Bréda, ville considérablement forte; il y a des canaux tout autour, forteresses sur forteresses; pour y entrer, il faut passer quatre ponts-levis, y compris celui de la porte de ville. Le 28, à Tilburg. Le 29, à Bois-le-Duc (1), petite ville, mais fort jolie et d'une force majeure; elle est entourée d'eau depuis un quart jusqu'à une demi-lieue de large; elle ne peut être prise que par famine; nous y fîmes séjour. Le 1er pluviôse (2), à Grave, petite ville bien fortifiée.

Lorsque les Français prirent la Hollande, Grave soutint un siège de quarante jours (3); là nous trouvâmes le 3e bataillon du 11e régiment (4), dans

(1) Appartenant aujourd'hui à la Belgique.

(2) 22 janvier 1804.

(3) Dans l'hiver de 1794 à 1795 sous Pichegru. Le général Salm, commandant une des divisions de l'armée du Nord, fut chargé d'investir la ville de Grave. Il en commença le blocus le 28 octobre 1794. Vainement cette ville fut sommée, bombardée, canonnée pendant deux mois. Son gouverneur, enveloppé de tous côtés par les troupes françaises, vit prendre sous ses yeux Nimègue, Maestricht etc., sans que leur occupation diminuât rien de sa fermeté; il ne se rendit, le 28 décembre, qu'au moment où il manquait de vivres et de munitions. La garnison de 1,500 hommes fut prisonnière de guerre. 28 octobre au 28 décembre 1794.

(4) Voir plus haut : note 2 de la p. 3.

lequel nous fûmes incorporés sur-le-champ. J'entrai dans la 6e compagnie du dit bataillon. Mon capitaine se nommait Jacques, le chef de bataillon Gauthier. L'on me donna pour camarade de lit un nommé Chaffen, allemand d'origine; il ne parlait que quelques mots de français. Quel changement dans peu de jours! comme tout me paraissait neuf dans cet état de choses! Je n'avais jamais vu de caserne de ma vie. Me voilà donc entré dans cette grande famille militaire et réduit à faire ménage avec elle. Le sixième jour de mon incorporation, vint mon tour de faire la cuisine; il fallut ce que l'on appelle en terme militaire graisser la marmite. Pour complaire et sympathiser avec ces vieux barbons, ce fut un achat de lard et de mouton que je fis au profit de l'ordinaire (vingt hommes). Pour une première épreuve, la soupe fut bonne et les portions passablement dodues; les vieux gastronomes ne disaient rien et mangeaient de façon à faire croire qu'ils étaient satisfaits. Au bout de huit jours, je comptais déjà plusieurs intimes parmi les vieux soldats, mais tout cela ne faisait pas ma consolation; je ne pouvais vaincre le chagrin qui m'obsédait sans cesse; mes chers parents que j'aimais bien tendrement étaient toujours l'objet de mes plus tendres affections!

Le 8 ventôse (1), quatre de mes camarades et moi prîmes la résolution de déserter et partîmes à 4 heures du soir. Résolution bien funeste! Nous marchâmes une grande partie de la nuit; il faisait

(1) 28 février 1804.

un temps terrible, il tombait de la neige, nous en avions jusqu'aux genoux; à 8 heures nous trouvâmes une petite rivière, nous fûmes obligés de casser la glace, vu qu'elle n'était pas assez forte pour nous porter; nous passâmes dans l'eau jusqu'à l'estomac; étant de l'autre côté de la rivière, mon sang était en partie glacé, à peine pouvais-je respirer; cependant il fallut marcher; une grande partie de la nuit, nous fûmes dans des marais sans appui ni soulagement dans un pays presque désert. Vers minuit, accablés par le sommeil et la fatigue, nous prîmes parti de nous reposer dans ces marais. Nous nous couchâmes sous la neige le long d'une haie; nous nous endormîmes un instant, mais notre sommeil ne fut pas de longue durée; à 2 heures nous étions en route; nous marchâmes jusqu'à midi sans demander la route; nous trouvâmes une rivière assez grande pour ne pouvoir la passer à gué; nous fûmes obligés de passer sur le pont et de traverser un gros village; hors du village, nous trouvâmes un scieur de long à qui nous demandâmes la route; il nous trompa; nous devions prendre à gauche, il nous fit prendre à droite; nous marchions donc tout à l'opposé de notre route. Cet individu, ayant le dessein de nous arrêter, alla avertir dans le village que cinq déserteurs venaient de passer; les villageois s'assemblèrent et prirent le parti de nous poursuivre; car quand ils prenaient un déserteur, ils étaient payés à raison de 30 francs par homme; ainsi, spéculation faite, s'ils nous arrêtaient tous les cinq, ils avaient 150 francs à recevoir. Ils étaient environ une trentaine à notre

poursuite, à ce que je pus apercevoir au coup d'œil. Ils se divisèrent par cinq ou six plus ou moins, croyant ainsi nous couper la retraite. En effet, si je ne m'étais aperçu de cette petite troupe spéculatrice, nous étions tous pris, mais j'avais toujours soin de ne point négliger la surveillance, et par ce moyen nous nous esquivâmes. Nous n'avions pas fait plus d'une demi-lieue que nous aperçûmes trois gendarmes à pied ; jugez quelle fut notre surprise ! J'éprouvai une telle sensation que mes genoux s'affaiblirent; à peine mes jambes pouvaient-elles supporter le poids de mon corps. Je ne perdis cependant pas la tramontane. Nous sautâmes un large fossé et marchâmes à couvert derrière de petites broussailles, ce qui empêcha les gendarmes de nous voir; alors nous continuâmes notre route pour nous rendre au lieu de notre destination. Vain espoir, obstacle sur obstacle, pays marécageux, rempli de canaux, et au milieu de l'hiver.

Le 12 ventôse, nous passions dans un village nommé Aarle Peel (1), sur les 8 heures du soir, quand tout à coup deux gendarmes et quatre employés des douanes me sautèrent au collet, comme j'étais à la tête de mon petit détachement, car c'était moi qui dirigeais. Ils me crièrent : « Au nom de la loi : halte-là! » Ils prirent aussi deux de mes camarades : l'un nommé Joliveau, de la commune de Villaines-sous-Lucé, l'autre de la commune de Marçon (2), nommé Rouget. Par erreur,

(1) Robinaux écrit « Avrepel ».
(2) Canton de La Chartre.

Joliveau ne fut pas pris; ce fut Bodereau de Pruillé-l'Éguillé (1), qui fut pris à sa place. Les nommés Joliveau et Brard de Jupilles (2) ne furent point pris. J'aurai l'occasion d'en parler plus tard.

On nous demanda nos papiers; nous répondîmes que nous n'en avions pas; ils nous demandèrent où nous allions; nous répondîmes que nous allions chez nous; nous fûmes bientôt arrêtés; l'on nous conduisit chez le bourgmestre (maire) en lui disant: « Voilà trois déserteurs que nous laissons à votre disposition. » De suite, le bourgmestre nous interrogea en bon français, car il parlait cette langue. Toute ma vie je saurai gré à ce brave magistrat de la bonne manière dont nous fûmes traités. Il nous demanda si nous avions du repentir d'avoir commis cette faute. Je pris la parole, car mes deux camarades pleuraient; je lui dis : « Monsieur, il n'y avait pas cinq heures que nous avions quitté la garnison que nous aurions voulu y être encore : nous étions partis sans y réfléchir mûrement. » Je lui dis : « Monsieur, je sais que ce sont des idées dépravées et bien fâcheuses pour nous; mettre un père et une mère dans la peine, se voir conduire de prison en prison accablé par le poids des fers. » Je pleurais journellement sur le sort qui se préparait à ma triste destinée; enfin ayant montré beaucoup de repentir et ayant répondu à différentes questions que nous firent les autorités civiles, nous nous vîmes dresser procès-verbal à notre avantage,

(1) Canton du Grand-Lucé.
(2) Canton de Château-du-Loir.

comme si nous nous fussions rendus volontairement à la mairie; l'on nous conduisit à la prison de ville où nous fûmes traités avec toute l'humanité possible; l'on nous donna même en profusion tout ce qui pourrait en pareille circonstance flatter les goûts d'un excellent gastronome. Bref, nous étions bien fatigués, nous mangeâmes copieusement, enfin le sommeil vint appesantir nos paupières; la nuit fut bien longue, et malgré cela tôt passée; à notre réveil, nous nous réconciliâmes tous trois en disant : « A la volonté de Dieu : peut-être ne nous arrivera-t-il rien. »

Au point du jour deux gendarmes vinrent nous prendre à la prison et nous conduisirent dans une petite ville du pays de Liège, nommé Weert; en arrivant, l'on nous conduisit à la prison de la ville; je ne fus pas plus tôt arrivé, que je conçus déjà d'heureuses espérances, quand tout à coup j'aperçus une jeune et bien jolie prisonnière de dix-huit ans environ entre les mains d'un gendarme qui la remit entre celles du concierge; je vis ce dernier incertain s'il la placerait avec nous; il résolut de la garder chez lui jusqu'à ce que nous fussions partis; j'avais déjà résolu de jouer le rôle de prisonnier amoureux sans savoir ce que l'on reprochait à la belle prisonnière; sa beauté était pour moi un sûr garant de son innocence; si elle eût été à ma disposition cette nuit-là, je l'eusse volontiers le lendemain rendue à la liberté.

Le lendemain nous fut plus favorable; nous passâmes des mains des gendarmes à celles des gardes champêtres qui nous conduisirent avec douceur et

humanité. Nous ne couchions plus en prison ; nous couchions dans des auberges où nous étions très bien traités, il était bien plus doux pour nous de coucher dans des auberges que de coucher en prison, quoique nous ne fussions pas en liberté. Les trois gardes champêtres qui nous conduisaient étaient armés chacun d'un fusil, d'un sabre et de deux pistolets; ils avaient toujours soin de monter la garde, chacun à son tour, dans la chambre où nous couchions. Je me souviendrai toujours de cette conduite d'épicuriens, car, eussions-nous trouvé une auberge de quart de lieue en quart de lieue, nous ne l'eussions pas passée sans boire; enfin je ne sais qui payait cette dépense; je ne voyais jamais donner d'argent; je proposai plusieurs fois de payer, et ce fut toujours en vain ; nos conducteurs s'y opposaient toujours fortement; tous les jours ils étaient ivres; il m'arrivait souvent de prendre leur fusil et de marcher ainsi armé une lieue entière; si nous eussions été doués de mauvaise volonté, il nous eût été facile d'échapper d'entre leurs mains, mais nous étions sincèrement repentants de notre faute.

Le 15 ventôse, nous arrivâmes à Grave, d'où nous étions partis; l'on nous conduisit chez le commandant de la place; il nous interrogea et nous demanda si nous déserterions encore; nous lui répondîmes que non; aussitôt il nous fit conduire à la prison de la ville. Nous n'avions pas encore ressenti aussi vivement tout le poids de la sottise que nous avions faite. Nous n'étions pas à notre aise, sans feu, deux livres de paille chacun; le froid

très rigoureux; il gelait à pierre fendre; sans exagérer, l'on eût fait passer sous la porte de la prison un enfant de sept à huit ans; il est vrai que si cette porte nous fut désagréable pour le froid, elle nous fut de quelque utilité pour recevoir les secours de nos camarades qui prenaient pitié de notre triste situation; ils venaient nous apporter de temps en temps de la tourbe (terre de marécage, mêlée de racine d'herbe et d'une espèce de tan, pétris ensemble, et taillés par morceaux carrés d'une longueur de 7 à 8 pouces). Sans cela, je crois que nous y serions morts de froid; heureusement, cela ne dura que six jours. Nous fûmes mis en liberté et ne passâmes point en conseil de guerre; nous rentrâmes chacun dans notre compagnie respective.

Je vais revenir sur le compte de nos deux camarades qui s'étaient esquivés lors de notre arrestation; ils furent pris deux jours plus tard et conduits d'une prison dans l'autre; ils y séjournèrent pendant six mois; l'un mourut de misère et des maux qu'il avait soufferts; l'autre se trouva attaqué de la poitrine, accablé de misère; l'on fut obligé de lui délivrer un congé de réforme lorsqu'il eut rejoint le régiment; peu de jours après, il mourut dans cet état. Ainsi dans notre malheur, nous étions encore heureux.

La Meuse passe au pied de la ville de Grave. Ce fut dans l'an IV et dans l'an V de la République française que cette ville soutint un siège si opiniâtre; il y a un village, sur la route de Bois-le-Duc, à un petit demi-quart de lieue de la ville, qui

fut rasé par les Anglais; dans ce temps là, il était assez considérable : maintenant il n'en existe plus que quatre ou cinq maisons Nous partîmes de Grave le 27 ventôse pour aller à Utrecht; nous nous rendîmes ce jour-là à Nimègue et y fîmes séjour; le 28, mes camarades et moi fîmes le tour des remparts; cette ville est extrêmement forte; le Waal (1) passe à environ 300 ou 400 pas de la ville, du côté nord. Le 29, à Tiel; nous passâmes le Waal avant d'y entrer; le 30, à Culenborg, petite ville peu remarquable; le 1er germinal (2) à Utrecht, grande et très belle ville, embellie par une superbe promenade nommée le Mail sur la route d'Amersfoort, située à la porte Blanche; il y a aussi en sortant par la porte Sainte-Catherine un superbe champ de Mars où nous allions faire la manœuvre tous les jours. Nous passâmes la revue sur la place Verte; toute l'armée de Hollande y était assemblée. Il y a aussi une superbe place nommée la place de Neude, sur laquelle il y a une déesse sur un piédestal, tenant dans la main droite un grand bâton surmonté d'un chapeau; elle a la main gauche appuyée sur une massue autour de laquelle il y a un gros serpent à sept têtes.

Le 25 germinal nous allâmes faire la grande manœuvre à feu dans une grande plaine nommée la Haye; il faisait un froid terrible, il tomba de la neige toute la journée; chose assez singulière, l éclaira, et il fit du tonnerre comme à la Saint-Jean,

(1) Ou Wahal.
(2) 22 mars 1804.

ce qui surprit beaucoup les habitants du pays. Le 7 floréal an XII (1) — j'étais malade depuis quelques jours — je partis pour aller à l'hôpital de Delft; le 7, je couchai à Leyde, jolie petite ville bien bâtie; un superbe canal passe au milieu de la ville. Le 8, j'arrivai à Delft où j'entrai à l'hôpital; au bout de quatre jours l'on fit une évacuation pour aller à Berg-op-Zoom; je fus du nombre des évacués. Nous embarquâmes sur le Mordic qui est un fort bras de mer sur lequel on perd des bâtiments de transport par la trop grande tempête; le Rhin tombe dedans, c'est là qu'il perd son nom. Nous passâmes devant Rotterdam sans nous y arrêter, mais je m'aperçus que c'était une superbe ville très commerçante, car il y a un joli petit port. Le jour où nous passâmes le Mordic il était très mauvais; il faisait une tempête terrible, nous manquâmes d'y périr tous. Vers les 2 heures de l'après-midi, nous aperçûmes une frégate anglaise; sitôt que ceux qui la montaient nous aperçurent, ils tirèrent quelques coups de canon, mais nous gagnâmes le large; comme ils étaient à l'arrière, ils ne purent nous poursuivre; passant vis-à-vis de leur bâtiment nous aperçûmes quantité de soldats sur le pont et nous distinguâmes fort bien qu'ils étaient habillés de rouge.

Le 15 nous débarquâmes à Berg-op-Zoom; cette ville est un petit port de mer, mais il ne contient que des bâtiments de transport. Cette ville est tellement forte qu'elle est couverte par ses remparts

(1) 27 avril 1804.

et minée tout autour; elle est située dans un très bon pays de superbes pâturages, riche en bétail; il s'y fabrique une grande quantité de fromage dont on fait un grand commerce dans ce pays; les habitants n'ont pour toute nourriture que les pommes de terre, les navets, les carottes, le poisson et le lard dont ils font grand usage; ils ne mangent que très peu de pain; il n'en est pas consommé dans les meilleures maisons plus de 2 livres par tête, par semaine. Pour boisson, ils ont le café trois fois par jour, le thé une fois et le « schnick » (eau-de-vie) et la bière indifféremment à toute heure. Le peuple est très humain; il est très beau, surtout le féminin; les hommes portent tous des boutons en argent à leurs habits et d'une grosseur extraordinaire; les femmes portent une grande plaque en or autour de leur tête; leur costume est fort riche, mais d'un goût gothique; elles portent un juste dont les basques leur tombent jusqu'au jarret. Souvent j'ai pris des jeunes filles de seize à dix-huit ans pour des femmes de soixante-dix ans.

Après avoir passé sept jours dans cet hôpital, j'en partis le 22 pour rejoindre le régiment; le même jour je couchai à Rozendaal. Le 23, à Bréda, le 24, à Ramsdonck, petite ville bien fortifiée; le 25, à Gorkum; le Waal passe au pied de cette ville; le 26, à Utrecht où j'entrai aux convalescents; après y être resté onze jours, j'en partis le 8 prairial (1) pour aller rejoindre le 3e bataillon dont je faisais partie et qui était à Amersfoort. La religion juive

(1) 28 mai 1804.

domine dans cette ville. La tour de cette ville fut brûlée par le tonnerre le 25 janvier 1804, jour où nous faisions la manœuvre dans la plaine de la Haye; elle mesure encore 200 pieds de haut et elle a un superbe carillon.

Le 14 messidor an XII (1), nous reçûmes ordre d'aller camper dans la plaine de Zeist (mieux dit camp d'Utrecht). Dans la nuit du 14, le feu prit au quartier; il prit au troisième étage, dans la chambre où j'étais; couchés, nous n'eûmes que le temps de prendre nos effets; heureusement nos sacs étaient faits, car dans un instant la chambre fut tout en feu. Si par malheur, le feu eût pris au premier ou au deuxième, nous étions tous perdus; il n'y eut personne d'atteint, mais certains perdirent leurs armes, car nous n'eûmes que le temps de mettre le sac au dos et de sauter au râtelier d'armes; déjà le feu sortait par les croisées de la chambre; enfin nous passâmes à travers les flammes pour gagner l'escalier. Enfin le lendemain nous arrivâmes dans la plaine située à 2 lieues de la ville. Infanterie, cavalerie, artillerie, mineurs, troupes tant françaises que hollandaises, nous étions vingt mille.

Nous campâmes premièrement sous des tentes; peu de temps après, l'on nous fit faire des baraques en gazon au nombre de quatre par compagnie et deux pour les officiers; une table et une cuisine par chaque compagnie, le tout en gazon et bien aligné au cordeau, d'un bout à l'autre du camp, de manière que le camp formait deux superbes rues,

(1) 3 juillet 1804.

des promenades superbes; nous y fîmes aussi des petites redoutes; les baraques des généraux et des officiers supérieurs étaient presque toutes bâties en briques, avec de très beaux jardins. Les Hollandais, pour la plupart marchands, vinrent y établir des baraques en gazon et en brique et formèrent de cette manière une espèce de petit village vis-à-vis de chaque division, de sorte qu'il y avait trois villages; il y avait toute espèce de marchandises : boutiques d'orfèvrerie et d'horlogerie; enfin jusqu'à de superbes cafés. Enfin nous avions toute espèce d'amusements, des feux d'artifice. Franconi vint y établir son manège et donna longtemps ses représentations. Le général en chef, Marmont (1), y fit faire une pyramide en gazon (2) à une hauteur de 100 pieds de terre et 75 de flèche en bois; elle présentait 140 pieds sur chaque façade et était entourée d'un fossé de 10 pieds de profondeur sur 20 de large; elle renferme dans son sein un contrôle en parchemin qui contient un état nominatif de tous les individus qui ont travaillé à son élévation; il y est joint un écrit disant qu'elle a été élevée à l'Empereur des Français Napoléon Ier. Elle est située à la droite du camp. — Détail de l'intitulé de chaque façade; sur la première, voilà ce qui y est écrit : « A l'auguste Empereur des Français, Napoléon Ier, père du peuple et de l'armée, ses enfants du camp d'Utrecht. » Deuxième façade : « Batailles gagnées

(1) Commandant le corps d'armée franco-batave, dit « des Côtes de l'Océan ou de Hollande ».

(2) Cette pyramide en gazon existe encore sur la bruyère d'Amersfoord. Il en existe une gravure.

par l'Empereur : Batailles de Montenotte, de Dego, de Millesimo, de Mondovi, passage du Pô, bataille de Lodi, combat de Borgetto, passage du Mincio, batailles de Lonato, de Castiglione, de la Brenta, de Saint-Georges, d'Arcole, de la Favorite, de Chébréis (1), des Pyramides, de Sédiman, du Mont-Thabor, d'Aboukir, de Marengo; partout où il combattit, il fixa la victoire. C'est par lui que le territoire. français fut agrandi d'un tiers; il le remplit de sa gloire. » — Troisième façade : « Il termina la guerre civile, détruisit tous les partis, fit succéder à l'anarchie une sage liberté, rétablit les cultes, releva le crédit, enrichit le trésor public, fit reconstruire les routes, en ouvrit de nouvelles, fit creuser des ports et des canaux, prospérer les sciences et les arts, améliora le sort du soldat, honora le métier des armes; la paix générale fut son ouvrage; la mauvaise foi de l'Angleterre renouvelle la guerre, il faudra l'en punir. » Quatrième façade : « Les troupes campées dans la plaine de Zeist, faisant partie de l'armée française et batave commandée par le général en chef Marmont et, sous ses ordres, par les généraux de division Grouchy (2), Boudet (3), Vignolles (4),

(1) Chobrâkhyt.

(2) Commandant la 2e division.

(3) Commandant la 1re division. Jean, comte Boudet, né à Bordeaux, le 9 février 1769, mort à Budwitz (Moravie) d'une attaque de goutte, le 19 septembre 1809. Chef de brigade provisoire à la Guadeloupe, le 1er messidor an II; général de brigade provisoire, le 22 frimaire an IV; général de division provisoire, le 29 vendémiaire an V; confirmé général de brigade, le 14 nivôse an VIII; confirmé général de division, le 12 germinal an VIII.

(4) Chef d'état-major.

le lieutenant général batave Dumonceau (1), les généraux de brigade Soyez (2), Cassagne (3), Delzons (4), Lacroix (5), Guérin d'Étoquigny (6), Tirlet (7), Léry (8), Rousseaux (9), Desaix, les généraux majors Quaita (10), Vanhadel, les colonels Balder (?), Vabre (11), Brissaud (?), Fucay (?), Gruar-

(1) Commandant la 3e division (Bataves).

(2) Soyez (Louis-Stanislas-Xavier), né à Versailles, le 21 mai 1769, mort le 21 février 1839, général de brigade du 29 août 1803, commandant une brigade de la 1re division du corps de Marmont.

(3) Cassagne (Pierre), né à Toulouse, le 31 décembre 1763, mort à Toulouse le 26 novembre 1833, général de brigade du 21 avril 1800, employé à la 1re division du corps de Marmont.

(4) Delzons (Alexis-Joseph), né à Aurillac, le 26 mars 1775, tué à Malojàrosslavez, le 24 octobre 1812; — général de brigade en Égypte, le 27 avril 1801, commandant une brigade de la 2e division du corps de Marmont.

(5) Lacroix (François-Joseph-Pamphile de), baron puis vicomte, né à Aimargues (Gard), le 1er juin 1770, mort à Versailles, le 26 octobre 1841, général de brigade du 30 juillet 1802, commandant une brigade de la 2e division du corps de Marmont.

(6) Guérin d'Étoquigny (François), baron puis vicomte, né à Dieppe, le 28 avril 1762, mort le 28 avril 1831, général de brigade du 19 octobre 1799.

(7) Tirlet (Louis), baron puis vicomte, né à Moirement (Marne), le 14 mars 1771, mort à Sainte-Menehould, le 29 novembre 1841, général de brigade du 29 août 1803, commandant de l'artillerie du corps de Marmont.

(8) Léry (François-Joseph Chaussegros), né à Québec (Canada), le 11 septembre 1754, mort à Chauvettes près Melun, le 5 septembre 1824, général de brigade le 5 août 1799, commandant le génie du corps de Marmont.

(9) Rousseaux (Antoine-Alexandre), baron, né à Paris, le 17 septembre 1756, mort à Metz, le 15 avril 1827, général de brigade du 29 août 1803, employé à l'état-major de la 2e division du camp d'Utrecht.

(10) De la 3e division (Bataves).

(11) Coban (dit Vabre) (Marc-Antoine), baron, né à Grenoble

det (1), Pajol (2), Chalbos (3), Fournier, Foy (4), Aboville (5), Desvaux (6), Delort (7), Cerize (8), Massabeau (9) et Dugommier (10), les colonels bataves Carteret, Collaërt (11) et Uslard (?), Aubernon,

le 26 février 1762, mort à Paris, le 4 août 1817, chef de brigade en 1799, colonel en 1803.

(1) Gruardet (Nicolas), né à Chaigney (Côte-d'Or), le 15 août 1764, mort à Sainte-Marie d'Oloron (Basses-Pyrénées), le 4 janvier 1836, colonel du 92e, le pluviôse an XI.

(2) Pajol (Pierre-Claude), né à Besançon, le 2 février 1773, mort le 20 mars 1844, colonel au 24 septembre 1803, gouverneur de Paris en 1830.

(3) Chalbos (François), général de division, né à Cubières (Lozère), le 6 mars 1736, général de brigade, 6 mai 1793, général de division, 22 mai 1793, commandant d'armes, 6 juin 1801 à Mayence; décédé à Mayence le 17 mars 1803.

(4) Foy (Sébastien-Maximilien), né à Ham, le 3 février 1775, mort à Paris, le 28 novembre 1825, colonel chef d'état-major de l'artillerie du 1er corps (Marmont).

(5) Aboville (Augustin Gabriel d'), comte, né à La Fère, le 20 mars 1773, mort à Paris le 15 août 1820.

(6) Desvaux (Jean-Jacques), baron de Saint-Maurice, né à Paris, le 26 juin 1775, tué à Waterloo, le 18 juin 1815; colonel aide de camp de Marmont, le 20 juin 1801; général de division, le 6 novembre 1813.

(7) Delort (Jacques-Antoine-Adrien), né à Arbois (Jura) le 16 novembre 1773, mort en 1846; major du 9e dragons le 6 brumaire an XII, adjudant-commandant sous-chef d'état-major général au corps de Marmont.

(8) Cerize (Guillaume), baron, né en Piémont, le 29 septembre 1769, mort à Toulouse, le 29 février 1820.

(9) Adjudant-commandant à la 2e division (Grouchy) du corps de Marmont.

(10) Fils du général Dugommier, adjudant-commandant à la 1re division (Boudet) du corps de Marmont.

(11) Collaërt (Jean-Antoine de) baron, né à Blehen (Liège), le 13 juin 1761, mort à Bruxelles, le 17 juin 1816; lieutenant-colonel aux hussards bataves, de 1796 à 1801, colonel en 1803,

ordonnateur en chef (1), et composée du 18e régiment d'infanterie légère, des 11e, 35e, 84e et 92e d'infanterie de ligne, des 10e, 17e, 18e et 19e bataillons bataves, de deux bataillons de Waldeck (2) et de deux bataillons de grenadiers, du 6e régiment de hussards et du 8e de chasseurs français, d'un régiment de hussards et un de dragons bataves, de quatre compagnies d'artillerie à pied et quatre bataves, d'une compagnie d'artillerie à cheval batave, du 7e bataillon de train d'artillerie français, de quatre compagnies de train d'artillerie bataves et des troupes du génie, ont élevé ce monument à la gloire de l'Empereur des Français Napoléon Ier, à l'époque de son avènement au trône, en témoignage d'admiration et d'amour; généraux, officiers et soldats, tous y ont travaillé avec une égale ardeur. Ce monument fut commencé le 24 fructidor an XII (3), et il fut terminé en 32 jours. »

Le 10 brumaire an XIII (4) nous reçûmes l'ordre du départ; nous levâmes le camp au jour fixé; chaque régiment se dirigea sur ses garnisons respectives; le départ eut lieu par bataillon; le 1er bataillon partit le 8 pour se rendre à Bois-le-Duc; le 2e, le 9e et le 3e partirent le 10 pour la même destination. Nous laissâmes au camp une garde composée

démissionnaire en 1814; passé lieutenant général en Hollande. (V. *Sabretache*, t. IV, p. 196.)

(1) Aubernon, inspecteur et ordonnateur en chef du corps de Marmont. (V. *Sabretache*, t. VII, p. 734 à 751.)

(2) Contingent de la principauté de Waldeck.

(3) 11 septembre 1804.

(4) 1er novembre 1804.

d'un chef de bataillon, un lieutenant et deux sergents, quarante soldats et un tambour par chaque régiment; ainsi cinq régiments donnaient pour cette garde un total de deux cents hommes et par bataillon hollandais dix hommes, donc pour huit bataillons quatre-vingts hommes plus dix canonniers français et dix hollandais, le tout faisant trois cents hommes pour la dite garde; ils y restèrent tout l'hiver.

Le 10, nous allâmes coucher à Vianen; c'est un grand bourg bien situé, il y passe une rivière nommée le Leck (1); il se trouve à 2 lieues d'Utrecht; dans ce bourg, la plupart des habitants parlent français. Le 11, à Boemel; le 12, à Bois-le-Duc; avant d'y arriver, l'on passe la Meuse; il y a sur la droite un fort nommé Crève-Cœur, à une lieue de Bois-le-Duc. Quelques jours après notre arrivée, nous allâmes à la promenade militaire sur la route de Maëstricht; à un quart de lieue de Bois-le-Duc, l'on trouve un autre fort nommé Isabelle.

Le 16 floréal an XIII (2), nous partîmes de Bois-le-Duc après y être restés six mois et quatre jours. Pour retourner au camp, nous couchâmes le 16 à Boemel, le 17 à Vianen, le 18 à Utrecht et dès le même jour nous allâmes nous établir dans notre ancien camp.

Le 1er thermidor an XIII (3), l'on nous lut l'ordre du jour qui portait qu'incessamment nous allions embarquer (4) et qu'en conséquence nous devions

(1) C'est un bras du Rhin.
(2) 6 mai 1805.
(3) 20 juillet 1805.
(4) Pour la descente en Angleterre avec le corps d'armée du Texel sous Marmont.

nous tenir prêts; il nous fut enjoint de faire des paquets par compagnie et expressément défendu de garder autre chose que l'uniforme, habit, veste, culotte, un pantalon de toile, trois chemises et trois paires de souliers, pas même de mouchoir ni de col. Le 10 thermidor (1) toute l'armée de Hollande se mit en mouvement pour se rendre au port du Helder; pour effectuer l'embarquement le même jour, nous nous rendîmes à Muiden; avant d'y arriver, nous passâmes par une petite ville nommée Naarden, qui est une des plus fortes de la Hollande; elle m'a paru imprenable. Le 11, à Haarlem, petite ville bien jolie; il y a un superbe canal qui passe au milieu; au bout du canal, à l'orient de la ville, il y passe un bras de mer qui conduit à Amsterdam. Le 12, à Amsterdam, ville grande et considérable, capitale de la Hollande; elle a un superbe port de mer et de très belles rues, nous avons mis une heure au pas de route pour la traverser, et nous allâmes coucher le même jour à Alkmaar; la ville n'est pas très grande, mais elle est bien bâtie; la grande rue est alignée au cordeau; il n'y a que la maison de ville qui dépasse l'alignement; à l'horloge de la cathédrale, il y a un superbe carillon et un escadron de cavalerie qui défile quand l'heure sonne. Le 13, à Schagen; là nous commençâmes à découvrir l'escadre du port du Helder. Le 14 au Helder; ce n'est qu'un village, mais en revanche un beau petit port de mer et une belle rade. Nous embarquâmes le même jour sur

(1) 29 juillet 1805.

l'America, bâtiment de transport, et de suite nous entrâmes en rade.

Le 14 fructidor (1), nous mîmes pied à terre pour nous rendre au camp que nous avions quitté; tels étaient les ordres que nous avions reçus (2). Le 15, à Alkmaar, le 16, à Haarlem, le 17, à Muiden et le 18, au camp; le 19, nous y fîmes séjour et le 20 nous partîmes pour nous rendre à Mayence (3); nous allâmes coucher dans des petits villages; le 21, à Nimègue; le 22, nous y fîmes séjour et il y eut manœuvre et grande revue du général en chef Marmont; le 23, à Goch; le 24, à Gueldre; le 25, à Crefeld, ville ci-devant prussienne; elle est bâtie avec goût; toutes les rues sont tirées au cordeau;

(1) 1er septembre 1805.

(2) Parce qu'en face de la nouvelle coalition, l'Empereur, renonçant au débarquement en Angleterre, dirigeait maintenant ses troupes sur l'Allemagne du Sud.

(3) 7 septembre 1805. Pour l'immortelle campagne de 1805. Suivant le plan fameux de Napoléon, le corps d'armée d'occupation de Hollande du général Marmont, constitué par des troupes françaises et bataves ou hollandaises, avança le long du Rhin, en usant des facilités que procurait ce fleuve, et se réunit par Mayence et Würtzbourg au corps de Bernadotte venu du Hanovre. Ces deux corps, transportés ainsi sur le flanc de l'armée autrichienne campée à Ulm, devaient se joindre en Franconie aux corps venant des bords de la Manche et du camp de Boulogne. « Puis, tous ensemble, dit M. Thiers, devaient franchir le Danube au-dessous d'Ulm, aux environs de Donauwœrth, se placer ainsi derrière les Autrichiens, les cerner, les prendre, et, après s'être débarrassés d'eux, marcher sur Vienne à la rencontre des Russes. C'est cette merveilleuse campagne que nous allons suivre dans les naïfs récits de notre humble écrivain. « Il ne fallait, dit encore M. Thiers, que quatorze à quinze jours à Marmont, venant de Hollande, pour atteindre Würtzbourg. »

de la place on découvre les quatre portes; il y a dans cette ville six cents fabriques de rubans et de soie; les habitants y sont très beaux, surtout les femmes; elles portent pour coiffure un petit bonnet en or qui ne peut avoir que 4 pouces de diamètre; le 26, à Neuss, sur le bord du Rhin. Nous allâmes coucher à Grimlinghausen; le 27, à Cologne, ville très grande et mal bâtie; ce que j'y ai vu de beau, c'est la place Verte qui est très grande; il y a une pyramide qui est carrée; elle a été élevée à la gloire de l'Empereur des Français, Napoléon Ier; il y a dans cette ville trois cent soixante-six clochers dont un est démontable à volonté; il ne paraît que tous les cinq ans, car il est destiné pour les années bissextiles. Le 28, à Bonn; il y a de remarquable à l'église cathédrale une flèche d'une hauteur extrême et quatre petites tours qui forment le carré.

Le 29, à Andernach; le 30, à Coblentz; avant d'y arriver l'on passe dans un petit village nommé La Tour Blanche, où il y a un mausolée élevé en l'honneur du général Marceau qui fut tué sur le lieu. Coblentz est une jolie petite ville très bien située; il y passe deux rivières : l'une est le Rhin et l'autre la Moselle; il y a de remarquable le fort Ehrenbreinstein qui a tenu cinq ans de blocus; il est situé de l'autre côté du Rhin; le dit fort domine la ville qui fut le refuge des émigrés français à l'époque de la Révolution. Le 1er complémentaire (1), à Saint-Goar, petite ville située dans une gorge au pied d'une grande montagne; de la ville,

(1) 18 septembre 1805.

on découvre deux châteaux et un fort. Les deux châteaux sont de l'autre côté du Rhin; le fort Rheinfels appartient au prince de Cassel, il est de ce côté-là du Rhin; il y a, sur la route, au pied du fort, une caserne qui dépend du fort où l'on peut loger six mille hommes et mille chevaux; cette caserne a cent cinquante croisées à chaque façade, le fort et la caserne sont tombés en ruines et sont presque démolis; l'on voit encore la tour du fort dans son entier.

Le 2 à Bingen; l'on voit sur le Rhin et même au milieu, une vieille prison, appartenant précédemment au prince du Palatinat; avant d'arriver à Bingen, l'on passe un pont à sept arcades. Le 3, à Mayence; c'est une grande et très belle ville, bien située et très forte; tout ce que j'y ai vu de remarquable, c'est une fontaine sur une petite place à gauche en entrant par la porte de Munster, élevée en l'honneur de Napoléon Ier, et la place d'armes qui est très grande et une belle caserne au bas de la place sur le bord du Rhin; il y a sur le Rhin, près de la tête du pont, treize moulins et un superbe pont situé sur des barques, et à l'autre bout du pont, sur la principauté neutre, le fort Castel.

Le 1er vendémiaire an XIV (1), l'on nous distribua quarante-cinq cartouches chacun et nous passâmes le Rhin à 3 heures de l'après-midi pour entrer sur les principautés neutres et allâmes coucher le même jour à Wiesbaden. Le 3, à Offenbach, et passâmes dans Francfort, grande et belle ville

(1) 23 septembre 1805.

remarquable par sa belle architecture et son grand commerce; il y a de superbes rues; la porte de Mayence est surmontée d'un aigle impérial; il y a aussi de belles promenades situées sur le bord du Mein. Le 4, à Aschaffenbourg, petite ville champêtre; avant d'y entrer, il faut passer un pont à douze arcades, situé sur le Mein; il y a le château du prince, qui est très beau; il est carré et à chaque coin il y a une tour; une très belle caserne nouvellement bâtie et percée de trois cent soixante-cinq croisées est située hors la ville Le 5, à Mittelbruck; le 6, à Wertheim, ville située entre quatre montagnes; le Mein passe au milieu de la ville; le 7, à Wurtzbourg; une lieue avant d'y arriver, l'on trouve un superbe monastère; cette ville est très forte; elle est située sur une belle colline; le Mein passe au pied de la ville; il y a une belle citadelle très forte et ornée d'une belle caserne; elle est située sur une petite montagne qui domine la ville; le duc de Bavière (1), chassé de ses états par les Autrichiens, s'y était retiré avec sa garde. Le 8, à Ochsenfurt; ce fut là que le corps d'armée prit ses cantonnements; notre régiment fut divisé dans plusieurs villages; la compagnie dont je faisais partie fut cantonnée à Abelec (?), petit village; nous y restâmes trois jours. Le 12, dans plusieurs villages, logés par trois, quatre compagnies ensemble. Le 13, à Rothenbourg; le 14, à Feuchtwangen, petite ville prussienne assez jolie; les autorités civiles

(1) L'électeur Maximilien-Joseph, créé roi par Napoléon en 1806.

voulurent s'opposer à notre passage sur le territoire prussien, car le roi ne l'avait pas permis aux armées françaises; mais toute résistance fut inutile; nous passâmes et allâmes coucher à Hesselberg. Le 15, nous allâmes bivouaquer au-dessus d'une petite ville prussienne; ce passage ainsi forcé causa une grande mésintelligence entre l'Empereur et le roi de Prusse (1). Le 16, nous bivouaquâmes encore à 7 lieues plus en avant et dans un grand bois; cette nuit-là, il y eut de grands mouvements dans l'armée; tout annonçait l'approche de l'ennemi. Le 17, à Eichstätt, petite ville située à 2 lieues du Danube; sur les 3 à 4 heures de l'après-midi, nous entendîmes une forte canonnade qui dura jusqu'à 6 heures. Le 18, nous passâmes le Danube à Neubourg, à 8 heures du matin; c'est de ce côté que, la veille, nous avions entendu cette canonnade, car les Autrichiens avaient coupé le pont pour intercepter le passage; le matin, au point du jour, les Autrichiens évacuèrent la position; de suite nos pontonniers reconstruisirent le pont et nous entrâmes dans la ville; nous ne fîmes que passer et allâmes prendre position à une lieue de la ville dans une superbe plaine; nous n'y restâmes que deux petites heures; alors nous nous dirigeâmes sur Ingolstadt; nous reçûmes contre-ordre et prîmes position le long d'un grand bois à 4 lieues de Neubourg; de là, nous marchâmes jour et nuit pour nous rendre à Augsbourg; nous y arrivâmes le

(1) C'est là la violation de territoire connue sous le nom de violation du territoire d'Anspach.

19 (1), au soir; de suite on nous dirigea sur Friedberg, situé sur une petite hauteur à une lieue d'Augsbourg; après y être restés deux heures, nous revînmes sur Augsbourg; à moitié chemin des deux villes, et sur la droite de la route, nous trouvâmes S. M. l'Empereur Napoléon avec sa Garde; c'était la première fois de ma vie que j'avais le plaisir de voir le plus grand homme de l'Europe; en le voyant, j'éprouvai une bien douce sensation. Il était en habit de drap vert, avec veste et culotte de drap bleu, bottes à la hussarde, un simple chapeau sans être bordé, orné d'une ganse noire. Il fit appeler auprès de lui un officier et un sergent par compagnie, il leur dit : « Je vous ai vus dans différentes batailles d'Italie; vous y avez combattu avec valeur, et acquis de la gloire et de l'honneur; je compte sur votre entier dévouement et me repose sur l'intrépidité de tous les braves de mon armée. »

Nous partîmes au même instant pour nous rendre dans la plaine d'Ulm, et marchâmes jour et nuit pour nous y rendre. Le jour du combat était fixé au 22 (2) à 10 heures du matin; Napoléon l'avait bien prévu; il nous dit : « Si vous êtes rendus au jour et à l'heure fixés, toute l'armée de Mack (général en chef autrichien) est prisonnière; le tout dépend de la célérité de votre marche. » En effet, nous arrivions dans la plaine le 22 à 10 heures précises et déjà le combat commençait; le même jour on s'empara des hauteurs : le 23, on fit rentrer l'ennemi en

(1) 11 octobre 1805, jour des combats de Landsberg et d'Albeck.

(2) 14 octobre 1805.

ville; le 24, on canonna la ville; le 25, on ne fit que placer des batteries pour le siège; le 27, l'ennemi capitula; le 28 (1), toute l'armée française fut rassemblée sur les hauteurs de la ville, et en colonne serrée. Le général Mack, dix-sept généraux et vingt-trois mille prisonniers furent le résultat de cette affaire, et défilèrent devant toute l'armée française en déposant leurs armes et le résultat de cette brillante conquête fut la délivrance totale de la Bavière. Quarante drapeaux furent envoyés au Sénat; les officiers s'en retournèrent sur parole dans leurs foyers, à condition qu'ils ne reprendraient pas les armes avant un an et un jour. Depuis le 17 jusqu'au 25 nous eûmes toujours la pluie sur le dos et nous étions dans la fange jusqu'au jarret; je me souviendrai toute ma vie de la nuit du 23 au 24; la pluie tombait à torrents; nous étions couchés sur la terre et chaque soldat enfonça sa baïonnette en terre et par conséquent la crosse du fusil en l'air, et bientôt deux gros villages situés au nord de la plaine et à un grand quart de lieue du camp furent inondés de soldats; les uns emportèrent des effets utiles à leurs besoins au camp, tandis que les autres faisaient du feu dans les maisons et même jusque dans les caves et écuries et d'autres s'enfonçaient dans le foin pour tâcher d'y prendre un peu de repos; quand tout à coup la générale se fit entendre de toutes parts; aussitôt le général Soyez, commandant notre brigade, se transporta au village en criant : « Aux armes! » et ce fut

(1) 20 octobre 1805.

avec beaucoup de peine qu'il parvint à répandre l'alarme; le camp était désert et les fusils couchés dans la boue et quelques baïonnettes cassées, car la stupeur fut grande; enfin, ce ne fut qu'en faisant entendre ces cris : « Eh bien! sortirez-vous, soldats! vous laisserez-vous prendre comme des lâches! » que chacun regagna promptement sa position, et bientôt, malgré la pluie, les rangs furent formés; l'alarme avait été prise de la part des soldats comme une fausse alerte, mais il était de fait que l'ennemi avait voulu tenter un passage, en voulant rétablir les trois arcades du pont qu'ils avaient coupées pour nous empêcher d'entrer en ville.

Pendant les huit jours que nous restâmes dans la plaine, nous ne reçûmes pas, l'un dans l'autre, 4 onces de pain par jour : jugez quelle fut notre situation dans une plaine spacieuse, il est vrai, mais totalement dévastée par une armée formidable; deux gros villages situés dans cette plaine n'offraient plus que des ruines et un aspect effrayant; anéantis par le fléau de la guerre, il ne restait plus à leurs malheureux habitants que les toits et les murs; tout fut transporté au camp : armoires, coffres, tables, charrettes, charrues, enfin jusqu'aux matelas des lits; la plus grande partie en fût brûlée. Le 30, jour de notre départ pour Augsbourg (1); tous ces malheureux habitants vinrent en foule pour recueillir tous les débris des effets qui leur appartenaient; je ne sais trop comment ils s'en tirèrent,

(1) 22 octobre 1805. Ce jour-là la Garde impériale entra dans Augsbourg. Les quatre-vingts premiers grenadiers portaient chacun un drapeau pris à l'ennemi.

car au moment de notre départ le désordre était à son comble. Ce jour-là, nous allâmes coucher à Krumback, grand village; nous y fûmes traités en vainqueurs. Chaque propriétaire vint sur la place pour y prendre ses soldats; nous étions logés par seize, vingt, trente, plus ou moins par chaque logement, suivant la fortune de chaque propriétaire. La réception fut franche et amicale. Le 1er brumaire (1) à Aucheterbourg (?), le 2 à Friedberg; nous passâmes sous les murs d'Augsbourg; entre ces deux villes, il y a une rivière nommée le Leck; l'on y construisait des redoutes et une tête de pont en cas de retraite. Le 3, à Lachen; j'y entrai de nuit et sortis idem. Le 4, à Munich, ville capitale de Bavière; nous passâmes sous les murs de la ville; il était défendu d'y entrer; la Garde impériale y fut logée; la ville me parut magnifique et d'une grandeur prodigieuse; elle est située dans une superbe plaine. Nous fûmes logés dans un petit village, à une lieue de la ville; il y passa une armée considérable; pendant deux jours entiers, les routes furent couvertes de pontons et d'artillerie. Le 6, à Grafing; le 7, à Wasserburg; le 8, à Kraybourg; c'est une petite ville où les Autrichiens avaient coupé le pont pour nous intercepter le passage.

Le 9, à Tittmoning; quelle pénible journée! après seize heures de marche, dans la fange jusqu'au jarret, la pluie et la neige sur le dos toute la journée, marchant en colonne serrée une partie du jour à travers les guérets; pour nous rétablir des fatigues

(1) 23 octobre 1805.

du jour, l'on nous loge dans une église, les uns sur les autres, serrés de manière à ne pouvoir nous coucher; dans un instant la neige qui couvrait nos habits fut fondue; aussitôt nous nous trouvâmes dans l'eau à la hauteur du soulier; bientôt chacun pensa à évacuer le lieu saint pour y chercher un lieu plus sec; moi qui, comme les âmes du purgatoire, ne demandais que le repos, je me glissai avec une botte de paille sous le grand autel où j'y trouvai allongé sur le dos, à ce que je puis me rappeler, le grand saint Nicolas, mais comme je craignais moins les morts que les vivants, je me couchai sans craintes et sans scrupules à côté du respectable, et je m'endormis fort paisiblement; le matin, à mon réveil, je fis mes adieux à celui qui n'avait point troublé mon repos, et me rendis dans le jardin du presbytère où il y avait un excellent bivouac, car vraiment mon compagnon de lit ne m'avait pas tenu les pieds fort chauds; enfin, il fallut penser aux premières nécessités de la vie; je ne trouvai pour toute nourriture que quelques fruits cuits, pas même de pommes de terre; tous les habitants du pays avaient abandonné leurs foyers, car les Autrichiens leur faisaient croire que nous mangions les enfants au berceau et emmenions les femmes et les filles avec nous, mais ils furent bientôt convaincus du contraire par ceux qui eurent la bonne foi de rester chez eux; ils ne trouvèrent parmi nous qu'humanité, protection et justice; le général en chef, Marmont, qui commandait l'armée de Hollande, tenait une excellente discipline et chacun faisait exactement son devoir.

Le 10, à Laufen, petite ville de l'électeur de Salzbourg; le 11, à Neumarkt; le 12, à Vöcklabruck, petite ville autrichienne; une lieue avant d'y arriver, nous trouvâmes un gros village où les Russes avaient brûlé douze maisons et cinq écuries et une maison dans la ville devant laquelle nous bivouaquâmes, grâce aux soins de l'armée française, car tout était brûlé. Le 13, à Lambach (1), les Autrichiens avaient coupé le pont; nous passâmes la rivière sur un pont volant; l'Empereur y était logé avec sa Garde. Le 14, à Kremsmünster, petite ville, mais possédant en revanche une superbe abbaye, située à l'orient de la ville et sur une hauteur qui domine la ville; elle a correspondance avec toutes les nations; tout vainqueur la respecte. Le 15, à Hall, le 16, à Steyer; c'est une superbe ville; il y a ville basse et ville haute; un superbe pont en fait la séparation; il y a un autre pont situé à l'orient de la ville que les

(1) L'Empereur, vainqueur des Autrichiens, marchant sur Vienne à la rencontre des Russes à la tête de la Grande Armée, passa à Lambach, au couvent, la nuit du 3 au 4 novembre 1805. Le lendemain 4 il était à Lintz où il resta jusqu'au 9. La Garde suivait avec le quartier général. « Napoléon, dit M. Thiers, avait d'abord prescrit à Marmont de laisser Bernadotte à Salzbourg, et de se rabattre sur le gros de l'armée, en passant derrière le Hausruck, par la route de Strasswalchen et Vöcklabruck sur Wels, de manière à donner dans le flanc des Austro-Russes, s'ils voulaient s'arrêter pour combattre. Puis, du quartier général de Lintz, il l'envoya avec son corps d'armée à Léoben par la route carrossable qui joint ces deux villes. Les motifs de cette décision sont magistralement exposés par M. Thiers. Marmont devait occuper le passage des Alpes. C'est cette marche que nous allons suivre. Le régiment de notre modeste héros alla pour quelque temps prendre ses cantonnements à Gratz.

Autrichiens avaient coupé et brûlé; il y a dans cette ville des fabricants de toute espèce au nombre de mille à douze cents; cette ville est très commerçante, elle ne vit que par son industrie, car elle est située dans un très mauvais pays; ce sont des montagnes fort escarpées et presque inhabitables; dans tous temps elles n'offrent qu'un aspect glacial, et sont toujours couvertes de neige. Dans la nuit, le pont fut reconstruit et le 17, au matin, nous nous mîmes en route pour nous rendre à Ramingsteg, mais, à moitié route, nous trouvâmes un obstacle; la route était interceptée par un grand rocher que les Autrichiens avaient miné et fait sauter par la poudre. Deux bataillons y travaillèrent le restant de la journée et toute la nuit pour livrer passage à notre artillerie, tandis que le 1er bataillon d'avant-garde se mit à la poursuite de l'ennemi. Le même jour, nous prîmes quatre cents prisonniers et le lendemain une centaine. Le 18, à Weyer et Reisling; le 19, à Eisenerz; c'est une petite ville située dans une gorge au pied d'une grande montagne; nous y restâmes trois bataillons pour y monter à bras tout le parc d'artillerie, car il était de toute impossibilité que les chevaux montassent les canons; la montagne avait une lieue de long, ou plutôt, dis-je, de haut; la route était couverte de glace et de neige, de manière que cela formait verglas. Nous étions de quarante à quarante-cinq pour monter une pièce de 4; il nous fallait cinq heures pour monter et revenir à la ville; quels pénibles travaux! Si par malheur une pièce nous eût échappé, nous étions perdus; sur quarante il ne s'en serait pas sauvé

deux, car le précipice était ouvert sous nos pas; enfin, nous en finîmes à notre honneur. L'artillerie fut toute montée de cette manière et tous les chevaux du train furent conduits sur le haut de la montagne pour y être attelés chacun à sa pièce.

Le 22, à 11 heures du matin, nous partîmes pour nous rendre à Léoben, en Styrie; nous y arrivâmes sur les 4 heures. C'est une ville fortifiée et passablement belle, située sur une superbe colline. Comme récompense des fatigues que nous avions supportées, l'on nous logea à la caserne où nous ne trouvâmes pas même de la paille fraîche; nous y trouvâmes de la paille qui avait servi aux Autrichiens, car nous nous en aperçûmes bien quelques jours après. Le 23, à Frohnleiten; nous passâmes par une petite ville nommée Bruck, située entre deux grandes montagnes. Nous restâmes trois jours à Frohnleiten; il y a un superbe château situé au midi et à un quart de lieue de la ville, sur la route de Gratz, où furent logées nos compagnies de tirailleurs. Le 27, à Feistritz; c'est un gros village qui est remarquable par ses mines de cuivre et de fer; le 28, à Gratz (1), ville capitale de la Styrie; elle est belle et bien située, dans une superbe petite plaine; il y a un superbe fort du Schellsberg, sur un rocher situé au milieu de la ville; il est fortifié et domine la ville sur tous points; au centre de la ville basse, est un superbe pont couvert sur la Mur; sur le pont, de chaque côté, sont placés les marchands quincailliers et bijoutiers; au bout du pont est placé un Calvaire et les deux

(1) 19 novembre 1805.

Magdeleines, le tout en cuivre massif et doré. Nous fûmes logés chez les bourgeois par vingt, trente, plus ou moins, dans le faubourg et sur la route d'Italie; il y a dans le faubourg une superbe place sur laquelle est une superbe colonne de plus de 30 pieds d'élévation.

Le 12 frimaire (1), l'on forma les compagnies de voltigeurs et je fus choisis pour en faire partie; j'entrai dans la compagnie du 3e bataillon. Le 14, treize compagnies de grenadiers et treize compagnies de voltigeurs furent réunies et formées par bataillons pour marcher sur Marbourg où l'ennemi s'était porté (c'était l'armée du prince Charles); nous marchâmes toute la nuit et arrivâmes devant Wildon à 2 heures après minuit; il y a de Gratz 6 grandes lieues; nous nous couchâmes dans un champ sur la neige et sans feu, car il était défendu d'en faire; l'ennemi qui était dans cette petite ville l'évacua au point du jour. Le général en chef Marmont donna ordre qu'on poussât la reconnaissance plus avant; elle fut de 2 lieues; nous prîmes quatre prisonniers et un des leurs fut tué; c'étaient des hussards hongrois.

Dans notre absence, il survint à Gratz un petit événement : des uhlans autrichiens poussèrent une reconnaissance jusque dans les faubourgs de la ville où ils répandirent l'épouvante et l'alarme; ils fondirent sur un de nos postes et firent aussi quelques prisonniers, notamment l'un de mes camarades nommé Moreau : il reçut un fort coup de sabre sur

(1) 3 décembre 1805, lendemain d'Austerlitz.

la tête et fut emmené prisonnier en Hongrie; de suite, l'on battit la générale, et ils furent poursuivis avec rapidité.

Le 16 (1), nous retournâmes à Gratz; en y arrivant, nous n'eûmes pas le temps de poser nos sacs par terre que la garnison prit les armes pour se rendre au champ de Mars où l'on devait fusiller un caporal de grenadiers de notre régiment, nommé Arnal, convaincu de s'être battu contre son lieutenant (nommé Parisot). Toute l'armée se forma en carré; bientôt nous vîmes paraître la victime; sa démarche était fière et assurée; le calme était empreint sur son front; il passe devant la compagnie de grenadiers dont il faisait partie, les salue et leur fait ses adieux; la plus grande partie versaient des larmes (il était prévôt d'armes et bien aimé de ses camarades); arrivé au lieu du supplice, un piquet s'avance (ici ma main tremble); il est placé vis-à-vis, il entend sa sentence de mort d'un air calme et tranquille; aussitôt l'adjudant-major Fournier s'avança pour commander le feu; il lui dit d'un ton ferme : « Monsieur le major, retirez-vous; je vais le commander moi-même » ; le major n'insista pas, il se retira sur-le-champ. Il commanda le feu d'une voix forte et intelligible; il fit même entendre deux fois le mot : feu! Ainsi périt ce brave militaire; il mourut en Romain en déployant le plus grand caractère.

Nous partîmes pour nous rendre à Vienne, capitale d'Autriche; nous passâmes par Frohnleiten, Bruck, Preding, arrivés de nuit et partis idem;

(1) 7 décembre 1805.

nous montâmes la montagne du Semmering, appelée par les Français, la montagne des Quatre-Aigles; il y a sur le haut de cette montagne une petite pyramide, où il y a à chaque façade un superbe aigle, ce qui représente les armes de l'empereur d'Autriche; elle fait la séparation de la province de Styrie. Nous arrivâmes dans la petite ville nommé Schottwien, située au bas de la montagne et à l'entrée de la plaine, à quatre jours de marche de Vienne. Le lendemain, nous eûmes vingt-sept voltigeurs et un officier de notre régiment, faits prisonniers, mais ils ne tardèrent pas à être rendus à la liberté; ils avaient été pris après un armistice conclu entre les trois empereurs, de France, d'Autriche et de Russie (1). Je ne sais si nous eussions pu déboucher dans la plaine, car nous étions bloqués par soixante mille hommes de l'armée du prince Charles et nous n'étions qu'au nombre de quinze à seize mille.

Il arriva une ordonnance que chacun pouvait se retirer dans son cantonnement; nous partîmes donc pour retourner à Gratz; deux heures après notre départ, je fus atteint par un très grand accès de fièvre; hélas! jugez de ma situation dans un pays si montagneux et couvert de neige, ne pouvant suivre le régiment; point de voiture; je fus donc réduit à rester en arrière et chez un peuple qui approche de la barbarie par ses mœurs et sa cruauté; une montagne de 2 lieues à traverser, sans pain.

(1) Armistice du 6 décembre, précédant la paix de Presbourg du 26.

Excédé par la fatigue, je me voyais donc réduit à être immolé par le fer meurtrier de ces brigands qui attendaient les militaires français sur la route pour les assassiner et leur faire souffrir mille maux avant de leur arracher la vie. Il faisait un très mauvais temps et la nuit s'approchait; je n'avais pas encore fait beaucoup de route; sur les 9 heures du soir il faisait un petit clair de lune et j'apercevais dans le lointain de grands feux, alors je prenais courage et je me disais en moi-même : « ce sont nos troupes qui sont campées; » vain espoir! Je m'aperçus bientôt du contraire, quand j'entendis crier en allemand : « Werda! » (qui vive!) alors j'aperçus un paysan en faction sur le côté de la route; voyant que je ne lui répondais pas, il me lâcha un coup de fusil, qui, fort heureusement, ne m'atteignit pas, car c'en était fait. De suite, je me retournai et j'aperçus une bande de brigands qui descendaient une petite côte et bientôt ils furent sur la route et me poursuivirent à grands coups de fusil. Par bonheur pour moi, je trouvai un petit chemin couvert que je pris aussitôt, et m'esquivai ainsi clandestinement, toujours en longeant la route. Je marchai ainsi pendant une heure ou plus, et j'arrivai enfin sans aucun autre obstacle aux postes avancés de nos troupes; je ne fus pas peu satisfait en trouvant au poste M. Labadie, mon lieutenant, à qui je contai l'aventure; aussitôt il y envoya une patrouille. Il était temps que j'arrive, car ils auraient fini par me détruire, car ils avaient toujours suivi la route pour me couper la retraite; ce qu'ils avaient projeté aurait réussi, car le petit

chemin que j'avais pris aboutissait un peu avant d'arriver à nos avant-postes; la patrouille qui alla en découverte, trouva un soldat hollandais qui baignait dans son sang. Ces brigands, à l'aspect de nos gens, se hâtèrent d'évacuer le terrain.

Dans ce pays, le peuple y est très barbare et inhumain : j'en citerai une preuve bien marquante : une lieue avant d'arriver à Bruck, nous trouvâmes dans un bois sur la route une quantité de paysans qui étaient sur le point d'arracher la vie à deux grenadiers du 35e régiment de ligne; sans notre arrivée, ils les eussent égorgés impitoyablement. L'on envoya une compagnie à leur poursuite qui tira plusieurs coups de fusil sans les atteindre; cependant, à grand'peine, nos soldats firent deux prisonniers qui furent conduits devant le général en chef Marmont. Ces scélérats furent mis à sa disposition et nous n'en entendîmes plus parler. Arrivés à Gratz, chacun reprit son ancien logement.

Deux jours après, nous partîmes pour nous rendre à Pettau; nous allâmes coucher à Ehrenhausen; il y passe une rivière nommée la Mur; avant d'arriver dans la ville, nous la passâmes sur un superbe pont couvert qui a neuf arcades; il y a un château qui domine la ville, au pied duquel est située l'église. Le lendemain à Marbourg, jolie petite ville champêtre; les femmes y sont fort jolies. Nous y laissâmes nos deux premiers bataillons; le 3e fut logé dans un petit village à 2 lieues de Marbourg, situé en Croatie. Nous passâmes une rivière nommée la Mur.

Le lendemain nous arrivâmes à Pettau (1), petite ville de Croatie; avant d'y arriver, l'on passe la Mur (rivière). Il y a sur une montagne un grand château qui domine la ville; il y a aussi sur une petite place le tombeau de sainte Geneviève et plusieurs statues; le tout placé dans un rocher. Cette ville se trouve à 6 lieues de la Hongrie; nous logeâmes chez le bourgeois par trois, quatre, plus ou moins; je me trouvai logé chez un commandant que nous avions pris à la bataille d'Ulm, qui était retiré sur parole de ne reprendre les armes qu'au bout d'un an et un jour. Nous y fûmes très bien traités; il eut de nous un soin tout particulier. De là nous partîmes, la compagnie des voltigeurs du 3e bataillon seulement, pour nous rendre à Friedau; c'est un petit village de trente-huit maisons, situé à 2 lieues de la Hongrie; il y a un siècle, il était aussi considérable que la ville de Gratz; cette ville fut anéantie et rasée par les Turcs dans la guerre qu'ils eurent avec l'Autriche; ce fut là que furent signés les préliminaires de la paix. Nous y restâmes deux jours et revînmes à Pettau, d'où nous repartîmes le jour de Noël, 25 décembre, an 1805, à 2 heures de l'après-midi, pour retourner à Gratz, où nous arrivâmes le 28 décembre; nous fûmes logés à la caserne; le 31, l'on nous publia la paix! (2).

La veille, on travaillait aux fortifications de la citadelle, lorsqu'on nous annonça la paix; les tra-

(1) Station du 3e bataillon du 11e. Le 1er bataillon était logé à Marbourg, le 2e à Weindfeistritz.

(2) Paix de Presbourg du 26 décembre, proclamée de Schönbrunn à l'armée le 29!

vaux furent bientôt finis et nous célébrâmes la fête de la paix avec la garde bourgeoise; une partie de notre régiment et de la garde bourgeoise alla à l'église, et l'autre sur la place fit des feux de peloton; l'on chanta le *Te Deum* en actions de grâces pour la paix, et des salves d'artillerie partaient de la citadelle. Sitôt la fête finie, l'on nous annonça l'ordre de départ qui fut fixé au 5 janvier 1806. L'ordre portait que nous devions nous rendre à Palmanova en Italie (1). Le 5 janvier nous allâmes coucher à Wildon, le 6, à Marbourg, le 7 à Cilli; c'est une jolie petite ville; le 8, à Kraxen, mais il n'y eut que l'état-major qui y logea; tous les bataillons furent détachés dans les petits villages voisins; les trois dernières compagnies de notre bataillon (3e) furent logées à Saint-Gothard, petit village situé sur la cime de la plus haute montagne; enfin le village du pied de la montagne noùs paraissait à perte de vue. Enfin nous séjournâmes dans ce malheureux village; nous étions sans pain, sans aucune espèce de nourriture, et dans un village qui n'offrait aucune ressource. L'on nous logea, vingt-quatre voltigeurs, dans une petite chaumière plutôt propre à loger des animaux que des humains. Elle avait à peu près 12 pieds sur 12, point

(1) L'Empereur, avant de quitter l'Autriche pour Paris, dirigea cent cinquante des bouches à feu prises sur l'ennemi sur Palma-Nova, pour armer cette importante place, qui commandait les États vénitiens de terre ferme. Il régla la retraite de ses soldats de manière qu'elle s'exécutât à petites journées, car il ne voulait pas qu'ils retournassent comme ils étaient venus, au pas de course.

de cheminée; la fumée circulait par une ouverture pratiquée dans le mur selon l'usage du pays. Après que nous en eûmes fait l'inventaire, chacun apporta ce qu'il avait découvert; quand tout fut réuni, nous avions pour toute nourriture entre nous vingt-quatre, pour trente-six heures, une malheureuse poule, six livres de haricots et quelques poires cuites; nous mîmes le tout cuire ensemble; voilà toute la nourriture que nous y prîmes pendant notre séjour. Nos officiers étaient logés chez le curé du village; ils y trouvèrent d'excellent vin; on nous en distribua une ration à chacun.

Le 10, à 5 heures du matin, nous étions tous réunis devant la maison du curé pour partir; il faisait un temps terrible; la pluie tombait à torrents. L'on nous distribua une ration de vin avant le départ. Nous laissâmes une garde de trente hommes et un officier pour protéger la maison du curé jusqu'à ce que la troupe eût défilé, afin qu'il n'arrivât aucune malversation, car le jour où nous y vînmes loger, le curé et une partie des habitants s'étaient réfugiés dans la montagne; il paraît qu'ils étaient en observation et peu éloignés du village, car sitôt que le corps fut parti, une troupe de paysans armés de fusils, de fourches de fer et de bâtons ferrés, ayant à leur tête leur curé, fondirent sur le village et cernèrent le presbytère, croyant sans doute n'y trouver que quelques hommes ivres, pour les assassiner; ils poussaient déjà des cris épouvantables; mais surpris d'y trouver une garde en ordre, ils firent une retraite de 20 à 30 pas; enhardis par des efforts successifs de brigands qui ne ces-

saient de paraître et de se former en colonne, ils avancèrent de nouveau sur la maison; alors notre poste ouvrit les portes et fit feu sur les brigands. Je crois qu'il en tomba quelques-uns, car ils se retirèrent en grand désordre; alors la garde sortit promptement du village; il était temps, car les brigands reparurent en grand nombre et le détachement n'aurait pu leur résister; déjà nous avions descendu la montagne et nous fûmes obligés de remonter à mi-côte pour protéger le détachement.

Dans ce pays, le peuple est fanatique et barbare; un curé le fait mouvoir à son gré; nous avions bu le vin du pasteur; c'était un sacrilège, une impiété, la sainte religion sapée en ses fondements parce que le pasteur du village se trouvait lésé dans ses intérêts! Tous les hommes du pays portent moustache; ils ont un air de cruauté redoutable. Ils sont tous esclaves (aussi le pays se nomme Esclavonie) ; ils sont traités de la manière la plus cruelle, et d'une sévérité sans exemple; les lois sont très sévères et rigoureusement exécutées ; il suffit d'un regard du seigneur de leur village ou du curé pour les faire trembler; de si loin qu'ils les aperçoivent, ils mettent chapeau bas et ne se recouvrent que lorsqu'ils les ont perdus de vue. Il leur est défendu de porter des chapeaux à cornes, des poches à leurs habits et méme des souliers; pour porter les dits objets ci-dessus détaillés, il faut payer des droits au gouvernement; les hommes portent une musette, espèce de carnassière qui leur sert de poche; ils portent aussi un large chapeau rond; au lieu de porter des souliers, ils portent une grande paire de bottes

en cuir rouge; les femmes et les filles la même chose; elles sont chaussées de la même manière que les hommes; les bottes montent à 2 pouces de la rotule du genou et leurs cottes viennent seulement se terminer au niveau de la tige de leurs bottes; sitôt que les enfants peuvent marcher seuls, on leur fait aussi porter des bottes; pour leur servir de capote, ils portent deux ou trois peaux de mouton passées et taillées en manière de capote, le poil est en dedans; ils n'ont jamais plus de deux chemises chacun; après l'avoir imprégnée de suif ou frottée avec un morceau de lard, ils la mettent et ne la quittent plus qu'elle ne soit demi-usée, puis ils prennent la seconde, ainsi de suite. Il n'y a que le père et la mère dans chaque famille qui puissent coucher dans un lit, s'il peut être appelé ainsi, car c'est un mauvais bois de lit, fait à coups de serpe, enfoncé par des bois de traverse et de la paille tendue sur celui-ci, 4 aunes de toile remplie de feuilles de maïs (blé de Turquie), avec deux mauvais draps en toile d'emballage; voilà sur quoi reposent, et comme par grâce, les deux chefs de la famille; les enfants ne peuvent jouir de cette prérogative qu'ils n'aient contracté mariage; ils sont obligés de coucher sur des tables, sur des bancs cloués autour d'un gros poêle, et même sur le haut de ce dernier qui est fait de terre cuite, par morceaux carrés d'un pied à 18 pouces en manière de briques toutes vernissées; la calotte du poêle est chargée d'une espèce de terre rouge et de l'épaisseur d'environ 8 pouces; c'est dans ce poêle qu'ils font toute leur cuisine.

Nous arrivâmes à Laibach le même jour à 4 heures

du soir; cette ville est la capitale de la Carniole; je ne puis parler de sa beauté, car je n'eus rien de plus pressé que de changer de chemise et de pantalon et de me coucher promptement, car je ne pouvais plus y tenir : le froid et la fatigue m'avaient mis hors d'état de rendre visite à la ville; une lieue avant d'arriver à la ville nous passâmes dans l'eau jusqu'à la ceinture; le dégel étant survenu, la fonte des glaces et des neiges fut considérable, ce qui fit que les eaux débordèrent jusque dans la route; nous ne reconnaissions cette route d'avec la rivière que par une plantation de pieux qui dépassait les eaux d'environ 2 pieds; la rivière, la route et les prés ne représentaient qu'une mer; il passait des bancs de glace de 7 à 8 pieds de large qui nous auraient infailliblement coupé les jambes et renversés dans l'eau si nous n'eussions eu la précaution de marcher par dix ou douze hommes ensemble, en nous tenant par-dessous les bras, car il était impossible qu'un seul homme pût résister au choc d'un glaçon du poids de 10 à 12 quintaux.

Quelle pénible journée! passer dans l'eau aussi froide, et dans le cœur de l'hiver; c'était prendre des bains dans une bien mauvaise saison; quand je sortis de l'eau, je ne sentais plus mes jambes; à peine pouvais-je poser un pied devant l'autre; tout mon sang était glacé. Enfin, peu à peu la circulation reprit son cours ordinaire : nous avions encore une lieue à faire, et à force de courage, nous arrivâmes à la ville. De ma vie, je n'avais éprouvé pareille souffrance.

Le 11, à Loitsch; nous passâmes par Wippach,

village situé dans la montagne, sur la route de Goritz. Lorsque nous y passâmes, la désolation était à son comble : il y régnait une maladie contagieuse ; le village était dans un état pitoyable et pour ainsi dire désert. Le 12, dans un malheureux village dont je ne me suis pas informé du nom.

L'on a peine à croire qu'il y ait des humains sur la terre aussi misérables qu'ils le sont dans ce pauvre village. Nons étions huit logés dans une des bônnes maisons. (Hélas ! qu'étaient donc les autres !) Nous avions reçu notre ration de pain et de viande ; nous fîmes la soupe, et quand elle fut servie, je ne pus m'empêcher d'engager ces malheureux à en manger leur part ; quatre pauvres petits enfants, nus pour ainsi dire, faisaient justement pitié. Malgré nous, ils prenaient nos mains et les baisaient de reconnaissance. Le 13, à Goritz : ce fut là que nous entendîmes le langage italien, car tous les habitants parlaient cette langue ; il y a un château fort sur une petite montagne qui domine la ville, au nord ; il y a sur le haut du fort et proche des remparts un lion en pierre et de grosseur naturelle. C'est un chef-d'œuvre des Romains. De ce fort, l'on découvre les plaines de Venise. Sur la place il y a une superbe caserne où nous fûmes logés (deux bataillons) ; le 1er fut détaché dans un petit village à 2 lieues de la ville.

Ce fut dans cette ville que nous reçûmes ordre de former deux cornets (1) par compagnie de volti-

(1) Clairons de l'époque en forme de cor de chasse. Les autres compagnies (grenadiers et centre) avaient des tambours.

geurs; un nommé Chaffen, allemand d'origine, et moi, nous fûmes choisis pour cornets; je pris plusieurs leçons, mais quelques jours après, mon capitaine, voyant que je m'occupais beaucoup à écrire, et m'occupais surtout de l'arithmétique, car, étant capitaine de police, il vint faire le contre-appel à 11 heures du soir; tous mes camarades étaient couchés; moi, étant assis sur mon lit, ayant une lumière, il me trouva à la besogne (je rédigeais mon journal); il me demanda à voir mon écriture; je la lui montrai; il m'engagea à en continuer la pratique, en disant qu'il me ferait caporal. Le lendemain, après le rapport, il me dit que je n'étais plus trompette de voltigeurs et que j'allais remplir les fonctions de caporal et qu'il me ferait nommer dans le grade sitôt qu'il y aurait une place vacante.

Le 3 mars 1806, à 10 heures du soir, nous reçûmes l'ordre de départ pour le lendemain a 9 heures précises du matin, ce qui eut lieu; nous nous rendîmes à Monfalcone; les grenadiers de notre bataillon y logèrent; toutes les compagnies furent dispersées dans plusieurs villages, car dans cette plaine les villages y sont très nombreux; notre compagnie de voltigeurs fut logée à Staranzano et à Pieris, l'état-major du régiment fut logé dans un grand village situé au milieu de la plaine nommé Campolongo; la plaine est très fertile, il y a beaucoup de vignes; le vin y est excellent, tout vin rouge. Le menu peuple y vit misérablement; ils mangent du pain tout pur de blé de maïs (blé de Turquie); ils font aussi de la polenta (gaudes); c'est de la farine de ce blé qu'ils font cuire dans un chau-

dron ; ils la réduisent en pâte et quand elle a acquis une certaine consistance (ils y mettent du sel), ils la versent sur une table, puis, avec un brin de fil, ils la coupent par morceaux d'une demi-livre, plus ou moins; voilà leur nourriture; ils ne font jamais de soupe, ils font cuire des haricots dans un grand pot avec un peu de riz ou quelquefois de vermicelle; c'est ce qui sert de soupe; ils la nomment *minestra*. Tout le blé de froment et le vin est *per il signor* (pour le seigneur) il ne leur reste pour toute boisson *che il picolo* (piquette de marc de vigne).

Monfalcone est une petite ville située à une lieue de la mer; il y a un vieux fort qui, depuis longtemps, est tombé en ruines; il domine la ville; de ce fort l'on découvre la rade et le port de Trieste, ainsi que la ville; l'on découvre aussi dans la plaine quarante-cinq villages. Le 5 mars, les troupes de l'empereur d'Autriche rentrèrent dans leurs garnisons respectives; lorsqu'elles entrèrent dans la ville de Trieste, il y eut des salves d'artillerie depuis 6 heures du matin jusqu'à 8 heures, et dès le même jour les troupes françaises évacuèrent leur pays.

Le 24 juin 1806, nous partîmes pour aller aux travaux des fortifications de Palmanova. Cette ville est très forte, mais comme, étant devenue place de première ligne, on voulait la rendre imprenable, l'on y construisit neuf bastions nouveaux. Nous y travaillâmes pendant vingt jours; nous étions logés dans un petit village nommé Viscop, à une lieue de la ville. Nous partions le matin sitôt que le jour commençait à poindre; nous retournions à 11 heures

pour manger la soupe; à une heure, nous repartions pour les travaux, et, au soleil couchant, nous rentrions dans notre village de bois, de sorte que nous faisions 4 lieues tous les jours. Nous étions logés par escouades (quinze ou vingt hommes) dans des petites maisons particulières qui servaient de caserne; nous étions gentiment couchés sur la paille et cela était très commode et d'un grand avantage pour le jour du départ; nous n'avions point de fournitures à rendre.

Dans la nuit du 15 au 16 juillet 1806, nous reçûmes l'ordre de départ pour rentrer chacun dans nos anciens cantonnements, car les capitaines, les sergents-majors et les fourriers y étaient restés. Le 16, nous arrivâmes à Staranzano. Le 18, nous nous rendîmes dans la plaine de Gradisca où le colonel nous passa en revue; le 3e bataillon fut fondu dans les deux premiers; j'entrai dans les voltigeurs du 1er bataillon; les officiers, sous-officiers et caporaux formant le cadre du 3e bataillon, après l'amalgame, partirent pour se rendre à Bellune; les deux bataillons de guerre furent logés ce jour-là à Aillo (?). Le 19, nous nous rendîmes dans la plaine pour être passés en revue par le général Soyez; la revue passée, nous partîmes à 5 heures du soir pour nous rendre dans un village à une lieue de Trieste; nous marchâmes toute la nuit et y arrivâmes le 20, à 9 heures du matin; c'est un fort mauvais pays, il n'est entouré que de rochers inaccessibles; le 21, à Prem; le 22, à Rupa; le 23, à Fiume, ville capitale de la Croatie; c'est un petit port de mer qui appartient à l'empereur d'Autriche; avant d'y arri-

ver, il faut descendre une grande montagne; elle a une lieue de long et la pente est rapide; nous descendions plus fort que nous ne l'eussions voulu; nous y fîmes la grande halte qui est ordinairement d'une heure. Nous fûmes logés dans un petit village à une demi-lieue de la ville. Le 24, à Lippa; l'on trouve entre cette dernière ville et Fiume une petite ville où il y a un petit port (1); à une demi-lieue au-dessus de cette petite ville est situé, sur un gros rocher, un petit fort qui domine la ville et le port. Le pays ne présente que rochers énormes, montagnes escarpées et inaccessibles; la terre y est presque inculte; les habitants ont un air barbare et féroce; ils sont cruels et vindicatifs; tous les hommes portent moustaches; ils sont soldats depuis leur naissance jusqu'à l'âge de soixante ans; quoique dans leurs foyers, ils sont armés de carabines, pistolets, sabres et giberne; nonobstant, ils portent dans une large ceinture deux ou trois grands couteaux ou poignards. Ces brigands, lorsqu'ils trouvaient un soldat français malade ou fatigué sur la route, lui faisaient souffrir mille maux plus cruels que la mort; ils lui perçaient la joue avec leur couteau, puis ils mettaient un doigt dans la plaie, et le tenant ainsi, ils lui coupaient la gorge et mettaient sa tête sur un piquet planté sur le bord de la route, après l'avoir portée à leur chef qui coupait un petit bout de la langue et payait au porteur la somme de douze sous. Les femmes sont mal vêtues; elles portent pour coiffure un long mouchoir en manière

(1) Volosca?

de turban; pour cotillon, deux tabliers dont l'un s'attache par devant et l'autre par derrière; un corset qui ne se lace point; la chemise est fendue jusqu'au nombril et le tout n'est joint que par une large ceinture qui n'empêche pas de voir ce que la bienséance ne permet pas de nommer; elles n'en suivent pas moins le chemin de la vertu; attiré quelquefois par un penchant naturel et irrésistible, je trouvai toujours chez elles de l'opposition et une chasteté à toute épreuve; la ceinture qu'elles portent est en cuir, piqué tout autour d'un double rang de piqûres; elles portent ordinairement deux ou trois couteaux et une paire de pistolets dans cette ceinture; voilà leur accoutrement. Le 25, à 3 heures du matin, l'on battait le rappel pour partir, quand tout à coup arriva une ordonnance qui apportait contre-ordre; c'était pour retourner dans nos anciens cantonnements. Le 29, nous étions logés dans un village à une lieue de la ville de Trieste; quatre de mes camarades et moi, nous nous y rendîmes. C'est une superbe ville; il y a un beau port de mer et une très belle rade. Le 30, à San Canzian (1).

Le 4 août, arriva l'ordre du départ pour retourner en Dalmatie; mes camarades partirent à 10 heures du soir; je ne pus pas en faire partie; il m'était survenu au pied gauche un gros furoncle, ce qui me mit dans l'impossibilité de partir, car mon pied ne pouvait tenir dans mon soulier et point de voi-

(1) Les cataractes et grottes de San Canzian, à 3 kilomètres sud-est de Divacà et 10 kilomètres est de Trieste. La rivière qui forme les cataractes se nomme la Reka.

ture de transport pour pouvoir suivre le régiment, alors que l'on me délivra un billet d'hôpital à 10 heures du soir; à minuit, deux de mes camarades et moi partîmes pour nous rendre à l'hôpital de Palmanova. Nous ne pûmes jamais obtenir de transport; nous avions 4 grandes lieues à faire; à chaque instant, j'étais obligé de me coucher par terre pour me reposer; car il m'était impossible de poser le pied à terre; l'inflammation était portée au suprême degré. Mes camarades, qui marchaient mieux que moi, eurent la bonté de m'attendre et ne me quittèrent point; sans leur secours, je crois que j'aurais couché dans la plaine; enfin, après force fatigues et souffrances, nous arrivâmes à Palmanova à 5 heures du soir, dix-sept heures de marche!

Le 12, je fus évacué sur l'hôpital de Trévise; le même jour, nous fûmes à Codroipo; le 13, à Pordenone; c'est une petite ville des états vénitiens; j'y restai cinq jours; c'est un très mauvais hôpital; entre cette ville et Codroipo, passe le Tagliamento; c'est une rivière extrêmement large et qui fort souvent est grossie par plusieurs torrents provenant de la fonte des neiges du Tyrol; il y a un superbe pont en bois qui a un quart de lieue de large. Le 18, à Conegliano; le 19, à Trévise; l'on trouve entre ces deux villes une rivière assez considérable nommée la Piave. Parti de l'hôpital de Trévise le 30 août pour me rendre à Bellune, je logeai à Conegliano, à la caserne des passants, dans un grand quartier, qui était précédemment un superbe couvent; il portait le nom Saint-François; il est situé sur un

grand rocher qui est fort élevé au-dessus de la ville, et sur la cime du rocher il y a une espèce de petit fort. Le 31, à Serravalle, petit village. Le 1er septembre, à Bellune (Belluno). Le 3e bataillon (1), qui avait été formé par le 4e bataillon, y était en garnison; j'entrai dans la même compagnie de voltigeurs d'où je sortais. Avant d'arriver en ville, l'on passe la Piave sur un superbe pont couvert. Le pays est fertile en vin et en fruits. Le 3 septembre, je fis partie d'un détachement de cent hommes et nous partîmes pour nous rendre à la Pieve-di-Cadore (2), pour mettre ordre à la contrebande et pour la conscription; nous passâmes par des chemins abominables; je ne pouvais me faire à l'idée que le pays fût habité par des humains. Le 3, nous couchâmes à Longarone. Le 4 à Cadore; c'est une petite ville du Frioul; ils n'avaient jamais vu de Français. Nous y fûmes fort bien traités. Il y a sur une petite montagne qui domine la ville un vieux fort qui depuis cinquante ans tombe en ruines; il y a cinquante et un ans ce fort était orné de six pièces de canon et il y avait vingt-quatre canonniers; la Piave passe au pied du fort.

Le 10 septembre, nous partîmes pour nous rendre à Bellune; nous y arrivâmes le 11, en passant par les mêmes gîtes. Le 18 octobre je fis partie d'un petit détachement pour conduire des conscrits italiens à Mantoue, dans le 3e léger italien;

(1) Le 1er et le 2e bataillon étaient partis le 15 juillet pour la Dalmatie.

(2) Patrie du Titien.

le 18, à Feltre; le 19, à Bassano, petite ville peu considérable; la Brenta passe au pied de cette ville. Le 20, à Vicence, petite ville de la Vénétie, située dans une plaine très fertile en vin, blé et fruits de toute espèce. Le 21, à Montebello, détachés dans un petit village à une lieue sur la route de Vérone; le 22, à Vérone, belle et grande ville. L'Adige passe au milieu de la ville; c'est une rivière considérable; nous y fîmes séjour; ce fut dans cette ville que j'eus la satisfaction de faire la rencontre d'un de mes plus intimes amis, nommé Boulifard, soldat au 4e régiment de train principal d'artillerie, en garnison dans cette ville, que je n'avais pas eu le plaisir de voir depuis mon départ de la maison paternelle (il y avait deux ans et dix mois). Le retrouver dans un pays où je ne l'attendais pas, c'était pour moi surprise bien agréable; qu'elle est douce et pure cette joie que l'on éprouve à se revoir à 300 lieues de son pays! Pour bien la sentir, il faut la goûter soi-même. La journée se passa le mieux du monde, nous nous prouvâmes réciproquement que nous avions l'un pour l'autre le même attachement; il m'accompagna le soir à mon logement; il me rendit là ce qu'on appelle communément un service d'ami; aussi le lendemain matin avant mon départ je lui en témoignai toute ma reconnaissance. Le 24, à Villafranca; le 25, à Mantoue, grande et superbe ville; elle est située dans une jolie plaine, très forte et minée tout autour.

On peut mettre l'eau dans les fossés de ses remparts à hauteur d'homme en moins d'une heure; elle a soutenu un blocus fort long durant la première

campagne d'Italie; elle est imprenable; l'on ne peut la prendre que par famine ou par trahison. A la porte de Vérone, il y a un superbe pont couvert; nous y fîmes séjour le 26; nous allâmes à la caserne voir nos conscrits passer la revue; le colonel était Français; il nous appela en particulier pour nous solliciter de prendre du service dans son régiment, car il désirait beaucoup avoir des Français, vu que tous les commandements se faisaient en français; mais aucun de nous ne voulut le lui promettre, quoiqu'il nous promît de l'avancement.

Nous partîmes le 27 pour retourner à notre dépôt; le même jour, à Villafranca; le 28, à Vérone où je retrouvai mon ami; nous soupâmes ensemble et le lendemain matin j'obtins la permission de mon lieutenant pour deux heures seulement; nous déjeunâmes ensemble et à 9 heures nous nous quittâmes, mais ce ne fut pas sans peine tant d'une part que de l'autre. Ce jour-là, nous allâmes coucher à Montebello. Le 30, à Vicence; le 31, à Bassano; nous y fîmes séjour; le 3 novembre, à Cornuda, petit village. Le 3, nous rencontrâmes un officier de notre régiment qui marchait en avant pour le logement; il nous dit que nous pouvions retourner avec lui, que le régiment était parti de Bellune pour se rendre à Venise et nous retournâmes coucher à Cornuda; ce jour-là, il faisait un temps terrible; nous eûmes de la pluie sans cesse deux jours et deux nuits. Le 4, à Trévise; quelle journée! Nous marchâmes dans l'eau jusqu'au genou pendant deux lieues, nous étions dans des fonds où toutes les routes étaient inondées. Le 5, à Mestre, petite ville

située sur le bord de la mer : nous y fîmes séjour, pour attendre le régiment.

Le 7, à Venise; nous embarquâmes à Malghera, à une demi-lieue de Mestre : le trajet est de 2 lieues et demie. Venise est une superbe ville; elle est la capitale des États vénitiens; elle est bâtie sur soixante-quinze îles et sur pilotis, et elle est remplie de canaux; les rues y sont très étroites; dans les plus grandes, on peut à peine y marcher trois hommes de front. Il y a la place Saint-Marc qui est de toute beauté; elle forme un rectangle, et elle est toute pavée en pierres de taille de 18 pouces de large sur 30 de long; des arcades tout autour, excepté à la façade du nord qui donne sur l'église Saint-Marc. Sous les arcades d'occident sont des boutiques de bijouterie immensément riches; sous celles d'orient sont de superbes cafés; sous celles du midi sont encore quelques boutiques et une porte de ville pour sortir de la place; la façade du nord n'est point fermée par des arcades; il y a une tour extrêmement haute sur laquelle est représenté saint Marc, en bronze, et trois piédestaux en bronze de 8 à 9 pieds de haut, surmontés chacun d'une espèce de mât de vaisseau de 24 à 25 pieds de haut, auxquels est attaché un pavillon tricolore. L'église Saint-Marc est vis-à-vis; c'est une cathédrale; elle est de toute beauté, toute bâtie en marbre; par exemple elle est tout enfumée et paraît très obscure. Sur la cathédrale, il y a cinq dômes qui forment la croix, et sur chacun, il y a une croix double, aussi en bronze; entre la place et l'église est une superbe rue qui conduit droit au port. Il y a sur

la place Saint-Paul un cheval en bronze de grosseur surnaturelle et un cavalier dessus qui est aussi en bronze; il représente Joseph II *(sic)*. Il y a au milieu de la ville le pont royal qui est de toute beauté; il y a de chaque côté, pour monter sur le haut, un superbe gradin de seize à dix-huit degrés; sur le haut du pont et de chaque côté sont de très belles boutiques. Il y a dans cette ville un superbe hôpital; il est fort bien tenu et d'une propreté sans exemple. L'on ne peut entrer en ville sans embarquer; elle est située en mer. Tout autour de la ville, ce ne sont que des forts, situés aussi en mer; le trajet le plus court pour y arriver est de 2 lieues et demie.

Nous étions logés à la caserne Sainte-Marie-Majeure, puis nous vînmes loger au quartier Saint-Marc. Le 27 janvier 1807, nous en partîmes pour nous rendre à Bassano; le même jour à Mestre; le 28, à Castel-Franco. Le 29, à Bassano; nous y fûmes fort mal casernés; nous avions 2 livres de paille par homme et une mauvaise couverte pour quatre; encore était-elle pleine de ces nobles enfants du bivouac! Le 1er février, nous fûmes passés en revue par le général Clausel (1), sur la place des Fossés; il y avait un pied de neige; nous n'en manœuvrâmes pas moins deux heures; à peine pouvions-nous tenir nos armes. Le 12 avril, nous allâmes passer la revue dans une petite plaine à une lieue de la ville, sur la route de Padoue; il y avait les 5e, 23e et 79e régiments de ligne. Nous

(1) Clausel (Bertrand), né à Mirepoix en 1772, mort maréchal de France en 1842.

fîmes les grandes manœuvres et l'on nous donna à chacun une ration de vin. Le 17, nous partîmes pour Castel-Franco, pour y passer la revue du vice-roi d'Italie; la revue devait avoir lieu le 19; le 18, à 2 heures de l'après-midi, nous eûmes contre-ordre pour retourner à Bassano; le vice-roi était parti pour retourner à Milan. Le 19, à Bassano.

Le 29 mai 1807, nous partîmes pour Vicence, nous y arrivâmes le même jour; le 30, à 4 heures du matin, l'on battit le rappel pour se porter dans la plaine pour y exécuter les grandes manœuvres sous le commandement du vice-roi d'Italie. Il faisait un temps terrible; il tomba de l'eau une partie de la journée, et, malgré la pluie, nous n'en fîmes pas moins la grande manœuvre à feu. C'est là que j'ai eu le plaisir de voir pour la première fois le prince Eugène, vice-roi d'Italie. Le 31, à Bassano. Le 3 juin, partis pour aller à Angelo, pour y faire payer les contributions; revenus à Bassano le même jour. Je fus nommé caporal dans la même compagnie, le 10 août 1807. Partis de Bassano le 28 août 1807, à une heure après minuit, pour nous rendre à Vicence pour être passés en revue par le vice-roi; arrivés le même jour; il passa la revue le 29, à 6 heures du soir; sitôt la revue passée, il partit pour aller au Frioul y passer les troupes en revue. Le 30, à minuit, nous partîmes pour nous rendre à Bassano; arrivés le même jour.

Le 14 octobre 1807, les officiers, sous-officiers et caporaux des grenadiers et voltigeurs seulement, nous partîmes pour nous rendre dans notre dépôt à Venise; les grenadiers et les voltigeurs restèrent à

Bassano avec les compagnies du centre pour aller en Dalmatie pour être, à leur arrivée, amalgamés dans les bataillons de guerre. Le 14, à Castelfranco; le 15, à Mestre; le 16, à Venise; le bataillon ne partit de Bassano que le 17 pour la Dalmatie. Le 20, nous reçûmes l'ordre que la compagnie de grenadiers et celle de voltigeurs devaient revenir à Venise; ils y arrivèrent le 7 novembre et les compagnies du centre continuèrent leur route pour la Dalmatie. Les officiers, sous-officiers et caporaux reprirent le commandement de leurs compagnies.

Le 26 novembre 1807, on nous lut l'ordre du jour de la place que S. M. l'empereur Napoléon devait arriver à Venise le 29 (1). Le 29, à 10 heures du matin nous allâmes former la haie, sur le grand canal de Mestre, vis-à-vis un superbe arc de triomphe qui avait été élevé à cet effet sur le canal et sous lequel devait passer S. M. l'Empereur; il y avait sur le haut une déesse qui tenait de la main droite l'aigle impériale et les armes de l'empire à ses côtés. Sur chaque côté de l'arc, il y avait un aigle.

L'Empereur arriva à 4 heures du soir; aussitôt nous aperçûmes un grand mouvement sur le grand canal et vîmes paraître dans le lointain un nombre considérable de barques de toute espèce; bientôt le cri de « Vive l'Empereur! » se fit entendre de toutes parts; le son des cloches, des salves d'artillerie, tout enfin annonçait son arrivée. Bientôt nous vîmes

(1) L'Empereur, pour ce voyage triomphal d'Italie, avait quitté Fontainebleau le 16 novembre à 4 heures du matin. Le 21 il entrait à Milan. Le 27 il recevait à Vérone les souverains de Bavière.

paraître une superbe barque couverte d'écailles et représentant une baleine, suivie d'une autre qui par ses décorations représentait assez bien le printemps; alors parut celle où était l'Empereur; elle représentait l'été et était richement décorée; des arbres de toute espèce, de la vigne en fleurs, des lauriers et des pots à fleurs de toute beauté; ornée de belles tapisseries brodées en or et en argent et surmontée d'une aigle impériale de grosseur naturelle et toute dorée. L'Empereur était accompagné d'une superbe musique; il y avait plus de cinq cents barques à sa suite qui depuis le matin l'attendaient avec impatience sur le grand canal; à chaque croisée de toutes les maisons il y avait des tapisseries superbes; chacun s'empressait pour voir l'Empereur. Sitôt qu'il eut passé sous l'arc de triomphe, après y avoir été reçu par les principaux de la ville, le groupe de barques se mit en mouvement; tout à coup l'on entendit des acclamations de « Viva l'Imperator e re d'Italia, Viva il nostro governo! » A ces acclamations du peuple de la capitale des États de Venise, l'Empereur se montra à la portière de sa barque, où, par un signe de tête, il salua le peuple; alors les acclamations redoublèrent; bientôt l'on n'entendit plus qu'un cri d'un bout à l'autre des deux façades qui bordent le canal; à toutes les croisées l'on voyait les dames et les demoiselles qui agitaient des mouchoirs, en faisant entendre des cris de joie et d'allégresse, car c'était vraiment un enthousiasme général et une fête civique. Il alla débarquer en face du palais qui lui était préparé sur la place Saint-Marc. Le lendemain, il alla visiter l'arsenal; le

1er décembre, il visita les forts; le 2, il alla à Chioggia, fort situé à 25 milles de Venise (8 lieues un tiers); il rentra dans Venise à 4 heures du soir; ce fut dans cet instant que j'eus le plaisir et la satisfaction de le voir à mon aise, car j'étais à la tête des 30 voltigeurs formés en haie sous les arcades de la place Saint-Marc par où il passa avec son escorte; il était habillé en simple colonel, décoré par son crachat; il était accompagné des rois de Bavière, de Naples, de Hollande et des princes Eugène, vice-roi, et Murat (1). Le 3, toute la place Saint-Marc fut illuminée tout autour jusque sur l'église Saint-Marc; il y avait devant la porte de l'église un lustre magnifique et d'un très grand prix; jamais illumination n'a été plus brillante. Sur les 10 heures du soir la place Saint-Marc était remplie d'une grande foule; à chaque instant, ils manifestaient l'impatience où ils étaient de voir l'Empereur par des cris mille fois répétés de « Vive l'Empereur et roi d'Italie, notre souverain! » Aussitôt il parut au balcon de son palais où il fit un grand salut au peuple qui lui répondit par les acclamations accoutumées.

Sa Majesté se mit en route le 8 (2), à 11 heures du matin et nous allâmes former la haie sur le grand canal par où il était arrivé le 29; aussitôt il arriva sur la barque qui lui avait été préparée pour son arrivée; il passa sous l'arc qui subsistait encore, et

(1) Il existe un état de logement de tous ces hauts personnages.

(2) Pour Trévise, Palmanova, Udine, Osopo, Pordenone, Stra, Vérone, Mantoue, Milan, Pavie, Alexandrie, Turin et Paris où il arriva le 1er janvier 1808, à 9 heures du soir.

bientôt nous ne le vîmes plus que dans le lointain; alors nous rentrâmes chacun dans notre caserne.

Le 15 décembre 1807, je fus atteint par une fièvre putride avec un échauffement très prononcé et, pour comble de bonheur, j'avais avec tout cela le scorbut, ce qui me mit dans un état pitoyable; je partis le 20 pour l'hôpital de Vicence ou j'arrivai le 21 au soir; je fus pendant une quinzaine de jours pour ainsi dire abandonné par les chirurgiens; je dus ma guérison à M. Bois, chirurgien-major d'un régiment de chasseurs à cheval; voyant que je ne perdais point courage, il me prit en considération; il s'occupa soigneusement lui-même (car j'étais livré aux soins de deux sous-aides qui n'avaient pas acquis l'expérience nécessaire pour me tirer de la position où j'étais) de me traiter avec toute la connaissance de l'art; enfin, au bout d'une quinzaine, j'étais pour ainsi dire hors de danger; il me continua ses soins jusqu'à parfaite guérison. L'affection que je lui porte ne s'éteindra jamais.

Enfin, ce ne fut que le 4 juin 1808, après près de six mois, que je sortis de ce maudit hôpital pour me rendre à Trévise où le régiment était en garnison. Le 4, à Castel-Franco; le 5, à Trévise, où je rentrai à la même compagnie; ce jour-là fut un jour de fête; tous les caporaux de la compagnie se réunirent pour me recevoir; alors nous allâmes tous dîner ensemble et renouveler notre ancienne connaissance.

Le 8 octobre 1808, nous allâmes prendre des cantonnements autour de la plaine de Visnadello à 2 lieues de Trévise, pour y faire les grandes

manœuvres à feu qui s'exécutaient tous les deux jours. Le 20, nous rentrâmes dans notre garnison; le 2 décembre nous partîmes pour nous rendre à Padoue, ville considérablement grande et peu peuplée. Le 7, j'en partis pour me rendre à Mestre pour les travaux de la forteresse de Malghera qui défend les approches de la ville de Venise; nous étions casernés à Mestre et allions tous les jours aux travaux, distants d'une demi-lieue.

Le 17 mars 1809, le bataillon qui était à Padoue, ayant eu ordre de se rendre à Trévise, passa par Mestre, le 18 au matin, où un caporal de la même compagnie de voltigeurs fut commandé pour me remplacer dans le détachement dont je faisais partie, mais cependant je ne partis point avec le bataillon; je ne partis que le 19 à 10 heures du matin, avec le nommé Pelletier, maître d'armes à la même compagnie de voltigeurs qui la veille avait eu la complaisance de m'attendre en demandant la permission au capitaine qui ne la lui refusa pas; le compère entendait bien son affaire; il savait que j'avais ce qu'on appelle en terme militaire de la vaisselle de poche, car ces messieurs les maîtres d'armes en ont si peu et toujours si grand besoin; ce sont d'excellents épicuriens; ils ont toujours une soif ardente et difficile à éteindre; bref, je fis de mon mieux pour en sortir à mon honneur, et je ne m'en acquittai pas si mal. Que fis-je? Voyant mon camarade blessé par maître Bacchus et prêt à rendre l'âme, car il baignait dans l'esprit de vin et ne pouvait plus parer une botte, trois fois je le vis mordre la poussière, et pour la quatrième fois il

allait lutter contre le dieu du vin, quand je lui dis : « Arrête, malheureux, que vas-tu faire? Tes efforts sont impuissants, il a juré ta perte. » Il n'articula que quelques mots que je ne pus comprendre. Nous avions 6 lieues à faire; il fallut penser à lui faire faire le voyage; je pris à cet effet une voiture à deux places et nous fîmes monter dedans notre compère. O journée de catastrophes! Après 4 lieues de route, nous mîmes pied à terre et entrâmes dans une grande auberge isolée pour nous y rafraîchir; après y être restés une petite heure, nous remontâmes en voiture pour continuer notre route; nous n'avions pas fait 10 pas que, sortant de sous la remise de l'auberge, une des roues passe sur une borne et la voiture se renverse sur nous; nous nous trouvâmes tous deux blessés, au coude et à la cuisse droite, mais très légèrement; aussitôt la voiture fut relevée et nous continuâmes notre route jusqu'à Paderna, village situé à 7 milles de Trévise, où était logée la compagnie. Le 21, nous revînmes loger à Trévise; nous y arrivâmes à 8 heures du matin; à 5 heures du soir nous étions encore sur la place, vu que la caserne n'était pas en état.

Campagne de 1809.

Le 11 avril 1809, à 8 heures du matin, nous reçûmes l'ordre qu'il fallait entrer en campagne sur-le-champ et marcher contre les Autrichiens qui avaient attaqué nos avant-postes et passé l'Isonzo, le 10 à midi, quoique les hostilités ne dussent com-

mencer que le 15 (1) ; nous partîmes le 11 à 3 heures de l'après-midi et allâmes coucher à Conegliano ; nous y arrivâmes à 10 heures du soir. Le 12, à Pordenone ; le 13, dans un grand village nommé Cordenons; le même jour nos gens avaient repoussé l'ennemi jusqu'à Codroïpo. Le 14, à 3 heures et demie du matin, nous allâmes prendre position

(1) L'Autriche, croyant trouver, dans les embarras que causait à l'Empereur la guerre d'Espagne, une occasion qu'il ne fallait pas laisser échapper, après avoir négligé de saisir celle qu'avait offerte la guerre de Pologne, avait ouvert la fameuse campagne de 1809 simultanément en Italie, en Bavière et en Bohême, les 9 et 10 avril. Les opérations d'Italie nous intéressent seules ici. « Napoléon, dit M. Thiers, avait en Italie douze régiments d'infanterie dont la formation à quatre bataillons était presque achevée, et dont la formation à cinq était commencée. Ils étaient partagés en quatre divisions de trois régiments et de neuf à dix mille hommes chacune, en y comprenant l'artillerie. La 1re de ces divisions était à Udine, la 2e, celle de notre narrateur, à Trévise, la 3e à Mantoue, la 4e à Bologne. On avait rappelé à l'armée de Dalmatie les 3es bataillons des huit régiments composant cette armée, en versant les hommes valides dans les deux 1ers bataillons, et en ne ramenant que le cadre du 3e... Au moyen de ces huit cadres de 3es bataillons d'infanterie, et de la création de huit autres résultant de la nouvelle organisation, on avait réuni à Padoue une 5e division, forte de douze mille hommes au moins. Le repos dont jouissait l'armée d'Italie, et le soin que Napoléon avait mis à lui assurer sa part dans chaque conscription, avaient été cause que les nouvelles formations y étaient plus avancées qu'ailleurs. Une dernière division, celle du général Miollis, gardait les États romains. Avec huit mille hommes de cavalerie et six mille d'artillerie, cela faisait une armée de soixante-douze mille Français. On pouvait y ajouter dix-huit à vingt mille Italiens. » L'entrée en campagne de l'archiduc Jean par la Ponteba, Cividale et Goritz fut si brusque que le prince Eugène, qui commandait en Italie et ne s'attendait pas à être attaqué avant la fin d'avril, fut entièrement surpris, aussi le début des opérations de ce côté ne fut-il pas heureux pour les armes françaises.

devant Sacile, grand village; il faisait un temps terrible; la pluie, la grêle, toutes les misères abondaient; campés dans une vaste plaine absolument dépourvue des aliments nécessaires aux premiers besoins de la vie. Le 15, nous fûmes toute la journée sous les armes; le canon se fit entendre une partie de la journée; sur le soir, il passa beaucoup de blessés et d'un moment à l'autre nous attendions l'ennemi. Le 16, à 3 heures du matin, la générale battait de tous côtés et toute l'armée se mit en mouvement et s'avança par échelons dans la plaine; tout annonçait l'aspect d'une grande bataille (1).

Sur les 7 heures, l'on fit détacher une section de notre compagnie de voltigeurs en tirailleurs pour découvrir la position de l'ennemi; le général, voyant qu'ils s'engageaient dans la broussaille et trop en avant, donna ordre au capitaine d'envoyer un caporal pour leur dire de ralentir le pas; je fus chargé de cette mission; bientôt l'on battit le rappel et nous rejoignîmes la colonne. Nous rencontrâmes l'ennemi à Fontana-Freda; aussitôt la fusillade la plus vive s'engagea: nous les fîmes battre en retraite quelque temps, mais cela ne fut pas de longue durée; notre aile droite soutint la fusillade la plus vive pendant plus de 5 heures sans perdre un pouce de terrain, mais contre la force toute résistance est vaine; il fallut céder au grand nombre; cinquante-quatre bataillons ne pouvaient résister à toute l'armée de

(1) C'est là la bataille de Sacile, livrée par un temps effroyable et perdue le 16 avril par le prince Eugène avant d'avoir rallié toutes ses forces, défaite qui entraîna la retraite des Français sur l'Adige et le soulèvement du Tyrol.

l'archiduc Jean forte de cent vingt mille hommes. J'étais de la division Teste (1) et nous étions commandés par le général de division Souham. Nous combattions un contre quatre; après quelques heures de combat nous fûmes contraints à la retraite; elle se fit avec ordre; notre colonne fut postée dans un petit chemin couvert où nous soutînmes le feu avec un courage inouï; nous repoussâmes l'ennemi avec rapidité; au même instant nous perdîmes notre capitaine, un sergent et plusieurs voltigeurs; le major ordonna sur-le-champ au lieutenant de la compagnie de voltigeurs de partir avec la 2ᵉ section de sa compagnie (soixante hommes) pour marcher sur huit pièces de canons embusquées, avec ordre de ne tirer que sur les canonniers et de prendre la position; le lieutenant, plus intrépide qu'adroit, voyant un peloton de dragons de la Tour autrichiens que l'ennemi détacha de sa colonne pour nous sabrer, s'écria : « Voltigeurs, ne tirez pas, ce sont nos dragons » ; il persistait dans sa marche, quand un sergent, plus adroit que lui, commanda : « En retraite, peloton, par file à gauche ! » (car nous marchions par le flanc). Ce sergent lui avait dit plusieurs fois : « Ce sont les dragons de la Tour, lieutenant; vous allez nous faire hacher en pièces » ; le lieutenant lui dit même des mots désagréables. Il était temps d'effectuer la retraite, car nous n'eûmes pas sitôt fait demi-tour qu'ils chargèrent avec impétuo-

(1) Teste (François-Antoine), baron, né à Bagnols (Gard), le 19 novembre 1775, mort à Angoulême le 8 décembre 1862, général de brigade du 28 juillet 1806, général de division du 14 février 1813.

sité; nous battîmes en retraite en désordre l'espace de 100 pas; ils avaient déjà sabré quelques-uns des nôtres, quand nous sentîmes la nécessité de leur faire face; aussitôt nous nous arrêtâmes et nous les fusillâmes à bout portant pour ainsi dire; il y en avait un qui s'avançait pour me sabrer, aussitôt je le couchai en joue et l'étendis mort sur-le-champ. Je n'avais pas eu le temps de charger mon arme qu'un autre s'avança sur moi en sabrant; si je n'eusse agi de sang-froid c'en était fait, il m'aurait fendu la tête; j'arme mon fusil et le couche en joue; il fait aussitôt demi-tour pour se sauver; arrive un de mes camarades qui le couche en joue et l'étend raide mort. Quand ils vinrent pour nous sabrer, ils étaient un peloton de cinquante hommes; je n'en vis retourner que deux; un à pied et l'autre à cheval. Nous soutînmes le feu jusque vers les 4 heures de l'après-midi; à cette heure, nous nous trouvions engagés dans le centre de l'armée, la droite et la gauche avaient déjà fait une marche rétrograde; au même instant, l'ennemi reçut quinze mille hommes de renfort; ce fut le signal de notre retraite générale; notre armée pressée vigoureusement par l'ennemi fut bientôt en pleine retraite; la cavalerie, l'artillerie et l'infanterie se trouvèrent bientôt péle-méle sans jamais pouvoir se rallier; à la porte de Sacile, on voulut leur résister, mais il fut impossible de soutenir le feu; les pertes furent grandes de part et d'autre. Quelle pénible journée! il faisait une chaleur excessive; engagés dans le feu des armes pendant huit heures entières, accablés par la faim et une soif difficile à dépeindre; réduits à arracher le

blé en herbe et le mâcher pour étancher la soif; nous ne trouvions que de l'eau rougie par le sang de nos frères; pouvions-nous, ainsi que les anthropophages, nous abreuver du sang humain! non, la nature conservait toujours tout l'empire de ses droits contre cette triste résolution. Quoique dans un grand désordre, l'armée se rallia en partie sur le bord de la Piave, sur les 10 heures du soir (1).

Le 18, nous allâmes bivouaquer devant Trévise, sur la route de Venise; il faisait un temps affreux; la pluie tombait à torrents; sans exagérer, nous étions dans la boue jusqu'à la cheville. Notre division (3e) avait ordre de se rendre à Venise, et le départ fut fixé pour 2 heures après minuit. Les ordres furent changés dans la nuit, de sorte que c'était la 5e division qui devait s'y rendre; la plus grande partie des soldats de la 3e étaient dans la ville et dans les maisons de la campagne, car comme nous y avions été longtemps en garnison, chacun y avait des connaissances; vers les 2 heures, voyant que la troupe filait sur la route de Venise, nous sortîmes précipitamment en prenant la même route, croyant que c'était notre division; nous nous étions bien trompés; en arrivant à Mestre, la troupe avait fait

(1) L'armée française, concentrée derrière l'Adige, s'y réorganasa et se complèta, sous la direction du général Macdonald, donné pour conseiller au prince Eugène. Puis, la foudroyante nouvelle des événements de Ratisbonne obligea l'archiduc Jean, jusque-là victorieux, à battre en retraite à partir du 1er mai. Le prince Eugène le poursuivit l'épée dans les reins. La Piave fut passée de vive force, avec des pertes considérables pour les Autrichiens. Nous allons suivre ces événements dans le récit de notre narrateur.

halte et nous reconnûmes que c'était la 5e division; nous demandâmes à un officier supérieur d'état-major quelle route avait prise la 3e; il nous dit qu'elle s'était dirigée sur Castel-Franco et qu'elle devait se rendre à Vérone; il nous conseilla de continuer notre route par Padoue, que nous serions rendus à Vérone avant la division, et qu'au contraire, si nous retournions sur nos pas, nous n'arriverions que deux jours après et encore aurions-nous à craindre d'être pris par les Autrichiens. Nous suivîmes ses conseils, et le 19 nous étions à Padoue; le 20, à Este; le 21, à Montagnana; le 22, à Vérone; le 23, le bataillon arriva et nous rentrâmes tous dans nos compagnies respectives; quand nous fûmes tous ralliés, on fit l'appel et l'on trouva trente-cinq hommes hors de combat dans notre compagnie et, dans les autres, plus ou moins.

Le 25, à Legnago, jolie petite ville bien fortifiée; le 26, nous partîmes pour nous rendre à un pont que l'on construisait sur l'Adige, entre Vérone et Legnago; nous y arrivâmes le même jour; on nous logea dans un vieux château entouré de douves; nous étions couchés sur le pavé, sans paille et sans feu, rien pour nous couvrir.

Le 27, nous passâmes l'Adige et prîmes position dans un marais. Notre compagnie fut détachée à un quart de lieue en avant de la colonne et tout de suite nous nous occupâmes à construire une petite redoute en gazon et en branches d'arbres pour nous retrancher en cas d'attaque; elle n'était pas construite que je fus commandé de garde avec un poste de voltigeurs et je me portai aussitôt à 500 pas en

avant de la position, où je restai les 27, 28 et 29 jusqu'à midi dans des marécages sur les bords de l'Adige, dans l'eau jusqu'à mi-jambes; pendant les trois jours que j'y restai, il ne cessa de tomber de la pluie; sans pain, et défense expresse de faire du feu! Nos troupes attaquèrent l'ennemi le 28, sur les 2 heures de l'après-midi et le feu ne cessa que sur les 9 heures. Le 29, notre compagnie eut ordre de quitter sa position et de repasser l'Adige pour se porter à un passage où les ennemis avaient passé au nombre de six cents; nous partîmes sur-le-champ pour nous y rendre; nous marchions à couvert au-dessous d'une digue fort élevée qui borde l'Adige. De temps à autre, quelques-uns d'entre nous montaient sur cette digue et lâchaient quelques coups de fusil sur les camarades qui ne manquaient pas la riposte. Cela dura 2 lieues de chemin, cependant nous n'eûmes personne de blessé; nous arrivâmes enfin à la position où ils avaient effectué leur passage au moyen de quelques barques; nous les trouvâmes repassés de l'autre côté de l'Adige, et, bien entendu, ils avaient toujours les barques à leur disposition; ils étaient postés dans un grand village et deux pièces de canon étaient braquées sur notre position; enfin nous restâmes campés à couvert derrière la digue; mais il fallut former des postes de distance en distance sur le bord de la rivière pour pouvoir observer leurs mouvements; j'étais obligé d'heure en heure de relever une sentinelle placée sur l'Adige vis-à-vis leurs deux pièces, et pour placer la sentinelle j'étais obligé de passer dans l'eau jusqu'à mi-jambes; ils évacuèrent la

position sur les 4 heures du matin. Sitôt qu'il fit grand jour, nous fîmes signe à des bourgeois de nous amener les barques pour passer de l'autre côté, ce qu'ils firent sans difficulté; nous passâmes de suite et y fîmes provision de vivres de toute nature et revînmes à notre position; une heure après, nous partîmes pour rejoindre notre colonne; nous ne fûmes pas sitôt arrivés qu'il fallut se mettre en route pour poursuivre notre ennemi, qui commençait à battre en retraite sur tous les points.

Nous allâmes prendre position à Caldiero le 30, nous partîmes de grand matin et marchâmes toute la journée tantôt en colonne serrée par pelotons et quelquefois en bataille, selon les mouvements de l'ennemi. Notre avant-garde les battit toute la journée; ils firent leur retraite en ordre; cependant dans un petit village, Olmo, sur la grande route, à une lieue de Vicence, l'affaire fut un peu chaude. L'ennemi éprouva un petit désordre et laissa beaucoup de morts dans le village et cinq à six cents prisonniers. Nous prîmes position dans la plaine, à côté du village. Nous passâmes l'Alpon (1), rivière.

Le 1er mai, nous allâmes camper à une lieue et demie de Citadella : nous y séjournâmes le 2. Le 3, nous passâmes la Brenta dans l'eau jusqu'aux épaules; si j'ai cru me noyer dans ma vie, ce fut ce jour-là; la rivière est extrêmement rapide, elle a au moins 20 toises de largeur. Nous mîmes nos gibernes sur notre tête et la crosse du fusil en l'air,

(1) L'Alpon, après avoir passé sous le fameux pont d'Arcole, se jette dans l'Adige en arrière d'Albaredo.

et entrâmes dans la rivière par section nous tenant tous par en-dessous les bras, et fort heureusement nous passâmes sans perdre de monde. Nous allâmes camper à une lieue de Castel-Franco; le 4, nous passâmes par Trévise et allâmes camper devant Visnadello. Le 5 et le 6, nous y restâmes en position.

Le 7, on forma des bataillons de voltigeurs réunis et nous allâmes prendre position sur la Piave, une demi-lieue au-dessous du pont que l'ennemi avait eu soin de couper pour nous empêcher le passage; nous formions une division de six bataillons, forts chacun de mille hommes, et un régiment de chasseurs à cheval (9e). Le 8, à 5 heures du matin, le vice-roi ordonna aux voltigeurs réunis d'entrer dans la Piave et de la passer à gué (1); cette rivière est très rapide, elle a au moins 40 toises de largeur; il fallait être Français pour tenter un passage aussi périlleux; le prince ordonne et le soldat obéit sans hésiter; une section des voltigeurs du 9e régiment d'infanterie de ligne s'engage dans la rivière; elle avance, elle trouve de l'eau jusqu'à l'estomac, elle s'effraye, perd la tramontane et au même instant disparaît sous les flots; ainsi culbutés les uns sur les autres, tous ces braves se noient sans qu'on puisse les secourir. Les autres voltigeurs du même régiment se refusent à passer en disant : « Plutôt mourir sous la mitraille en prenant une ville d'assaut que de mourir ainsi »; un brave sergent de

(1) C'est là le passage victorieux de la Piave, le 8 mai, qui coûta environ sept mille tués, blessés ou prisonniers aux Autrichiens.

notre compagnie nommé Morély, maître d'armes, natif de Toulouse, que je dois citer en cette affaire comme un brave sous-officier et un vaillant militaire, voyant les voltigeurs du 9e se refuser au passage, s'écrie aussitôt : « Voltigeurs du 11e, en avant! Allons vaincre ou mourir, passons la rivière! » Nous ne lui laissâmes pas répéter deux fois le même commandement, nous entrâmes aussitôt dans l'eau par sections, en nous tenant tous en dessous des bras. Nous entendîmes fort bien notre affaire; nous eûmes soin d'aller piétinant en traînant les pieds par terre, en nous penchant tous sur la gauche de notre section qui ne faisait que pivoter pour former un point d'appui et résister au courant qui était très fort; nous passâmes ainsi sans perdre un seul homme de notre compagnie. Nous étions de l'autre côté lorsqu'un peloton s'engage dans l'eau et perd une vingtaine d'hommes; alors personne ne veut plus passer, les généraux délibèrent à l'instant et demandent tous les nageurs de bonne volonté : il s'en présente une centaine qui se déshabillent et viennent former la chaîne d'une rive à l'autre, pour protéger le passage; de nouveaux pelotons s'engagent; plusieurs hommes sont enlevés par le courant; les nageurs en sauvent quelques-uns et les autres disparaissent au gré des eaux, car les nageurs avaient peine à se soutenir eux-mêmes tant l'eau était rapide. Les chasseurs à cheval se présentent, ainsi que l'artillerie; des pièces passent; d'autres restent au milieu de la rivière; des chasseurs et leurs chevaux subissent le sort de l'infanterie et disparaissent à leur tour.

Je remarquai dans cette circonstance un colonel d'artillerie qui se précipita dans la rivière avec tous ses habits; là, il n'écouta que son cœur et son courage; il vole à la voix des malheureuses victimes qui sont entraînées par le courant. Que j'aurais du plaisir à nommer ce brave! mais son nom m'est échappé; je lui conserverai éternellement une place dans mon cœur; quand je lis ce passage, je le vois devant moi; tous ses traits sont gravés dans ma mémoire; je le vois, ce brave militaire, arrivant au rivage avec un voltigeur à chaque main et un chasseur qu'il tenait par ses habits entre ses dents; dans une seule course, il sauva ces trois malheureux; plus de vingt soldats dans cette affaire lui durent leur existence; un pareil courage ne peut tomber dans l'oubli; je me plais à croire qu'il fut rappelé au souvenir du prince, qui le récompensa. Quand les voltigeurs réunis et le régiment des chasseurs furent passés de l'autre côté, nous nous rangeâmes en bataille, et sur-le-champ l'on fit rompre par pelotons et on serra la colonne; aussitôt nous entendîmes le commandement de disposition contre la cavalerie et l'on forma le carré à double section. Douze régiments de dragons blancs autrichiens s'avançaient à grands pas pour sabrer la colonne et rompre notre carré, et leur artillerie nous faisait beaucoup de mal en ce moment : ils avaient vingt-quatre pièces en batterie tandis que nous n'en avions encore que quatre à leur opposer. Notre carré n'en resta pas moins inébranlable; chaque soldat connaissait parfaitement son devoir; une file n'était pas sitôt emportée par le boulet ou la mitraille que les

rangs étaient serrés au même instant. Notre régiment de chasseurs voulut tenter une charge sur les dragons blancs autrichiens, mais il était imprudent qu'un seul régiment fit une pareille tentative, aussi ne tardèrent-ils pas à se reployer sur notre carré; ils étaient poursuivis de si près que nous fûmes obligés de tirer sur la mêlée sans quoi ils auraient peut-être enfoncé notre carré; ils essayèrent de le rompre pour nous mettre en désordre, mais ce fut en vain qu'ils l'essayèrent, nous tirâmes sur eux à bout portant et bientôt ils firent demi-tour, car ils tombaient comme des mouches, et se retirèrent en grand désordre.

L'archiduc Jean, sur les hauteurs de Conegliano pour y observer nos manœuvres avec son état-major, était pressé par ses généraux de marcher sur les Français; il leur dit : « Laissez, laissez, plus il en passera, plus nous en prendrons. » Il fut bien trompé dans son espoir; il ne voyait pas deux divisions d'infanterie et six régiments de cavalerie, dont quatre de dragons, un de hussards et un de chasseurs, qui passaient la Piave à une demi-lieue au-dessous de nous et vis-à-vis un bois de taillis qui les masquait. Il y avait quatre heures que nous nous battions contre toutes les forces autrichiennes quand ils arrivèrent à notre secours; il était temps, car, n'ayant que la rivière pour retraite, et cernés de toutes parts, il ne fallait qu'une demi-heure pour nous perdre; il ne nous restait qu'à vaincre ou mourir. Nous n'étions pas à plus de 100 pas de l'ennemi qui commençait à tirer à mitraille sur nous quand arrivèrent nos six régiments de cava-

lerie et les deux divisions d'infanterie, qui prirent l'ennemi par le flanc; aussitôt notre cavalerie exécuta la plus belle charge possible; l'ennemi fut poursuivi avec rapidité une lieue de chemin; il fut bientôt dans un désordre complet et laissa à notre disposition dix-sept pièces de canon, trois généraux et un grand nombre de prisonniers. Tel fut le résultat de cette belle charge.

Aussitôt notre carré fut porté en avant l'espace de deux portées de canon, mais nous fûmes bientôt obligés de revenir à notre première position, car ils avaient dix à douze pièces de canon embusquées qui tiraient sur notre carré et l'auraient mis en pièces, car leurs coups portaient. Le 28ᵉ dragons fit une des plus belles charges. En battant en retraite, ils nous firent sauter un caisson qui fit ouverture au côté gauche de notre carré; il y eut un grand nombre de soldats renversés. Sur les 5 heures du soir, une grande partie de notre armée avait passé la rivière, lorsqu'il se donna un coup décisif dans toute l'armée; sur notre droite, il y eut un coup de feu terrible; notre cavalerie donna une seconde charge bien funeste à l'ennemi; ils les poursuivirent l'épée aux reins 2 lieues de chemin et les mirent dans un désordre irréparable; le champ de bataille resta aux Français; il était jonché de dragons autrichiens; le feu cessa sur les 9 heures du soir; nous allâmes prendre position à la tête du pont et sur le bord de la grand'route; je fus de garde à l'avant-poste.

Le 9, nous poursuivîmes l'ennemi toute la journée et allâmes prendre position dans la plaine où nous

avions été battus le 16 avril. Le 10, nous les trouvâmes à Pordenone : il y eut une affaire d'avant-garde; nous les poursuivîmes avec rapidité pendant 2 lieues. Le 11, nous passâmes le Tagliamento et allâmes prendre position dans la plaine dite Santo Daniele; il y eut un grand combat qui dura quatre heures; l'affaire se décida en faveur des Français. Le 12, à Venzone; la porte fut enfoncée à coups de canon et l'ennemi mis en fuite. Le 13, entre Pontebba et Venzone; les compagnies de voltigeurs, dont les régiments étaient du côté de Laibach, eurent ordre de rétrograder pour aller rejoindre leurs corps respectifs; l'armée fut divisée en deux colonnes, l'une par la route de Klagenfurth et l'autre par celle de Laybach (1). Ce jour-là, nous couchâmes à Gémona, le 14, à Udine; le 15, à Cormons; le 16, à Goritz; le 17, à Wipbach.

Ce jour-là, vers les 2 heures après-midi, nous aperçûmes une grande fumée sur le sommet des plus hautes montagnes où il y avait cinq redoutes occupées par les Autrichiens. C'étaient nos troupes qui attaquaient les ennemis dans leurs positions. Le 18, nous volâmes à leur secours et traversâmes la montagne sous la mitraille de l'ennemi, et allâmes loger à Präivald, gros village situé au pied de la

(1) L'archiduc Jean, chassé d'Italie, rejeté au delà des Alpes, avait fait une nouvelle répartition de ses forces. Une partie sous Giulay devait soulever l'insurrection croate et couvrir Laybach. L'autre, sous l'archiduc Jean, se retirait sur Leoben et Gratz. Cette marche des Autrichiens força le prince Eugène à diviser son armée en deux colonnes. Notre narrateur fit partie de la colonne commandée par Macdonald qui à travers la Carniole poursuivait Giulay sur Laybach.

montagne sur laquelle étaient leurs redoutes. Le 19, nous nous rendîmes pour ainsi dire sous leurs forts; nous campâmes à mi-côte; le soir, je fus placé à l'avant-poste, à une portée de fusil de leurs positions et le lendemain matin, nous devions monter à l'assaut et les prendre de vive force, mais trois déserteurs des leurs, conduits devant notre général, lui déclarèrent qu'ils n'avaient plus de vivres que pour vingt-quatre heures et que par conséquent ils seraient obligés de capituler. L'assaut fut suspendu jusqu'au lendemain 21; à l'instant où tout se préparait pour donner l'assaut, ils entendirent battre la générale de toutes parts; ils demandèrent à capituler; la capitulation fut conclue et ils sortirent de leurs forts avec les honneurs de la guerre; ils défilèrent avec leurs armes déchargées et les déposèrent devant nous. Nous restâmes logés à Ober Laibach.

Le 30, à Laibach (1); le 31, j'étais de garde à la porte de Gratz, lorsque la compagnie partit dès le soir même pour aller en découverte à 5 lieues de la ville. Le 1er juin, ils étaient de retour. Le 2, nous allâmes loger à la caserne; le 3, toute la compagnie fut logée dans une grange hors la ville sur la route de la Croatie et tous les jours nous allions en découverte à 2 lieues sur la route de Fiume; le 26, il arriva une petite alerte; quelques Autrichiens poussèrent une reconnaissance tout près de la ville : on cria aux armes dans toutes les rues de la ville, et chaque soldat courut à son logement prendre ses

(1) Voyez sur ces événements et sur cette marche du corps de Macdonald, Thiers, *Histoire de l'Empire*, édit. Lheureux, 1866, pp. 207 et 208.

armes, et dans un demi-quart d'heure la garnison fut assemblée et partit sur-le-champ pour les poursuivre; la colonne prit position à 200 pas des portes de la ville, et notre compagnie poussa la reconnaissance à 2 lieues de la ville sans pouvoir les atteindre. Je fus placé de garde sur le haut de la montagne à 200 pas de la route et dans l'épaisseur des sapins sur le bord d'un sentier qui descendait sur la route. Nous rentrâmes en ville sur les 9 heures du soir. Nous avions ordre de ne pas sortir de nos logements; en cas que l'ennemi serait venu, nous devions faire feu par les croisées. Le 27, nous partîmes pour conduire un parc d'artillerie à Klagenfurth, et fûmes remplacés par un bataillon du 22e régiment d'infanterie légère, et allâmes coucher ce jour-là à Krainburg; le 28, dans un grand village au pied d'une haute montagne.

Le 29, nous logeâmes dans un petit village, à 3 lieues de Klagenfurth; le 30, à Klagenfurth; nous y arrivâmes à midi; nous y laissâmes notre parc et en repartîmes à une heure de l'après-midi pour nous rendre à Villach, à la poursuite des Autrichiens; nous avions 12 lieues à faire. Nous marchâmes toute la nuit et arrivâmes dans un grand bois situé sur le haut de la montagne à une lieue de Villach; comme le jour commençait à poindre, nous y reçûmes une ration de pain, de viande et de bière. Nous passâmes la journée dans cette position; nous partîmes le soir à 7 heures; nous marchâmes le lendemain toute la journée, après avoir marché toute la nuit. Nous fîmes le tour d'une grosse montagne; le soir sur les

6 heures, nous trouvâmes un avant-poste ennemi, à une heure de Villach; de suite, notre compagnie fut détachée de la colonne pour aller en tirailleurs; nous poursuivîmes les ennemis jusqu'en ville d'où ils furent bientôt débusqués; nous leur prîmes trois prisonniers et allâmes coucher en ville; il était 8 heures; à 9 heures, on demanda les fourriers pour aller aux vivres (j'en faisais les fonctions) et nous partîmes de suite; à minuit, nous étions de retour; à une heure, ma distribution n'était pas finie qu'il fallut partir pour se rendre à Klagenfurth. Nous y arrivâmes à une heure de l'après-midi; de suite il fallut aller aux vivres; nous fîmes la soupe sur la place et dans les rues; à 7 heures du soir nous logeâmes dans une espèce de remise pour y prendre un peu de repos; le repos que j'y pris fut de courte durée; à 8 heures, on battait aux fourriers pour donner des vivres pour trois jours; à une heure après minuit la distribution n'était pas finie, et à 2 heures nous étions en route. Nous perdîmes, en moins de deux jours, plus de cent cinquante hommes de notre bataillon restés en arrière par la fatigue de la marche et la privation de sommeil; nous marchions nuit et jour.

Le 4 juillet, nous fîmes 11 lieues et demie et allâmes coucher sur la place de Friesach; il était défendu, par ordre du général (Rusca, Génois) (1), d'entrer dans aucune maison, même aux officiers. Nous fîmes la soupe sur la place. Le 5, à Juden

(1) Rusca (Jean-Baptiste), baron. En réalité né à La Briga (Alpes-Maritimes), le 27 novembre 1759, tué à Soissons le 20 janvier 1814, général de division du 5 février 1799.

bourg, petite ville qui avait été brûlée dans la campagne de 1805; ce jour-là nous fîmes 14 lieues. Le 6, nous partîmes à 3 heures du matin pour nous porter sur Leoben, distante de 17 lieues de Judenbourg; 3 lieues avant d'y arriver, le général fit demander la compagnie de grenadiers et celle des voltigeurs de notre bataillon pour passer en avant avec un détachement de cavalerie fort de cinquante hommes; à 10 heures du soir, nous arrivâmes sur les hauteurs de la ville, à distance d'une portée de canon. Aussitôt nous attaquâmes les avant-postes ennemis, et deux obus furent tirés sur la ville; nos grenadiers passèrent dans un champ de blé sur la gauche de la route pour se porter sur la grande porte qui défendait l'entrée de la porte de ville (car la ville avait de superbes portes et elle était défendue par un bon rempart); ils prirent trop sur la gauche, de manière qu'ils se trouvèrent pour ainsi dire barbe à barbe avec les Autrichiens; ces derniers les repoussèrent vivement; les grenadiers se retirèrent un peu en désordre à travers les blés; ils vinrent se rallier sur la route; alors nos deux compagnies se portèrent en masse sur la porte; aussitôt elle fut ouverte et la ville prise de vive force; nous les poursuivîmes dans les rues la baïonnette aux reins, et le brave général Rusca sabrait lui-même à la tête des cinquante cavaliers en criant d'une voix forte : « Où est le bourgmestre de cette ville (le maire)? » Aussitôt celui-ci répondit : « Me voilà, mon général ». — « Que ta ville soit illuminée dans l'instant ou je la brûle ». Dans moins de dix minutes, nous

y vîmes clair comme en plein jour; alors nous étions aux prises avec les ennemis à la porte de Bruck, par où ils débouchaient en foule; la porte était si encombrée qu'ils ne pouvaient plus sortir. La mêlée fut si grande que nous en vînmes aux mains et au même instant nous prîmes cinq cents prisonniers et poursuivîmes le reste à une lieue de la ville. Notre colonne, forte de treize cents hommes, descendit aussitôt sur la ville pour la garder, ainsi que les prisonniers que nous venions de faire, de manière que le feu avait entièrement cessé à 2 heures du matin. Notre petite avant-garde, forte de deux cent cinquante hommes, qui venait de prendre une ville forte défendue par quatre mille Autrichiens et de leur faire cinq cents prisonniers, prit position sur les hauteurs qui bordent la route de Bruck à une demi-lieue en avant de la ville. Une heure après nous nous retirâmes sur la ville; nous nous y rafraîchîmes promptement, afin d'évacuer la ville dans le plus bref délai; 20,000 francs de contributions furent imposés par l'ordre du général, et distribués aux officiers, sous-officiers et soldats; au point du jour le pont fut chargé de bois et nous le passâmes aussitôt; au même instant nous y mîmes le feu et ne le quittâmes que lorsqu'il fut parfaitement brûlé; alors, après avoir laissé en ville nos blessés qui furent tous prisonniers, nous nous mîmes en route pour effectuer notre retraite sur les montagnes du Tyrol; il ne nous fut pas possible de sauver nos blessés; ce fut avec bien de la peine sans doute que nous les laissâmes au pouvoir de l'ennemi

Il n'y avait pas une heure que nous étions partis que la ville était occupée par l'ennemi, et en plus grand nombre que la veille; huit mille hommes campés à Bruck étaient arrivés à leur secours; ils rétablirent le pont et se divisèrent en deux colonnes pour nous poursuivre, croyant nous couper la retraite, étant en grand nombre, et nous faire prisonniers; vain espoir! les soldats français, comme les soldats de Marius (soldats romains) faisaient 30 milles par jour; nous rétrogradâmes sur la route de Judenbourg et nous laissâmes cette ville sur notre gauche pour prendre la route du Tyrol, vu que trois mille Autrichiens occupaient la route de Klagenfurth et devaient nous attendre à Judenbourg pour nous prendre entre deux feux. Après avoir fait 35 lieues et nous être battus une nuit entière sans prendre une heure de repos, nous nous couchâmes dans un petit chemin ou pour mieux dire une petite « charrière » au milieu d'une plaine; le plus grand silence régnait parmi nous; chaque soldat sentait le danger de la position où nous nous trouvions; il fut expressément défendu d'allumer une pipe; nous restâmes pendant deux heures dans cette position, chaque soldat couché sur son sac et le fusil entre les bras. Nous étions entre trois divisions autrichiennes campées aux deux extrémités de la plaine; nous en jugeâmes par leurs feux. Nous nous levâmes en silence et nous mîmes en route au milieu de la plaine; avant le jour nous l'avions évacuée et nous étions engagés dans une gorge des montagnes du Tyrol; nous marchâmes ainsi toute la journée jusqu'à 10 heures

du soir; nous passâmes une montagne d'une hauteur extrême et allâmes coucher dans un petit village du Tyrol, et, par le moyen d'une marche des plus pénibles, nous emmenâmes nos cinq cents prisonniers et échappâmes ainsi à nos aigrefins qui s'attendaient à nous faire prisonniers; ainsi un petit corps fort de treize cents hommes occupa quinze mille Autrichiens pendant quelques jours et cette diversion les empêcha de se porter au champ de bataille de Wagram qui eut lieu le même jour que nous prîmes Léoben; ainsi, sans y être, nous coopérâmes au gain de cette bataille à jamais mémorable; elle fut longtemps indécise et quinze mille hommes de plus sur le champ de bataille eussent peut-être décerné la palme en faveur de l'Autriche.

Le 9, nous partîmes à 7 heures du matin et allâmes camper au-dessus d'une petite ville du Tyrol; nous y arrivâmes à minuit, et toujours nous passions des montagnes presque inaccessibles; nous faisions tous les jours de 14 à 17 lieues; notre compagnie forma toujours l'arrière-garde; plus de quatre cents hommes de notre colonne restèrent en arrière par la trop grande fatigue de la marche; malgré toutes les précautions que l'on put prendre, il y en eut un grand nombre d'égorgés par les brigands du Tyrol! Les officiers, voyant qu'il restait tant de soldats en arrière, s'assemblèrent et allèrent trouver le général et lui dirent : « Si l'on continue de marcher ainsi, mon général, tous nos soldats vont rester en arrière, et seront égorgés par les Tyroliens » . — « Tant pis, répondit-il, que j'ar-

rive à Salzbourg en Bavière avec quatre hommes et un caporal, cela me suffit. » C'était un grand rigoriste; aussi n'aimait-il que mon capitaine, de tous les officiers de la colonne, qui était comme lui rigoriste et d'un caractère à ne pas s'aimer lui-même. Le 10, à Ischl, petite ville tyrolienne. Nous y arrivâmes fort tard; il faisait un temps pitoyable; nous y séjournâmes; la colonne était logée en ville et notre compagnie, comme étant d'arrière-garde, fut logée dans une dizaine de maisons séparées de la ville par une forte rivière, avec défense expresse du général de passer le pont; il y avait au bout du pont, à l'entrée de la ville, une pièce braquée sur notre position, dans la crainte que l'ennemi qui nous poursuivait sans cesse ne se présentât pour entrer en ville.

Le 11, sur les 9 heures du matin, j'allais à la distribution avec six hommes de corvée, lorsque je rencontrai le général sur le milieu du pont : ses traits, sa figure étaient animés; tout m'annonçait qu'il n'était pas à jeun; il me saisit aussitôt par mes favoris qui étaient assez longs, en me disant : « Où vas-tu, coquin? j'avais défendu qu'on passât le pont » ; je lui dis : « Mon général, je vais à la distribution ». Mais il n'entendait point raison, il me tenait toujours; mon capitaine, son ami, qui entendit du bruit, se présenta à sa croisée et lui cria de loin : « Lâchez-le, mon général, c'est par mon ordre qu'il va aux vivres; il fait les fonctions de fourrier » (il ne me voyait que des galons de caporal). Il me lâcha de suite et se rendit chez mon capitaine. Je fus on ne peut plus charmé d'être

régalé de son absence, car le connaissant sévère comme je le connaissais, je craignis un instant qu'il ne me jetât par-dessus le pont; je savais qu'il en avait la force et le courage (c'était un homme de 5 pieds 9 à 10 pouces). Lorsque je revins de la distribution, il était à la croisée avec mon capitaine; il me fit signe de monter; je me rendis à son invitation; je croyais qu'il y avait encore quelque anicroche, mais du tout; il me demanda d'un air affable (ce qui lui arrivait rarement) si j'avais bu la goutte; ma réponse fut négative; il mit la main dans sa poche et me donna dix francs, en me disant : « Je m'étais trompé; je ne m'étais pas aperçu que tu allais aux vivres », et ajouta : « Va boire la goutte et ne sois plus fâché ».

Le 12, nous partîmes à 6 heures du matin et allâmes bivouaquer dans un petit village de cinq ou six maisons situé sur le bord d'un grand lac. Le 13, à Salzbourg, belle et grande ville située sur la Salz; cette rivière passe au milieu de la ville; il y a un superbe pont; il y a une superbe place d'armes, et sur cette place une superbe fontaine à quatre tuyaux.

Le 18, nous célébrâmes la fête de l'armistice conclu entre l'empereur d'Autriche et Napoléon, Empereur des Français; il y eut une superbe illumination (1). Quelques jours après, nous partîmes pour aller rejoindre notre régiment cantonné aux environs de Krems, en Moravie. Le 20, nous allâmes

(1) C'était là l'armistice de Znaïm, signé le 11 juillet à minuit et portant la date du 12, six jours après Wagram.

loger dans de mauvais villages à 4 lieues de Salzbourg; le 21, à Neumarkt. Le 22, dans de petits villages à une lieue sur la gauche de la grande route; le 23, à Lambach, (il y avait eu vingt-cinq maisons brûlées dans cette campagne) située sur une rivière assez grande, la Traun. Nous logeâmes dans des petits villages à gauche de la route qui conduit à Linz; nous passâmes par Wels, petite ville assez jolie; il y avait une grande quantité de blessés; il était défendu par l'ordre de l'Empereur d'y loger aucune troupe. Le 24, à Enns; nous y séjournâmes; avant d'y arriver, nous passâmes à Ebelsberg, ville petite, mais très forte, située sur la Traun, rivière passablement large; la plus grande désolation régnait dans cette malheureuse ville; elle avait été entièrement brûlée par les Autrichiens qui y assiégeaient nos troupes; jamais de ma vie je n'ai vu une ville si grêlée de mitraille et de boulets; l'on n'aurait pas placé la main sur aucun des murs des maisons les moins endommagées de cette ville sans l'appliquer sur un trou de balle.

Le 26, nous partîmes de Enns et allâmes loger dans des petits villages, tous en partie brûlés; le 27, nous passâmes le Danube, en face d'une grande abbaye, Melk; c'est un des plus beaux couvents de l'Europe; il domine le Danube, sur lequel il est situé; il a fourni du vin pendant toute la campagne à toutes les troupes qui y ont passé. Nous logeâmes dans des petits villages situés sur les bords du Danube; nous y fûmes très bien traités. Ce pays est très fertile en vin et fruits de toute espèce.

Le 28, nous arrivâmes à Krems, superbe petite ville, située dans une superbe plaine de la Moravie, sur les bords du Danube. Au nord de cette ville il y a une superbe côte couverte de vignes; elle borde la plaine; ce pays est très fertile; il produit de tout. Nous fûmes logés dans des petits villages sur la gauche, au nord de la ville; c'est une superbe colline abondante en vin et en fruits; ce fut là que nous trouvâmes cantonné notre régiment fort de deux bataillons. Nous y fûmes fort bien reçus et y séjournâmes le 29; le 30, nous nous rendîmes dans la plaine de Krems pour y former un camp à une lieue de la ville (1).

De suite on s'empressa de travailler à faire des baraques en gazon, couvertes en paille, au nombre de six par compagnie, dont quatre pour la troupe et deux pour les officiers; on fit aussi une superbe cuisine et une table en gazon par chaque compagnie, le tout fort bien tiré au cordeau. Il fut construit une superbe baraque en gazon pour le général en chef, Marmont (2); toute lambrissée en dedans et meublée comme un palais, fort bien tapissée et ornée de superbes lustres. Un superbe arc de triomphe fut élevé à la gloire de l'Empereur des Français, Napoléon Ier; une superbe route fut ouverte et tracée de manière à passer directement sous l'arc de triomphe; elle prenait naissance à la baraque du général en chef et aboutissait à l'entrée d'un petit village situé vis-à-vis et à une portée de

(1) C'est là le camp bien connu sous le nom de camp de Krems.
(2) Marmont venait d'être nommé maréchal.

canon du camp. Nous y étions fort bien pour les vivres ; nous avions par homme une livre de viande, une ration et demie de pain et deux bouteilles de vin blanc par jour, et une ration de riz et de vinaigre.

Le 5 août, j'eus un duel avec un caporal de la même compagnie que moi, pour une étourderie qu'il commit envers quelques soldats de notre compagnie. Deux soldats badinaient ensemble et ils tombèrent à la renverse sur la baraque du caporal; notre butor prit sa baïonnette par la douille et la passa à travers la paille de sa baraque; peu s'en fallut qu'il ne la passât dans le ventre de l'un des deux soldats; le soldat se fâcha fortement contre le caporal et lui parla de manière à lui faire sentir qu'il le conduirait sur le terrain; et le caporal allait agir d'autorité (le conduire en prison) si je n'étais intervenu dans cette affaire, car une pareille lâcheté me faisait dresser les cheveux sur la tête; je voyais que le pauvre diable de soldat était avec tout bon droit possible comprimé par l'autorité de son caporal qui ne voulait pas lui rendre raison; s'il se fût encore excusé de son imprudence, mais du tout, il prétendait avoir raison. Moi, à qui le sang bouillait dans les veines et montait fortement à la tête de voir une pareille lâcheté, je lui dis : « Vous êtes un imprudent et un lâche; c'est à moi que vous avez affaire; marchez sur-le-champ ». Nous prîmes chacun un de nos collègues pour témoin et allâmes dans un petit bois voisin du camp; sitôt nous mîmes l'habit bas. Nous fûmes bientôt en garde et je lui portai trois ou quatre bottes qu'il para faiblement;

à l'instant où je lui portais un coup de seconde, et je m'étais fendu à fond, à l'instant où je me relevai, il me porta un coup de manchette en dessous, je ne sais trop de quelle manière, si bien qu'il me fendit la seconde articulation de l'index, et la première du médius de la main droite ; la blessure était assez grave ; le sabre me tomba de la main. Je n'étais pas encore satisfait ; mon témoin ramassa mon sabre, et sur l'invitation que je lui fis de me le remettre en lui ajoutant que la main gauche était bonne, que je voulais lui percer le ventre ou qu'il me coupât cette main ; sur le refus de mon témoin qui ne voulut pas me remettre mon sabre, je courus sur celui de l'un des témoins qui était par terre et mis aussitôt le pied sur le fourreau en tirant la lame de la main gauche et me mis en garde sur-le-champ ; mon champion, qui ne m'avait blessé que par le plus pur des hasards, ne voulait plus mordre à l'hameçon, mais me voyant le presser fortement, il se retira 7 à 8 pas en arrière et les témoins le firent sauver en le traitant de lâche ; il eut bientôt disparu. Il était en général haï de tous ses collègues.

Ma blessure devenait de jour en jour plus dangereuse. Le chirurgien du régiment n'employait uniquement que la charpie sèche pour ma guérison et de jour en jour la douleur devenait plus insupportable ; je pris parti de laisser mon Esculape et de me traiter moi-même. J'appliquai sur ma main qui était extrêmement grosse des cataplasmes émollients, comme guimauve, graines de lin, et mie de pain ; le tout bouilli ensemble. Au bout de deux ou trois jours je souffrais beaucoup moins ; j'em-

ployai ensuite l'eau-de-vie camphrée et la charpie sèche, et une planchette que je mis dans la main pour empêcher que les doigts ne me tombassent dans la main. Trois semaines après, j'étais radicalement guéri.

Le 15 août, on célébra au camp la fête de l'Empereur; il y eut des feux d'artifices de toute beauté; il y eut courses à pied, en voiture, dans des sacs de toile. Chaque soldat reçut 2 fr. 50, double ration en tous genres. L'ordre fut donné qu'on ne se mettrait à table qu'à 5 heures du soir où il serait tiré un coup de canon pour prévenir les troupes campées dans la plaine. Après souper, les tambours répandus par tout le camp battaient la farandole, suivis d'une grande quantité de soldats avec leurs fusils qui ne cessèrent de tirer toute la nuit; ils allèrent rendre visite au général en chef Marmont et donnèrent plusieurs contre-danses devant sa baraque où il y avait un superbe bal, où étaient réunis une grande partie des officiers de l'armée et la bourgeoisie de la ville de Krems; le maréchal avait donné un superbe repas aux officiers supérieurs de l'armée et aux autorités civiles et militaires de Krems. Le lendemain, il partit pour se rendre auprès de S. M. l'Empereur Napoléon, à Vienne.

Le 5 septembre fut très remarquable par un orage considérable qui plana sur le camp pendant plus de cinq heures entières; le tonnerre tombait à chaque instant; il tua un canonnier, un grenadier et un capitaine dans sa baraque qui fut brûlée; le capitaine était dans son lit; sa montre fut fondue sur sa table sans que celle-ci fût endommagée. Une

grande partie du camp fut inondée, principalement les 2e et 3e bataillons de notre régiment; ils furent en moins d'une demi-heure dans l'eau jusqu'à la ceinture et furent obligés de quitter le camp pour aller loger dans des petits villages en face de ce dernier.

Le 8, l'Empereur vint nous passer en revue; il fit exécuter les grandes manœuvres par régiment alternativement. Sitôt la revue passée, il partit pour se rendre au château où était logé le maréchal Marmont à distance de 2 lieues du camp, et le lendemain il passa la cavalerie en revue. Ce fut là qu'il accorda quarante croix de la Légion d'honneur par régiment; le capitaine et le sergent-major de notre compagnie furent du nombre des heureux.

Le 19, tous les soldats de notre bataillon furent versés dans les trois premiers bataillons et tout le cadre du 4e eut ordre de retourner dans son dépôt à Grenoble pour s'y compléter en soldats, et le 10, au matin, nous partîmes pour retourner en France et allâmes loger à Krems. Le 11, nous passâmes le Danube et allâmes coucher à 2 lieues de Saint-Pœlten, dans de misérables villages en partie brûlés et ruinés par le fléau de la guerre. Le 12, à Saint-Pœlten, et nous allâmes loger à 8 lieues plus en avant sur la route de Vienne. Le 13, à Vienne, ville capitale d'Autriche. C'est une superbe ville; elle a des faubourgs considérablement grands; car la ville seule n'est pas très grande; elle est renfermée par un simple rempart qui la sépare d'avec ses faubourgs. Le 14, l'Empereur nous passa en revue à Schœnbrunn, beau château impérial, situé à 2 lieues

de Vienne sur la route d'Italie. Le 15, logés dans de petits villages à 4 lieues de Vienne ; le 16, à Neustadt, petite ville assez jolie ; le 17, à Schottwien. Le 20, nous logeâmes à Bruck ; j'y passais pour la quatrième fois. Le 21, à Léoben ; nous y fîmes séjour ; le 23, dans un village, où nous nous étions rafraîchis plusieurs fois avant notre retraite sur le Tyrol. Le 24, à Judenbourg ; le 25, à Neumarkt ; le 26, à Friesach ; le 27, à Klagenfurth ; nous y séjournâmes le 28 ; le 29, à Villach ; le 30, à Tarvis. Le 1er octobre dans un grand village ; le 2, à Pontebba. L'Isonzo passe au milieu de la ville ; la moitié de cette ville est autrichienne et l'autre italienne ; il y a un superbe pont ; chaque partie de cette ville parle la langue de la puissance à laquelle elle appartient. Le 3, à Udine ; le 4, nous y fîmes séjour ; le 5, à Codroipo ; le 6, à Pordenone ; le 7, à Sacile ; le 8, à Conegliano ; le 9, à Trévise ; le 10, séjour. Le 11, j'y entrai à l'hôpital : je ne pus jamais suivre le détachement, malgré le désir que j'avais de rentrer en France ; j'étais atteint par la fièvre putride, maladie bien sérieuse ; le troisième jour de mon entrée à cet hôpital, j'étais sans connaissance ; je restai dix jours dans cet état ; heureusement que tous les soins de l'art me furent prodigués ; sans cela, j'eusse laissé mes os en Italie ; de ma vie, je n'oublierai les soins que me prodigua le brave chirurgien.

Le 4 novembre, je n'étais pas encore parfaitement guéri ; lorsque je lui demandai ma sortie, il me la refusa d'abord, mais sur mes instances réitérées, je lui faisais observer que j'avais un grand

dégoût de l'hôpital, que son air malsain m'infectait, et que si j'y restais davantage je retomberais malade, alors il m'accorda mon billet de sortie. Quoique faible, je me mis en route le 5 pour la France, et j'allai coucher le même jour à Castel-Franco, à 4 lieues; je mis dix grandes heures pour m'y rendre. J'étais fort bien logé; le soir, je mangeai peu et je bus passablement; je passai une très mauvaise nuit, je ne dormis pas une heure et fus toute la nuit tourmenté par une colique violente; exténué de lassitude et les organes tellement affaiblis que je ne voyais que du brouillard et n'entendais qu'un bourdonnement comme si j'eusse été sourd; telle était ma position à l'instant où je m'exposais à faire un voyage de 150 lieues. Le 6, je me levai de grand matin, et partis pour me rendre à Vicence, distante de 6 lieues; je ne pus jamais m'y rendre dans la journée; je couchai dans une ferme peu éloignée de la route et à une lieue et demie de la ville, où je fus traité avec bonté. Le 7, j'arrivai à la ville sur les 10 heures; j'y déjeunai et partis pour me rendre à Montebello, à 4 lieues, où j'arrivai à 4 heures du soir; ce fut là que je commençai à prendre le vin en goût; j'en bus une bouteille pour ma part à mon souper, car j'avais trouvé des compagnons de voyage qui, comme moi, avaient été malades et se rendaient aussi en France dans leur dépôt. Le 8, à Vérone; je fis cette étape avec moins de difficulté, car je sentais mes forces renaître. Le 9, à Peschiera, ville petite, mais très forte; il y a un superbe lac; nous fûmes logés à 8 milles plus en avant, sur le bord du même lac,

dans une petite ville qui se nomme Desenzano. Le 10, nous passâmes par Lonato, petite ville, mais célèbre par une grande bataille livrée par Napoléon et gagnée par les Français (1), et le même jour nous allâmes loger à Brescia, grande et superbe ville, fort bien bâtie et située dans une très belle plaine; cette ville est très commerçante. Le 11, à Chiari.

Le 12, à Cassano, grand village situé sur le bord d'un grand canal qui conduit à une lieue de Milan; nous y embarquâmes le soir à 9 heures et le lendemain matin, à 7 heures, nous débarquâmes à deux milles de Milan où nous entrâmes à 8 heures précises; cette ville est la capitale de l'Italie; elle est considérablement grande, bien bâtie; elle a de très belles rues et de superbes palais, des places superbes et une cathédrale magnifique; elle est située dans une très belle plaine; ses environs sont charmants; ce n'est que châteaux et maisons de plaisance. Le 14, à Abbiategrasso; nous embarquâmes pour nous y rendre sur un petit canal qui conduit jusqu'à la ville. Le 15, à Novare, jolie petite ville très forte; il y a de superbes remparts. Le 16, à Verceil; avant d'y arriver, nous passâmes la rivière; on y construisait un superbe pont. Le 17, à Trino; c'est une petite ville, mais nous allâmes loger à Crescentino.

Le 18, à Turin, capitale du ci-devant roi de Sardaigne; elle est très grande et on ne peut mieux construite; les rues y sont toutes tirées au cordeau,

(1) 3 août 1796.

et les maisons sont toutes au même niveau, bâties de la même manière. De ma vie, je n'ai vu une aussi belle ville; elle est située dans une superbe plaine. Le 19, à Avigliana. Le 20, à Suze, petite ville située au pied du Mont-Cenis. Le 21, nous partîmes pour monter cette terrible montagne, passage extrêmement difficile et dangereux; le matin, le temps était calme et se maintint ainsi jusqu'à 9 heures; alors il s'éleva une grande tempête; nous nous trouvâmes dans un endroit où la route serpentait beaucoup; nous prîmes un petit sentier, croyant éviter au moins une lieue de chemin, mais bien surpris au bout d'une heure de nous trouver tout près d'un gros village situé dans un fond entre deux grandes montagnes; nous fûmes obligés pour gagner la route de monter à pic une grande montagne parsemée fort heureusement d'endroit en endroit de quelques sapins, avec le secours desquels nous grimpions plus facilement cette maudite montagne. Lorsque nous ne trouvions pas de sapins, ce qui nous arrivait fort souvent, nous étions obligés de planter la baïonnette en terre pour pouvoir nous soutenir, car si nous eussions par malheur manqué un pas, nous étions précipités dans le fond des collines où il y avait peut-être plus de 50 pieds de neige et où nous aurions infailliblement perdu la vie, car nous n'avions aucun secours à espérer; à force de peine et de fatigues, nous parvînmes enfin à rejoindre la grand'route qui était couverte de deux grands pieds de neige au moins; nous passâmes sous la voûte d'un grand rocher, qui a été miné lors de l'ouverture de cette route, d'une

longueur de 18 à 20 pas; nous ne l'eûmes pas sitôt passé que la tourmente devint encore plus grande et la montagne plus escarpée; là, la neige avait 3 pieds de haut; ce passage serait impénétrable s'il n'y avait des hommes qui travaillent journellement à enlever la neige; ils sont payés 1 fr. 50 par jour, et leur logement, hiver comme été. L'Empereur y a fait bâtir dix-huit petites maisons à un quart de lieue de distance les unes des autres pour le soulagement et la protection des voyageurs, tant civils que militaires, car avant cette précaution, il arrivait souvent que des hommes voyageant isolément y périssaient faute de secours. Ces cantonniers sont obligés, lorsqu'il se trouve quelqu'un excédé de fatigue ou accablé par le froid, de lui porter soulagement et de le conduire jusqu'au couvent situé sur le haut de la montagne, sans quoi, on trouverait journellement des voyageurs morts faute de secours. Nous avions encore à peu près 2 lieues à faire, mon camarade et moi, pour nous rendre au couvent, lorsque nous nous trouvâmes dans l'impossibilité de poser un pied devant l'autre tant nous étions gelés par le froid; si, par malheur, nous n'eussions atteint l'une de ces baraques, nous étions perdus; il y avait un bon poêle; je ne fus pas sitôt entré que je me trouvai dans l'impossibilité d'articuler un seul mot; ma langue était glacée; je ne me sentais ni bras, ni jambes; nous marchions depuis 2 lieues dans les neiges jusqu'aux genoux, la grêle sur le dos et le vent le plus grand et le plus froid qu'il soit possible de voir. J'avais pour vêtements un habit d'uniforme, une mauvaise

capote et seulement un pantalon de toile demi-usé, tout cela n'était pas fait pour me garantir d'un froid aussi excessif.

Après nous être reposés et avoir pris des forces l'affaire d'une heure, il fallut se disposer à partir pour gagner le couvent; nous y arrivâmes à 4 heures; de suite, on nous apporta à chacun une bouteille de vin, un pain de trois livres pour deux, de la soupe et le bouilli; le même traitement est accordé indistinctement à tout voyageur, quel qu'il soit. Nous y couchâmes deux nuits, vu que le 22, il nous fut impossible de partir tant la tourmente était grande. L'ecclésiastique chargé de l'administration de ce lieu nous dit : « Partez, mes enfants, si vous le désirez, mais je vous ferai observer que je ne serais point surpris quand on m'apprendrait que vous ne seriez plus de ce monde dans une heure. » Il avait bien raison, ce brave pasteur, car un officier, un prêtre et deux soldats, malgré ses exhortations, eurent l'imprudence de se mettre en route et de se livrer à la rigueur du temps; une demi-heure après, ils avaient cessé de vivre et furent précipités dans le labyrinthe des rochers les plus escarpés.

Le 22, nous reçûmes la même ration que la veille et passâmes ainsi la journée sur la cime de la plus haute de toutes les montagnes de l'Europe, couchés seulement sur une paillasse et une couverture dans un mauvais bois de lit, mais encore bien heureux. Je n'oublierai de ma vie les conseils de notre généreux philanthrope.

Le 23, à 7 heures du matin, nous quittâmes notre demeure escarpée pour descendre dans un lieu bien

profond, Lanslebourg, grand village situé au pied du Mont-Cenis; nous y arrivâmes à 10 heures; ce jour-là, le temps était aussi calme qu'il avait été orageux la veille. Nous descendîmes la montagne par la vieille route; il y avait beaucoup de neige, mais comme le temps était doux, nous passâmes sans beaucoup de peine. Nous ne logeâmes pas à Lanslebourg, nous fûmes logés à Modane; c'est une petite ville située sur une petite montagne à gauche de la route; nous logeâmes tout au haut de la ville, dans une maison bien misérable: on nous mit coucher dans une petite baraque où il n'était pas nécessaire de nous annoncer que le jour commençait à paraître; le matin, nous étions couverts de neige; heureusement, nous avions suffisamment de paille pour nous garantir d'une partie du froid. Le 24, à Saint-Jean-de-Maurienne; comme il était encore de bonne heure, j'allai loger à la chambre de mon camarade resté à Saint-Jean (Savoie); le 25, à Aiguebelle, petite ville située au pied d'une montagne; le 26, à Pontcharra, petite ville située dans la plaine, presque en face du fort Barrau, forteresse qui séparait jadis la France de la Savoie; l'Isère (rivière assez forte) passe au pied.

Le 27 novembre 1809 j'arrivai enfin à Grenoble, capitale du Dauphiné, située sur une superbe colline très fertile, au pied d'une grande montagne sur le haut de laquelle est situé un vieux fort nommé la Bastille, et, au-dessus de ce fort, sur la cime de la montagne, est située une espèce de petite tour qu'on nomme Rabot; ce fort est tombé en ruines depuis fort longtemps. Cette ville est célèbre

par son ancien parlement; elle est entourée des montagnes qu'on nomme les Cévennes *(sic)*; il y a un jardin public de toute beauté situé au centre de la ville et sur le bord de l'Isère; il y a un superbe jet d'eau et un Hercule tout en bronze sur un piédestal; ce jardin est entouré par un grillage tout en fer. La place Grenette est spacieuse, c'est la place d'armes de cette ville; l'Isère passe dans le faubourg Saint-Laurent, situé au couchant; la ville est fermée par un rempart qui, au besoin, la mettrait à l'abri d'un coup de main, et elle a une citadelle assez forte et bien approvisionnée. En sortant par la porte de la Graille, à un bon quart de lieue de la ville, il y a un superbe polygone situé entre l'Isère et le Drac, qui est encore une rivière assez forte; elle fait sa jonction avec l'Isère à un quart de lieue au-dessous du polygone, c'est là qu'elle perd son nom de Drac. A la porte de France il y a une très belle promenade; à la porte de Bonne, il y a un petit champ de Mars, au-dessous duquel est un superbe cours: il a trois quarts de lieue de long et il est couvert par de beaux tilleuls. Nous étions logés à l'Oratoire; quelque temps après, nous fûmes logés aux Carmélites, ancienne communauté située à la porte de Bonne.

Le 3 octobre 1810, je montai à Rabot; avant d'y arriver, l'on passe une porte de ville au-dessus du couvent Sainte-Marie, et de là, à la Bastille. Lorsque nous fûmes rendus à Rabot, nous découvrîmes plusieurs villages dans la plaine et un vieil ermitage situé à l'appui d'une roche fort escarpée et sur la route de France, à environ 2 lieues et demie de la Bastille.

Le 6 octobre 1810 je reçus un congé de semestre pour la durée de sept mois, et je partis le même jour pour me rendre dans mon pays natal; quelle joie n'éprouvais-je pas dans cette heureuse circonstance! retourner au sein de ma chère famille après une absence de sept années était pour moi une bien douce consolation. Ce jour-là je couchai à Moirans; deux sergents-majors et un sergent m'accompagnèrent jusqu'au dit lieu; ils prirent, chemin faisant, une voiture de campagne qu'ils payèrent pour nous conduire jusqu'à cette destination. Nous y arrivâmes à 8 heures du soir; nous soupâmes et allâmes nous coucher à 10 heures. Le 7, à 2 heures du matin, nous étions levés pour partir; nous prîmes la goutte, et nous nous fîmes nos adieux; j'allai coucher ce soir-là à Bourgoin, jolie petite ville. Le 8, à Lyon, seconde ville de l'Empire; je passai sur le pont la Guillotière; il est de toute beauté, majestueusement bâti; il a dix arcades et il est éclairé par cinq réverbères. De là, je me rendis à la maison de ville, située sur une superbe place. Le 9, à Saint-Symphorien; le 10, à Saint-Martin, passé par Roanne en Forez: le 11, à La Palisse; le 12, à Moulins en Bourbonnais, jolie ville, fort bien bâtie; la majeure partie des maisons sont bâties en briques. Ce jour-là, j'allai coucher à Saint-Pierre-le-Moûtier. Le 13, à Nevers, grande ville, mais mal bâtie, les rues sont mal pavées; avant d'entrer en ville, il faut passer la Loire sur un pont où il y a sept arcades en pierre et neuf en bois; au milieu du pont, il y a une pompe tout en fer; jadis, ce pont était tout en pierre, mais en 1789, il y eut

neuf arcades d'emportées par les eaux de la Loire qui firent de grands ravages. Ce jour-là j'allai coucher à Pouilly et je passai par la Charité, petite ville située sur la Loire. Le 14, à Gien, petite ville, mais assez longue; il n'y a qu'une seule rue fermée à chaque extrémité par une porte; cette ville est située sur la Loire, à l'appui d'une belle côte, toute couverte de vignes. J'y fis séjour malgré moi, car j'avais un pied tellement enflé qu'il ne me fut pas possible de me mettre en route le 15. Le 16, à Châteauneuf, jolie petite ville située dans la plaine. Le 17, à Orléans, grande et belle ville située sur le bord de la Loire; il y a la grande place qui est très vaste, et une superbe rue partant de cette place que l'on nomme Impériale. Le 18, à Châteaudun, jolie petite ville; il y a une belle place; de cette place, l'on voit d'un bout à l'autre des rues qui sont fort bien alignées et les maisons sont bâties régulièrement. Le 19, à Mondoubleau, petite ville située sur une hauteur sur laquelle est une vieille tour tombée en ruines qui paraît être les restes d'un vieux fort. Le 20, à Saint-Calais; j'allai coucher à Bouloire; quelle joie pour moi de rentrer dans le lieu qui m'a vu naître! Je me rendis chez un de mes oncles qui ne fut pas moins sensible à mon retour que ne le serait un père; je fus reçu à bras ouverts et de la manière la plus amicale.

Le 21, j'allai voir tous mes parents; il me fut impossible de me rendre à la maison paternelle, quoique j'en brûlasse d'envie et d'impatience. — Le 22 octobre mon oncle et moi partîmes à cheval pour nous rendre au Grand-Lucé, chez mon

père. Lorsque nous fûmes à distance de 700 à 800 pas de la maison, j'envoyai mon oncle en avant pour annoncer avec précaution mon arrivée, car l'on ne m'attendait point; il y avait un peu de temps que je n'avais écrit; connaissant ma mère, douée d'une très grande sensibilité, il était urgent d'agir avec prudence. L'on a vu quelquefois une trop grande joie conduire subitement à de trop funestes malheurs; la joie que j'éprouvais est difficile à rendre; pour la bien sentir, il faudrait l'éprouver soi-même; il y avait une demi-heure que je fondais en larmes; le son de la cloche que je n'avais pas entendue depuis sept ans se fit entendre dans les bois des Corvées; l'effet qu'il produisit sur mes sens tient un peu du merveilleux; je me sentis comme électrisé; l'impression fut si grande et si touchante que ma bouche devint sèche et mon cœur si gonflé, ses battements étaient si précipités et mes membres si tremblants que je manquai en tomber par terre. A cet état de saisissement vint succéder un torrent de larmes qui me soulagea infiniment et peu à peu je repris mes sens. Enfin j'arrivai à la maison à une heure et demie de l'après-midi; ma mère, prévenue par mon oncle, avait couru subitement chercher mon père qui venait de sortir pour aller travailler dans ses jardins; il fut on ne peut plus surpris d'entendre ma mère l'appeler d'une voix tremblante; il partit aussitôt et tremblant lui-même, il lui cria de loin : « Qu'est-ce qu'il y a donc? » Ma mère, toujours sur le même ton, lui dit : « C'est notre fils qui vient d'arriver. » J'étais entré à la maison quand ils arrivèrent; je les embrassai tour à tour, en les tenant

étroitement serrés contre mon cœur qui leur disait assez par ses battements tout ce que je ressentais pour eux, car je fus plus d'un quart d'heure sans pouvoir leur dire un seul mot tant j'étais ému. De leur côté, ils ne le furent pas moins que moi; ils me prouvèrent combien ils m'étaient attachés par la plus grande sensibilité possible. Ma sœur, que j'avais laissée en partant, âgée de onze ans et demi, n'était pas à la maison; elle ne tarda pas à arriver. Combien elle fut surprise de me voir sous l'habit militaire; elle resta pour ainsi dire en extase en me voyant; elle ne savait si elle devait me reconnaître, mais, bientôt revenue de son incertitude, elle vint se jeter entre mes bras et me prouver par toutes ses caresses qu'elle me reconnaissait pour son frère; je ne fus pas moins sensible à cette scène que je ne l'avais été à la première!

SECOND CAHIER

(17 avril 1811 au 20 juillet 1815.)

Mon temps était donc expiré le 15 avril 1811. Pour être rendu à mon corps le 1er mai, jour fixé par ordre du ministre de la guerre pour la rentrée des semestres, je fus donc réduit à quitter la maison paternelle pour la deuxième fois; c'était bien dur pour moi, après avoir fait sept années et demie de service, d'être réduit à partir une deuxième fois. Au lieu de partir le 15 avril, je ne partis que le 17, car comme le jour de Pâques se trouvait le 14, je résolus de passer les fêtes au sein de ma famille. Hélas! j'aurais bien désiré y rester un siècle entier au sein de cette chère famille, car les jours ne me paraissaient que des heures. Je fus donc réduit à quitter la maison le 17 avril 1811.

Je partis à 7 heures du matin; hélas! qu'il était dur pour moi de quitter ce lieu chéri, habité par les plus tendres père et mère, qui ne cessaient journellement de m'adorer et de me serrer dans leurs bras; qu'elles furent amères, ces larmes de tendresse qui se succédèrent d'une part comme de l'autre! Je quittais un père et une mère dans un âge avancé; ils se voyaient donc privés de leur fils, peut-être pour la vie, qui seul pourtant aurait pu faire la consolation

de leur vieillesse. Il ne leur restait donc plus que ma sœur, déjà dans l'âge de prendre un établissement. Hélas! combien de fois je me retournai pour voir si je pourrais encore découvrir ce lieu chéri; hélas! vain espoir! je n'apercevais plus dans le lointain que les flèches de nos deux églises paroissiales. Plongé dans les plus cruelles réflexions, je méditais sur mon sort, jusqu'alors toujours funeste. Je ne voyais plus autour de moi qu'une effrayante nullité; tout me paraissait insupportable; je détestais jusqu'à mon existence; à peine mes jambes pouvaient-elles supporter le poids de mon corps.

Ce jour-là, j'allai coucher à Saint-Calais; le 18, à Ouzouer-le-Marché; le 19, à Orléans; le 20, à Châteauneuf-sur-Loire. Le 21, étant à dîner aux Bordes, village qui se trouve entre Gien et Châteauneuf, la dame de l'auberge vint m'avertir que l'on apercevait dans le lointain un militaire qui marchait à grands pas; le désir d'être en compagnie me fit sortir tout à coup. Oh! quel plaisir je ressentis aussitôt! je reconnus un de mes grands amis; c'était un sergent-major du régiment dont je faisais partie. Il revenait aussi de semestre pour rejoindre le régiment à Grenoble. Nous voilà donc compagnons de voyage; le même jour, nous prîmes la patache et allâmes coucher à Bonny-sur-Loire; le 22, à Nevers; le 23, à Moulins; le 24, à la Pacaudière; le 25, à Tarare; le 26, à Lyon; le 27, nous y fîmes séjour; le 28, à Bourgoin; le 29, à Grenoble, où je rentrai dans la même compagnie.

Le 18 juin, je reçus l'ordre de partir le 19 pour conduire des conscrits réfractaires à Toulon. Le 19,

à Moirans; le 20, à Saint-Marcellin; le 21, à Romans, petite ville située sur le bord de l'Isère; le 22, à Valence; cette ville est située sur le bord du Rhône; c'est là que l'Isère perd son nom; le 23, nous y fîmes séjour. Le 24, à Loriol; avant d'arriver à Loriol, il y a un superbe pont très bien bâti, sous lequel passe la Drôme. Le 25, à Montélimar; avant d'y arriver, il faut passer un petit village, nommé Mondragon; à l'orient de ce village, il y a un vieux fort, qui est tombé en ruines depuis très longtemps: ce fort fut bâti par les Romains; à l'orient de Montélimar, il y a aussi un vieux fort bâti par les Romains; il n'offre plus que des ruines. Le 26, à Pierrelatte; c'est un grand village; nous y logeâmes nos conscrits dans de mauvaises granges où il était bien difficile d'éviter la désertion, aussi en déserta-t-il quelques-uns; il y eut un détachement qui se révolta contre ses chefs; il s'en sauva beaucoup; il y en eut plusieurs de blessés. Le 27, à Orange; cette ville était jadis assez considérable; une partie fut détruite par les guerres des Romains; on en voit encore les ruines; l'on y trouve une ancienne porte de ville située au nord, sur laquelle sont empreintes toutes les armoiries des Romains; cette porte se trouve détachée à 200 ou 300 pas de la ville; c'est par ce moyen que l'on peut croire qu'elle fut plus considérable.

Le 28, à Avignon; cette ville est l'ancien refuge des papes; elle se trouve située au bord du Rhône; elle est fortifiée par un rempart tout crénelé sur lequel on pouvait placer des fusils de rempart et y lancer des flèches pour en éviter l'assaut; cette ville a été bâtie par les Romains; nous y séjournâmes; le

29, nous reçûmes l'ordre de remettre nos conscrits entre les mains des Portugais (1) pour les conduire jusqu'à Toulon, et le 30 nous partîmes pour rejoindre notre régiment. Le 30, à Orange; le 1er juillet à Pierrelatte; le 2, à Montélimar; le 3, à Loriol; le 4, à Valence, le 5, séjour; le 6, à Romans; le 7, à Saint-Marcellin; le 8, à Moirans; le 9, à Grenoble.

Le 29 octobre, je fus commandé pour partir le 30 avec un détachement de 31 hommes pour aller à Mont-Dauphin, y former garnison, pour y garder des prisonniers de guerre anglais. Le 30, à Vizille; le 31, à la Mure. La Mure est une petite ville située dans une petite plaine très fertile; avant d'y arriver, il faut monter une montagne de 2 lieues de long et qui est très aride; partant de la Mure pour aller à Corps, il y a à descendre une montagne affreuse; on croirait descendre dans les précipices; ce sont des rochers tout à fait escarpés. Le 1er novembre à Corps; cette route n'est composée que de montagnes; il faut toujours monter ou descendre. Corps est une petite ville située sur une montagne assez considérable. Le 2, à Saint-Bonnet; il faut passer la Durance, car la ville se trouve située sur une petite côte au nord de la Durance. Le 3, à Gap; c'est un chef-lieu de département; la ville n'est pas très considérable; l'on y a bâti une superbe maison, qui, dit-on, est destinée à former un dépôt de la mendicité (refuge des pauvres), située au nord de cette ville; nous y fîmes séjour. Le 5, à Chorges, petit village. Le 6, à Embrun, ville de sous-préfecture, située sur un

(1) Soldats de la Légion portugaise au service de la France.

petit rocher, au pied duquel passe la Durance; il y a dans cette ville une forte maison d'arrêt, où l'on tient un grand nombre de femmes de mauvaise vie, et des malfaiteurs. La ville est en état de défense; si elle était armée, elle a de fort bons remparts; il y a encore quelques canons sur les remparts avancés; cette ville n'est pas grande; il y a une superbe place qui est carrée. Le 7, à Montdauphin, fort situé sur un gros rocher au pied duquel passe la Durance, ainsi que le Guil. Ce fort est des plus considérables; il est à la porte du Piémont; c'est une des premières clefs de France; c'est Louis XIV qui l'a fait bâtir, car c'était un rocher presque inaccessible, et il était très important qu'il y eût un fort, vu les deux routes qui passent au pied et vont toutes deux en Piémont. Un jour, le roi du Piémont passa au pied de ce fort : « Diable, dit-il, le roi de France a là un beau cheval sans bride. » Cela ayant été rapporté au roi de France, il s'occupa de suite de faire brider le dit cheval, en faisant construire le fort qui y existe maintenant. Il est absolument imprenable; ses remparts sont d'une hauteur extrême; quand il n'y en aurait pas, le rocher serait en état de se défendre. Avec deux mille hommes fournis en munitions de bouche et de guerre pour six ans, il faudrait plus de cent mille hommes pour le prendre; encore ce serait vain espoir. Il n'est dominé que par les montagnes lointaines et très escarpées; il y a de superbes casernes et de très belles casemates; il y a deux citernes de toute beauté, qui seraient capables de fournir de l'eau à trois mille hommes pendant au moins trois ans; il y a un superbe arsenal

très bien fourni de toute espèce de matériel, canons et munitions. Ce pays est extrêmement froid; il y a des neiges pendant six mois de l'année; il arrive souvent qu'elles montent jusqu'à trois pieds de haut; il faut, pour passer dans les rues, que les habitants les entassent au centre de chaque rue, et souvent elles montent jusqu'aux toits des maisons; lorsque le dégel vient, il faut au moins deux mois pour les faire fondre. Il y a aussi une remarque singulière à faire sur cet endroit; depuis le mois de juin jusqu'au 1er décembre, il y fait toujours une bise insupportable et les six autres mois, le temps y est bien plus tempéré, mais très froid. Si la bise y était aussi forte dans l'hiver que dans le beau temps, il serait impossible de pouvoir y tenir. Les habitants de ce pays cuisent du pain pour six mois, un an, et même pour dix-huit mois, suivant leurs moyens; il faut casser ce pain avec des massues pour pouvoir le manger; ils font aussi de grandes salaisons de viande de bœuf et de mouton; dans ce pays, le gibier est abondant, surtout le chamois, le chevreuil et le lièvre blanc; l'on y trouve aussi assez fréquemment des ours et des marmottes; ces dernières dorment six mois de l'année. L'on y mange aussi d'excellents faisans, des merles blancs et des grives; l'on y voit aussi très souvent des aigles.

Après avoir passé l'hiver dans ce pays presque désert, je reçus des conscrits italiens au nombre de cinquante-deux; avec les trente que j'avais, cela me fit un détachement de quatre-vingt-deux hommes sur lesquels une dizaine parlaient français : les jeunes, venant de leurs maisons, ne savaient pas

un mot de français; il fallut pourtant les former et leur montrer l'exercice, enfin leur enseigner ce que doit faire un soldat; j'y parvins, mais ce ne fut pas sans peine; au bout de quatre mois, ils n'étaient plus les mêmes; on les aurait plutôt pris pour de vieux soldats que pour des recrues; ils ne laissaient rien à désirer quant aux manœuvres et ce qui concerne le devoir d'un militaire.

Au mois de mai 1812, je reçus de nouvelles recrues en remplacement de celles que j'avais instruites. Le commandant me chargea, sitôt que j'aurais reçu les jeunes soldats, de faire partir les anciens sur-le-champ, ce que je fis tout de suite. Je les fis partir sitôt l'arrivée des autres et je leur recommandai expressément avant d'arriver à Grenoble de se tenir dans la plus grande propreté possible, et de faire voir qu'ils avaient été exercés et disciplinés, et que j'avais toujours été très content d'eux, et que la valeur et le bon esprit des Italiens égalaient ceux des Français. Je leur fis cette petite harangue en dehors de la porte du fort. Lorsque j'eus fini mon petit discours, plus de vingt d'entre eux quittèrent les rangs et s'en vinrent à moi; ils me touchèrent la main en me disant de leur pardonner les fautes qu'ils avaient faites et les désobéissances qu'ils avaient pu commettre envers moi, quoique les ayant punis, car je ne leur en passais point, aussi m'étaient-ils soumis; je leur dis : « Mes enfants, déjà ces fautes sont oubliées; je sus vous infliger des punitions lorsque vous le méritâtes. » Lorsqu'ils arrivèrent à Grenoble, le commandant les fit manœuvrer; il en fut si content qu'il

m'écrivit la lettre la plus satisfaisante. Il me dit :

« Mon cher Robinaux, j'ai l'honneur de vous annoncer que j'ai fait partir votre mémoire de proposition pour le ministre de la guerre pour que vous soyez promu au grade de sous-lieutenant. Je n'oublie jamais les militaires qui méritent l'estime de leurs chefs ; je suis on ne peut plus content du détachement que vous m'avez envoyé ; je vous invite à continuer de faire votre devoir avec autant d'exactitude. Vous trouverez toujours en moi un fidèle protecteur. J'ai l'honneur de vous saluer très amicalement. »

Signée : Commandant MATHIEU.

Je fus donc porté pour passer officier le 1er juin 1812. Le 18 octobre, je partis pour aller à Briançon prendre de l'argent chez un négociant pour la solde de mon détachement. Cette ville se trouve située à 6 lieues de Montdauphin ; elle est sur une montagne portant le nom de Hautes-Alpes ; la dénomination n'en est pas mauvaise, car les montagnes sont presque inaccessibles ; il y a aussi deux forts que l'on nomme fort Trois-Têtes, qui sont beaucoup plus hauts que la ville ; il y avait deux mille prisonniers anglais. Le 19, je revins à Montdauphin.

Le 22 novembre, à midi précis, il arriva un sergent pour me remplacer, qui m'apprit que ma nomination d'officier était arrivée et que je devais de suite me mettre en route pour me rendre à Grenoble. Je me décidai à ne partir que le 25 novembre et de prendre la diligence, pour l'agrément de rester trois jours de plus dans cet odieux pays qui

devint pourtant un lieu de délices pour moi. Le croirait-on, dans un pays presque désert, j'y trouvai une petite créature que l'on ne peut dépeindre d'un caractère des plus doux; elle avait eu une éducation très soignée; enfin, elle était bien née, appartenant à une très bonne famille, de laquelle je recevais des soins paternels. Enfin, j'étais l'enfant chéri de la maison; l'on me prodiguait tous les soins les plus tendres; l'on prévenait toujours mes intentions; les discussions nécessaires avaient eu lieu pour m'unir à la demoiselle, quand tout à coup le sort militaire vint mettre fin à nos amours les plus tendres. Qu'il m'en coûta cher quand il fallut quitter celle que j'adorais, celle qui faisait ma plus douce consolation! N'étais-je pas le plus heureux des hommes quand elle me prodiguait ses caresses les plus tendres! quelle félicité pour moi lorsque je pouvais la presser contre mon cœur, et lui témoigner mon amour le plus tendre, auquel elle répondait avec cette douce sympathie que l'amour fait si bien dépeindre. Combien de fois me fit-elle verser des larmes sur son sein en me pressant contre son cœur et me tenant toujours étroitement serré dans ses bras, en me disant : « Le sort inexorable de la guerre va donc me ravir celui que mon cœur avait choisi pour époux! » Au même instant je lui fis mes adieux. Elle me dit : « Adieu, adieu, mon tendre ami, peut-être ne te reverrai-je jamais... » Elle ne put achever.

Ce jour-là fut pour moi un jour de supplice; il aurait fallu n'être pas humain et avoir le cœur bien dur pour ne pas s'attendrir. J'allai coucher ce

jour-là à Embrun, à 3 lieues, où je pris la diligence jusqu'à Gap; j'étais accompagné par son père qui me conduisit chez le grand-père de ma chère petite Marie (c'est ainsi qu'elle se nommait). Je n'oublierai jamais ce nom qui me fut si cher. Enfin j'arrivai à Gap, le 26 au soir, où je fus reçu comme l'enfant de la maison; je me trouvais donc au sein de la famille chérie de l'enfant que j'adorais; j'étais sous le toit paternel où elle avait passé les premières années de sa plus tendre jeunesse. Hélas! quelles réflexions ne faisais-je pas dans ces moments, combien d'imaginations se présentaient à mon esprit! Tantôt je la voyais à sa croisée, qui donnait sur la grande rue, tantôt dans son cabinet de toilette, enfin, je la voyais à table à mes côtés; hélas! que dis-je! non, elle n'y était point, tout cela n'était qu'illusions! Mon esprit en était tellement frappé, que tout m'était à charge; malgré tous les soins que l'on prenait pour me distraire et me consoler, je ne pouvais ni boire, ni manger; la conversation m'était insupportable; je n'étais jamais si content que quand je pouvais me livrer à mes plus douces réflexions; enfin, je fis séjour le 27 au sein de ma famille future.

Le 28, à midi précis, je fis mes adieux au père, au grand-père, aux oncles et aux tantes de mon amie. Vous pouvez bien juger de ce qui se passa! Ce fut une scène des plus touchantes, dont le détail serait trop long s'il fallait le rapporter ici. J'entrai en diligence à midi et demi, et j'arrivai le 29 au soir à Grenoble, où je fus reçus très amicalement par tous mes camarades. Le 30, j'allai rendre ma

visite au commandant, et le priai en même temps de vouloir bien agréer les remerciements dus aux égards qu'il avait eus pour moi; je le priai de vouloir croire que je redoublerais de courage pour continuer à mériter l'estime de mes supérieurs et la confiance que l'on voulait bien m'accorder. Aussi me fit-il un compliment très flatteur.

Je passai donc de l'état de sous-officier à celui d'officier; quel changement dans peu de jours! Quelle amélioration pour mon sort! Je quittais un fardeau qui depuis huit ans et demi m'accablait sous son poids (sac, fusil, sabre, giberne). Comme vous voyez, je ne fus point officier en sortant des écoles militaires, je le fus à coups de canon, car j'entrai au service sans aucune protection, je ne m'en procurai qu'à force de travaux. Enfin, la journée du 30 fut employée à faire des achats, tant en habits qu'en passementerie, si bien que le 1er décembre au matin j'endossai les épaulettes et l'épée, et à la parade de midi, je fus reçu dans mon nouveau grade, à la tête de la compagnie dans laquelle je devais entrer.

Le 28 janvier 1813, je fus commandé pour aller à Gap, pour y prendre des conscrits et les conduire à Padoue, en Italie. Le 29 au matin, je pris la diligence, et j'arrivai à Gap le 30 au matin; je fus logé à l'hôtel des Diligences, et j'allai dans la journée rendre visite au général commandant le département et à M. le préfet; le lendemain à M. le capitaine du recrutement. J'allai aussi, pendant mon séjour, rendre visite au grand-père de ma chère petite Marie; enfin, à toute sa famille; ce fut

encore un souvenir bien doux pour moi. Enfin, occupé tous les jours au recrutement, je ne pus point aller chez elle; j'en étais encore à 15 lieues de poste; mais sachant que je devais partir le 8 février avec un détachement de deux cents hommes pour Padoue, en Italie, et que je devais passer chez elle pour m'y rendre, je résolus de ne point quitter mon poste. Le 7 février, à 9 heures du matin je reçus ordre du général de division, baron de La Roche (1), de partir sur-le-champ pour me rendre dans mon dépôt à Grenoble. Cet ordre fatal vint encore mettre fin à la douce espérance et aux vœux que je formais d'aller voir mon amante chérie; je lui avais déjà écrit le jour que je devais passer chez elle; il ne vint point ce jour si désiré! Hélas, toutes mes plus douces espérances s'évanouirent comme un songe!

A midi précis, je montai en diligence et, le 8, j'arrivai à Grenoble, où je restai bien peu de jours. Le 15 mars, le général de division, baron de La Roche, reçut un ordre du ministre de la Guerre, de faire le choix de trois capitaines dans la division pour être promus au grade de lieutenants-colonels, et d'un lieutenant et d'un sous-lieutenant, dans les divers régiments qui composaient la division, pour être, à leur arrivée à Mayence, promus dans des grades plus élevés et incorporés dans les nouveaux régiments formés des Cohortes. Je fus donc choisi pour ces nouveaux régiments. L'ordre du ministre

(1) Laroche (Jean-Baptiste-Grégoire Delaroche dit), baron; général de brigade du 10 juillet 1799, général de division du 2 février 1808.

portait que nous devions partir le 16 courant en poste pour nous rendre à Mayence. Enfin, le 16, nous réglâmes nos comptes et allâmes faire nos adieux à tous nos amis.

Le 17, au matin, jour de notre départ, j'étais éveillé de très bon matin; je voulus mettre la main à la plume pour annoncer à mon amie le cruel éloignement qui allait s'accroître entre nous, et mon départ pour l'armée. Cela me fut impossible, car les larmes qui inondèrent mon papier l'eurent bientôt mis hors d'état d'y tracer les plus douces expressions; les deux premières tentatives furent infructueuses. Je fus contraint de sortir de ma chambre et d'aller trouver deux de mes amis avec lesquels je passai quelques instants de récréation; je rentrai dans ma chambre à 9 heures et demie; je m'occupai de suite à écrire cette douce lettre d'adieux, conçue en ces termes :

« De Grenoble, le 16 mars 1813.

« Ma chère et tendre amie,

« C'est avec beaucoup de peine que je t'annonce la nouvelle de mon malheureux départ pour Mayence, et qui probablement s'effectuera jusqu'à la Grande Armée. Sois tranquille, ma chère petite amie, ne t'affecte point de ce départ inattendu; jusqu'à ce moment, il ne m'est point funeste, puisque c'est pour mon avancement; malgré la grande distance qui sous peu de jours va nous séparer, cela n'altérera jamais l'amitié que mon cœur t'a toujours témoignée; si le malheureux sort de la guerre ne

vient trancher le fil de mes jours, le cœur de ton amant ne palpitera jamais que pour sa sincère et tendre amie. Crois ce que je te dis et compte sur la sincérité du plus fidèle des amants. Adieu, ma tendre amie, puisse le ciel veiller sur nos jours et nous donner un avenir plus heureux en nous unissant tous deux; tels sont les vœux que j'offre à l'Être suprême pour la prospérité de nos jours. Je suis tout à toi.

« Ton fidèle ami pour la vie et qui ne t'oubliera jamais.

« ROBINAUX, *lieutenant*.

« *P.-S.* — Je pars à midi précis. »

Combien de braves camarades j'avais à regretter! Enfin, après quelques instants de récréation, il fallut pourtant se quitter; ils vinrent nous accompagner jusqu'à la diligence et ce fut là que nous nous fîmes les adieux les plus amicaux et nous partîmes sur-le-champ pour nous rendre à Lyon; le 18, au matin, nous y arrivâmes; nous fûmes obligés d'y séjourner le 18 et le 19, car toutes les places dans les diligences étaient retenues deux jours d'avance; nous descendîmes au Grand Hôtel du Nord; pendant notre séjour nous allâmes nous promener sur le quai de la Saône, sur la route de Bourg-en-Bresse; il y a un superbe bâtiment qui est en haut d'un rocher et fort bien bâti, tout en pierre de taille; ce bâtiment est employé comme brasserie; il y a un salon de toute beauté, orné de glaces à sa façade

du nord; à celle de l'est, ce sont des croisées qui donnent sur la rivière; il est aussi garni d'un grand nombre de tables couvertes en beau marbre; chaque table a cinq tabourets; il peut entrer dans ce salon au moins cinq cents personnes sans être gênées; les glaces placées au nord de cette salle reflètent un salon semblable à celui que je cite; enfin, c'est un aspect admirable. Il y a ensuite le petit salon du comptoir qui est charmant et orné de superbes tableaux. Ce bâtiment est situé à un grand quart de lieue de la ville de Lyon. Le 20, au matin, nous montâmes en diligence et allâmes coucher à Bourg-en-Bresse. Le 21, à Lons-le-Saulnier; nous y arrivâmes un peu tard, mais cela ne nous empêcha pas d'aller voir les superbes salines qui sont très belles et au nombre de trois; l'on travaillait à une quatrième, qui allait être bientôt finie.

Le 22, à Besançon, capitale de la Franche-Comté; elle est aussi bien fortifiée par ses remparts et la rivière qui passe au pied; le 23, à Belfort; on y parle déjà la langue allemande, cette petite ville est assez bien bâtie; les femmes y sont charmantes. Le 24, à Colmar; cette petite ville est extrêmement forte; il y a de très beaux remparts et de superbes avenues. Nous ne pûmes pas entrer en ville, vu que les portes étaient fermées; nous couchâmes dans le faubourg de Lyon. Le 25, à Strasbourg. Nous dînâmes à Schlestadt, ville assez considérable et bien fortifiée; nous entrâmes à Strasbourg, à 5 heures du soir; cette ville est très considérable; elle est d'une grandeur prodigieuse et très bien fortifiée; si elle était en état de siège,

il faudrait plus de cent mille hommes pour s'en emparer. Le 26, à Worms. Le 27, à Mayence; c'était le lieu de rassemblement de tous les officiers voyageant en poste pour l'armée. C'était le duc de Valmy qui était chargé de donner des ordres ultérieurs; nous nous rendîmes chez lui; il nous dirigea sur Wurtzbourg au quartier général du prince de la Moskowa, qui était chargé d'organiser le 3e corps de la Grande Armée. Le 28, nous y fîmes séjour. Le 29, nous prîmes le coche et allâmes coucher à Francfort. Je passais par cette ville pour la seconde fois, car dans la campagne de 1805 tout le corps d'armée de Hollande, commandé par le général en chef Marmont, y passa. Le 30, à Bischoffsheim, petite ville appartenant au prince Primat (1). Le 31, à Wurtzbourg, ville capitale du grand-duché de Bade. L'on travaillait à la citadelle qui était déjà en état de défense; la ville n'est pas très forte.

Enfin, le 1er avril, nous allâmes au quartier général du prince de la Moskowa pour y recevoir notre destination; nous étions plus de deux cents officiers, sur lesquels il n'y en eut qu'un bien petit nombre de placés. L'on travaillait au tableau du classement des officiers. Je fus momentanément placé à l'état-major de la place pour y remplir par intérim les fonctions d'adjudant-major de place. Le 2, j'allai loger avec le commandant de la place. Le 7 au soir, je reçus mon ordre de classement pour entrer dans le 139e régiment comme lieute-

(1) Charles, baron de Dalberg, grand-duc de Francfort.

nant; ce fut ce soir-là que j'eus le plaisir de trouver deux de mes pays, l'un nommé Dufeu, et l'autre Heusard, que je connaissais fort bien, et un troisième, nommé Maucourt, que je n'avais pas encore eu le plaisir de voir; enfin, je les conduisis à mon logement où nous bûmes le vin blanc. Comme il était très tard, je n'eus que très peu de temps pour m'entretenir avec eux. Vous pouvez bien vous imaginer quelle fut notre conversation!

Le 8, à 5 heures du matin, nous nous mîmes en route et allâmes coucher à Volkach où était le quartier général de la division; ils nous dirigèrent sur notre régiment cantonné à Salz; le 9, à Salz; en arrivant, nous allâmes rendre visite à notre nouveau colonel qui nous plaça chacun dans notre compagnie. Je fus placé dans la 4e compagnie du 2e bataillon. Le 10, je partis pour la joindre à Stocken où elle était cantonnée. En arrivant, j'allai rendre visite au commandant du bataillon dont j'allais faire partie. Le 11, il me fit reconnaître dans mon nouveau grade et j'entrai dans ma nouvelle compagnie. Le 15, toutes les armées se mirent en mouvement pour se porter sur la ligne (1); le 15, à Schweinfurt, où tout le corps d'armée s'assembla; le 16, nous allâmes loger dans des petits villages par deux, trois et quatre compagnies ensemble, suivant la force des villages. Le 17, nous fûmes encore logés dans la campagne. Le 18, nous fûmes logés dans un grand village à 2 lieues, sur

(1) C'était là le début de la terrible et glorieuse campagne de 1813.

les côtés de la route; les paysans nous apportèrent la nouvelle qu'on avait vu quelques cosaques à une demi-lieue de là; de suite, on forma des avant-postes tout autour du village. Ce jour-là, je fus commandé de garde et placé tout à fait à l'avant-poste, sur la route où on disait les avoir vus. S'il eût fait beau temps, j'aurais passé une superbe garde, car je n'aperçus pas un chat; mais il tomba de la neige une partie de la nuit, et le matin, elle se changea en pluie.

Cette nuit-là, j'eus le plaisir d'avoir un superbe prunier qui me servit de ciel de lit, et la mère de tout le genre humain m'offrit un vaste lit. Le 19, toute la division fut encore logée dans des petits villages et hameaux. Le 20, à Meiningen, petite ville située dans des gorges; au-dessus de la ville, il y a un vieux fort qui est tout démoli, il n'offre plus que des ruines. Le 21, à Gotha; cette ville est très belle, et elle est située dans un très bon pays; c'est un prince saxon qui la gouverne; nous y trouvâmes la Garde du roi de Saxe et celle de l'Empereur des Français. Nous fûmes très bien reçus dans cette ville; les habitants manifestèrent beaucoup de joie en nous voyant, car ils nous regardèrent comme leurs libérateurs, puisqu'il est vrai que les cosaques étaient déjà entrés en ville et avaient pris plusieurs grenadiers de la Garde. Cette ville est embellie par de superbes avenues; il y a de très belles promenades, le château du prince qui est de toute beauté et un superbe jardin situé au midi de la ville. Le 22, à Erfurt; cette ville est très grande; elle est située dans une surperbe plaine; l'on tra-

vaillait à la citadelle; elle commençait à être dans un état respectable. Le 23, nous y laissâmes nos magasins, car nous étions déjà près de nos ennemis; ils n'étaient qu'à 5 lieues de la ville, ainsi il était temps de se tenir sur ses gardes.

Le 24, nous fûmes logés dans un gros village situé dans des montagnes très escarpées; le 25, le 2e bataillon, dont je faisais partie, fut commandé pour aller en découverte sur la route de Weimar. Nous partîmes à 5 heures précises du matin; il tombait de la neige, il faisait un temps affreux; nous marchâmes jusqu'à midi, à travers champs, haies et buissons; l'on ne voyait même pas à 10 pas devant soi; à chaque instant nous croyions rencontrer l'ennemi; à midi, nous campâmes devant un petit village et une partie de la compagnie de voltigeurs gravit une grande montagne et se porta sur le haut pour voir si l'on apercevrait l'ennemi. Le soir, n'ayant rien apercu, nous vînmes joindre le régiment et coucher à la ville. Le 26, nous allâmes coucher dans des petits villages en avant de Weimar.

Ce jour-là, il fit très chaud; le 27, nous allâmes à la grande manœuvre; toute la division y était; le 28, nous allâmes loger à 3 lieues de Kambourg dans de petits villages. Ce fut là que nous entendîmes le premier coup de canon qui ne nous parut pas très éloigné; de suite on cria : « Aux armes! » et nous nous tînmes sur nos gardes pendant deux heures. Nous envoyâmes à la découverte, mais nous trouvâmes une ligne en avant de nous. Nous rentrâmes dans nos logements et allâmes nous coucher. Le 29, nous allâmes nous ranger en bataille devant

Naumbourg; de là, nous aperçûmes quelques colonnes ennemies; notre cavalerie se porta en avant avec deux régiments d'infanterie légère, commandés par le général Souham (1); nous suivîmes le mouvement et allâmes nous former en colonnes aux portes de la ville. Nous nous trouvâmes vingt mille hommes formés en haie de chaque côté de la route. L'Empereur ne tarda pas à passer avec une partie de sa Garde; il arrivait à l'armée; nous ne l'avions pas encore vu depuis le passage du Rhin (2); aussi le canon ne tarda pas à se faire entendre; nous en aperçûmes la fumée un instant après que nous eûmes dépassé la ville. Alors nous dîmes : « Napoléon est arrivé, tout ira bien. »

Sur les 6 heures du soir, le canon commençait à redoubler et la fusillade ne tarda pas à s'engager; aussi les ennemis ne tardèrent pas à nous céder la ville; à 9 heures, nous en étions maîtres. L'Empereur y établit son quartier général dès le même soir (Weissenfels, nom de la ville qui fut prise le soir (3).

(1) Le général de division Joseph Souham, comte de l'Empire, né en 1760 à Lubersac (Corrèze), où il est mort en avril 1837.

(2) Napoléon, qui avait quitté Saint-Cloud, le 15 avril, à 4 heures du matin, était arrivé le 16 au soir à Mayence où il avait séjourné plusieurs jours. Arrivé le 25 à 9 heures du soir à Erfurth, où il se trouva à la tête de son armée, il en était reparti le 28 au matin. Passant par Weimar, il était ensuite monté à cheval et avait fait sa première marche militaire. Il avait couché à Eckartsberga. Le lendemain 29, jour du premier engagement, au passage de la Saale, il était à Naumbourg. Le soir même l'armée entrait de vive force à Weissenfels.

(3) Ce beau combat de Ney à Weissenfels fut illustré par la vaillante conduite des jeunes conscrits de 1813 devant les masses de la cavalerie russe et prussienne. « Ces enfants, écrivit le maré-

Ce jour-là, nous couchâmes au bivouac, dans un bois de taillis; à peine pouvions-nous entrer dedans, tant il était épais; ce fut déjà le commencement de nos peines; sans pain, ni viande, ni vin, couchés sur la fougère, et la pluie sur les reins toute la nuit, voilà quelle était notre situation. Le 30, nous nous portâmes en avant de notre position et allâmes camper devant la ville. Ce jour-là, on ne fit rien, ni d'une part, ni de l'autre; les manœuvres furent les travaux de la journée. Le 1er mai, toute notre armée se mit en mouvement.

Dès 5 heures du matin, l'on voyait dans le lointain blanchir les armes de nos colonnes qui se succédaient en se portant en avant. Sur les 11 heures, nous passâmes la Saale et dépassâmes la ville; nous allâmes nous emparer des hauteurs; bientôt nous aperçûmes de fortes colonnes ennemies qui, au fur et à mesure que nous avancions, battaient en retraite; ce jour-là, ils ne nous présentèrent que de la cavalerie et quelques tirailleurs; mais bientôt ils nous firent face et la canonnade ne tarda pas s'engager ainsi que la fusillade de nos tirailleurs qui se portèrent en avant en flanquant l'armée sur notre droite. Les premiers coups furent bien funestes pour l'armée, car ils blessèrent à mort le brave maréchal Bessières (1).

Sitôt que le combat fut engagé, S. M. l'Empereur Napoléon ne tarda pas à paraître; il passa au centre

chal à l'Empereur, sont des héros; je ferai avec eux tout ce que vous voudrez. »

(1) Bessières, duc d'Istrie, maréchal de l'Empire, commandant de la cavalerie de la garde dans cette campagne de 1813.

des colonnes de toute son armée; aussi fut-il accueilli avec joie; bientôt la gaieté se fit connaître dans tous les cœurs. Sa brave armée, animée du meilleur esprit, le reçut par les acclamations de « Vive l'Empereur, vive notre souverain! » Nous étions déjà sûrs de vaincre avant de voir le résultat de la journée. Notre espérance ne fut pas vaine, car le soleil ne fut pas caché à l'horizon que nous étions maîtres du champ de bataille. Aussitôt les colonnes ennemies disparurent et nous prîmes position. Les pertes ne furent considérables ni d'une part ni de l'autre (1).

Le 2, au matin, il faisait un temps doux et serein qui annonçait une journée de repos pour toute l'armée. Car nous ne devions pas attaquer ce jour-là. Nos soldats étaient au bois, à la paille, et mettaient la soupe sur le feu; enfin ils nettoyaient et réparaient les baraques et l'Empereur ne devait attaquer que le 3, quand tout à coup une armée formidable de Russes et de Prussiens marchèrent à grands pas sur nous; bientôt les soldats arrivèrent de toutes les parts au bruit du canon et nous nous formâmes en colonnes serrées en nous portant en avant; dans un instant, nous fûmes contraints à

(1) Ce combat du 1er mai à Poserna, qui coûta la vie au brave Bessières, fut plutôt une affaire d'avant-garde. Napoléon vit avec joie ses conscrits assaillis par des charges réitérées de cavalerie, les repoussant avec une imperturbable bonne humeur, et abattant devant leurs rangs trois ou quatre cents cavaliers ennemis. On finit cette journée à Lutzen même, dans cette plaine fameuse que Gustave-Adolphe avait illustrée par sa victoire et sa mort, que Napoléon, le lendemain, devait rendre plus célèbre encore.

nous former en carré, en nous disposant contre la cavalerie. Cette bataille de Lutzen, à jamais mémorable, près de la rivière Elster, fut commencée à 10 heures et demie du matin (1). Ce fut le 3ᵉ corps d'armée (fort de trente mille hommes et commandé par le prince de la Moskowa); le général Girard commandait notre division (10ᵉ), il fut grièvement blessé, et le prince aussi; le général Van de Gelder (2) commandait notre brigade, qui éprouva ce choc si terrible et si désastreux; dans un instant, notre régiment fut mis en désordre, car une grêle de mitraille, balles, obus et boulets eut bientôt couvert le champ de bataille de morts et de mourants; nous marchions contre des masses considérables d'hommes, et un grand nombre de pièces de canon, embusquées dans un gros village, qui fut par la suite d'un aspect effrayant; à 8 heures du soir, ce malheureux village de Kaya (3) n'offrait plus que des flammes. Enfin, quatre fois nous fûmes en désordre, et quatre fois nous marchâmes à la charge sur ce maudit village; à la quatrième charge, Napoléon et toute sa suite parurent au centre

(1) « Cette bataille de Lutzen, journée mémorable du 2 mai 1813, dit M. Thiers, l'une des dernières faveurs accordées par la fortune à nos armes. » Napoléon se leva dès 3 heures du matin pour donner ses ordres et dicter une multitude de lettres. Il ne monta à cheval qu'à 10 heures.

(2) Van de Gelder (Antoine Baudouin Gisbert), baron puis vicomte, né en 1774, mort en 1825.

(3) Pour tous les détails de ces terribles combats autour de Kaya où la division Girard, en particulier, souffrit de si grandes pertes, consultez le livre XXX (Lutzen et Bautzen) de l'*Histoire de l'Empire* de Thiers.

de nos masses; malgré toute la foudre qui tombait sur nous, il ne laissa pas que de s'arrêter au centre, où il dit à notre colonel : « Quel est ce régiment? » — « Sire, c'est le 139e de ligne. » — Qu'avez-vous fait de votre aigle? — Sire, il est en sûreté. » L'Empereur dit aussitôt : « Ralliez votre régiment, la bataille est à nous. » Au même instant, un de ses gardes, qui était à côté de lui, tomba mort à ses côtés, tué d'un coup de boulet. Je ne sais même pas s'il s'en aperçut, car il était en conversation, en prenant de temps à autre sa prise de tabac. Au même instant, il se porta sur l'aile droite de l'armée. Bientôt on entendit un redoublement de canon et une fusillade des plus importantes; à 10 heures du soir, le canon se faisait encore entendre, mais dans le lointain. Les armées russe et prussienne étaient en pleine déroute; si notre cavalerie eût été formée et présente à l'affaire, leurs armées étaient perdues. Nous ne pûmes pas les poursuivre assez vigoureusement, vu le peu de cavalerie, car nous n'avions à leur opposer que des masses d'infanterie (1). Enfin cette bataille fut des plus brillantes pour l'armée française, puisqu'il est vrai qu'elle fut mise au-dessus des batailles d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland et de la Moskowa.

Le lendemain, j'allai visiter le champ de bataille; de ma vie, je n'avais vu champ de bataille jonché de morts comme celui de Lutzen. Nous eûmes ce jour-là notre colonel qui fut blessé, le major idem,

(1) On ne sait que trop combien l'absence de cavalerie, dans cette campagne de 1813, empêcha l'Empereur de recueillir le fruit de ses victoires.

deux chefs de bataillon tués sur le champ de bataille et deux blessés, trente-deux officiers hors de combat, morts ou blessés, quatorze cents soldats hors de combat, morts ou blessés. Notre perte s'élevait à douze mille hommes tués ou blessés et six cents prisonniers. Les Russes et les Prussiens avaient quinze mille tués ou blessés et deux mille prisonniers. Enfin, le 3 mai au matin, tout avait disparu; l'on n'entendait plus aucun bruit de canon. L'Empereur et toute sa garde étaient à la poursuite de l'ennemi; comme notre corps d'armée avait considérablement souffert à la bataille, il fut laissé en observation et nous nous portâmes en avant du village de Lutzen, sur la route de Leipzig où l'ennemi avait laissé quelques escadrons de cavalerie en observation; nous passâmes à côté d'un mausolée élevé à l'endroit même où fut tué Gustave-Adolphe, roi de Suède.

Le 4, au matin, nous marchâmes sur Leipzig, où, sur les 10 heures du matin, nous trouvâmes les avant-postes des cosaques. De suite, l'on fit porter deux compagnies de voltigeurs à leur poursuite, et la fusillade ne tarda pas à s'engager; cette fusillade fut soutenue par des hussards prussiens qui évacuèrent bientôt le terrain; à 2 heures de l'après-midi, nous étions maîtres de la ville. Nous allâmes prendre position à une lieue et demie de la ville, sur la route de Wittenberg, et nous passâmes l'Elster; le 5, à une heure de l'après-midi, le prince de la Moskowa vint passer la revue de son corps d'armée; il avait reçu l'ordre de S. M. l'Empereur Napoléon de proposer les militaires qui

s'étaient distingués le jour de la bataille. Le jour de cette revue, je fus porté pour passer capitaine, car l'on m'avait donné le choix de prendre la décoration de chevalier de la Légion d'honneur ou le grade de capitaine; je préférai le grade de capitaine à la décoration; je fus compris sur les états pour passer capitaine. Les états de l'avancement ne furent pas faits dans les formes prescrites et furent rejetés par le major général, prince Berthier. Les décorations vinrent et l'avancement resta là; les propositions furent renvoyées. Le 6, nous nous portâmes en avant sur la route de Dresde par les chemins de traverse et les forêts afin de s'assurer de l'évacuation de l'ennemi. Le 7, nous rétrogradâmes sur Wittenberg, où nous prîmes position en avant d'un gros village. Le 8, à une heure de l'après-midi, nous nous mîmes en marche et nous nous dirigeâmes sur Torgau. Le 8, à 11 heures du soir, nous campâmes dans un bois; le 9, à 11 heures du matin, nous passâmes l'Elbe à Torgau, et allâmes prendre position à une lieue de la ville, sur la route de Berlin, où tout le corps d'armée vint se réunir. Le 10, nous restâmes en position; nous nous mîmes en marche le 11, à 7 heures du matin pour marcher sur Bautzen; le même jour, nous allâmes camper sous les hauteurs de Luckau; le 14, au matin, nous avions ordre de faire nettoyer les soldats pour en passer la revue à 2 heures de l'après-midi; nous reçûmes l'ordre à 9 heures pour partir à 10.

Ce jour-là, nous allâmes bivouaquer en avant de Kalau; le 16, une grande partie de l'armée alla

prendre position dans la plaine de Hoyerswerda, où nous restâmes jusqu'au 18. Le 19, nous étions à 8 lieues de Bautzen; entre cette ville et Hoyerswerda, il y eut une division italienne qui fut surprise dans son camp; la majeure partie des soldats étaient à la maraude; aussi furent-ils taillés en pièces, car ils n'eurent pas le temps de se rassembler; ils furent presque tous tués; le champ de bataille était jonché de morts; le 20, nous marchâmes sur Bautzen où il se préparait une grande bataille; pour le 21 l'ennemi avait de forts retranchements situés dans une superbe plaine en avant de la ville; le 20, vers une heure de l'après-midi, le canon commença à se faire entendre (1); il y eut une assez vive canonnade tout le restant de l'après-midi; la fusillade fut aussi très vive tout le restant de la journée. Nous arrivâmes en face de l'ennemi, nous campâmes devant Klix, et le lendemain nous passâmes la Sprée (rivière) sur les 7 heures et demie du soir; de suite, nous nous mîmes en bataille et montrâmes aux ennemis des masses considérables; ils nous tirèrent quelques coups de canon et d'obus; ensuite ils se retirèrent dans la plaine où ils prirent position pour le lendemain donner une grande bataille, ce qui ne manqua pas.

Le 21, à 4 heures du matin, la plus vive canonnade et la plus vive fusillade s'engagèrent; à

(1) Commencement de la bataille de Bautzen, durant laquelle l'Empereur resta toute la journée sous le feu de l'ennemi et qui se continua le lendemain 21 mai par une seconde bataille, dans laquelle les formidables positions des Prussiens et des Russes furent emportées après avoir été vaillamment défendues.

11 heures du matin, nous étions maîtres d'un superbe mamelon, position très importante. Sitôt que nos troupes l'eurent dépassé, notre division alla couronner le mamelon; nous étions sur une éminence très haute d'où l'on pouvait découvrir une bonne partie de l'armée ennemie. Nous y restâmes en position comme armée de réserve jusqu'à 4 heures de l'après-midi où nous eûmes une division qui éprouva une espèce de petit désordre; une partie de l'infanterie et de l'artillerie s'en revinrent pêle-mêle dans la plaine; le prince de la Moskowa, qui, avec sa longue-vue, observait les mouvements de l'ennemi, vit cette espèce de déroute, fit de suite porter notre division en avant; nous marchâmes en colonne serrée, en bon ordre; nous opposâmes une ferme résistance aux colonnes ennemies qui s'avançaient contre nous; malgré les boulets et la mitraille, nous ne fîmes aucun signe de mouvement rétrograde. La droite de notre armée, où était Napoléon, ayant vu notre fermeté contre l'ennemi, s'avança vigoureusement, et bientôt l'ennemi fut en pleine déroute. Si nous avions eu de la cavalerie, qui malheureusement n'était pas encore arrivée, nous aurions pris vingt-cinq mille prisonniers; néanmoins, cette belle bataille fut très brillante et très avantageuse pour la France. Vers les 7 heures du soir, nous étions à Würchen. L'ennemi perdit dans la double affaire de Würchen et de Bautzen dix-huit mille hommes tués ou blessés, et trois mille prisonniers, et les Français douze mille. Nous couchâmes sur le champ de bataille pour y ramasser les blessés qui étaient très nombreux, et tout le fort

de l'armée se mit à la poursuite de l'ennemi (1).

Le 22, nous nous portâmes à une bonne demi-lieue en avant du champ de bataille, au-dessous d'un mamelon très élevé. Le jour de la bataille, l'empereur Alexandre et le roi de Prusse étaient sur le mamelon pour observer les mouvements de l'armée française. Le 23, à 6 heures du matin, nous nous mîmes en route pour marcher sur la Silésie.

Notre armée avait tous les jours des affaires d'avant-garde; ce jour-là, nous allâmes coucher sur les hauteurs de Gœrlitz; le 24, à 5 heures du matin, nous étions habillés en grande tenue pour être passés en revue par l'Empereur, mais des affaires d'avant-garde ayant été trop vivement engagées, il différa cette revue, et nous nous mîmes en route à 8 heures précises; nous passâmes la Neisse, petite rivière, et ce jour-là nous couchâmes à Waldau; la moitié du petit village est saxonne, et l'autre autrichienne. Nous étions tout à fait sur la frontière de la Bohême, où était une forte armée autrichienne en observation. Le 25, nous couchâmes en avant de Bunzlau, sur le territoire prussien; il est séparé du territoire de Saxe par la Bober, petite rivière qui prend sa source en Bohême. Le 26, nous allâmes bivouaquer au-dessus de Hainau, à l'orient de cette ville; au midi de cette ville fut hachée une division de notre armée par la cavalerie prussienne. Tous les soldats, étant à la maraude dans un village peu éloigné du camp, furent surpris. Il y en eut fort

(1) Dès le 22, Napoléon poussait, l'épée dans les reins, les coalisés sur l'Oder.

peu qui échappèrent à l'ennemi. Dans la nuit du 26 au 27, nous eûmes vers minuit un « hourra » qui mit l'épouvante dans une partie de l'armée; l'on entendit une fusillade aux avant-postes, mais ce fut un malentendu; une patrouille française, s'étant perdue, avait dépassé notre ligne, et, revenant sur ses pas pour rentrer au camp, nos avant-postes lui crièrent plusieurs fois : « Qui vive? » et comme il faisait un grand vent, ils ne répondirent point assez fort pour se faire comprendre; alors nos avant-postes crurent que c'était l'ennemi, et ainsi une fusillade s'engagea de part et d'autre, car la patrouille qui était perdue crut aussi qu'elle arrivait au camp de l'ennemi. Le 27, à Liegnitz; nous nous portâmes en avant sur la route de Breslau; nous prîmes position devant Grosbeckern, à une lieue de Liegnitz. Nous prîmes les armes sur les 6 heures de l'après-midi, pour le passage de l'Empereur qui se portait en avant avec sa Garde pour aller prendre Breslau capitale de la Silésie. Le 28, nous restâmes en position; le 29, nous campâmes en face de Neumarkt; le 30, nous y restâmes en position. Le 1er juin, nous nous mîmes en mouvement et nous marchions sur Breslau, quand, sur les 2 heures de l'après-midi, l'on arrêta notre marche; nous apprîmes qu'il y avait eu des pourparlers pour conclure un armistice et traiter de la paix, et que les hostilités venaient de cesser.

L'armistice fut conclu le 4 juin pour jusqu'au 20 juillet, si l'on ne s'arrangeait pas (1). Le 5, à

(1) « Cet armistice funeste du 4 juin, dit justement M. Thiers,

7 heures du soir, nous reçûmes l'ordre de partir le 6 à 4 heures du matin pour aller prendre nos cantonnements sur la rive gauche de la Katzbach, petite rivière; il fut défendu de part et d'autre de la passer sous peine de mort (1). Le 7, nous arrivâmes à Liegnitz et allâmes prendre position au-dessus d'un petit village nommé Pfaffendorf. Nous restâmes au bivouac jusqu'au 14 et le 15 nous fûmes cantonnés dans ce malheureux village par huit, dix et douze dans chaque maison; encore étaient-elles toutes dévastées; l'on n'était pas capable d'y trouver des vivres pour vingt personnes; nous avions pour toutes ressources le pain et la viande, encore étaient-ils très mauvais. Voilà les beaux cantonnements qu'on nous avait réservés après une campagne aussi pénible! Le 17, on traça un camp de plaisance au-dessus et à l'ouest de Pfaffendorf; de suite, l'on y travailla; l'on fut au bois, on coupa les seigles, quoique bientôt mûrs, pour couvrir les baraques. Le 21, nous reçûmes pour récompenser cette campagne soixante-six décorations de la Légion d'honneur auxquelles je devais avoir part, si je n'eusse opté pour le grade de capitaine, car le choix m'en fut donné.

Le 22, à une heure de l'après-midi, je fus com-

fut un des plus grands et déplorables malheurs de Napoléon. » Ce fut là la fin de la première campagne de Saxe, dite campagne du printemps. L'armistice devait s'étendre jusqu'au 20 juillet, avec six jours de délai entre sa dénonciation et la reprise des hostilités, donc jusqu'au 26 juillet, ce qui faisait près de deux mois.

(1) La Katzbach fut adoptée pour ligne de démarcation entre les deux armées.

mandé pour aller en détachement à Grossbeckern, situé entre Neumarkt et Liegnitz, pour empêcher toute espèce de communication avec l'ennemi. Le 23, toute la division alla prendre position au camp; de suite les baraques furent occupées. Le 26, à 7 heures du soir, je reçus ordre de me rendre au camp le 27 pour être passé en revue par le prince de la Moskowa (Ney). Le 27, nous fûmes passés en revue conformément aux ordres du maréchal; après la revue, je ne retournai point à mon poste; je fus remplacé par un lieutenant du régiment et je restai au camp.

Le 15 juillet, nous reçûmes un détachement fort de deux cent cinquante et quelques hommes, venant de la Hollande, qui furent de suite placés dans chaque compagnie; les compagnies devinrent fortes de quatre-vingts hommes, le régiment était de dix-huit cent vingt hommes. Notre division, la 10e, était composée des 139e, 140e, et 141e régiments de ligne, un bataillon du 5e léger et un bataillon du 12e léger, et du 10e régiment de hussards, le tout formant huit mille et quelques cents hommes. L'armée de Silésie se composait des 3e, 5e et 11e corps d'armée, formant un total de cent mille hommes (1). Le maréchal Ney commandait en chef, le comte Lauriston commandait le 5e corps, et le duc de Tarente le 11e. L'armée alliée était forte de cent trente mille hommes.

Le général Jomini (2), chef de l'état-major du

(1) Les désastres subis presque au même moment par l'armée de Silésie empêchèrent Napoléon de recueillir les fruits de sa victoire de Dresde.

(2) Le général Jomini, Suisse de naissance, mécontent de

prince de la Moskowa, déserta dans le mois de juillet et emporta avec lui le plan de campagne du prince; c'est ce qui mit ce dernier dans de grandes inquiétudes. Il fallut de suite tracer un nouveau plan pour empêcher l'ennemi de connaître nos dispositions. Le 5 août (1), nous eûmes un ordre de l'armée que la féte de Napléon serait fêtée le 10 août au lieu du 15, vu la reprise des hostilités. Toutes les dispositions étaient prises pour que l'armée, le 16 au matin, fut prête à prendre position en cas d'attaque, ce qui arriva. Toute l'armée se mit en mouvement et vint prendre position sur les hauteurs de Hainau; notre cavalerie, qui soutenait la retraite, fut aussitôt attaquée. L'affaire ne fut pas conséquente; nous n'eûmes pas plus de soixante-dix hommes hors de combat (2); le 17,

l'Empereur et du prince major général, passa aux Russes durant l'armistice, mais sans emporter, comme on l'a dit et redit, des plans qu'il ignorait.

(1) Dans les entretiens orageux et célèbres de Dresde entre Napoléon et M. de Metternich, l'Empereur avait arraché à celui-ci une prolongation de l'armistice jusqu'au 10 août (avec prolongation jusqu'au 17 pour la reprise des hostilités), seule chose à laquelle il tint, dans l'intérêt de ses préparatifs militaires. Devant l'échec des négociations, l'Autriche proclama son adhésion à la coalition le 10 août. Dans la nuit du 15 au 16 août l'Empereur quitta Dresde plein de confiance dans ses conceptions pour la seconde partie de la campagne de 1813. Il prit le cours de l'Elbe pour ligne de défense. Les hostilités recommencèrent aussitôt.

(2) C'était l'armée prussienne de Silésie du général Blücher, qui venait d'entrer en campagne en envahissant, dès le 15, le pays neutre qu'elle aurait dû respecter jusqu'au 17, ce qui constituait une violation du droit des gens. Cette armée en fut du reste punie d'abord par une perte d'environ huit mille hommes.

nous campâmes dans un petit bois situé au nord de Hainau; le 18, nous nous mîmes en retraite sur Bunzlau, et le 19 au matin, nous campâmes au-dessus d'un petit village situé entre Hainau et Bunzlau, où l'on s'attendait à passer la journée tranquille.

Les soldats s'occupaient à établir des baraques et à faire la soupe, quand tout à coup nous entendîmes le canon; de suite l'on cria : « Aux armes! » et la canonnade et la fusillade s'engagèrent le plus vigoureusement possible. Il était une heure de l'après-midi; nous étions une division du 3ᵉ corps composée de cinq mille et quelques cents hommes et nous avions à combattre un corps prussien de vingt-cinq mille hommes. Nous restâmes depuis une heure jusqu'à 4 heures sans perdre un pouce de terrain. Notre général, étant resté trop longtemps en position, ne s'aperçut point de la manœuvre de l'ennemi, vu que le pays était trop couvert et nous avions trop peu de monde pour pouvoir le faire éclairer. Sur les 4 heures, nous nous trouvions tout à fait dans le fer à cheval; de suite, le général ordonna la retraite qui fut faite dans le plus grand ordre; nous battions en retraite par échelons, en nous arrêtant successivement pour faire des feux de bataillon sur l'ennemi. Nous allâmes couronner un mamelon qui était très élevé; nous y avions trois bataillons; nous y fîmes une forte résistance, mais nous fûmes cependant contraints d'abandonner la position, après une perte de quelques officiers et soldats. Ce fut à cette affaire que mon capitaine eut un bras emporté; la compagnie était rangée en bataille au moment où il reçut sa blessure; aussitôt

qu'il fut sorti du créneau, j'allai prendre sa place et je commandai la compagnie comme capitaine; les trois pièces de canon braquées sur la compagnie dont je prenais le commandement, et par lesquelles mon capitaine avait été blessé, tirèrent encore quelques coups sur le même point; plusieurs soldats en furent atteints à mes côtés; il était temps que nous changeassions de position; quelques voltigeurs envoyés en tirailleurs vinrent nous avertir que l'ennemi entourait notre position et que bientôt nous allions être bloqués; de suite, le mouvement rétrograde s'effectua dans le plus grand ordre; nous fîmes de beaux feux de bataillon en nous retirant, ce qui fut bien meurtrier pour nos ennemis; cependant, si la journée eût été plus longue et que le soleil ne se fût point caché à l'horizon, ils auraient fini par nous prendre; pour comble de bonheur, une division française campée sur notre passage de retraite nous tira quelques coups de canon, croyant que nous étions l'ennemi; aussitôt nous envoyâmes un parlementaire pour nous faire connaître; aussitôt ils cessèrent leurs feux et nous allâmes les rejoindre. Nos ennemis cessèrent leurs feux et allèrent prendre position. Notre perte s'élevait à trois cent soixante-sept hommes tués ou blessés; mon capitaine et deux autres moururent des suites de leurs blessures; nous eûmes vingt-deux officiers hors de combat.

Le 20, nous continuâmes notre retraite et nous campâmes entre Bunzlau et Gœrlitz (1). Le 21, il

(1) Où Napoléon, revenant des défilés du *Riesen-Gebirge* sur la frontière de Bohême, était arrivé ce même jour et où il avait

faisait un grand brouillard; nous fîmes des manœuvres toute la journée; nous étions tout à fait sur la frontière de la Bohême; nous observions la marche des Autrichiens; le soir, nous nous portâmes en avant et allâmes prendre position sur les hauteurs de Bunzlau; l'ennemi occupait la ville, quand tout à coup nous vîmes dans la plaine l'Empereur et toute sa cavalerie qui débouchaient par les gorges de la Bohême : aussitôt l'attaque commença. Nous marchâmes à grands pas sur l'ennemi, et dans un instant nous fûmes maîtres de la ville. Les ennemis étaient poursuivis de si près qu'une colonne de quinze cents hommes n'eut pas le temps de former son carré; elle fut enfoncée par notre cavalerie et faite prisonnière. Le 22, nous prîmes position dans la petite plaine où nous avions eu l'affaire du 19. L'Empereur emmena avec lui le maréchal Ney, et le duc de Tarente prit le commandement en chef des trois corps d'armée; le général Souham eut le commandement du 3e corps, le général Albert (1) la 10e division (2). Le 23, nous

appris l'entrée en campagne déloyale de l'armée de Blücher dès le 15. Cette armée se dirigeait vers la rivière Bober. « Sur-le-champ, dit M. Thiers, Napoléon mit en mouvement sa cavalerie et trois divisions de sa garde, laissant les autres à Gœrlitz, pour être le lendemain 21, sur la Bober. Avec le secours qu'il apportait ainsi au maréchal Ney, il allait avoir cent trente mille hommes et c'était plus qu'il ne fallait pour faire repentir Blücher de sa témérité et de sa déloyauté.

(1) Albert (Joseph-Jean-Baptiste), né à Guillestre (Hautes-Alpes), le 28 août 1771, mort à Offenbach près Francfort, le 7 septembre 1822; général de brigade, le 12 janvier 1807; général de division, le 21 novembre 1812.

(2) « Napoléon, dit M. Thiers, qui prévoyait de rudes batailles,

campâmes au nord et sur les hauteurs de Hainau ; le 24, nous restâmes en position.

Le 25, au matin, il y eut une proclamation faite à l'armée, annonçant que le 26 nous devions avoir trois batailles rangées, qui devaient décider du sort de la France, une sous les murs de Dresde, l'autre sous ceux de Berlin, et la troisième sous ceux de Goldberg et sur la Katzbach (rivière). Le 25, nous partîmes et campâmes devant Liegnitz ; le 26, sur les 10 heures, nous entendîmes le canon et la fusillade; tout annonçait une brillante journée (1).

résolut d'emmener le maréchal Ney avec lui et de confier le 3e corps au général Souham. De la sorte il n'allait rester sur ce point qu'un maréchal, Macdonald, chef du 11e corps, et deux lieutenants généraux, Lauriston et Souham, chefs des 5e et 3e corps. Napoléon donna à Macdonald, commandant supérieur de cette armée, pour mission principale de défendre la Bober contre Blücher, en tenant ses troupes légères entre cette rivière et la Katzbach, ensuite d'intercepter les routes qui vont de la Bohême en Prusse, afin d'empêcher les détachements que l'ennemi pourrait diriger vers Berlin, contre le maréchal Oudinot. »

(1) C'était aussi ce jour-là la première journée de la bataille de Dresde! Les combats malheureux que raconte notre héros et qui furent livrés au même moment sur la Bober et la Katzbach par Macdonald à Blücher, qui le surprit, atténuèrent de beaucoup, je l'ai dit, l'effet de la brillante victoire de Napoléon à Dresde. « Pressé, dit M. Thiers, d'exécuter les instructions de l'Empereur et craignant de perdre les avantages de l'offensive, Macdonald avait mis ses trois corps en mouvement le 26 août. Le général Blücher s'était jeté sur la division Charpentier et la cavalerie Sébastiani, et les avait culbutées du plateau de Janowitz. Cet accident entraîna la retraite de toute l'armée de Silésie, qu'une pluie torrentielle de plusieurs jours rendit désastreuse. La division Puthod fut prise et détruite. Le maréchal Macdonald, réduit de soixante-dix mille hommes à cinquante mille, rétrograda sur la Bober. En même temps Oudinot, à la suite de la défaite de Gross-Beeren, se voyait forcé de se retirer sur Wittenberg. C'est

Sur les 6 heures et demie, nous n'entendîmes plus le canon que dans le lointain, présage d'une retraite précipitée pour notre armée, ce qui ne manqua pas; aussitôt le général Albert reçut l'ordre du général en chef du 3ᵉ corps, Souham, de se porter en avant pour faire faire diversion à l'armée ennemie, qui était à la poursuite de notre 5ᵉ corps d'armée qui venait d'éprouver un choc bien désastreux; aussitôt nous nous portâmes en avant; nous descendîmes dans un fond où il y avait une petite plaine située sur le bord de la Katzbach que nous passâmes aussitôt; nous la passâmes au gué de Schmöchvitz et nous gravîmes les hauteurs qui encaissent la Katzbach; nous avions eu à ce passage de l'eau jusqu'à la ceinture. De là, nous allâmes, pour monter à la charge, sur une petite montagne où il y avait des pièces embusquées qui ne tardèrent pas à tirer sur nous; elles étaient gardées par des colonnes de cavalerie et d'infanterie assez considérables; bientôt nous fûmes contraints de battre en retraite et de repasser la rivière (Katzbach). Il y avait à peu près deux heures qu'il tombait de la pluie; la rivière était déjà grossie d'un

la connaissance de ces graves échecs qui, le 28 août, avait ramené Napoléon, victorieux la veille, de Pirna sur Dresde, et avait détourné son attention de Kulm où Vandamme se fit écraser et prendre le 30. Ce dernier désastre, ajouté aux échecs de Macdonald et d'Oudinot, releva les alliés de leur grande défaite de Dresde, leur rendit l'espérance et la victoire et annula en un moment pour Napoléon le souvenir et tout le fruit des éclatantes journées des 26 et 27 à Dresde. Nous allons, dans le récit du capitaine Robinaux, lire ces malheureux événements de l'armée de Macdonald sur la Katzbach et la Bober.

tiers et très rapide quand nous la passâmes; si nous avions retardé d'une demi-heure, nous étions tous au pouvoir de l'ennemi. Dans cette affaire, nous perdîmes notre major (Moutin); il eut la cuisse emportée d'un coup de boulet; il mourut de ses blessures une heure après. Nous prîmes position sur un petit plateau situé sur le bord de la rivière; la nuit me parut bien longue, car il tomba de la pluie toute la nuit; couché sous un prunier, ayant passé dans l'eau jusqu'à l'estomac, peut-on trouver un sort plus malheureux!

Le matin du 27 (1), sur le point du jour, nous nous mîmes en mouvement; plus de six cents soldats restèrent au pouvoir de l'ennemi, n'ayant pas eu le courage ou pour mieux dire la force de se mettre en route; un général, qui s'occupait de les faire mettre en route, fut pris avec eux. Le soleil n'était pas encore apparu que nous avions été chargés par une troupe de cosaques qui nous firent quelques prisonniers même jusque dans nos rangs; nous n'avions pas un homme de cavalerie à leur opposer et nos armes étaient hors d'état de faire feu. Un aide de camp, envoyé sur-le-champ, alla trouver le général de la cavalerie, Sébastiani, pour nous faire envoyer du secours; il nous vint trois cents hommes de grosse cavalerie qui eurent bientôt chassé les cosaques; s'ils eussent tardé une demi-heure, je crois que nous eussions perdu une partie de notre artillerie. Nous étions dans une plaine un peu aride, de la terre glaise très forte; nous

(1) Seconde journée de la bataille de Dresde.

étions obligés de mettre les chevaux du caisson pour sortir la pièce et de revenir ensuite avec les deux harnais chercher le caisson, et tout cela à distance d'un demi-quart de lieue.

Toute l'armée se mit en mouvement le 27, à 10 heures du matin, et se retira sur Hainau, ayant marché toute la journée dans la boue jusqu'au jarret, et la pluie sur le dos; nous prîmes position dans un petit bois situé au couchant de Hainau, où les trois corps d'armée se réunirent. Nous passâmes la nuit exposés à la rigueur du temps, sans paille et avec défense de faire du feu, n'ayant aucune espèce de vivres depuis vingt-quatre heures. Le 28 au matin, il fallut se remettre en route; la pluie n'avait pas encore cessé, nous marchâmes toute la journée et allâmes camper sur les hauteurs de Bunzlau dans un bois, sans paille et sans vivres. Sitôt que nous eûmes pris position, je fus commandé de garde et envoyé à l'avant-poste; les soldats coupèrent du bois et l'on fit un peu de feu; la pluie dura toute la nuit et ne cessa que le 29 à 11 heures du matin. Le 29, nous fîmes un petit mouvement de 200 à 300 pas, en changeant de position; nous y reçûmes un pain de 3 livres pour trois; depuis le 26 au matin jusqu'au soir au 29 nous n'avions pas reçu une once de pain, et pendant les trois jours la pluie sur le dos.

A 3 heures de l'après-midi, un courrier extraordinaire envoyé par l'Empereur vint prévenir le général en chef qu'il venait de remporter une victoire complète sous les murs de Dresde, capitale de la Saxe, et que les armées russe et autrichienne

étaient en pleine déroute, et avaient laissé vingt-sept mille prisonniers; leurs morts, blessés ou fuyards, étaient au nombre de trente-cinq mille, total : soixante-deux mille hommes hors de combat et un grand nombre de pièces d'artillerie restées sur le champ de bataille. Si les affaires que nous avions eues sur la Katzbach et sur l'Elbe en face de Berlin (1) eussent été aussi heureuses, la paix était assurée; nous eussions battu les puissances coalisées. La bataille de Dresde fut dirigée par Napoléon; celle de l'Elbe par le prince de la Moskowa (Ney) (2) et celle de la Katzbach par le général en chef Macdonald. Ces deux dernières batailles furent bien malheureuses pour la France (3). Le 30, à une heure du matin, on cria : « Aux armes! » à voix basse et de suite l'armée se mit en mouvement.

Nous traversâmes la ville de Bunzlau, comme le jour commençait à poindre et nous prîmes position sur les hauteurs de la ville, et au couchant; la 4e division du 3e corps forma l'arrière-garde et soutint la retraite. Cette division fut attaquée avec un acharnemement sans égal; elle était poursuivie si fort qu'un régiment prussien passant la Bober à gué se trouva péle-méle avec nos voltigeurs qui faisaient une fusillade terrible; ce régiment fut entièrement détruit, un grand nombre d'hommes furent faits prisonniers et les autres tués ou blessés.

La Bober avait été tellement grossie par les pluies

(1) Corps d'Oudinot.

(2) Erreur. C'était Oudinot. Ney fut envoyé pour remplacer celui-ci à la suite de la défaite de Gross-Beeren.

(3) Voir la note de la page 144.

qu'il ne fut pas possible de la passer à Waldau où l'armée vint camper, dans la plaine, sur les bords de la rivière; le 3e corps, qui avait le moins souffert, formant l'arrière-garde avec la cavalerie du général Sébastiani (le 4 septembre, il se trouvait derrière le Zobauer-Wasser). Le 31, nous prîmes position sur les hauteurs de Gœrlitz, et nous passâmes la rivière (la Neisse) où nous coupâmes tous les ponts; le soir, sur les 8 heures, on commanda les 3e et 4e compagnies et la compagnie des voltigeurs du même bataillon pour se porter à 3 lieues du camp en longeant la rivière, pour protéger un détachement de sapeurs destinés à couper un pont vers lequel l'ennemi se dirigeait pour passer. Nous marchâmes jusqu'à minuit et toute la nuit nous restâmes sous les armes; quand le pont fut coupé nous vînmes rejoindre notre camp, et aussitôt l'armée se mit en mouvement, le 1er septembre au matin, et vint prendre position sur les hauteurs de Reichenbach. Le 2 nous vînmes prendre position dans la plaine de Bautzen et au pied d'un gros mamelon où étaient l'empereur de Russie et le roi de Prusse le jour de la bataille de Bautzen. Le 2, nous traversâmes la plaine et campâmes sur les hauteurs situées à l'orient de la ville; à 2 heures de l'après-midi, nous eûmes ordre de nous tenir prêts à passer la revue de l'Empereur qui était à la ville avec toute sa Garde (1); sur les 3 heures, nous

(1) Les nouvelles de la retraite désastreuse de Macdonald étaient si inquiétantes que Napoléon, qui d'abord voulait s'établir avec ses réserves à Hoyerswerda, afin de pousser d'un côté le maréchal Ney sur Berlin, et de prendre de l'autre une position

l'aperçûmes et toute sa Garde qui marchaient à grands pas le long des montagnes de la Bohême; aussitôt l'ordre arriva de suivre le mouvement, et de suite nous nous portâmes en avant.

La Garde de l'Empereur attaqua l'ennemi avec une si vive force que l'ennemi fut obligé de se retirer en toute hâte sur Gœrlitz; le feu dura jusqu'à 10 heures du soir; nous campâmes dans un pré un peu en avant de la plaine; le 4, nous allâmes camper sur les hauteurs de Gœrlitz; le 5 et le 6, nous restâmes en position; le 7, nous battîmes en retraite et campâmes entre Bautzen et Reichenbach. Le 8, nous campâmes près de Bautzen; le 9, nous restâmes en position; le 10, nous nous reportâmes en avant; le 11 au matin, nous étions le long des montagnes situées sur la frontière de la Bohême, quand nous aperçûmes l'ennemi qui marchait sur nous; nous prîmes de suite des dispositions d'attaque et le feu commença; à 10 heures du matin, nous plaçâmes deux pièces de 12, avec lesquelles nous fîmes une ferme résistance. Nous combattîmes jusqu'à 3 heures de l'après-midi sans perdre un pouce de terrain. Sur les 3 heures et demie, nous nous mîmes en retraite par ordre de l'Empereur. Notre retraite s'effectua dans le plus grand ordre, quoique les ennemis nous poursuivissent assez rapidement; leurs tirailleurs vinrent à 200 pas de nos colonnes où ils nous tirèrent et blessèrent quelques hommes.

menaçante sur le flanc de Blücher, se vit forcé de se porter tout de suite sur Bautzen où il arriva le 4 septembre.

Ce jour-là nous passâmes la Sprée et vînmes camper au midi de Bautzen; le 12 nous restâmes en position; le 13, à 10 heures du matin, nous nous mîmes en marche pour faire notre retraite sur Dresde (1); à 4 heures de l'après-midi, nous débouchions dans la plaine de Neustadt, située à une lieue et demie de Stolpen, quand tout à coup une nuée de cosaques de la Crimée tombèrent sur nous; ils débouchèrent par une petite gorge sortant des montagnes de la Bohême; ils nous surprirent dans un fond où nous étions un peu encombrés par notre artillerie; aussitôt, nous dirigeâmes quelques

(1) « A peine Napoléon, dit M. Thiers, avait-il rétabli le maréchal Macdonald sur la Neisse, qu'une seconde apparition de l'armée de Bohême sur la chaussée de Peterwald le ramena à Dresde le 6 septembre. Il y apprit la défaite de Ney à Dennevitz et la défection d'une partie des Saxons. Pour la première fois, il commença à concevoir des inquiétudes sur sa situation. Après avoir, dans la journée du 8 septembre, poussé vivement les Prussiens et les Russes, afin de les rejeter en Bohême; après avoir, dans celles du 9 et du 10, tenté vainement de tourner l'ennemi par la vieille route de Bohême, ignorant qu'en ce moment les Autrichiens sont séparés des Prussiens et des Russes et pressé de réparer les échecs de ses lieutenants, il s'arrête et revient à Dresde. » C'est là le mouvement que nous suivons dans le récit de Robinaux. Le plan des coalisés consistant à courir sur les armées françaises dès que Napoléon s'en éloigne, et à se retirer dès qu'il arrive, à fatiguer ainsi ses troupes, et l'accabler lorsqu'on le jugera suffisamment affaibli, se réalise déplorablement pour nos armes. Les forces de Napoléon se trouvent réduites de trois cent soixante mille hommes de troupes actives sur l'Elbe à deux cent cinquante mille. En considération de cet état de choses il modifie ses dispositions et, entre autres, ramène Macdonald avec les 8ᵉ, 5ᵉ, 11ᵉ et 3ᵉ corps et Poniatowsky près de Dresde, le long de la Wennitz, à Stolpen, Drœbnitz, Schmiedefeld et Rachberg (c'est ce qu'on lit ci-dessus).

pièces sur eux pour soutenir notre retraite. Nous n'avions pas même un quart de notre armée de passée; la plus vive canonnade s'engagea et dura jusqu'à 9 heures du soir; toute notre armée passa sans éprouver de perte considérable; nous traversâmes un grand bois très touffu; à peine pouvions-nous y passer. Le 14, la division Rochambeau se battit toute la journée; le 15 au matin, la division Albert (10e) se porta en avant, notre régiment en faisant partie. Nous entrâmes dans le bois et nous nous battîmes toute la journée et nous fîmes quelques prisonniers.

Ce jour-là, les ennemis nous prirent un adjudant-major; nous restâmes toute la nuit en tirailleurs, chacun à son poste, et au pied d'un chêne; le lendemain, à 4 heures du matin, le feu recommença; le même jour, à 2 heures de l'après-midi, le 3e bataillon vint nous remplacer et nous rentrâmes au régiment qui était campé sur les derrières de l'armée, vu que nous avions cinquante hommes par compagnie de garde au grand parc de réserve. Le 17, à 10 heures du matin, le colonel demanda un officier de bonne volonté pour aller à Dresde faire des achats pour les musiciens et tambours; je me présentai de suite et je fus envoyé en mission. Nous étions à 4 bonnes lieues de Dresde; je traversai l'armée du prince Poniatowsky qui était campée sur les hauteurs de Stolpen et me rendis à Dresde le même jour; c'est là que je vis le champ de bataille et les fameux débris de la journée du 27 août, bataille livrée par l'Empereur contre les Russes et les Autrichiens; il remporta une victoire

complète, et soixante-deux mille hommes hors de combat. La ville de Dresde est la capitale de la Saxe; elle est très bien fortifiée et fort bien bâtie; il y a de très belles rues, dont la majeure partie sont tirées au cordeau; la Garde de l'Empereur y était logée à l'époque du 17 septembre et avait ordre de partir pour Pirna.

Comme je remplissais ma mission à Dresde, il se fit une promotion dans différents grades, à laquelle il fut question de moi pour être promu au grade de capitaine; mais une de ces âmes charitables, qui cherchent toujours à prospérer au détriment de leurs camarades, alla débiter au colonel que j'étais un des plus grands ivrognes du régiment; le colonel, étant nouvellement arrivé, ne connaissait point d'officiers; il prit des renseignements sur mon compte, et reconnut que c'était faux, d'après le rapport de la majeure partie des officiers du régiment; le calomniateur était adjudant-major et travaillait dans son bureau; il fut envoyé au dépôt. Le 20, je rentrai au régiment, ayant rempli exactement ma mission; je me rendis auprès du colonel pour lui rendre mes comptes; j'eus une conférence de deux heures avec lui; sitôt que je l'eus quitté, il prit la plume et fit mon mémoire de proposition qui partit de suite pour le ministre.

Le 21, à 10 heures du matin, l'armée se mit en mouvement et se porta en avant pour poursuivre l'ennemi; quand nous fûmes à 2 lieues en avant de notre camp, sur la route de Bautzen, nous trouvâmes l'ennemi et aussitôt la fusillade s'engagea; il n'y eut que quelques hommes de blessés. Le soir,

nous campâmes dans la même position de l'attaque. Le 22, nous marchâmes sur la ville de Neustadt; quand nous arrivâmes sur les hauteurs et à une demi-lieue de la ville, nous vîmes un escadron de cavalerie qui était à la porte, et plus bas, dans la plaine, une petite colonne d'infanterie qui était en observation; de suite, en arrivant sur le terrain, on se forma en bataille et on envoya à la poursuite des ennemis une compagnie de voltigeurs qui les chassa hors de la villle. Nous nous retirâmes à notre même position où quelques-uns de leurs hussards vinrent inquiéter notre arrière-garde; nous campâmes au même endroit et le 23, à 2 heures après minuit, nous battîmes en retraite sur Stolpen où il y avait ordre de l'Empereur de faire sauter le fort et de mettre le feu dans tous les camps qui avaient été établis, ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Ce jour-là, nous campâmes sur les bords de l'Elbe, à une lieue de Dresde, et au midi de la ville. La troupe fut prévenue que nous devions passer la revue de l'Empereur le 21, à 10 heures du matin; de suite on s'occupa de faire laver les pantalons, les chemises et les guêtres des soldats, de leur faire nettoyer l'armement et l'équipement. Le 24, on se mit sous les armes; l'Empereur ne vint point, et l'on fit la grande manœuvre; ensuite on rentra à la même position; le 25, toute l'armée se mit en mouvement pour passer l'Elbe: nous vînmes prendre position à une lieue et au couchant de la ville de Dresde. Le 26, on fit un petit mouvement d'un demi-quart de lieue; le 27, on resta en position; le 28, nous marchâmes sur Waldheim,

et campâmes dans une petite plaine située au nord de la ville; le 29 et le 30, nous restâmes au camp; le 1er octobre, nous nous mîmes en mouvement, et allâmes loger dans la ville de Waldheim; à 3 heures de l'après-midi, nous reçûmes l'ordre du major-général de partir sur-le-champ et d'aller prendre position à un quart de lieue sur la route de Dresde; nous y allâmes couronner la montagne et le lendemain, 2, nous partîmes à 3 heures de l'après-midi; nous passâmes dans une petite ville nommée Mittweida, où était logée la Garde de l'Empereur; nous fûmes obligés d'aller loger à 2 lieues plus loin sur la route de Chemnitz; le 3, on rappela à 3 heures du matin, aussitôt nous nous mîmes en marche et allâmes prendre position à 2 lieues plus en avant; nous étions à une lieue de Chemnitz; le soir, sur les 4 heures, je fus commandé de garde, et je me portai à une demi-lieue de la ville, de manière à pouvoir observer les mouvements de l'ennemi qui l'occupait. De suite je m'occupai de placer mes petits postes avancés, et toute la nuit nous restâmes sous les armes.

Le 4, dès le point du jour, nous marchâmes sur la ville, où aussitôt l'ennemi se disposa à soutenir l'attaque; la colonne d'avant-garde se disposa de suite à les attaquer et quatre pièces d'artillerie la soutinrent. Bientôt nous fûmes maîtres de la ville, et de suite nous passâmes une petite rivière où l'eau n'était pas très rapide. Nous prîmes position sur les hauteurs qu'occupaient les ennemis et la fusillade de nos tirailleurs se faisait toujours entendre. Les bourgeois de cette ville, bien disposés pour les

Français, nous suivaient au champ de bataille pour y ramasser nos blessés, et les soulager; je n'oublierai jamais les actes d'humanité que nous prodiguèrent les braves habitants de la ville de Chemnitz. Ils nous croyaient déjà vainqueurs quand tout à coup la fusillade la plus vive s'engagea; l'ennemi avait fait marcher par derrière un grand bois une forte cavalerie avec au moins vingt pièces d'artillerie; nous fûmes contraints de battre en retraite en toute hâte; arrivés à la ville, pour y passer le pont, la plus grande confusion se mit dans nos rangs; il fallut pourtant passer, sous l'obus et la mitraille, car ils n'étaient qu'à une très petite portée; tous n'étaient pas encore passés qu'une forte colonne de cavalerie vint sabrer dans nos rangs. De suite on s'arrêta et on leur fit face; la fusillade la plus meurtrière se fit entendre; leur cavalerie fut obligée de se retirer, car il ne serait pas resté un des leurs. Nous n'eûmes que le temps de nous retirer sur un grand bois de sapins, que tout à coup nous nous trouvâmes pêle-mêle avec une autre colonne de cavalerie, où des cavaliers impétueux vinrent se faire hacher dans nos rangs! Si la division Victor ne fût venue à notre secours, je crois qu'ils auraient fini par nous prendre. Le feu dura jusqu'à 4 heures du soir. Nous effectuâmes notre retraite jusqu'en face de Franckenberg où nous prîmes position.

Le 5, nous marchâmes sur Chemnitz, et prîmes position à une lieue de la ville; le 6, sur les 7 heures du matin, nous envoyâmes en découverte pour observer les mouvements de l'ennemi; lorsque nos gens furent de retour, le chef nous apprit qu'une

forte cavalerie et infanterie étaient assemblées dans la plaine et se disposaient à marcher sur nous; aussitôt, nous en prévînmes le général qui ordonna la retraite. Nous nous retirâmes sur Mittweida et prîmes position à une lieue de la ville; le 7, à 8 heures du matin, la division était assemblée pour partir, quand tout à coup il arriva un courrier de l'Empereur, apportant des dépêches pour l'armée, qui furent remises de suite à chacun des colonels des différents régiments. Aussitôt, notre colonel nous annonça que trois brevets de capitaine, quatre de lieutenant et sept de sous-lieutenant venaient de lui être envoyés; de suite il donna connaissance des promotions; faites aussitôt, il fit demander les nouveaux promus, dont j'étais; il nous fit un petit discours en nous disant que nous devions redoubler de courage pour le service de Sa Majesté. Aussitôt chacun de nous rentra dans sa compagnie, et nous allâmes ce jour-là prendre position entre Mittweida et Rochlitz; le 8, à Rochlitz où nous fûmes reçus dans nos nouveaux grades, à la parade de midi. Je pris le commandement de la 4e compagnie du 2e bataillon que je commandais par intérim depuis le 19 août; j'étais nommé capitaine par décret impérial du 5 octobre 1813.

Le 9, à 2 heures après minuit, on rappela pour partir; aussitôt nous nous mîmes en route et marchâmes sur Leipzig; quelle nuit pitoyable! de la pluie en abondance, un terrain fort gras, obligés de passer un défilé homme par homme; à 6 heures du matin, nous n'avions fait qu'une lieue; à 2 heures de l'après-midi, nous prîmes position le

long d'un grand bois, situé sur les confins de la plaine de Leipzig.

L'ennemi, qui de son côté longeait aussi le bois, et était posté dans la plaine, ne tarda pas à s'apercevoir de nos manœuvres et pénétra aussitôt dans le bois; la fusillade la plus opiniâtre ne tarda pas à s'engager, mais elle fut de courte durée. Nous quittâmes nos positions et entrâmes dans la plaine où nous reçûmes quelques coups de canon; nous étions à couvert sous un grand bois; nous restâmes sous les armes jusqu'à 7 heures du soir; aussitôt que l'ennemi eut pris ses positions, on forma les postes avancés; l'on fit former les faisceaux et défense fut faite de faire du feu; chacun se coucha à côté de son arme, et toujours le sac sur le dos; la nuit se passa ainsi; et le 10, à 3 heures du matin, l'armée se mit en mouvement et alla prendre des positions, toujours en se dirigeant sur Leipzig. Nous étions en position à 5 heures du matin dans un marais, le long d'un petit village; une heure après, nous reçûmes l'ordre de rétrograder, et allâmes camper dans un grand bois, situé au nord de la plaine. Les armées, de part et d'autre, réunissaient toutes leurs forces pour livrer une bataille décisive et des plus importantes. L'on ne fit rien d'un côté comme de l'autre, les 11, 12 et 13; l'on fut toujours en position. Il nous arriva une forte cavalerie venant de l'armée d'Espagne, et une grande partie nouvellement formée en France, parmi laquelle se trouvaient quatre régiments de gardes d'honneur composés d'hommes appartenant tous à des familles des plus aisées. Toute cette belle cavalerie arriva dans

la plaine le 14 octobre 1813, bien fraîche et bien exercée; aussitôt la vieille armée se mit en mouvement, le 14, dès les 6 heures du matin; à 10 heures, nous étions en position; l'armée était échelonnée, tout présentait l'aspect d'une bataille. La canonnade s'engagea vers une heure de l'après-midi; après une demi-heure de combat, tous nos beaux régiments de dragons venant d'Espagne s'avancèrent; les colonnes d'infanterie, formées par divisions, étaient prêtes à former le carré pour soutenir la cavalerie en cas de retraite, ce qui ne manqua pas.

Nos dragons firent une charge sur une masse de cavalerie et de canons en embuscade défendue par des colonnes d'infanterie; après une ferme résistance, notre cavalerie se retira dans un désordre affreux; nous entendîmes un bruit épouvantable; nous nous disposâmes contre la cavalerie et on forma le carré; notre cavalerie vint se rallier derrière nos carrés, et se rangea aussitôt en bataille; elle se porta de suite en avant pour réparer son honneur; elle y réussit fort bien; elle força l'ennemi à se retirer en toute hâte; aussitôt l'infanterie se porta en avant sur un gros village situé à l'orient de Leipzig, où l'on détacha une division en tirailleurs qui eut bientôt chassé l'ennemi de ses positions; alors devenus maîtres du village vers les 3 heures de l'après-midi, nous prîmes des positions et l'on forma les avant-postes. Le 15, nous occupions la position de Düben (3e corps). L'armée française était forte de cent cinquante-sïx mille hommes : cent trente-quatre mille d'infanterie, et

vingt-deux mille de cavalerie; les alliés trois cent quarante neuf mille dont cinquante quatre mille de cavalerie. Le 15, l'on ne fit rien de part ou d'autre; les revues et les manœuvres furent les travaux de la journée. Napoléon vint passer notre corps d'armée en revue : 3ᵉ, 5ᵉ et 11ᵉ, commandés par le duc de Tarente, maréchal Macdonald) (1); il remit un drapeau au 144ᵉ régiment de ligne qui l'avait perdu à la bataille de Lutzen. Napoléon leur dit : « Officiers, sous-officiers et soldats, jurez de le défendre même au péril de votre vie, comme vous l'avez fait à la bataille à jamais mémorable de Lutzen; c'est en le perdant que votre régiment s'est couvert de gloire; vous combattiez un contre six. » Tous d'une voix unanime répondirent : « Sire, nous le jurons. »

Le 16 (2), dès les 7 heures du matin, l'on apercevait dans le lointain les colonnes ennemies qui s'avançaient à grands pas; l'armée était échelonnée; tout présentait l'aspect d'une grande bataille; aussitôt le canon se fit entendre de toutes parts; la canonnade la plus vive s'engagea sur tous les points (3); au bout d'une heure de combat, notre

(1) L'Empereur préluda, durant toute la journée du 15, par une revue générale de cet immense champ de bataille, à la fameuse bataille de Leipzig ou des Nations, dont le lendemain 16 fut la première journée.

(2) Première et terrible journée de la bataille de Leipzig, connue sous le nom de bataille de Wachau. Cette affreuse journée, composée de trois batailles, coûta près de vingt-six ou vingt-sept mille hommes aux Français, et près de quarante mille aux coalisés.

(3) Cette canonnade de la première journée de Leipzig fut de

droite avait déjà fait de grands progrès; un mamelon considérable situé au nord de la plaine fut enlevé par nos colonnes d'infanterie qui aussitôt allèrent couronner cette belle position; tandis que notre aile gauche faisait face à l'ennemi, la droite de notre armée fit tous ses efforts pour repousser la gauche de l'armée ennemie. Vers les 2 heures de l'après-midi, nous avions battu l'ennemi sur tous les points et gagné plus d'une lieue de terrain; le fort de l'armée s'était retiré à l'appui d'un grand bois situé au midi de la plaine; aussitôt notre corps d'armée se porta en avant et en colonnes serrées sur un gros village, Gossa (1); il était flanqué par quatre-vingts bouches à feu; ce village était situé dans un fond où il y avait dix mille Russes et Prussiens qui firent une ferme résistance. Le village fut pris et repris plusieurs fois; nous y fîmes deux cents prisonniers. Si tous nos soldats avaient suivi le mouvement d'attaque avec autant d'impétuosité qu'avait mise à le diriger le brave général Bachelet, nous eussions pris quatre mille prisonniers; les soldats, montés dans les chambres hautes et les greniers, tiraient par les croisées; lorsqu'ils nous virent entrer dans le village, la confusion devint si grande dans leurs rangs et ils se trouvèrent si serrés dans les rues qu'ils ne pouvaient plus se servir de leurs armes; plus de cinquante hommes avaient déposé

part et d'autre si épouvantablement violente que personne, parmi nos plus vieux généraux, ne se souvenait en avoir entendu une pareille!

(1) Le « Gülden-Gossa » de Thiers pris et repris toute cette journée à travers des luttes effroyables.

leurs armes qu'ils reprirent lorsqu'ils nous virent en si petit nombre; nous fûmes repoussés hors du village, que nous reprîmes un instant après; au même moment où nous devenions maîtres du village pour la seconde fois, le brave général Bachelet-Damville (1) tomba mort à mes côtés. A 8 heures du soir, nous fûmes contrains à quitter le village qui nous fut repris; alors le feu cessa sur tous les points et chacun prit ses positions; les pertes furent considérables de part et d'autre; la nuit fut très froide; chaque soldat se coucha sur son sac, le fusil entre les bras, craignant d'être surpris.

Le 17, il n'y eut rien, ni d'une part ni de l'autre; l'on se réorganisa et il y eut des pourparlers qui n'eurent aucun effet avantageux (2); la journée du 17 se passa ainsi; le 17 au soir l'on se concentra pour réunir toutes les forces et se disposer à donner bataille le 18 au matin (3), ce qui ne manqua pas; vers les 8 heures, l'attaque commença sur tous les points. Nous fîmes une ferme résistance; jusqu'à 11 heures, nous n'avions pas perdu un pouce de terrain quand tout à coup survint l'infâme trahison des Saxons qui faisaient partie de notre armée et occupaient une partie de l'aile droite;

(1) Bachelet-Damville (Louis-Alexandre), né à Saint-Aubin, près Elbeuf, le 1er novembre 1771, général de brigade, le 30 mai 1813, tué à l'attaque de Gossa, le 16 octobre 1813.

(2) L'Empereur passa cette journée du 17 sous sa tente. Le soir seulement il se décida à ordonner la retraite. Pendant la nuit, il eut une fièvre très violente.

(3) Troisième journée de la bataille de Leipzig!

ils tournèrent quarante pièces de canon sur nous; quel coup fatal pour la France! quel changement subit! les affaires changèrent de face en un instant; comment réparer un tel désordre, un plan de bataille déjoué? Il fallut penser à la retraite; comment la soutenir avec une brèche, un enfoncement dans l'armée? Enfin Napoléon le Grand, sans se déconcerter, toujours prompt dans ses dispositions militaires, marche avec une division de sa Garde et fait face aux troupes qui venaient de tourner leurs armes sur nous. L'ennemi fait tous ses efforts pour ébranler notre armée qui résiste sur tous les points à ce choc si terrible et si désastreux; elle reste inébranlable. Enfin la retraite est ordonnée et s'exécute en même temps. Notre corps d'armée (3ᵉ) et deux régiments de la Jeune Garde ont à soutenir le point le plus important, le village de Reudnitz, situé à l'orient de Leipzig (1) qui était le centre de l'armée (les troupes du prince de la Moskowa, c'est-à-dire les 3ᵉ et 6ᵉ corps et la division Durutte, se distinguèrent surtout par leur héroïque opiniâtreté; moins de quarante mille hommes avaient lutté toute la journée contre cent cinquante mille ennemis sans être soutenus, si ce n'est le soir seulement par quelque cavalerie et par une division de la Garde impériale). Il fallait soutenir cette position, ou l'armée était enfoncée; le village fut pris et repris six fois de suite; à la sixième charge, nous en restâmes maîtres; ce malheureux village devint d'un aspect effrayant; vers les 8 heures du

(1) C'était un faubourg même de la ville.

soir, il n'offrait plus que des flammes; pas une maison qui ne fut endommagée. La fusillade se continua jusqu'à minuit; les derniers coups furent bien funestes pour un de mes grands amis, capitaine très instruit. Nous sortîmes du village à 11 heures, pour placer les avant-postes et former une ligne de tirailleurs, à couvert dans un grand fossé pour soutenir la retraite au point du jour. Une balle atteignit le capitaine dans le bas-ventre; aussitôt je le vois tomber par terre en me disant : « Mon cher Robinaux, je suis mort! » Je lui fis donner tous les soins nécessaires pour le ramener à la vie; je le fis porter à l'ambulance où les chirurgiens s'en occupèrent soigneusement; tous les soins furent inutiles; deux heures après il avait rendu l'âme; toute la nuit, le mouvement rétrograde s'effectua dans le plus grand ordre; toute la Garde et la cavalerie avaient dépassé Leipzig.

Le 18, il fut tiré quatre-vingt-quinze mille coups de canon; dans les cinq jours de combat, il en fut tiré plus de deux cent cinquante mille.

Le 19 (1), au matin, il y avait encore un encombrement considérable dans la ville; l'on faisait sauter des caissons afin qu'ils ne restassent pas au pouvoir de l'ennemi. Tous les corps d'armée qui se trouvaient sur les hauteurs orientales de la ville se mirent en mouvement et vinrent prendre position sur les glacis pour y soutenir la retraite. Les murs furent tous crénelés et les glacis hérissés de

(1) Douloureuse journée de l'évacuation de Leipzig, la plus douloureuse de la longue et tragique bataille de ce nom.

canons; enfin toutes les dispositions furent prises pour faire évacuer notre artillerie et les bagages de l'armée qui étaient nombreux. L'armée ennemie reçut un parlementaire saxon, qui s'adressa à l'empereur de Russie, pour le prier de ménager la ville et ses habitants; cette demande fut rejetée par l'empereur de Russie; un parlementaire envoyé dans le même but par le duc de Tarente ne fut pas plus heureux. Ainsi Leipzig, attaqué par toutes les forces des armées coalisées, était destiné à subir le sort d'une ville prise d'assaut. Avant d'engager l'action, Blücher fit faire à l'armée française la ridicule sommation de poser les armes; il n'eut pas l'honneur d'une réponse. Aussitôt la charge se fit entendre sur tous les points de l'armée ennemie; nous apercevions sur les hauteurs des colonnes qui se succédaient et semblaient descendre des nues; un redoublement de canonnade se fit entendre; les ennemis fondirent aussitôt sur la ville; pour comble de malheur, le pont qui devait nous servir pour la retraite était miné; par maladresse ou par trahison le feu y fut mis, et il sauta au même instant; quatre corps d'armée occupaient encore la ville (1). L'explosion du pont se fit entendre; le bruit se répand dans les rangs, la terreur s'empare des soldats; la confusion, le désordre le plus affreux se multiplient dans toute l'armée; les soldats du train

(1) Cette épouvantable catastrophe, suite d'une déplorable erreur, en supprimant l'unique et long passage, à travers les bras nombreux de l'Elster, coupa la retraite à plus de vingt mille des nôtres encore renfermés dans Leipzig avec Reynier, Poniatowsky, Lauriston et Macdonald!

coupent les traits, et les canonniers abandonnent leurs pièces; tout est aussitôt pêle-mêle, artillerie, cavalerie, soldats du train et infanterie. Les Saxons tirent par les croisées; l'armée se précipite dans la rivière; la surface de l'eau n'est bientôt couverte que de morts et de mourants. Quels cris pitoyables se faisaient entendre de toutes parts! Le prince Poniatowsky se précipite avec son cheval dans la rivière, son cheval tombe sous lui, il est entraîné par le courant et disparaît. Son corps fut retrouvé quelques jours après, à l'endroit où il avait perdu la vie. Prince d'une fidélité à toute épreuve, et chéri de toute la nation polonaise; la France ne l'estimait pas moins. Le comte Lauriston fut aussi en grand danger; ne sachant ce qu'il était devenu, l'on craignit quelque temps pour ses jours; mais il avait été fait prisonnier.

Je remarquai dans cette malheureuse catastrophe une infinité d'officiers supérieurs et subalternes qui, craignant de ne pouvoir passer la rivière, s'asseyaient sur des pièces de marine couchés çà et là le long de la rivière, en disant : « L'ennemi fera de moi ce qui lui plaira, je ne passe pas la rivière, plutôt mourir sur-le-champ! » Il restait encore sur la rivière un petit pont en pierre fermé par une porte en fer, et entourée d'un grillage, qui fut aussi enfoncée et ouverte; cette porte pouvait avoir 3 pieds de large sur 8 de haut; elle fut, dans l'espace de 2 minutes, entourée d'une foule de plus de dix mille hommes; plus ils s'efforçaient de la passer, moins le nombre de ceux qui passaient augmentait; la foule y était si considérable que

lorsque j'allai pour y passer, il y avait plus de 3 pieds de morts et de mourants écrasés par leurs propres camarades; je voulus m'engager dans ce fatras, aussi manquai-je d'en être la victime; quand j'eus pénétré à une certaine distance de cette masse égarée, je sentis mes forces s'affaiblir et j'allais infailliblement tomber sous les pieds de cette foule qui avait perdu tout sentiment d'humanité et ne pensait plus, chacun, qu'à sa sûreté personnelle; l'égoïsme était à son comble, les hommes avaient perdu tout usage de la raison; ils ne s'entendaient plus, les chefs n'étaient plus écoutés, enfin le malheur était à son comble. Je me retirai en arrière comme je pus; aussitôt je longeai la rivière pour saisir l'endroit le moins semé d'hommes, afin de passer plus aisément, et de n'être point pris par mes habits; c'était tout ce que j'avais à craindre; il y en eut une infinité qui, quoique sachant nager, se noyèrent de cette manière. Je pris mon épée et ma montre entre les dents, et je me jetai à la nage; je passai heureusement sans aucun obstacle; la plus grande difficulté qui se présenta fut de sortir de la rivière; de la surface de l'eau à celle de la terre il y avait au moins 3 pieds; ce fut avec peine que je grimpai sur la rive, tant mes habits étaient pesants, mais enfin j'y parvins. L'inhumanité avec laquelle les dames de Leipzig virent le sanglant spectacle restera toujours gravé dans ma mémoire. Lorsque je fus dans la rivière, je me retournai à plusieurs reprises et j'aperçus un assez grand nombre de dames sur les balcons d'un palais et de plusieurs maisons voisines qui riaient

à l'aspect de la scène la plus affligeante et applaudissaient avec des mouchoirs qu'elles agitaient par leurs croisées. Quelle barbarie! Les peuples les moins policés eussent reculé d'horreur et d'effroi, tandis qu'au sein d'une nation policée l'on se rit du malheur! Enfin, quand j'eus passé la rivière d'autres obstacles s'opposèrent à mon passage; il fallut franchir un mur de 8 pieds de haut; malgré la pesanteur de mes habits, j'y parvins avec le secours d'un soldat qui me fit la courte échelle; sans lui, je serais sans doute resté dans l'enceinte des murs, et par ce moyen, je serais tombé au pouvoir de l'ennemi.

Le feu cessa vers 2 heures. A un quart de lieue nord-ouest de la ville, étaient l'Empereur et sa Garde, sur un plateau assez spacieux pour y réunir les débris des quatre corps d'armée qui venaient d'éprouver ce choc si terrible et si désastreux; quatre-vingts pièces de canon de 8 et de 12 restèrent au pouvoir de l'ennemi ainsi que la plus grande partie des bagages de l'armée et un grand nombre de prisonniers; tel fut le résultat de cette malheureuse journée; la perte des Français dans les journées des 16, 17, 18 et 19 octobre s'éleva à vingt mille morts et trente mille prisonniers; cent cinquante pièces de canon et plus de cinq cents chariots tombèrent au pouvoir de l'ennemi; les alliés eurent quatre-vingt mille hommes hors de combat (1). L'armée se réorganisa à la hâte, sous

(1) « Telle fut, dit Thiers, cette longue et tragique bataille de Leipzig, l'une des plus sanglantes et certainement la plus grande de tous les siècles, et qui termina si désastreusement la cam-

la protection de la Garde qui était en fort bon ordre; mais hélas! quelle organisation! des soldats sans armes et sans sacs; il y en avait même une assez grande quantité qui ne possédaient pour tous vêtements que leur chemise et un simple pantalon; je remarquai après notre passage des officiers qui pour tous vêtements avaient une jupe de femme sur les épaules et un bonnet de paysan sur la tête; tel était l'aspect de cette belle armée, si brillante avant la bataille. Enfin réunie, elle se mit en mouvement et alla prendre position dans la plaine de Lutzen, où, le 2 mai, elle avait remporté une si brillante victoire sur les armées russe et prussienne; nous avions l'intention d'y remporter une seconde victoire, mais notre attente fut sans effet; le lendemain, il fallut lever le camp et suivre les mouvements de l'ennemi qui se dirigeait sur un autre point. Notre position était critique et notre sort bien à plaindre. L'armée était sans pain depuis le 17; encore ne reçut-on qu'un pain de munition pour six; après le passage de la rivière, l'armée coucha dans la plaine de Lutzen sans paille et sans bois, dépourvue de tout ce qui est nécessaire aux premiers besoins de la vie. Pour toute consolation une gelée blanche vint sécher nos habits — jugez de notre situation malheureuse!

Le 20, dès le point du jour, l'armée se mit en marche pour se porter sur Naumbourg, passant par Weissenfels (1). Mais combien de malheureux

pagne de Saxe, commencée d'une manière si heureuse à Lutzen et à Bautzen. »

(1) « A la suite de tels revers, dit Thiers, retourner immédiate-

soldats n'arrivèrent point à destination; accablés par la faim et la soif, ils tombaient dans la plaine et mouraient sur place, sans qu'on puisse les secourir. Le même jour, 20 octobre, vers les 9 heures du matin, je sentis mes forces s'affaiblir; des chaleurs me montaient au visage, il me semblait que toute la plaine tournait; à chaque pas, je croyais tomber à terre, une sueur froide me perlait sur la figure; enfin, j'aurais fini ma carrière dans cette malheureuse plaine sans le plus pur des hasards qui nous procura un petit carré de carottes, d'à peu près quatre chaînées; une infinité de soldats tombèrent dessus; ce fut avec toutes les peines possibles que je parvins à en arracher une, car les chefs n'étaient plus écoutés; chacun travaillait pour son propre compte; aussi combien de soldats en furent-ils les victimes; ils s'écartaient de l'armée pour faire route à leur compte et tombaient entre les mains de l'ennemi. Je me souviendrai toute ma vie du 20 octobre 1813, et chaque fois que je verrai un carré de carottes, j'aurai bien soin de répéter ces mots si chers à mon cœur : « O mon sauveur! »

Il ne nous fut pas possible de nous diriger sur Naumbourg; l'ennemi y avait placé une division de dix mille hommes et une nombreuse artillerie.

ment sur le Rhin était la seule ressource de Napoléon qui, après avoir eu trois cent soixante mille hommes de troupes actives à la reprise des hostilités, sans compter les garnisons, en conservait, grâce à tant de combats et de défections, cent à cent dix mille à peine, dans l'état le plus déplorable. » La retraite commença aussitôt. Le 20 au matin, l'Empereur se porta de sa personne à Weissenfels pour la diriger. Il y coucha chez le pasteur protestant.

Nous traversâmes les guérets et allâmes prendre position sur la rive gauche de la Saale, qui passe à Weissenfels, où l'on avait construit un pont volant dans un petit village nommé Freybourg, situé sur la rive droite. Malgré la grande quantité de monde qui se trouvait à ce passage, j'eus encore ce bonheur que mon domestique, assez intelligent, me procura une demi-douzaine de petites pommes de terre qui me firent passer la nuit et une partie de la journée du lendemain; pour toute boisson l'eau de la rivière.

Le 21, nous nous mîmes en route de très bon matin; il fallut grimper une montagne assez escarpée, toujours dans les bois de taillis, haies et buissons. Enfin nous arrivâmes sur le haut de la montagne, où nous nous trouvâmes dans une petite plaine assez fertile. Là, on se mit en bon ordre, l'on forma un corps d'avant-garde et un d'arrière garde, et tous les hommes sans armes au centre; l'armée marcha ainsi toute la journée, croyant à chaque instant rencontrer quelque colonne ennemie. Il y eut une division de notre armée qui, marchant sur le flanc gauche, fut attaquée par une colonne de cavalerie et d'artillerie légère prussienne, mais l'affaire ne fut point sérieuse; l'on y envoya plusieurs régiments de dragons qui eurent bientôt fait diversion; et toute la journée l'armée marcha dans la même disposition sans aucun obstacle, quoique toujours flanquée à droite et à gauche de la route par de la cavalerie légère prussienne. Le soir, l'on campa sur le bord de la route. Le 22, dès le point du jour, l'armée se mit en

marche; nous passâmes par Grossheringen et bivouaquâmes le long de la route, à peu de distance d'un malheureux village abandonné; nous y trouvâmes encore quelques porcs et de la volaille, mais toujours sans pain, pas même des pommes de terre. Le 23, nous partîmes de bonne heure pour nous rendre à Erfurt, ville forte occupée par nos troupes; une citadelle dans un état très respectable, de fort bons magasins d'armes, d'habillement, d'équipement, de linge et de chaussures (1). Arrivés sous les murs de cette ville, l'on y envoya un détachement de chaque régiment, pour y prendre des armes, des habits, du linge et des chaussures, et le gros de l'armée fut campé à une lieue de la ville, sur la route de Gotha; l'on y trouva quelques pommes de terres et des confitures à l'usage du pays, faites avec des poires et des prunes.

A 2 heures après minuit, les hommes de corvée arrivèrent; il fallut distribuer tous les effets d'armement, d'équipement, d'habillement, le linge et les chaussures; il tomba de la pluie toute la nuit. Le 24 au matin, l'on se mit en route pour aller à Gotha, très belle ville, gouvernée par un prince du même nom. Nous allâmes prendre position à 2 lieues nord-ouest de la ville, à l'appui d'un petit village situé sur le bord de la grande route; toujours la pluie sur le dos, et des racines pour toute nourriture! Le 25, l'on partit dès que le jour commença à poindre; nous marchâmes jusqu'à

(1) « Le 23, dit Thiers, toute l'armée fut réunie aux environs d'Erfurt, la cavalerie battant le pays autour d'elle pour la protéger contre les cosaques. »

midi avec une grande célérité pour nous rendre à Wach (1) où l'ennemi venant de Philippsthal devait se rendre pour nous couper la retraite. Ces deux petites villes sont situées à 2 lieues l'une de l'autre. Nous y arrivâmes avant l'ennemi, fort heureusement. Notre division (10e) se porta sur une petite montagne située en avant du pont, sur la route de Philippsthal, pour protéger nos sapeurs qui coupèrent trois arcades du pont où ils laissèrent trois gros madriers pour notre retraite. Sur les 2 heures, nous aperçûmes l'avant-garde ennemie qui s'approchait à grand pas avec quatre pièces d'artillerie. Aussitôt nous descendîmes sur la route et repassâmes le pont en retraite et lançâmes les madriers à la rivière; il resta douze régiments de la Jeune Garde pour soutenir la retraite. Nous marchâmes jusqu'à 2 heures après minuit, dans la forêt de Thuringe, dans des roches inaccessibles; une infinité de soldats s'y perdirent; nous marchions dans des petits sentiers fort nombreux; lorsqu'un soldat, accablé par la fatigue, ne suivait pas de près l'homme qui le précédait, il était certain de se perdre dans ces différents sentiers.

Le 26, à 2 heures, nous arrivâmes à Burghaun où nous campâmes dans la plaine; nous en repartîmes à 4 heures sans autre rafraîchissement que 2 heures de repos sur la gelée blanche, à la rigueur de l'air. Le même jour, nous prîmes position à Mackenzell, gros village situé sur la grande route de Fulda.

(1) Napoléon y coucha le 26.

Le 27, à Fulda, jolie petite ville située sur une rivière; nous campâmes sous les murs de la ville, dans le jardin de l'abbaye, qui est de toute beauté; je ne puis rien dire de cette ville, car j'y arrivai de nuit et repartis de même. Le 28, dès les 4 heures du matin, l'armée se mit en marche pour se diriger sur Hanau, où les armées bavaroise, wurtembergeoise et autrichienne nous attendaient de pied ferme. Nous arrivâmes à Wächtersbach vers les 6 heures du soir. Le 29, l'armée se mit en route dès les 5 heures du matin; à 11 heures, nous arrivâmes à Langenselbold; nous en repartîmes à midi précis; nous marchions à grand pas sur Hanau pour y livrer bataille.

Le 30, sur les 3 heures de l'après-midi, le canon commençait à se faire entendre; l'on nous fit redoubler le pas; une heure après, la fusillade la plus vive s'engagea dans un grand bois situé au nord de la ville; l'armée alliée était forte de quarante-cinq mille combattants (1). Aussitôt l'on nous forma en colonnes serrées et nous nous portâmes en avant, tandis que l'on fit filer sur notre droite (route de Mayence) plus de trente mille hommes sans armes. Napoléon en personne était à la tête de sa Garde qui fit la plus belle attaque possible. Dans trois heures, quarante-cinq mille hommes furent coupés et dispersés; quatre mille cinq cents prisonniers restèrent en notre pouvoir; un très grand nombre

(1) C'est là la fameuse bataille de Hanau, continuée le lendemain, où les Austro-Bavarois du général de Wrede, qui avaient la prétention de barrer à l'Empereur la route du Rhin, furent taillés en pièces.

de tués et de blessés restèrent sur le champ de bataille et un fort grand nombre se noyèrent dans la Kinzig; ils eurent six mille hommes tués, blessés ou noyés. Croyant que les Français ne feraient point de prisonniers, vu qu'ils avaient été nos alliés, ils ne devaient pourtant point douter de la générosité de Napoléon et de celle de toute la brave armée française; ils avaient été jusqu'alors assez longtemps témoins des victoires des Français pour pouvoir les apprécier; quels généreux alliés! était-ce donc là la récompense des services rendus à leur patrie dans la guerre de 1805? Ces services devaient-ils jamais rester dans l'oubli? Que dis-je? était-ce par la trahison la plus noire qu'ils devaient nous en témoigner leur reconnaissance? S'ils étaient forcés par la coalition à nous abandonner, ne suffisait-il pas qu'ils restent dans un état de neutralité? Non, ils sont assez lâches pour attendre de pied ferme une armée délabrée et couper la retraite à leur bienfaiteur. Mais heureusement leur espérance s'évanouit comme un songe; tous leurs noirs projets furent déjoués par le rare et inappréciable génie de Napoléon le Grand!

Le soir de la bataille, il faisait un temps pluvieux et très froid; la majeure partie de l'armée française coucha dans le grand bois situé au nord de la plaine. Ce fut avec toutes les peines du monde possibles que l'on parvint à allumer du feu; nous n'avions d'autres ressources que les arbres de la forêt; tout à fait dépourvus de bois sec et de paille, nous y parvînmes enfin, à force de jeter des feuilles vertes sur du papier allumé. J'ai cru geler dans cette

malheureuse nuit. Je fus occupé pendant plus de deux heures à couper du bois avec un malheureux sabre dont la poignée finit par me rester dans la main. Vers une heure du matin, nous avions un très bon feu; l'on nous tira quelques coups de canon et une fusillade assez vive; l'on cria : « Aux armes! » Il fallut abandonner le feu et se mettre en défense. L'on s'avança vers l'ennemi; c'était un régiment bavarois qui, le soir, poussé trop vigoureusement par nos troupes, n'avait pu passer le Mein; il était resté errant dans le bois; nous le fîmes prisonnier. Si nous n'y avions mis ordre promptement, nos soldats n'auraient pas fait un prisonnier, tant ils étaient irrités contre l'infâme trahison. — L'Empereur passa la nuit au bivouac dans la forêt dans l'endroit où le combat avait été le plus violent, sous une marquise qu'on lui dressa, et à côté de laquelle fut placée celle du major général prince Berthier.

Le 31, au matin, l'armée se mit en mouvement pour se diriger sur Francfort; j'étais à la tête d'une colonne de six cents hommes, comme faisant les fonctions de commandant par intérim. L'Empereur sortit de sa marquise pour prendre son café, sur une petite table dressée devant la porte, mais quand il vit cette colonne en route, il se détacha pour venir à moi; aussitôt je sentis une main qui me frappa légèrement sur l'épaule gauche; je me détournai et reconnus que c'était l'Empereur. Il me demanda par quel ordre j'étais en route; je lui répondis : « Sire, par l'ordre du général Albert, commandant la 10e division. » Il me dit : « Com-

mandez : halte et front. Vous ne partirez que d'après mes ordres. » J'exécutai aussitôt ce qu'il m'avait prescrit, et une demi-heure après, il m'envoya ses ordres, pour me mettre en route et me diriger sur Francfort. Aussitôt nous nous mîmes en marche (31 octobre 1813). Vers 4 heures du soir, toute l'armée se trouvait devant la ville de Francfort, et en colonnes serrées Aussitôt un corps d'artilleurs se porta en avant et ils dirigèrent leurs batteries sur le pont situé sur le Mein et à l'orient de la ville, où ils tirèrent quelques coups canon pour sonder le terrain, et savoir si l'ennemi avait quitté la ville. Voyant que rien ne répondait, l'on jugea que la ville était à notre disposition ; la Vieille Garde se mit en mouvement et alla s'en emparer. Napoléon y établit son quartier général ; toute l'armée campa autour de la ville ; il fut défendu à toute autre troupe que la garde d'entrer en ville, pas même les officiers. L'on donna l'ordre d'envoyer un certain nombre d'hommes de corvée par chaque régiment pour y prendre des vivres (première distribution depuis le 17 du mois). Je m'introduisis comme je pus parmi les hommes de corvée pour entrer en ville ; enfin, j'y parvins et je rencontrai deux capitaines de notre régiment qui avaient fait comme moi ; nous nous réunîmes et allâmes chez un traiteur où nous soupâmes très bien. Nous n'avions pas fait un pareil repas depuis l'ouverture de notre malheureuse campagne ; quelle jouissance ! trouver une table bien garnie après des privations telles que celles que nous venions d'éprouver. Nous sortîmes du restaurant à 10 heures pour rejoindre la position

où était campé notre régiment; nous y arrivâmes à 11 heures précises. Une demi-heure après, j'appris que le 11e régiment d'infanterie de ligne était campé à 2 lieues de la ville, sur la route de Mayence; comme j'avais fait provision de deux bonnes bouteilles de vin, etc., et que j'avais un ami intime, chirurgien aide-major dans ce régiment, je me décidai à prendre l'avance pour le rejoindre et lui porter du soulagement dans ses besoins les plus pressants, sachant qu'il manquait de tout. Mes soins furent inutiles, le régiment avait quitté ses positions et s'était dirigé sur Mayence; il pleuvait tout le temps; je trouvai encore quelques soldats dans le coin d'un petit champ qui avaient un feu avec un malheureux abri fait de branches d'arbres. Je pris le parti de les rejoindre pour y passer le restant de la nuit.

Le matin du 1er novembre, dès que le jour commença à poindre, toute l'armée se mit en mouvement pour passer le Rhin à Mayence; lorsque notre régiment fut à la hauteur du petit bivouac où j'avais pris position, je passai sur la route et me mis à la tête de ma troupe qui, dans mon absence, était commandée par un autre capitaine. Nous fîmes la grande halte à Hochheim, petite ville située entre Francfort et Mayence; nous étions en face du fort Cassel, vers les 4 heures du soir; c'est une tête de pont d'une force majeure et de la première importance; elle est imprenable; ce sont les Français qui l'ont fait bâtir. Nous passâmes sur le pont vers les 5 heures pour entrer à Mayence (1), où nous devions

(1) « Le 4 novembre, dit M. Thiers, la Grande Armée acheva

loger; mais la ville était si encombrée de troupes que nous fûmes obligés d'aller loger 3 lieues plus loin, sur la route de Coblentz, dans un grand village nommé Ober-Ingelheim, à une demi-lieue de la route. J'étais logé chez un juif. Le 2 novembre, notre colonel nous passa en revue. Le régiment était fort de cent soixante-dix-neuf hommes.

Le 7, je préparai des états de frais de poste, pour être payés chez l'intendant général de la Grande Armée, comte Dumas, de ma route de Grenoble à Mayence dans le courant du mois de mars 1813; je me rendis à son bureau le 7 novembre; j'y déposai mes états, sur la promesse du secrétaire général d'en être payé sous quinze jours. En me rendant de Mayence au cantonnement de notre régiment, j'entendis une canonnade assez vive sur les hauteurs de Cassel; je me retournai à différentes reprises pour examiner ce que c'était. C'était un corps d'armée français resté en observation qui fut attaqué avec la garnison de Cassel par l'ennemi; j'apercevais aisément la fumée du canon. Je rentrai au cantonnement le même jour, 7 novembre. L'ordre était arrivé pendant mon absence, pour être passés en revue le 8, par le major général de l'armée, prince de Wagram.

d'entrer dans Mayence, tristement triomphante! La cavalerie resta seule en dehors pour recueillir les plus attardés de nos traînards. Il en avait passé près de quarante mille en quelques jours. Ainsi nous revîmes le Rhin, après tant de victoires, suivies maintenant de tant de revers, le Rhin que nous avions l'espérance fondée de repasser paisiblement, après une paix glorieuse et générale. Il aurait pu en être ainsi, mais l'orgueil indomptable de Napoléon ne l'avait pas permis! »

Le 8, à 9 heures du matin, la division (10ᵉ) s'assembla sur les hauteurs de Nieder-Ingelheim; aussitôt le prince arriva et passa sa revue; il fit un assez grand nombre de promotions, dans les différents grades, et donna ordre au général Albert de faire établir dans sa division des mémoires de proposition aux choix des colonels pour soixante chevaliers de la Légion d'honneur pris parmi les officiers, sous-officiers et soldats. Le choix fut fait; je me trouvais du nombre. Le général, plus ambitieux pour lui-même que désireux de récompenser les militaires de sa division, fit dresser pour lui un mémoire de proposition pour être promu à la dignité de comte d'Empire, ce qu'il obtint, et pour ne point fatiguer le souverain par la multiplicité de ses demandes, nos mémoires disparurent et il n'en fut plus question.

Le même jour (8 novembre), notre régiment reçut l'ordre de changer de cantonnement : il fut cantonné à Nieder-Ingelheim et le 140ᵉ régiment alla prendre son cantonnement à Ober-Ingelheim (1). Le 12, nous prîmes cantonnement à Winkel situé sur la rive droite du Rhin, où l'on avait rassemblé tous les bateaux et petites barques de la rive droite, afin que l'ennemi ne puisse s'en emparer; elles furent toutes coulées à fond; le 13, nous partîmes pour nous rendre à Bingen, petite ville située sur le Rhin. Le 14, nous marchions pour nous rendre à

(1) La veille, l'Empereur qui, dans un séjour d'une semaine, avait pourvu au plus pressé et donné ses ordres pour la réorganisation de l'armée, avait quitté Mayence à dix heures du soir. Il arrivale sur lendemain 9 novembre à Saint-Cloud, à 5 heures du soir.

Coblentz, lorsque nous reçûmes contre-ordre à 4 lieues de Bingen pour rétrograder sur Nieder-Ingelheim; nous fûmes détachés dans plusieurs villages sur la grande route. Le 15, le régiment se rassembla dans une petite plaine pour y être passé en revue par le général de division Albert, qui avait ordre de faire verser les soldats du 3ᵉ bataillon dans les 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons, ce qui eut lieu, et le cadre du 3ᵉ s'en retourna au dépôt pour prendre des conscrits; alors le régiment se mit en marche pour Coblentz. Le 16, à Bingen; le 17, dans un petit village le long de la grande route; le 18, contre-ordre; le 19, au même village; le 20, à Saint-Goar; le 21, séjour; le 22, marche rétrograde; le 23, à Saint-Goar; le 24, à Wellmich; le 25, à Braubach; le 26, à Coblentz, logés dans les villages voisins; le 27, séjour; le 28, dans un grand village sur la gauche de la route et à 2 lieues de distance, dans une gorge considérable; le 29, les voitures nous suffisaient à peine pour transporter nos malades, tant ils étaient nombreux; la maladie épidémique était fréquente parmi nous (1); j'en fus atteint plusieurs jours de suite, mais je persistai à ne point monter en voiture; je me forçais pour la marche, comme pour la nourriture, car je mangeais sans nul appétit, et ce fut ainsi qu'en brusquant la maladie, elle m'abandonna au bout d'une quinzaine, tandis que plusieurs malheureux mouraient dans les voitures (je ferai remarquer qu'il faisait un froid considérable).

(1) C'était le terrible typhus des camps.

Le 29, à Andernach, petite ville située au pied d'une grande montagne; le 30, à Sinzig; le 1er décembre, à Gremd; le 2, à Bonn; le 3, à Kirchen; le 4, séjour; Kirchen est un petit village situé sur une belle colline, où l'on récolte de bon vin blanc. Nous étions six capitaines logés chez le baron du village, dans un petit château, à un demi-quart de lieue du village. Le 5, dans un petit village nommé Wesseling, à moitié route entre Bonn et Cologne. Le 6, à Cologne; l'on prit vingt à vingt-cinq hommes par compagnie que l'on forma en détachements, commandés par des lieutenants et sous-lieutenants pour occuper les différents villages sur les bords du Rhin, de Bonn à Cologne, le régiment fut logé en ville (135e, 139e, 140e et 141e); c'était le général Sébastiani qui était gouverneur de la ville. Le service y était très pénible. Le 8, je fus nommé pour être capitaine de ronde et de visite d'hôpitaux et de prisons; je croyais que mon service ne finirait point; je commençai à 10 heures et demie du soir et je n'eus fini qu'à 8 heures du matin. La ville est extrêmement grande. Le 16, l'on battit la générale à tous les coins et quartiers de la ville et la troupe se mit ensuite sous les armes; l'artillerie se mit en mouvement pour se porter sur Neuss où l'ennemi avait paru vouloir effectuer un débarquement; il y avait déjà trois cents hommes de passés qui restèrent en notre pouvoir. Aussitôt que l'ordre fut rétabli, nous rentrâmes à Cologne où toute la troupe fut consignée à la caserne, même jusqu'aux officiers. Le 18, nous rentrâmes dans nos logements; le 20, dans un petit village occupé par un détache-

ment de notre régiment. Il y eut aussi une petite affaire; un détachement de quatre-vingts et quelques hommes voulut aussi tenter de passer le Rhin, mais leurs projets furent déjoués par la bonne surveillance et l'intrépidité de notre petit poste; plus de soixante des leurs restèrent prisonniers. Le 24, nous partîmes de Cologne pour longer le Rhin jusqu'à Bonn. Le 1er bataillon s'étendait depuis Cologne jusqu'à Wesseling et le 2e depuis cette dernière ville jusqu'à Rheindorf, gros village situé sur la rive gauche du Rhin, à une lieue de la petite ville de Bonn; aux deux extrémités du village, sur le bord du Rhin, il fut construit deux fortes redoutes, bien palissadées et armées de canons pour empêcher l'ennemi de tenter un passage. Le 27, jour de la Saint-Jean, vers les 4 heures de l'après-midi, il y eut une très grande alerte dans la petite ville de Bonn; la générale se faisait entendre aux quatre coins de la ville, tandis que deux capitaines de mes amis, un chirurgien sous-aide et moi étions à dîner ensemble; nous laissâmes aussitôt la table bien garnie et allâmes à la porte de Cologne pour sortir de la ville et nous rendre à notre cantonnement, où l'on disait que notre redoute était prise; quelle nouvelle affligeante pour nous! mais heureusement ce ne fut qu'une fausse alerte; nous rentrâmes aussitôt en ville et allâmes continuer notre dîner; nous rentrâmes le soir à notre cantonnement.

Le 5 janvier 1814, nous apprîmes que l'ennemi avait passé le Rhin à Coblentz et à Huningue. Le 12, nous prîmes les armes à 5 heures du soir et nous nous portâmes sur la route de Bonn à Cologne

où nous passâmes une partie de la nuit; les canons étaient braqués sur la route et la mèche allumée. Nous reçûmes l'ordre de nous retirer vers minuit; chacun se retira à son logement; il y eut de fréquentes patrouilles toute la nuit et ordre de se coucher tout habillé et d'être prêt au premier coup de baguette. Le 13, à 2 heures de l'après-midi, il y eut des ordres pour faire rassembler tout le corps d'armée le 14 à 10 heures du matin sous les murs de Cologne pour se retirer sur Liège, avec défense expresse d'entrer à Cologne. Il entra à Cologne, vers 10 heures et demie, un commissaire ordonnateur prussien; aussitôt, notre corps d'armée se mit en marche et nous allâmes coucher dans des villages à 2 lieues de la route, trente à quarante hommes par logement, afin d'être plus promptement rassemblés en cas de besoin; l'ennemi nous avait suivis à 2 lieues de distance pendant toute la journée. Le 15, nous partîmes dès que le jour commença à poindre; nous passâmes dans un très mauvais pays, ce n'était que bruyères et sapins, et toujours serrés par l'ennemi.

Nous arrivâmes à Juliers, vers 2 heures de l'après-midi; c'est une ville bien fortifiée; elle était approvisionnée pour un an et toute hérissée de canons. L'on y laissa un détachement de chaque régiment pour en former la garnison; mon sous-lieutenant en fut. Nous étions deux capitaines logés ensemble. Les ordres furent donnés pour le départ le 16, à 7 heures du matin; ils furent changés vers minuit pour partir à 4 heures et demie du matin; nos sergents-majors, négligents, ne nous prévin-

rent point; mon sous-lieutenant, qui faisait partie du détachement formant la garnison, plus négligent encore, vit assembler le régiment pour le départ et ne nous en prévint point; nous reposions avec confiance, espérant ne partir qu'à 7 heures; nous nous habillâmes vers 6 heures et demie pour partir. Nous arrivons sur la place à 7 heures moins un quart. Quelle surprise! nous n'y trouvons plus que la garnison qui était sous les armes; le corps était parti depuis deux heures; comment faire? Absents de notre poste, restés en ville sans ordres; nous allâmes demander des ordres au gouverneur pour nous faire ouvrir les portes; il s'y refusa en nous disant qu'il ne s'exposerait pas à ouvrir les portes de la ville, ayant tout à craindre de la part de l'ennemi, et que d'ailleurs, si nous en sortions pour joindre notre régiment, il ne répondait pas de nous; pour comble de malheur, nos porte-manteaux étaient restés avec nous; les laisser, c'était les perdre. Vers 8 heures, nous retournâmes au palais du gouverneur pour obtenir la permission de sortir de la place; il nous l'accorda enfin; les portes nous furent ouvertes et nous partîmes, le porte-manteau, tantôt sous le bras, tantôt sur l'épaule.

Nous avions fait à peu près 2 lieues, lorsque nous trouvâmes un village sur la route; mon ami était très fatigué et me conseillait d'entrer dans une auberge pour y déjeuner, mais je m'y refusai formellement, en lui disant de faire encore 2 lieues, dans la crainte d'être coupés par l'ennemi; il me badinait sur ces propos, disant qu'il n'y avait rien

à craindre. Nous n'eûmes pas sitôt fait une demi-lieue, que je lui dis : « Regarde donc sur ta droite, vers telle ou telle position, à peu près à une demi-lieue de nous, vois-tu ce peloton de cavalerie? » — « Ah! mon ami, que d'obligations n'ai-je pas envers toi; si nous fussions restés, nous étions prisonniers! » La route était plantée d'arbres des deux côtés; nous eûmes toujours grand soin de nous tenir serrés, afin de n'être point aperçus, et nous marchâmes ainsi pendant deux heures, et toujours à grands pas; arrivés dans un grand village, nous entrâmes dans une auberge où l'on nous prépara à dîner; nous mangeâmes le plus promptement possible, et nous continuâmes notre route pour Aix-la-Chapelle; nous y arrivâmes vers les 7 heures du soir, sans pouvoir savoir positivement quelle route avait prise notre régiment. Cependant, certains nous dirent qu'il se dirigeait sur Liège, d'autres, sur Maëstricht; mais, voyant la majeure partie de l'armée filer sur Liège, nous nous y dirigeâmes. Nous dînâmes à Henri-Chapelle; le 17, à 8 heures du soir, nous nous trouvions encore à 2 lieues et demie de Liège; comme le voyage d'Aix-la-Chapelle à Liège est très long et que nous étions chargés de nos porte-manteaux, nous nous trouvions très fatigués; nous couchâmes sur la route, et le 18, dès 5 heures du matin, nous partîmes pour Liège. Nous y arrivâmes à 6 heures et demie; l'on nous y assura que notre régiment était parti pour Namur; nous nous fîmes conduire par un jeune homme sur la route de Namur, et nous continuâmes notre route. A 9 heures, nous avions fait

3 lieues, quand nous nous arrêtâmes à une auberge sur la route, où il y avait des officiers qui se firent conduire dans une mauvaise voiture jusqu'à Namur; nous allions en faire autant quand ils nous assurèrent que notre régiment était encore à Liège et qu'il avait ordre de n'en partir qu'à 10 heures du matin. Alors, nous prîmes le parti de l'attendre sur la route; 6 heures du soir arrivèrent, point de 139ᵉ régiment.

Le 19 au matin, nous déjeunâmes dans notre auberge en disant qu'il n'y a point d'autre route que celle-ci : « Attendons, le régiment va arriver aujourd'hui »; la soirée se passa en promenade sur la route toujours en attendant, et cela pour ne point faire 6 lieues pour les capucins; le régiment ne vint point et il fallut pourtant l'aller joindre à Liège. Nous partîmes le 20 au matin et nous arrivâmes à Liège à 9 heures; nous trouvâmes de nos collègues qui nous conduisirent à nos logements; nous aurions eu beau attendre, le régiment ne partit que le 23 et nous allâmes alors coucher à Huy. Le 24 à Namur; nous passâmes la Meuse avant d'y entrer; c'est une petite ville qui, avant la Révolution, était bien fortifiée; elle a soutenu un siège fort long sous le gouvernement de la République, mais elle fut forcée de se rendre aux Français après la bataille de Fleurus; il y a dans cette ville une quantité de fabriques de coutellerie fort renommées. Le 25, à Dinant, petite ville située dans une gorge très basse. Le 26, à Givet, petite ville, mais très forte; elle est dominée par le fort Charlemont qui la défend; ce fort est imprenable. Le

27, à Fumay, petite ville située sur la Meuse; il y a dans les environs une quantité de mines d'ardoises; c'est ce qui forme le principal commerce de ce pays, ce sont ses plus grandes ressources. Le 28, à Rocroi; c'est une petite ville située dans une belle plaine; elle est bien fortifiée. Le 29, à Mézières; c'est une assez jolie ville, située sur la rive gauche de la Meuse; nous en partîmes le 30, et passâmes par Charleville, à peu de distance de Mézières; elle est située sur la rive droite de la Meuse. C'est cette rivière qui seule fait la séparation de ces deux villes. Le 30, nous couchâmes à Sompuis, petite ville; routes de traverses; il tomba de la pluie toute la journée; nous marchâmes une grande partie de la journée aux travers des guérets et dans des terres fort grasses. Le 31, à Châlons, jolie petite ville située sur la Marne (rivière); l'on avait fortifié la ville à toutes les portes avec des abatis d'arbres tout autour.

Le 1er février, tout le corps d'armée se mit en mouvement à 4 heures du soir pour se porter à la chaussée; l'ennemi était entré le jour même à Vitry-le-François. Le 2, dès que le jour commença à poindre, tout le corps d'armée se mit sous les armes; aussitôt l'on aperçut les tirailleurs ennemis qui précédaient leurs colonnes; comme notre régiment était très faible, l'on forma une compagnie de tous les sous-officiers et soldats, avec des officiers en nombre suffisant pour les commander. Alors le colonel et tous les officiers non employés formèrent la garde du drapeau et se retirèrent sur Châlons; il en fut de même pour les 140e et 141e ré-

giments. Nous n'avions pas fait une demi-lieue que la canonnade la plus vive s'engagea. Nous voyions alors tous leurs mouvements. Nos troupes furent obligées de se retirer sur Châlons. Lorsque nous y arrivâmes avec nos drapeaux, la confusion y était très grande; l'on habillait et équipait des détachements de conscrits qui venaient d'arriver. Nous couchâmes le même jour à Jaalons, petit village situé sur la grande route de Paris. Le 3, à Épernay, petite ville assez jolie et renommée pour ses excellents vins. Le 4, à Château-Thierry; le 5, à la Ferté-sous-Jouarre; le 6, à Meaux, petite ville très jolie; nous n'y fîmes que prendre des rafraîchissements, vu que l'ennemi s'avançait à grands pas; alors nous allâmes coucher à Trilbardou, grand village situé au midi de la grande route de Paris. Nous en repartîmes le 8, au matin, et couchâmes à Bondy; le 9, à la Villette; nous y restâmes jusqu'au 18; nous entrâmes dans Paris le 18 au soir (1).

Nous reçûmes l'ordre de départ le 6 mars au soir et partîmes le 7 (2) au matin pour nous porter sur Nemours. Nous allâmes coucher dans un grand village, situé au levant de la route de Fontainebleau, où nous nous rafraîchîmes un peu et allâmes coucher à Nemours; tous les matins, deux heures avant le jour, la garnison prenait les armes et ne se retirait qu'au grand jour; l'on s'attendait d'un moment à l'autre à être attaqué par l'ennemi qui était

(1) Ce jour-là fut livrée la bataille de Montereau.
(2) Ce jour-là fut livrée la bataille de Craonne.

campé devant Chéroy; Napoléon ayant manœuvré sur leurs derrières, ils reçurent ordre de se retirer le plus promptement possible, ce qu'ils firent en toute hâte; la plus grande consternation régnait parmi eux; le bruit le plus commun dans leur armée était qu'ils n'avaient plus de retraite, que leurs derrières étaient coupés et que les Français possédaient toutes les têtes de ponts sur le Rhin. Plusieurs bourgeois de la petite ville de Chéroy nous assurèrent, le 19 mars au matin, lorsque nous nous mîmes à leur poursuite, que plusieurs officiers autrichiens versaient des larmes en disant : « Nous sommes tous prisonniers! » Cela n'empêcha pas les Prussiens de commettre les plus grandes cruautés avant de quitter leur camp; neuf d'entre eux se saisirent d'une femme, enceinte de huit mois, et de son mari auquel ils mirent la corde au cou; l'un des neuf tenait la corde et lui répétait souvent : « Si tu bouges, tu es mort! » Le pauvre mari, dans cette attitude, vit ce que tous les maris de la terre ne peuvent apprendre sans un profond chagrin, et cette infortunée mourut, pour ainsi dire, entre leurs mains. Voilà de quoi sont capables ces barbares du Nord.

Le 20, à Sens, petite ville très ancienne et fort mal bâtie; le 21, à Joigny; le 22, à Auxerre, ville ancienne et grande, fort mal bâtie, renfermée par un mur assez élevé, mais qui est de nulle défense; il y a de superbes promenades. Nous avions coupé le pont sur l'Yonne pour résister en cas d'attaque; tous les matins à la prise d'armes, on allait y prendre position, quoique nous fussions peu nombreux, car

officiers, sous-officiers et soldats, tout compris, nous n'étions que cent soixante-quinze hommes. Mais depuis le 22 mars jusqu'au 5 avril que nous y séjournâmes, on s'occupa de la levée de 1815, qui nous procura huit cents jeunes soldats. Les 4 et 5, on forma les compagnies; à peine le travail était-il fini, que le 5, vers 4 heures du soir, l'on cria : « Aux armes! » de toutes parts; aussitôt la générale se fit entendre dans tous les quartiers de la ville. Nous n'eûmes que le temps de faire charger nos malles, déjà l'ennemi était aux portes de la ville; nous effectuâmes aussitôt notre retraite sur Saint-Fargeau, et nous allâmes, ce soir-là, coucher à Toucy; le 6, à Saint-Fargeau; le 7, à Bléneau; le même jour nous en partîmes pour aller à Briare. Nous couchâmes dans un petit village. Le 8 au matin, nous reçûmes l'ordre de retourner à Bléneau; nous ne fûmes pas à moitié route qu'on nous fit rétrograder sur Briare; nous y arrivâmes sur les 2 heures de l'après-midi. Quelle surprise, lorsque nous entrâmes dans plusieurs cafés, d'y trouver des journaux qui annonçaient la déchéance de Napoléon! Quelle consternation parmi les soldats! personne n'y voulait croire; il y eut des officiers qui prirent les journaux et les déchirèrent en disant qu'on trompait la France et l'armée, que c'était une trahison. Nous fûmes bientôt détrompés quand, le 9 au matin, nous marchions sur Montargis, nous reçûmes un courrier extraordinaire qui nous apporta la nouvelle de l'abdication de l'Empereur Napoléon, en faveur de Louis XVIII, dont nous ignorions même l'existence; nous ne savions nullement s'il existait encore

des Bourbons sur la terre (1). Enfin, nous fîmes halte et attendîmes des ordres; nous ne tardâmes pas à voir des sous-officiers et des soldats de la Garde et des autres corps de l'armée qui désertaient en foule pour se rendre dans leurs foyers; bientôt tous nos jeunes soldats rompirent leurs rangs et se dirigèrent sur Auxerre, d'où ils étaient partis; impossible d'y mettre ordre; il ne nous resta que les sous-officiers et quelques vieux soldats. Enfin les ordres arrivèrent, et nous partîmes pour Montargis.

Nous n'avions pas fait une demi-lieue que nous trouvâmes un poste prussien établi sur la route, en avant d'un petit village; les vainqueurs, qui ne devaient la victoire qu'à nos dissensions civiles et aux plus infâmes trahisons, pâlirent à notre aspect; la honte d'une aussi misérable victoire était empreinte sur leur front; ils n'osèrent regarder en face ces vieux guerriers blanchis sous les drapeaux de la victoire; ils n'avaient point oublié sans doute ces fameuses batailles, où ils fuirent devant nous; pouvaient-ils s'enorgueillir de la bataille de Leipzig, où nous avions à lutter contre l'Europe coalisée; ne devaient-ils pas penser à la trahison des Saxons, à celle des Bavarois, et à celle des Wurtembergeois? n'était-ce pas suffisant pour ternir tout l'éclat de leur victoire; ne savaient-ils pas que, sans cela, la victoire ne nous eût jamais trahis? Enfin, nous passâmes devant le poste avec respect

(1) Napoléon avait abdiqué, dès le 4 avril, à Fontainebleau, en faveur de son fils.

pour le traité qui venait d'être conclu; nous étions assez sages pour ne pas attirer de plus grands maux sur notre trop malheureuse patrie! Nous arrivâmes enfin à Montargis, sur les 7 heures du soir; le 10, nous logeâmes dans des petits villages du Gâtinais, entre Pithiviers et Montargis. Le 11, nous allâmes nous rafraîchir à Pithiviers-le-Vieux; la désolation y était à son comble; la grande majorité des femmes, pour ne pas dire toutes, y avaient été déshonorées; une vieille femme de soixante-douze ans, aubergiste, chez laquelle nous bûmes quelques bouteilles de vin, nous en fit l'aveu. « J'étais cachée, nous dit-elle, dans ma cave, derrière des tonneaux, quand tout à coup descendirent des hussards hongrois; après avoir pris plusieurs bouteilles de vin bouché, l'un d'eux me saisit derrière les tonneaux où j'étais cachée et me fit subir le sort des autres femmes, quoique je fusse d'un âge fort avancé. » La pauvre femme nous avoua fort ingénument, qu'il n'y avait eu que les deux pistolets qui étaient à ses côtés qui l'avaient beaucoup gênée; quant au reste, elle ne s'en plaignit pas amèrement.

Nous allâmes coucher, ce jour-là, à Toury, petite ville située sur la grande route d'Orléans à Paris; nous y prîmes cantonnement. C'était précisément le jour de l'abdication de Napoléon, qui nous fut communiquée dès le lendemain, 12 (1). Quatre jours après la reddition de Paris, l'Empe-

(1) L'abdication absolue de Napoléon fut effectivement signée le 11 avril à Fontainebleau.

reur avait appris à Fontainebleau, où il se trouvait encore à la tête de sa Garde et d'une armée assez considérable, la résolution du Sénat qui prononçait contre lui la déchéance. Il abdiqua dans la journée du 11 (1).

Le 3 mai, nous partîmes de Toury pour nous rendre à Authon; nous logeâmes à Bonneval. Le 4, à Authon, petite ville du Perche; le 8, nous couchâmes à Illiers; le 9, à Chartres, et le 10, nous fûmes passés en revue par le général de division Schauembourg (2), chargé de l'organisation des deux régiments du Roi : 1er régiment de ligne et 1er régiment d'infanterie légère, et des deux régiments de la Reine : 2e régiment de ligne et 2e régiment d'infanterie légère. Il choisit à cet effet, dans les divers régiments composant le 3e corps d'armée, des officiers pour la formation de ces quatre régiments pour lesquels je me trouvai du nombre des officiers qui eurent l'honneur d'en faire partie. Le 10, nous retournâmes dans nos cantonnements; le 13, à 3 heures de l'après-midi, nous reçûmes l'ordre du départ pour nous rendre à Chartres. Nos comptes furent réglés sur-le-champ, et le 14, à 4 heures du matin, nous nous mîmes en route au

(1) Ici Robinaux transcrit tout au long l'acte d'abdication, les adieux à la Vieille Garde et le traité, signé le 5 avril 1814, avec les puissances alliées qui mettait l'Empereur en possession de l'île d'Elbe.

(2) Schauembourg (Alexis-Balthazar-Henri-Antoine), baron, né le 31 juillet 1748 dans la Moselle (aliàs 31 juillet 1745 au château de Jungholz près Soultz, Haut-Rhin); colonel en novembre 1791; maréchal de camp, le 7 septembre 1792; général de division, le 8 mars 1793; mort le 1er septembre 1832.

nombre de dix-huit officiers de notre régiment choisis pour faire partie des quatre régiments du Roi et de la Reine et nous nous rendîmes à Chartres; le 20, le général organisa les quatre régiments; ils furent en partie formés des tirailleurs et pupilles de la Garde impériale; sitôt qu'ils furent formés, le général nous conduisit au Champ de Mars et nous fit exécuter des manœuvres à son commandement; on manœuvra avec calme et précision.

Le général, reconnu pour le plus grand manœuvrier de France, nous témoigna toute sa satisfaction, en nous disant : « C'est fort bien; lorsque les Français sont unis, et qu'ils s'entendent, rien ne peut les égaler en adresse, ni en courage; je suis satisfait; jamais soldats d'aucune puissance n'ont manœuvré comme vous. » « Vive le Roi! » s'écria d'une voix forte et intelligible notre général. Ce cri fut unanimement et avec enthousiasme répété dans tous les rangs, et nous rentrâmes en ville. Le 26, nous partîmes pour nous rendre à Versailles; nous logeâmes à Maintenon; le 27, à Rambouillet, jolie petite ville; il y a un superbe parc, des jardins de toute beauté; le 28, à Versailles, grande et belle ville, illustrée par le séjour de Louis XIV, située à quatre lieues de Paris.

Le 30, le général Dupont Chaumont, chargé du portefeuille de la guerre par intérim, nous passa en revue, tous les corps d'officiers successivement, dans son palais et approuva la formation desdits régiments. Je pris le commandement de la 4e compagnie du 2e bataillon du 2e régiment de la Reine, infanterie de ligne. Nous portions comme

uniforme, revers cramoisis et boutons à fleurs de lys, épaulettes de la Garde.

Le 4 juin, Mgr le duc d'Angoulême vint nous passer en revue, accompagné d'un nombreux état-major, et notamment du général Maison (1), commandant la 1re division militaire. Après la revue, le prince réunit en cercle autour de lui tous les corps d'officiers des quatre régiments sus dénommés et leur parla au nom du roi qu'il représentait dans cette circonstance. Il nous témoigna combien il était satisfait de notre belle tenue, de notre bonne discipline et de la bonne conduite que nous avions toujours montrée, de notre valeur et de la gloire que nous avions acquise dans les différents combats. Puis il ajouta : « Le Roi est satisfait et très content de vous; il compte sur votre fidélité. » Nous nous séparâmes aussitôt aux cris de « Vive le Roi! et vivent les Bourbons! » Le prince partit aussitôt pour Paris. Nous allâmes à la caserne de la Courtille; le 24, nous fûmes logés à la Nouvelle France dans le faubourg Poissonnière.

Dans la première quinzaine de juillet, tous les régiments composant la garnison de Paris se rendirent au Champ de Mars, vis-à-vis l'École militaire, pour y exécuter de grandes manœuvres en présence du Roi et des princes de son auguste famille. Le Roi était placé sur son trône, préparé à cet effet sur le perron de l'entrée de l'École militaire; à sa droite étaient placés Monsieur, frère du Roi, et S. A. Ma-

(1) Maison (Joseph), né à Épinay (Seine-et-Oise) en 1771, général de division en 1812, maréchal de France en 1829, etc.

dame, duchesse d'Angoulême; à sa gauche, LL. AA. RR. les ducs d'Angoulême et de Berry. Le duc d'Orléans et les grands dignitaires de la couronne étaient placés autour du trône. Après les manœuvres, tous les régiments furent disposés en colonnes serrées, vis-à-vis et à peu de distance du Roi. Le tout ainsi disposé, Sa Majesté fit demander auprès d'elle tous les colonels commandant les régiments; après qu'ils eurent juré fidélité entre les mains de Sa Majesté, le Roi leur remit à chacun le drapeau destiné à son régiment respectif. Chaque colonel, ayant ainsi reçu son drapeau, se rendit à la tête de son régiment; les armes étaient présentées et les tambours battaient aux champs; alors le drapeau fut porté au centre du régiment et remis entre les mains du lieutenant porte-drapeau par le colonel lui-même; ce dernier se porta de sa personne à 10 pas de la colonne et vis-à-vis le drapeau et cria d'une voix forte : « Officiers, sous-officiers, et soldats, jurez d'être fidèles au Roi, à ses institutions, et à la patrie. » Nous répondîmes tous d'une voix unanime : « Nous le jurons! » Alors le colonel cria : « Vive le Roi! » Ce cri fut aussitôt vivement répété dans tous les rangs. Ce fut une fête brillante, il y eut un concours immense des habitants des quatre parties du royaume qui y étaient accourus; ce fut vraiment une journée de joie et d'allégresse Nous défilâmes devant le Roi et les princes et allâmes former la haie sur son passage depuis le Champ de Mars jusqu'au château des Tuileries; sitôt que le Roi fut entré au palais, chaque régiment se rendit à son quartier.

Dans les derniers jours de septembre, toutes les troupes stationnées à Paris et dans les garnisons voisines se rendirent à jour fixe dans la plaine des Sablons pour y faire la petite guerre. L'armée fut divisée en deux corps; le premier était commandé par Mgr le duc d'Angoulême, et le second par Mgr le duc de Berry. L'artillerie, la cavalerie et l'infanterie étaient disposées par échelons en ordre de bataille. Bientôt le canon se fit entendre et nous marchâmes sur Mgr le duc de Berry qui était en position (car je faisais partie du 1er corps). Nous fîmes des feux de bataillon en avançant, des feux de bataillon en retraite, car Mgr le duc de Berry quitta ses positions et s'avança dans la plaine où il nous présenta de la cavalerie, qui bientôt se disposa à la charge; alors nous formâmes le carré en dispositions contre la cavalerie; le duc s'avança à la tête de sa cavalerie jusque sous le feu de la 1re division de notre carré, mais, forcé par le feu de notre artillerie et la fusillade la mieux soutenue par notre carré et par une charge de cavalerie, il fut obligé d'effectuer sa retraite sur le pont de Neuilly; la retraite fut des plus belles et se fit avec ordre et précision; le passage du défilé fut on ne peut mieux exécuté; au fur et à mesure que les colonnes passaient le pont, elles venaient se former sur la droite et sur la gauche par files en bataille sur la rive gauche de la Seine, en commençant, aussitôt formées, le feu de deux rangs. Cette retraite fut le signal de la cessation des hostilités de part et d'autre; alors l'armée fut dissoute et chaque régiment se rendit à sa garnison respective.

Le 1er janvier 1815, à 11 heures précises du matin, tous les corps d'officiers des différents régiments composant la garnison de Paris se rendirent au Palais des Tuileries, accompagnés des généraux de division et de brigade commandant lesdits régiments. A notre tête étaient les généraux Ledru (1) et Marde (?), lieutenant-général et le vicomte de Montesquiou-Fézensac, maréchal de camp; quand ils furent introduits dans le palais, vint notre tour d'être présentés au Roi; entrés dans la salle du trône, nous étions précédés par les maréchaux de France, grands dignitaires de la couronne; le maréchal Lefèvre, étant en tête des maréchaux, continuait à marcher pour passer dans une autre salle et ne voyait pas le Roi qui était à sa gauche; le Roi, s'étant aussitôt apercu de cette méprise de la part du maréchal, le fit appeler par le maréchal duc de Tarente, qui lui dit : « Venez donc, maréchal Lefèvre, vous avez dépassé le Roi, il est ici à votre gauche. » Le Roi, voyant approcher le maréchal, lui dit d'un air affable et avec bonté, en lui mettant la main sur l'épaule, ces paroles remarquables : « Ah! maréchal Lefèvre, si j'avais été votre ennemi, vous m'eussiez bien aperçu. » Cet impromptu de la part du monarque produisit un effet merveilleux sur tout l'auditoire; c'était en peu de mots faire un compliment bien flatteur à M. le maréchal. Le général Ledru, placé à notre tête et à côté du colonel, nous présenta au Roi, en

(1) Ledru, baron des Essarts (François-Roch), né à Chantenay (Sarthe), le 16 août 1765, mort le 21 avril 1844, général de brigade, le 19 juin 1799, général de division, le 31 juillet 1811.

lui disant : « Sire, j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté le corps d'officiers du régiment de la Reine. » Le Roi répondit aussitôt : « Si je n'avais eu le malheur de perdre mon épouse, elle aurait eu bien du plaisir à vous voir, mais je supplée à son défaut et vous reçois avec autant de plaisir qu'elle aurait pu le faire; je suis on ne peut plus content de vous voir aussi bien tenus; votre corps d'officiers est on ne peut mieux, monsieur le colonel. » Nous nous retirâmes aussitôt aux cris de : « Vive le Roi! » et nous nous rendîmes chez tous les princes et princesses, chez les ministres et chez le gouverneur, comte Maison; toute la journée se passa ainsi en visites.

Dans les premiers jours de mars, je demandai une permission au colonel, pour un mois seulement, pour me rendre au pays auprès de mes parents. Je l'obtins et partis le 6 mars, à 7 heures du matin. Le 6, je quittai la diligence à Connerré, à une heure de l'après-midi et me rendis à Saint-Mars de Locquenay, au domicile de ma sœur établie dans ladite commune; j'y couchai et en repartis le lendemain pour me rendre au Grand-Lucé chez mon père; j'y arrivai sur les 2 heures de l'après-midi; j'y étais attendu avec impatience, car je leur avais écrit que j'arriverais chez eux le 6 au soir. Il y avait quatre ans que j'étais absent; ce fut encore de part et d'autre une joie nouvelle et une grande satisfaction.

Le 11e jour de mon arrivée au pays, sur les 11 heures du matin, je déjeunais avec plusieurs de mes amis chez M. Bonenfant, cafetier, quand on

vint nous annoncer qu'une ordonnance du Roi, datée du 15 mars, venait de paraître, et qu'en vertu de cette ordonnance il était enjoint à tous les officiers, sous-officiers et soldats en congé limité ou illimité de rejoindre leurs corps respectifs dans le plus bref délai (1). Aussitôt, je sortis de la salle où nous étions réunis et allai m'assurer du contenu de ladite ordonnance, que je reconnus conforme au rapport que l'on venait de me faire. Je déclarai à mes amis que le régiment auquel j'appartenais étant en garnison à Paris, il était indispensable que je m'y rendisse sur-le-champ pour y défendre la cause royale pour laquelle j'avais prêté serment de fidélité, que je ne connaissais d'autre obéissance que celle due aux lois, et que, par conséquent, je me rendais à mon poste où j'étais appelé par l'honneur et la fidélité.

Je pris congé de mes amis, et je partis à 3 heures de l'après-midi pour me rendre à Paris; j'allai coucher chez ma sœur à Saint-Mars-de-Locquenay et le lendemain, 19, je me rendis à Connerré pour y prendre la diligence. Toutes les places étaient occupées; je ne pus partir que le 20, à 10 heures du matin, par une voiture d'occasion, bien moins expéditive que la diligence, car nous couchâmes au Grand Nogent (Nogent-le-Rotrou) et le 21 à Chartres; le 22, nous arrivâmes à Paris, à 10 heures du soir. Il y avait dans cette voiture le général Godart (2), que je connaissais pour avoir été en

(1) Ordonnance provoquée par la nouvelle du débarquement de Napoléon en France.

(2) Godard (Roch), baron, né à Arras, le 30 avril 1761, mort le 8 mai 1834, général de brigade du 14 septembre 1809.

garnison avec lui lorsqu'il était colonel du 79e régiment d'infanterie de ligne, et un jeune homme de la ville du Mans, dont je ne me rappelle pas le nom, qui se rendait à Paris pour entrer dans les chevau-légers. Lorsque nous arrivâmes à Courville, nous y apprîmes, mais par voie indirecte, que Napoléon était entré à Paris. Le général et moi entrâmes à l'auberge et nous fîmes servir à dîner. Notre jeune homme destiné pour les chevau-légers ne prit pas même le temps d'entrer à l'auberge; il fit aussitôt demi-tour et partit au galop pour le Mans.

Le 21, au matin, lorsque nous nous mîmes en route, le général me parla de Napoléon et des disgrâces que celui-ci lui avait fait éprouver : « Parce que, me dit-il, je lui ai souvent parlé avec énergie et dit la vérité; pour avoir été franc et naïf, je fus disgracié... » Il me demanda ce que je pensais de tout ce qui se préparait et si je croyais que Napoléon entrerait à Paris. Je lui dis : « Mon général, ce sont des questions que je devrais vous adresser moi-même; votre expérience, vos connaissances en politique et en tactique militaire vous mettent à même, plus que moi, de prophétiser sur les événements futurs » Enfin il insista et me dit : « Allons, voyons, capitaine, qu'en pensez-vous? » — Je lui dis : « Mon général, je pense que ce sont des maux incalculables pour notre malheureuse patrie, que Napoléon entrera à Paris et remontera sur le trône, que les puissances étrangères se coaliseront de nouveau et marcheront sur la France pour l'en chasser de nouveau et que nous serons vaincus. » —

Il me dit : « Je crois que vous avez raison; enfin, nous sommes mandés par le Roi, rendons-nous à Paris; nous n'aurons point de reproches à nous faire, nous aurons fait notre devoir ». — Ce que je rapporte est l'exacte vérité; j'eus toujours le cœur froid et point d'enthousiasme sur la rentrée de Napoléon; je me rendais à Paris avec l'intention bien sincère d'être fidèle à mes serments. — Mais comme j'ai dit ci-dessus, j'arrivai à Paris le 22, à 10 heures du soir. Alors je me rendis à la Nouvelle France où était caserné notre régiment lors de mon départ pour le pays; j'y appris que tout était changé, que le Roi avait quitté Paris, le 20 au matin, et que, le même jour, à 10 heures du soir, Napoléon était entré à Paris. Je repris le commandement de ma compagnie en me soumettant au nouveau gouvernement qui venait d'être établi, sans avoir aucunement pris part aux événements qui venaient de s'opérer. J'appris aussi à mon arrivée au régiment avec un sensible plaisir que le Roi, par une de ses ordonnances du 16 mars, m'avait nommé chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur; j'en remerciai dans mon cœur S. M. Louis XVIII, et je fus sincèrement affligé de ne pouvoir lui prouver par mes services et la fidélité à mes serments que j'étais digne des bontés paternelles de Sa Majesté Royale. Nous prêtâmes serment de fidélité au nouveau gouvernement et partîmes le 24 au matin, pour nous porter sur la frontière du Nord. Nous couchâmes ce jour-là à Beaumont-sur-Oise, le 25, à Beauvais; le 26, à Breteuil; le 27, à Amiens; le 28, à Doullens; le 29, à Arras; le 30, nous y

fîmes séjour; le 31, à Bouchain, petite ville, mais très forte; il y a ville basse et ville haute; elle est imprenable.

Le 24 avril, je reçus un nouveau brevet de chevalier de la Légion d'honneur, accordé par décret impérial du 28 mars. — Le 26 avril, nous partîmes pour nous porter sur la ligne; nous allâmes coucher à Landrecies; le 27, à Avesnes et prîmes des cantonnements dans les villages voisins; l'état-major du régiment resta à Avesnes; ma compagnie et celle des voltigeurs furent cantonnées à Ramousies. Comme le plus ancien capitaine, j'avais le commandement du village et des deux compagnies; nous nous réunissions tous les jours avec le bataillon qui était à Flaumont pour faire la manœuvre; puis nous n'y allâmes que deux fois la semaine; nous faisions l'exercice dans notre cantonnement; ensuite nous tirâmes à la cible deux fois par semaine. Le 24 mai, on resserra les cantonnements; nous fûmes logés à Flaumont. — Le 6 juin, tout notre bataillon (2e), fut logé à Dourlers, sur le bord de la route qui conduit à Avesnes, dans un très grand village.

Le 10, à 4 heures du matin, tout le régiment (2e de ligne) se mit en route et se rendit au camp dit des Césars, grand plateau présentant une petite plaine au-dessous de la ville d'Avesnes. Ce fut là que le prince Jérôme Bonaparte vint nous passer en revue; il remit lui-même à notre colonel le drapeau destiné à notre régiment; après la revue, il y eut un déjeuner champêtre offert par notre colonel au prince Jérôme, qui l'accepta avec plai-

sir, et tout le corps d'officiers fut de la partie. Pendant le déjeuner, des chansons patriotiques furent chantées par de jeunes officiers en présence du prince. Le lieutenant de ma compagnie, nommé Le Sénécal, en chanta une de sa composition qui parut faire beaucoup de plaisir à l'ex-roi de Westphalie. Voici le refrain de chaque couplet : « Mais si le destin nous conduit au Rhin, n'en demandons pas davantage » ; c'était le vœu de toute l'armée; si Bonaparte eût vaincu et passé le Rhin, il eût découragé toute l'armée. Je n'entendis rien dire d'agréable au prince durant le déjeuner; son air inquiet et pensif ne me parut pas de très bon augure; cette attitude de la part du frère de notre Empereur n'était pas faite pour électriser le cœur du soldat et donner du courage à l'armée. Je regardai son air abattu comme le prélude de notre ruine prochaine.

Lorsque la revue fut passée, le prince se rendit à Avesnes, et nous allâmes prendre un nouveau cantonnement dans un grand village nommé Felleries; nous en repartîmes le 12, et fûmes logés, tout le régiment, dans un petit village où nous étions une compagnie par chaque maison; ce resserrement de cantonnement annonçait l'approche des hostilités. Le 13, au matin, nous nous rendîmes à Sobre; toute la division s'y rendit; nous nous formâmes en colonne dans la plaine, et l'on nous fit former les faisceaux. Nous y fûmes quatre heures en position, et partîmes après-midi; nous allâmes camper dans la plaine vis-à-vis Thuin.

Le 15, au matin, tous les premiers mouvements

du 2e corps d'armée commandé par le comte Reille, s'opérèrent sur Thuin; avant d'y arriver, l'on fit arrêter le corps d'armée et on forma le carré; le général, étant au centre, nous lut la proclamation de l'Empereur qui commençait par ces mots : « Soldats, déjà le sang français a coulé et les plus injustes agressions ont commencé du côté du Rhin. Vous avez des marches forcées à faire, des périls à courir; de nombreuses colonnes ennemies s'avancent; marchons à leur rencontre, attaquons-les dans leurs positions; à force de peine et de courage vous surmonterez tous les obstacles; ne sommes-nous pas les mêmes Français d'Austerlitz, de Wagram et d'Iéna, avons-nous dégénéré? » Je ne me rappelle pas tout le contenu de cette proclamation. Sitôt qu'elle fut lue, nous marchâmes en avant, et l'ennemi, qui était à Thuin, fut attaqué sur-le-champ. Ce ne fut qu'une affaire d'avant-garde; nous fîmes passer la Sambre aux ennemis, à Charleroi, et les poursuivîmes jusqu'à une lieue et demie de la ville, jusque dans la plaine de Gosselies; on s'y battit pendant deux heures environ. Ils ne nous présentèrent presque que de la cavalerie; le feu cessa sur les 6 heures du soir et nous prîmes position sur la route des Quatre-Bras.

Le 16, on attaque les Anglais aux Quatre-Bras; la gauche des Français est en avant de Frasnes et vers les Quatre-Bras; le centre à Ligny, la droite vers Sombreffe. Les Anglais et les Prussiens sont attaqués en même temps; le général Blücher, battu, se retira sur Tilly, et marcha toute la nuit pour arriver à Wavres où il se concentra. — Le

17, le général Thielmann se retire de Sombreffe; les Prussiens et les Anglais sont battus sur tous les points et se retirent sur Waterloo où ils prennent position; appuyés à la forêt de Soignies, et à cheval sur la route de Bruxelles et de Nivelles; les fermes d'Hougoumont et de la Haie-Sainte couvraient les ailes de l'armée anglaise, dont le centre couronnait les plateaux de Mont Saint-Jean.

Le 18 juin, ferme d'Hougoumont, crénelée et défendue par les Anglais, attaquée par le 2e corps d'armée commandé par le comte Reille qui s'en empare, ainsi que de la Haie-Sainte. Planchenois et la ferme de la Belle-Alliance sont occupés par les Français; c'est vers ce point que Bülow se dirige. La nuit du 17 au 18, Napoléon coucha à Planchenois (1), et le 18, il resta en position pendant la bataille sur le mamelon la Belle Alliance. Vandamme commandait l'armée des Ardennes, établie à Fumay. L'armée de la Moselle, commandée par le général Gérard, déboucha par Philippeville et vint se mettre en ligne. L'armée du Nord était commandée par les lieutenants généraux Derlon, Reille, Vandamme, Gérard et comte de Lobau; la cavalerie, commandée en chef par Grouchy, était partagée en quatre corps sous les ordres des généraux Pajol, Exelmans, Milhaud et Kellermann.

Le 18 (2), sur les 10 heures du matin, toute l'armée française se mit en mouvement et s'avança dans la plaine; l'armée était échelonnée et en

(1) A la petite ferme de Calllou.
(2) Bataille de Waterloo!

colonnes serrées; elles passèrent toutes, successivement, ces belles colonnes, au pied du mamelon de la Belle-Alliance où était l'Empereur et se dirigèrent chacune sur le point qui lui fut assigné. Le corps dont je faisais partie (2e) se dirigea sur la ferme d'Hougoumont, crénelée et défendue par les Anglais; elle est située sur une petite hauteur qui domine la plaine sur tous les points, et au pied de cette ferme il y a un grand bois de taillis assez mal plantés, au-dessous duquel nous étions en colonne serrée; nous formions l'extrême gauche de l'armée. Le comte Reille, qui commandait en chef le 2e corps, vint nous donner l'ordre d'enlever la position occupée par les Anglais et de prendre la ferme pour point d'appui et de nous maintenir dans cette position pendant la bataille, sans perdre ni gagner du terrain. Aussitôt la charge fut ordonnée et nous montâmes en masse, la baïonnette croisée sur l'ennemi, qui fit une ferme résistance. Le combat fut opiniâtre de part et d'autre et la fusillade la plus meurtrière se poursuivit avec une égale ardeur; une demi-heure suffit aux Français pour enlever cette position formidable; si nous eussions eu deux régiments de cavalerie, nous eussions fait un grand nombre de prisonniers, tandis que sur le centre et la droite de l'armée la canonnade la plus vive et la fusillade la mieux soutenue se faisaient entendre; nous tenions toujours ferme cette position importante.

Sur les 6 heures du soir, le maréchal Ney vint à notre position et nous cria d'une voix forte : « Courage, l'armée française est victorieuse, l'ennemi est

battu sur tous les points! » L'Empereur, voyant un corps qui débouchait dans la plaine, annonça aussitôt l'arrivée du général Grouchy commandant en chef la cavalerie; aussitôt il fit attaquer les plateaux dits Mont-Saint-Jean, occupés par les Anglais sous le commandement du général en chef commandant les armées combinées, lord Wellington; là, il trouva une ferme résistance; une artillerie nombreuse et embusquée vomissait feu et flamme de toutes parts; la Garde impériale s'avança sur-le-champ et enleva la position qui fut reprise à l'instant; la Garde forma aussitôt le carré et se battit ainsi avec un acharnement sans exemple; sommée plusieurs fois de se rendre, elle préféra la mort au déshonneur, et bientôt l'on entendit ces mots si dignes du caractère et du beau nom français : « La Garde meurt, mais elle ne se rend pas!... » Le prétendu corps du général Grouchy n'était autre qu'un corps prussien fort de quinze mille hommes commandé par Blücher qui vint couper notre armée et la prendre en flanc; l'épouvante devint générale; les bruits les plus sinistres se répandirent dans tous les rangs et bientôt la déroute fut générale, dans toute l'armée. La postérité rendra compte un jour peut-être des raisons pour lesquelles Grouchy ne reçut point les ordres de l'Empereur pour s'avancer dans la plaine à l'heure indiquée; je m'abstiens de toute réflexion à ce sujet.

Dans la position où nous nous trouvions, nous n'étions pas à même de voir facilement les mouvements de notre armée; inquiets de ne plus entendre la canonnade que dans le lointain, avec un de mes

amis, nommé Wonroo (?) capitaine comme moi, quitta avec moi la position pour un instant, et nous nous avançâmes de 200 ou 300 pas dans la plaine pour voir les mouvements de notre armée, car nous ne recevions point d'ordres. Qu'y vîmes-nous? nos troupes en pleine retraite sur tous les points ; nous en avertîmes aussitôt le général qui commanda : « Colonnes en retraite », dès qu'il s'en fut assuré par lui-même, et nous recommanda de garder le plus grand silence et de conserver le plus grand ordre ; le tout ne fut pas de longue durée ; nous recevions quelques boulets par derrière, et des soldats effrayés, regardant derrière eux, aperçurent nos lanciers polonais ; ils les prirent pour de la cavalerie anglaise, et s'écrièrent : « Nous sommes perdus! » Le bruit s'en répandit dans toute la colonne, et bientôt nous fûmes dans un désordre complet ; chacun ne pensa plus qu'à son propre salut ; impossible de rallier les soldats égarés ; la cavalerie suivit l'impulsion de l'infanterie ; j'ai vu des dragons en retraite, au galop, renverser des malheureux fantassins et monter sur leurs corps avec leurs chevaux ; cela m'est arrivé une fois ; ennuyé d'un pareil désordre, et exténué de fatigue à force de courir, car il y avait une demi-heure que nous courions dans la plaine sans être poursuivis, je m'en étais aperçu plusieurs fois et je ne cessai de le repéter à haute voix, en criant : « Halte, rallions donc, rien ne nous poursuit. »

Voyant que mes efforts étaient inutiles, je m'armai d'un fusil et je fis face à deux ou trois dragons, en croisant la baïonnette et armant mon

fusil sur eux, et leur criai d'une voix forte et d'un ton ferme que rien ne nous poursuivait, et que le premier qui passait la ligne je lui passais une balle au travers le corps; enfin je leur en imposai de manière qu'ils s'arrêtèrent et je fis si bien que je ramassai une douzaine de cavaliers et environ soixante fantassins; je leur dis : « Suivez-moi, je me charge de vous diriger et de vous faire passer la Sambre sans obstacle. » Ils mettaient leur confiance en moi, aussi je fis mon possible pour ne point les en rendre dupes; je les dirigeai sur un point que je connaissais, nommé Pont-sur-Sambre; nous marchâmes toute la nuit et y arrivâmes le 19, à 6 heures du matin; nous y passâmes la rivière fort à notre aise, tandis qu'à Charleroi c'était pitoyable; les approches de la ville, les rues et le pont étaient encombrés d'équipages de tous genres. C'était un second Leipzig. Lorsque nous eûmes passé la rivière, nous prîmes position sur les hauteurs pour y attendre les débris de l'armée; vain espoir! aucun des généraux ne put rallier l'armée. Ne voyant que quelques groupes de soldats épars, çà et là, par la plaine, je me décidai à me mettre en route avec ma petite colonne que je conduisais en assez bon ordre; nous marchâmes ainsi toute la journée.

Revenons sur le jour de la grande bataille (18). Nous laissâmes dans cette malheureuse journée des bagages immenses et deux cent dix pièces de canon au pouvoir de l'ennemi; fort peu de prisonniers. Cette malheureuse journée (journée de sanglante mémoire) peut, à juste titre, être comparée à la

bataille de Pharsale livrée par Brutus et Cassius dans les plaines de Marathon (*sic*) ; elle fut le prélude de la décadence de l'empire romain ; et celle du Mont-Saint-Jean amena la décadence de l'empire français.

J'eus dans cette journée la boucle du ceinturon de mon épée cassée sur ma poitrine ; j'en fis un pas en arrière, c'était dans la chaleur du combat en montant à la ferme d'Hougoumont ; le ceinturon et le fourreau de mon épée restèrent dans le bois sans que je m'en aperçusse. A l'instant où l'ennemi nous repoussa jusqu'au bas du bois, je reçus une balle dans l'avant-bras gauche qui ne me fit qu'une forte contusion, et une autre, en remontant à la charge, qui m'attrapa le genou gauche dans sa partie interne, mais le genou, comme le bras, ne furent, fort heureusement, que contusionnés.

Le 19, nous passâmes par Beaumont, et sur les 6 heures du soir, dans un grand village situé dans un fond au-dessus duquel il y avait de grands bois de taillis fort élevés. Comme l'affluence des troupes était si grande, et que l'on manquait de tout, je pris le parti de grimper sur la montagne et de traverser les taillis. Arrivés sur la cime, nous y trouvâmes une douzaine de petites chaumières ; je logeai moi-même, avec ordre et précaution, tous mes soldats, cinq ou six par maison, et j'y établis de suite une garde pour l'ordre et notre sûreté commune. Je me logeai avec mon lieutenant et mon domestique, qui ne m'avaient point quitté, dans la maison qui avait le plus d'apparence. Qu'y trouvâmes-nous ? Deux malheureux vieillards, dans la

plus extrême misère, qui ne purent nous offrir que quelques pommes cuites et des haricots. Je donnai de l'argent au mari et le priai d'aller m'acheter dans un village voisin de l'eau-de-vie, du pain, du jambon, du vin ou de la bière, s'il en trouvait. Il fut deux heures parti. Qu'apporta-t-il? une douzaine d'œufs, quatre bouteilles de bière, et peut-être deux livres de mauvais pain. Nous nous mîmes aussitôt en devoir d'en trouver l'emploi, et ce fut bientôt terminé. Pendant que notre homme était aux provisions, j'avais pris un bain de pieds pour me soulager, car j'avais les pieds si serrés dans mes bottes rétrécies par la pluie et la fange dans laquelle nous marchions depuis trois jours, que mes pieds étaient entamés dessus et dessous : mon domestique graissa bien mes bottes pour les rendre plus souples; je me couchai à 10 heures, croyant passer la nuit tranquille et prendre un peu de repos; vain espoir! à 11 heures, nous entendîmes crier : « Aux armes! » de toutes parts, au bas de la montagne et même jusque dans le bois de taillis au-dessus duquel nous étions logés ; quel embarras! je ne savais si je pourrais mettre mes bottes, tant mes pieds étaient enflés ; ce ne fut pas sans beaucoup de peine que j'y parvins.

Je pris aussitôt un paysan pour guide qui nous conduisit jusqu'à Sobre; là, nous trouvâmes la route couverte de soldats en débandade; un général, qui se trouvait là par hasard avec plusieurs officiers supérieurs, fit arrêter les soldats qui arrivaient de tous côtés et on forma une colonne de sept à huit cents hommes qu'on fit marcher de

chaque côté de la route, et plus de six cents hommes sans armes marchaient sur la grand'route, au milieu de la colonne. Il était temps de prendre des moyens de défense, car l'ennemi nous suivait de près.

Après deux heures de marche, nous arrivâmes à Avesnes, place forte; nous y trouvâmes une partie de la Garde impériale en assez bon ordre; nous nous y reposâmes pendant une bonne heure, et allâmes coucher à Vervins; c'était notre colonel qui commandait la place; j'eus un bon logement et y passai une nuit bien à mon aise. Le 21, à Laon, ville passablement grande, forte, et située sur une grande hauteur. Il y a au bas de la ville une superbe plaine; ce fut dans cette plaine et au pied des forts de cette ville que l'on réorganisa en quelque sorte les débris de l'armée; le 22, dans l'après-midi, nous nous mîmes en mouvement pour marcher sur Soissons; nous y arrivâmes sur les 7 heures du soir; la Garde impériale y était logée : nous y fîmes une halte d'une heure et allâmes prendre position à une lieue de la ville, sur la route de Paris. Dès le même instant, nous apprîmes que Napoléon avait abdiqué en faveur de son fils et qu'en conséquence celui-ci avait été proclamé empereur des Français sous le titre de Napoléon II (1).

Le 25, nous quittâmes nos positions et l'armée se mit en mouvement pour continuer sa retraite jusque sous les murs de la capitale. Le même jour, notre division coucha à Dammartin; l'ennemi était

(1) L'Empereur avait abdiqué à Paris le 21, en faveur de son fils.

à Senlis et à la Chapelle; le comte Reille et un autre général, dont je ne me rappelle pas le nom, étaient logés dans une vieille maison de maître un peu éloignée du village; ce fut ma compagnie qui fut désignée pour former leur garde cette nuit seulement; lorsque mes postes furent établis, les deux généraux me firent appeler et m'engagèrent à souper avec eux; cela m'arrangeait à merveille; je ne me le laissai pas dire deux fois et j'eus cet avantage. En soupant, les deux généraux parlèrent peu; la consternation était peinte sur leur visage; tout ce que je leur entendis dire de remarquable, ce furent les phrases ci-après: « Il s'est livré à ses plus cruels ennemis; il s'est embarqué à Rochefort (1), et s'est rendu à bord des bâtiments anglais. Son despotisme l'a perdu; quel malheur qu'il soit revenu de l'île d'Elbe. » Ils ajoutèrent ces mots: « Que le Diable eût bien dû l'emporter! » Après, la conversation s'engagea sur les différentes évolutions de la journée du 18 juin.

Le 26, nous partîmes dès le point du jour. Sur les 2 heures de l'après-midi le canon se faisait entendre ainsi que la fusillade de nos tirailleurs qui soutenaient la retraite. Nous arrivâmes sur les 6 heures à Saint-Denis, où nous trouvâmes notre 4e bataillon qui fut fondu dans les trois premiers. Les approches de Saint-Denis étaient défendues par de superbes redoutes qu'on y avait construites; elles étaient gardées, lorsque nous y passâmes, par

(1) En réalité Napoléon ne quitta le territoire français sur la frégate *la Saale* que le 8 juillet. Le 15 seulement il monta à bord du *Bellérophon*.

les gardes nationaux de la capitale qui s'étaient fédérés. Nous vînmes prendre position dans la plaine, presque sous les murs de la capitale ; le 27, la fusillade s'engagea sur la première ligne ; l'affaire ne dura que deux ou trois heures. Nous restâmes en position jusqu'au 1er juillet, mais l'ennemi ayant manœuvré sur notre droite pour se porter sur Versailles, nous fûmes obligés de quitter la position et de nous porter sur les bords de la Seine, dans les positions de Neuilly, Saint-Cloud et Sèvres ; notre régiment occupa cette dernière depuis le pont de pierre jusqu'aux ponts de bois surnommés les filets de Saint-Cloud. Il y avait un petit corps de troupes polonaises entre le pont de pierre et Saint-Cloud. Le maréchal Davout, ayant le portefeuille de la guerre par intérim, vint à notre position, et ordonna que la charpente des deux arcades du pont de pierre fût chargée de madriers, de paille, et bien goudronnée (car les arcades n'étaient pas closes). Ce fut moi qui fus chargé de cette expédition ; je pris à cet effet une trentaine de soldats et je fis prendre des madriers qui étaient çà et là le long de la rivière et en fis garnir la carcasse des deux arches, et, avec une tonne de goudron que l'on m'envoya, je fis goudronner toute cette charpente et fis mettre le reste de ce combustible sur le milieu. Le maréchal arriva au même instant et me dit de presser les travaux le plus promptement possible, qu'avant un quart d'heure les Prussiens allaient paraître sur les hauteurs de Sèvres avec du canon. Aussitôt je fis mettre le feu au pont en présence du ministre ; dans moins d'un quart d'heure la carcasse

fut brûlée, et les deux arches du pont, qui étaient presque closes, tombèrent dans la rivière. Il n'y avait pas un demi-quart d'heure que le pont s'était écroulé, que les Prussiens arrivèrent sur les hauteurs de Sèvres avec quatre pièces d'artillerie, et l'infanterie avec un peu de cavalerie descendit dans le bourg de Sèvres, et vint se placer sur le bord de la Seine, et la fusillade s'engagea aussitôt; ils venaient dans l'intention de rétablir le pont; il était temps qu'il sautât; vu notre infériorité, ils l'auraient passé malgré nous. Son Excellence, le ministre, fut tellement satisfait de ce que le pont avait disparu si promptement, qu'il fit demander mon nom par écrit et à quel corps j'appartenais; j'étais porté pour une récompense et mis à l'ordre du jour de l'armée. — La canonnade devint si vive ainsi que la fusillade entre les Prussiens et une de nos compagnies retranchée dans des petites maisons situées à la tête du vieux pont de bois où les Prussiens voulaient rétablir le pont le plus près de Sèvres, celui que nous avions coupé (car il y en a deux, entre lesquels se trouve une petite langue de terre d'un demi-quart de lieue de long; dans cet endroit, la Seine forme deux bras), que nous fûmes obligés d'envoyer la 3e compagnie prendre position dans cette petite presqu'île, pour y défendre l'approche des Prussiens, qui, bon gré, mal gré, voulaient rétablir le pont de bois pour y effectuer leur passage. Sitôt que nos troupes furent en position dans l'île, la fusillade y devint des plus vives et très bien soutenue. Le feu commença sur les 2 heures de l'après-midi; sur les 4 heures, nos troupes étaient

écrasées par le feu de l'ennemi qui était embusqué dans les maisons de l'autre côté de la rivière et nos artilleurs ne pouvaient riposter avec succès aux pièces ennemies qui étaient en position sur les hauteurs et à couvert d'un grand bois de taillis. La 3e compagnie était écrasée par la mitraille, la fusillade et les obus qui ne cessaient de pleuvoir sur elle; il fallut voler à son secours, car elle ne pouvait plus tenir, tant elle était affaiblie. Je reçus l'ordre de mon colonel de me détacher de la colonne, qui était embusquée derrière un grand mur et quelques maisons, avec ma compagnie, pour me porter dans l'île au secours de la 3e compagnie. Je me mis aussitôt en mouvement avec ma troupe forte de cent trente-sept hommes; il fallait pour me porter dans l'île que je passe sur le pont de bois le plus près de Paris, au bout duquel l'entrée était à gauche. Sitôt que l'ennemi m'aperçut, toute sa fusillade et ses pièces furent dirigées sur le pont par lequel je devais passer. Sitôt que le maréchal Davout me vit engagé sur le pont, il me cria de loin : « Courez donc, courez donc ! » (car j'allais seulement au pas accéléré). Il m'arriva aussitôt une bordée de mitraille et une fusillade des mieux soutenues qui me renversa une douzaine d'hommes et mon lieutenant qui eut la tête perçée d'une balle et tomba raide mort. Je pris aussitôt la course et me jetai promptement dans l'île où je m'occupai à placer mes soldats en tirailleurs le long de la rivière. Ayant fini de les placer le plus avantageusement possible, nous nous fusillâmes jusqu'à 10 heures du soir; je ne perdis qu'une trentaine d'hommes, vu que notre position

était très avantageuse; nous avions deux ou trois belles embuscades qui nous sauvèrent beaucoup de monde, car il est étonnant combien ils nous tirèrent d'obus et lancèrent de mitraille et une fusillade des mieux soutenues. L'ennemi était au nombre de quinze cents hommes; ses pertes furent considérables. Sur les 10 heures, le feu avait totalement cessé sur toute la ligne (1); alors les ennemis descendirent des hauteurs sur le bord de la Seine, où ils prirent position et placèrent des sentinelles de distance en distance sur le bord de la rivière, et une forte colonne se porta sur le village situé vis-à-vis de l'extrémité de l'île que j'occupais, car j'avais suivi leurs mouvements afin de mieux connaître leur position; les ayant vus prendre position dans le village et placer des sentinelles sur le bord de la rivière, je me retirai à ma première position où je trouvai tous mes soldats endormis, car ils étaient exténués de fatigues en tous genres, car nous manquions de tout, quoique aux portes de la capitale. Je me couchai sur le gazon, au centre de ma troupe endormie, et je me gardai bien d'en faire autant.

Vers minuit, j'entendis un grand bruit au bout de l'île, comme si on eût remué des barques;

(1) Ces détails sur ce dernier combat de vingt-deux ans de luttes sanglantes sont fort curieux. M. Thiers, qui a consacré un paragraphe aux dispositions dernières prises par le maréchal Davout pour combattre les Prussiens et les Anglais dans ces premiers jours de juillet, ne mentionne même pas cette brillante affaire de Sèvres qui eut lieu le même jour que celle de Rocquencourt. Ce jour-là, l'Empereur avait déjà dépassé Niort sur la route de Rochefort.

j'éveillai mon sergent-major, mes deux sergents et mon domestique qui ne me quittait jamais. Nous laissâmes reposer nos soldats qui dormaient à la renverse sur leur sac et le fusil entre les bras en cas de surprise. Nous nous portâmes tous les cinq, en marchant le long de la rivière, jusqu'au bout de la pointe de l'île et toujours sans bruit, dans la crainte d'être aperçus par l'ennemi; nous pouvions facilement nous mettre à couvert derrière quelques broussailles dont l'île était plantée. Je crus m'apercevoir au bruit que j'entendais, que l'ennemi entrait dans des barques pour se porter dans l'île et nous surprendre; je m'avançai sur le bord de la rivière et je vis, à l'aide d'une lanterne qu'ils avaient, qu'effectivement ils étaient déjà en assez grand nombre dans des barques; j'appelai mes sous-officiers qui se réunirent à moi et je leur montrai le point sur lequel ils devaient tirer; je commençai le premier, car je m'étais muni d'un bon fusil; il paraît que notre première décharge produisit un très bon effet et que nous frappâmes au milieu de la troupe embarquée, car, au même instant nous entendîmes un grand bruit qui annonçait parmi eux une grande confusion; une douzaine de coups de fusil furent suffisants pour les faire rentrer dans le village; je crois qu'ils perdirent quelques hommes. Mon colonel accourut dans l'île, au bruit de la fusillade, pour s'assurer de quoi il était question. Je lui dis que l'ennemi était entré dans des barques pour passer dans l'île et que nous venions de les faire rentrer dans le village. Nous plaçâmes un poste de quatre hommes à la pointe

de l'île pour observer l'ennemi et nous nous retirâmes à notre position; mon colonel retourna de l'autre côté du pont, sur la route de Paris, où était campée la colonne de réserve, et rendit compte au général de la découverte que j'avais faite. C'était le 2 juillet que cette affaire eut lieu; toute la ligne fut attaquée vers les 2 heures de l'après-midi, mais le grand champ de bataille était à Montrouge, où la canonnade la plus vive se fit entendre jusqu'à 7 heures du soir.

Le 3 juillet, au matin, nous nous trouvions dans les mêmes positions que la veille, mais le soleil avait paru avant qu'aucun coup de fusil ne se fût fait entendre. J'étais en position sur le bord de la rivière et masqué par un fossé assez élevé, vis-à-vis une superbe maison de maître située sur la hauteur de l'autre côté de la rivière où il paraissait y avoir beaucoup de Prussiens; au même instant, nous en vîmes descendre un, portant sur la tête un panier rempli de bouteilles de vin bouché; quand il fut sur la route, le long de la rivière et vis-à-vis de notre position, il marchait dans la direction de Sèvres, mon domestique, impatient de ne point se battre, me dit : « Mon capitaine, je vais descendre ce grand coquin-là qui emporte notre vin; » il le coucha en joue et l'étendit par terre; aussitôt les Prussiens parurent et la fusillade commença, mais ils se retirèrent bientôt dans les maisons et le feu cessa.

Vers les 10 ou 11 heures, le feu cessa tout à coup du côté de Montrouge, et une demi-heure après, je vis un groupe de cavaliers prussiens avec deux généraux à leur tête, dont l'un était français; ils

avaient chacun à la main un petit drapeau blanc, qui me fit connaître de suite qu'il y avait suspension d'armes (1). Plus de soixante de mes soldats avaient leurs armes braquées sur le peloton de cavalerie, quand je leur criai : « Ne tirez pas, ce sont des parlementaires ; il y a un général français. » J'eus toute la peine possible à les contenir, tant ils avaient l'ardeur du combat. Les deux généraux, se voyant couchés en joue d'aussi près, et voyant que j'avais de la peine à contenir mes soldats, firent un mouvement rétrograde, mais quand ils virent la troupe au port d'armes, ils s'avancèrent de nouveau, et le général français passant vis-à-vis de ma position me cria : « Nous avons une cessation d'armes », et me fit un salut en me disant : « Je vous remercie, capitaine. » Il ne fut pas aussi heureux en arrivant vis-à-vis du pont de bois et celui de pierre. Il eut beau crier : « La paix ! la paix ! » il fut accueilli à grands coups de fusil et eut toutes les peines possibles à faire cesser le feu. Cette position était défendue par les Polonais qui ne voulaient point entendre raison. Les Prussiens se montrèrent sur le bord de la rivière et leur crièrent en leur langue : « Nous avons la paix » ; les Polonais leur dirent des injures en leur montrant leur derrière et la fusillade recommença de nouveau, et sitôt que les généraux se montraient avec leurs drapeaux blancs, ils recevaient des coups de fusil pour toute réponse. Enfin les généraux qui commandaient dans les positions

(1) L'armistice entre l'armée française et les armées anglaise et prussienne fut effectivement signé le 3 juillet.

firent demander un officier et deux soldats sachant nager pour passer de l'autre côté et s'assurer si réellement nous avions une cessation d'armes. L'officier passa et fut convaincu de la réalité de ce fait; alors le feu cessa sur toute la ligne. Si le feu avait continué, j'avais un poste très important à défendre, et pour retraite un passage très épineux; le pont sur lequel j'avais passé la veille pour me rendre dans l'île était garni dans sa charpente de madriers, de paille et de goudron, et au cas où l'ennemi aurait forcé le passage en rétablissant le premier pont, l'on mettait le feu au deuxième, sur lequel j'avais ordre de ne passer pour me retirer sur Paris qu'au moment où je le verrais en feu.

Nous restâmes en position dans les petites maisons qui avoisinent le pont jusqu'au lendemain 6 heures du soir, où nous partîmes pour nous rendre dans la plaine des Sablons; nous traversâmes le Bois de Boulogne et prîmes position dans la plaine à 8 heures du soir; une grande partie de l'infanterie française vint camper dans cette plaine; les colonnes prussiennes passaient au bas de la plaine et se dirigeaient vers le pont de Neuilly. Je craignis un instant qu'il n'arrivât quelque catastrophe, car un grand nombre de soldats français sortirent des rangs malgré leurs chefs, et se répandirent dans la plaine en courant sur les colonnes ennemies qui défilaient devant nous et tirèrent sur eux pendant plus d'une demi-heure. Je ne sais si c'était par peur ou par prudence, mais ils ne ripostèrent jamais par un seul coup de fusil; ils défilèrent une grande partie de la nuit.

Le 5, à 10 heures du matin, toute l'armée se mit en mouvement et défila sur le pont d'Iéna, en traversant le Champ-de-Mars, vis-à-vis l'École Militaire où était toute la Garde impériale rangée en colonne serrée, qui, après, suivit notre mouvement, car, d'après les conventions du traité, toute l'armée française devait se rendre au delà de la Loire (1). Nous allâmes prendre position dans la plaine, sur la route d'Orléans. A 2 heures, nous partîmes et allâmes jusqu'à Antony; là, notre colonne prit position et y passa le reste de la journée et la nuit suivante; ayant la certitude que la troupe restait dans cette position jusqu'au lendemain, 6, je demandai la permission d'aller à Paris pour y toucher une gratification de 400 francs accordée à chaque compagnie; alors je me rendis au bureau de notre quartier-maître qui y était demeuré; comme il était tard, il me remit au lendemain; 10 heures étaient sonnées; je n'étais pas encore logé; j'en cherchai les moyens, mais inutilement; toutes les portes étaient fermées et personne ne voulait ouvrir. Ayant battu le pavé plus que je ne l'aurais bien voulu, je revins dans le faubourg Poissonnière que j'avais habité et que je connaissais; je frappai à la porte d'un café que j'avais l'habitude de fréquenter; personne ne m'ouvrit; l'on était sourd à ma voix, quoiqu'on la connût fort bien; je me nommai par mon nom, je ne fus pas plus heureux; alors je me rap-

(1) L'armée française, dit Thiers, dont on avait réclamé la retraite immédiate, eut trois jours pour évacuer Paris, et huit pour se retirer derrière la Loire, qui était la limite définitivement adoptée.

pelai que j'avais logé chez Mme C..., rue Paradis, dans le même faubourg. Je pouvais me flatter d'y être bien reçu et d'y trouver une âme sensible et généreuse, qui plus d'une fois dans ma vie m'avait donné des preuves de sa tendresse et de sa philanthropie. J'y vais, je frappe à plusieurs fois à sa porte, l'on ne me répond point; je frappe encore; l'on me demande : « Qui est là? » je réponds : « C'est moi, madame C... » — « Je ne vous connais pas, » me répond-on. — « Mais, madame, et ma voix? » — « Je ne la connais pas. » — « C'est étonnant, j'ai pourtant vu que vous la connaissiez parfaitement, » lui dis-je. — « Votre nom? » — « Le capitaine Robinaux; vous devez pourtant vous souvenir de moi. » — « C'est vrai, me dit-elle, mais je ne puis vous ouvrir, il est trop tard. » Ce n'était pas l'heure tardive qui en était la cause; je la devinai facilement et je me retirai. J'allai frapper à plusieurs hôtels que je connaissais, je ne fus pas plus heureux; je me rendis au Palais-Royal dans l'espoir d'y trouver ouvertes les maisons de jeu et d'y passer le reste de la nuit. Vain espoir! Paris était dans la consternation et tout était fermé. Je revins dans le faubourg Poissonnière; j'y trouvai une guérite déserte; j'y entrai et j'y passai la nuit. Au point du jour, je m'éveillai en entendant ouvrir plusieurs portes et je me rendis dans un café que je connaissais; j'y pris une tasse de café au lait pour me remettre des fatigues du jour et de la nuit que je venais de passer; alors je me rendis chez le quartier-maître qui me remit la somme de 400 francs pour moi et 800 francs pour deux de mes amis qui m'avaient chargé de toucher cette somme;

alors je partis de Paris pour rejoindre le régiment à sa position d'Antony; comme je sortais à la Barrière d'Enfer, 10 heures et demie sonnaient et l'ennemi entrait dans Paris à 11 heures précises d'après les conventions faites et tout militaire français pris dans la ville, passé cette heure, était déclaré de bonne prise.

Arrivée à Antony, plus de régiment. Il était parti pour Étampes. J'allai dîner à Montlhéry et je rejoignis le régiment à Arpajon; il y faisait une halte d'une heure pour se rafraîchir; de là, nous allâmes coucher dans un petit village à une lieue de la route et sur la droite. Le 7, nous passâmes par Étampes et allâmes coucher à Janville. Le 8, à Ouzouer, petit village dans la plaine; le 9, à Meung; le 10, à Beaugency; nous y fîmes une halte d'une heure et passâmes la Loire à 11 heures et allâmes loger à Saint-Laurent, grand village à 3 lieues de Beaugency sur le bord de la Loire. Je fus détaché avec ma compagnie dans un petit hameau nommé Le Goullet situé sur le bord de la Loire à une demi-lieue de Beaugency. Le 14, le régiment partit pour se rendre à Poitiers et coucha ce jour-là à Vienne, le 15 à Amboise, le 16, à Tours, le 17, séjour; le 18, à Sainte-Maure, le 19, à Châtellerault. Le 20, à Poitiers. Nous fûmes logés chez les bourgeois, et les soldats à la caserne; j'étais logé chez M. M..., négociant, rue de la Regratterie, n° 17.

TROISIÈME CAHIER (1)

(1825-1834)

Le 12 novembre 1825, je reçus une ordonnance de la gendarmerie à cheval, expédiée par M. de Breuilpont, maréchal de camp, commandant le département de la Sarthe, par laquelle il me faisait connaître que je devais être rendu au Mans le lendemain, et le 14 à Laval, pour conduire un détachement de deux cent douze hommes de la classe 1824 destiné au 48e régiment de ligne à Morlaix. Il me demandait réponse par le même courrier, si j'acceptais; je lui répondis que le lendemain je serais au Mans, et au fait, j'y arrivai à 3 heures après-midi; de suite, j'allai prendre les ordres du général, et ma feuille de route chez le surintendant militaire, et je partis par la voiture de 6 heures et, le lendemain, à 5 heures du matin, j'étais rendu à Laval. J'y restai en station les 15 et 16; j'en partis le 17 au matin par une pluie battante et allai coucher à Vitré, petite ville célèbre

(1) Ainsi que je l'ai dit dans l'*Introduction*, le capitaine Robinaux, après avoir mené dix ans durant, de 1815 à 1825, dans son pays d'origine, la pénible existence d'officier en demi-solde, était rentré dans une sorte de demi-activité sous le gouvernement des Bourbons en qualité d'officier d'étapes. Après 1830, il fut réintégré dans l'armée régulière.

par l'ancienne chouannerie. Laval est une ville ancienne, située sur les bords de la Mayenne, sur le versant d'une côte et face au nord; elle est très mal bâtie.

La ville est extrêmement riche, il s'y fait un grand commerce de fil et de toile, c'est ce qui fait la richesse du pays; il y a beaucoup d'anciennes familles nobles qui détiennent une grande partie de la fortune du pays, conjointement avec la classe manufacturière; elles regorgent de richesses, tandis que la classe ouvrière manque de tout. Je n'ai jamais vu plus de misère et de mendiants dans le peuple que dans cette ville (pas même en Prusse); elle est peu avancée en civilisation, comparativement aux parties de la France qui l'avoisinent.

Comme la Sarthe, l'Orne et l'Anjou, ce pays fut de tous temps un foyer de désordre et d'anarchie; il fut longtemps le théâtre de la guerre civile; c'est le foyer de la chouannerie; le prêtre et les nobles y ont entretenu le fanatisme et la superstition, afin d'y exploiter selon leurs intérêts et leur ancienne domination la stupide crédulité. Il y a sur les bords de la Mayenne, à 2 lieues, et au midi de la ville, une ancienne maison monastique, habitée par les frères trappistes qui y exploitent un terrain immense et sont fort riches : je ne vois pas de quelle utilité ils sont au pays, si ce n'est d'y entretenir le fanatisme et la superstition, car, pour l'exploitation des terres, on pourrait fort bien y employer les malheureux pères de famille de ces contrées, et rendre à la vie sociale ces hommes crasseux et trop

souvent remplis de vices, qui vont s'y enfoncer et croupir dans la mollesse et manger ainsi le pain du malheureux ouvrier. Vitré est une petite ville de Bretagne mal bâtie et mal pavée ; elle est entourée d'un vieux rempart et de larges fossés ; on y remarque encore quelques vieilles tourelles et une espèce de vieille citadelle ; le tout est en ruines et abandonné ; quelques réparations faites à la hâte, elle pourrait encore mettre à l'abri d'un coup de main ; c'est un chef-lieu d'arrondissement d'Ille-et-Vilaine ; de tous temps pendant nos désordres civils, elle fut le foyer de la chouannerie et le théâtre d'affaires malheureusement trop sanglantes.

Pour conduire mon détachement, l'on ne m'avait donné qu'un brigadier de dragons en garnison au Mans (12ᵉ) ; il marchait en avant pour faire le logement, et, de fait, j'étais seul pour conduire mes deux cent douze hommes, mais je formai des escouades de vingt-sept à vingt-huit hommes et j'en dressai huit contrôles nominatifs que je donnai à huit des plus intelligents pour faire les fonctions de caporaux, et je les rendis responsables de la solde, du pain et du logement de chacun de leurs hommes ; je les chargeai de tous les appels, et à cet effet, je les fis reconnaître devant le front de leurs escouades respectives, avec recommandation de me rendre un fidèle compte de tout en général ; et que s'ils se comportaient de manière à mériter ma confiance, je donnerais à mon arrivée au corps des notes favorables à leurs chefs, afin qu'aussitôt qu'il manquerait des caporaux au régiment ils fussent remplacés par eux. Chacun me le promit et tint

parole; ils me furent d'un grand secours pendant la route; je n'eus qu'à me louer de leur bonne conduite; mon détachement était formé à l'instar d'un bataillon; j'avais censément huit compagnies dont chaque caporal faisait les appels, payait, etc., et je n'eus aucun embarras.

Le 18, j'allai coucher à Rennes; c'est une grande ville de Bretagne. Je trottai jusqu'à 9 heures du soir chez les généraux, l'intendant militaire, payeurs, et fournisseurs des transports militaires, pour pouvoir partir le lendemain matin à 6 heures; j'étais logé à l'hôtel du Nord; je ne pus me mettre à table qu'à 9 heures du soir; il était bien temps de dîner; je n'avais pas mangé depuis 10 heures du matin; j'étais exténué de fatigue.

Le 19, j'allai coucher à Montauban, 9 grandes lieues et par une pluie battante. C'est un petit chef-lieu de canton et un bien malheureux pays; j'étais loin de me douter qu'en France il y en eût de semblable; je croyais rentrer dans la Croatie ou l'Esclavonie autrichiennes; que de malpropreté et de misère! quelle peuplade! Le 20, j'allai coucher à Broons-sur-Vilaine; c'est encore pis; la population est déguenillée et dans la plus grande crasse possible; de ma vie je n'ai rien vu d'aussi malpropre; quelle civilisation arriérée, ainsi que l'agriculture, et pourtant le sol y est excellent; mais ils sont stationnaires et peu policés; les prêtres et les nobles y entretiennent le fanatisme religieux; les nobles y possèdent en partie les propriétés, et le Breton est peu laborieux, et pour ainsi dire sans aucune industrie; ils sont pour la plupart livrés à l'ivrognerie; ils vivent de

pain grossier et de farine de blé noir qu'ils font cuire dans une espèce de poêle posée sur un trépied; c'est ce qu'ils appellent galette; pour la faire, ils promènent tout autour de la poêle un morceau de beurre dans une cuiller en fer, et voilà toute la graisse qu'ils y mettent; ils en font jusqu'à trente et quarante pour cinq et six personnes; c'est là leur principale nourriture; s'ils n'en mangeaient pas ainsi chaque jour, ils ne croiraient pouvoir vivre; ils mangent également beaucoup de légumes et peu de viande. J'y fis séjour le 21.

Le 22, j'allai coucher à Lamballe; c'est une petite ville assez passable, située dans un fond et sur le versant d'une côte qui fait face au midi; sur le haut est situé le château de Mme de Lamballe, qui a tant fait de bruit au commencement de la Révolution de 1789. Ce pays est très réputé pour les beaux chevaux; il y a des foires considérables; il s'y trouve des marchands de tous les pays. Le 23, à Saint-Brieuc, chef-lieu du département des Côtes-du-Nord, petite ville de cinq à six mille âmes, située sur le versant de deux côtes, l'une faisant face au levant, et l'autre au couchant; il y a toujours une garnison; à une petite demi-lieue, il y a un joli petit port marchand; j'allai m'y promener avec un lieutenant du 45e de ligne que je trouvai avant d'arriver à Lamballe, conduisant aussi des jeunes soldats du département de la Manche pour les équipages de ligne à Brest; nous y mangeâmes des huîtres et du bon poisson.

Le 24, j'allai coucher à Guingamp, petite sous-préfecture.

Les habitants de ce pays sont pour la plupart habillés en peaux de chèvres; c'est-à-dire qu'ils portent une très grande veste ou capote; les peaux sont passées mais le poil est en dessus, de sorte que de loin on les prendrait pour des ours marchant debout; les jeunes gens, malgré mes défenses réitérées, leur criaient après, c'est ce qui amena une collision entre les soldats et les habitants de Guingamp.

Le 25 au matin, au moment de mon départ, quelques hommes restèrent en ville au lieu de me suivre, et, dans quelques cabarets, ils eurent une querelle avec les paysans qui avaient passé la nuit en bombance, comme cela se pratique partout ailleurs; la querelle devint tellement vive que des jeunes gens se servirent d'une hache qui leur tomba sous la main; ils laissèrent un homme mort sur la place. Plainte fut portée au procureur du roi, et celui-ci m'expédia un gendarme à cheval qui arriva une heure après moi à Belle-Ile-en-Terre; il me désigna les hommes par leur signalement et un surtout qui était couvert de boue, ayant été terrassé par les paysans, et désigné comme ayant porté le coup de hache à l'un d'eux; de suite je mis un planton à l'entrée du village pour arrêter les hommes restés en arrière; quatre de mes gaillards ne tardèrent pas à arriver; de suite, je les fis conduire par la gendarmerie à la prison de ville, quoiqu'ils fussent bien mouillés, car il plut toute la journée. J'informai de suite le procureur du roi de Guingamp des dispositions que je venais de prendre à ce sujet. Le 26 au matin, je fis partir mon briga-

dier avec une lettre pour le colonel du 48e, en lui rendant compte de cette aventure et de l'heure de mon arrivée. J'allai moi-même à la prison avant mon départ pour faire sortir mes quatre lurons; je leur demandai comment ils avaient passé la nuit en prison et s'ils pourraient s'y habituer; ils me promirent bien qu'ils n'y seraient pas repris et qu'ils en avaient bien assez comme cela; à peine pouvaient-ils me répondre tant ils avaient froid; passer la nuit dans une prison très humide, et tout mouillés, c'était vraiment un bien mauvais début, mais ils me promirent qu'à l'avenir ils seraient plus sages. A une grande lieue et demie de Morlaix, au milieu d'un grand bois, je rencontrai l'adjudant-major du régiment, qui venait au-devant du détachement.

Sur les hauteurs de Morlaix, à un quart de lieue, nous rencontrâmes le lieutenant-colonel qui venait au-devant de nous (le colonel était à la Guadeloupe avec les deux premiers bataillons). Nous nous rendîmes à la caserne et de suite la répartition pour chaque compagnie fut faite. Je présentai au colonel les quatre hommes en question; je ne sais ce qu'il en sera résulté; je pense qu'ils en auront été quittes pour quelques jours de salle de police. Le colonel me dit qu'il allait rendre compte au procureur du roi de la punition qu'il allait leur infliger. Je fis connaître aux chefs des compagnies tous les caporaux que j'avais nommés pour la route; je leur fis l'éloge de la bonne conduite de ces hommes et je leur témoignai combien j'avais été satisfait de leurs bons services pendant toute la route et je les leur

recommandai expressément. Je fus invité à dîner chez le colonel à 5 heures précises et comme je faisais séjour pour rendre mes comptes, les capitaines m'invitèrent à déjeuner et à dîner pour le lendemain. Ce fut pour moi un grand plaisir de me retrouver au milieu d'un corps d'officiers, car il y avait dix ans révolus que j'étais relégué dans mon malheureux village et réduit à vivre de ma modique demi-solde, et encore étais-je le soutien d'un père et d'une mère septuagénaires tous deux; ma sœur et deux petits enfants m'étaient encore restés en partage; je partageais avec eux de bien bon cœur mon modique traitement, bien fâché de ne pouvoir faire mieux. Nous faisions valoir à peu près quatre journaux de terre et un pré de quatre journées de fauchage, le tout situé à une portée de fusil de la ville; notre logement était assez grand, mais mal distribué; nous payions de tout cela pour location et impôts la somme de 552 francs; il fallait au moins dépenser par an pour 170 francs de journées pour suppléer à nos travaux et acheter au moins pour 80 francs de bois de chauffage, en tout 802 francs, et je recevais pour demi-solde 882 francs; restaient donc 80 francs et les produits de notre récolte pour faire vivre et entretenir 6 personnes, faire donner de l'éducation aux deux enfants de ma sœur; il fallait encore plus de 100 francs par an pour mes menus plaisirs, car, comme capitaine, je voulais tenir mon rang et voir la société; je ne pouvais rester étranger à la politique, il fallait bien encore voir les journaux. Tous les produits de notre petit faire-valoir ne s'élevaient pas à beau-

coup plus que la somme que je recevais du gouvernement, mais nous faisions valoir ce petit bien pour ne pas rester à rien faire; mon père et ma mère étaient habitués à ce genre de travail; j'eus beau leur démontrer qu'ils travaillaient en pure perte; il fallut continuer, et pour leur faire plaisir, je consentis à tout ce qui pouvait leur être agréable et leur faire passer le temps sans ennui.

Le 27, je fis mes adieux aux officiers du 48ᵉ par lesquels j'avais été on ne peut mieux accueilli et fêté pendant près de deux jours; je leur laissai mon porte-manteau et les priai de me l'adresser par la diligence à Rennes, bureau restant, pour pouvoir me rendre à pied, afin d'économiser dans toute ma route une quarantaine de francs, ce qui était précieux pour moi. Je partis le 28 au matin et allai coucher à Belle-Ile-en-Terre; le 29, à Saint-Brieuc; le 30, à Lamballe; le 31, à Montauban et le 1ᵉʳ janvier, me trouvant un peu fatigué, je couchai à Bedée, à 3 lieues de Rennes; c'est un grand village. Le 2, je passai par Rennes, et couchai à Châteaubourg; je fis expédier mon porte-manteau jusqu'au Mans; je trouvai en arrivant à Rennes, au bureau des diligences, un capitaine du Mans, nommé Bruneau, qui arrivait de Brest où il avait conduit un détachement de jeunes soldats pour la marine. Il vint à pied avec moi jusqu'à Châteaubourg où nous couchâmes; il y a de Rennes 6 lieues de poste. Le 3, à 8 heures du matin, la diligence de Rennes arriva à l'hôtel où nous étions logés; le capitaine Bruneau monta en voiture et partit pour Laval, 14 lieues de poste; moi je me

mis en route à 8 heures, et malgré un vent debout extrêmement grand, ce qui me fatiguait singulièrement, j'arrivai à Laval à 6 heures du soir; je ne pris même pas un verre d'eau-de-vie dans toute ma journée; mon compagnon fugitif ne fut jamais plus surpris que quand il me vit arriver pour le dîner. Il me dit : « Je ne vous donnerais pas le mien à porter, car je dînerais par cœur », mais à la vérité, j'étais rendu, enfin je fis un bon dîner; je bus une bouteille et demie de bon vieux Bourgueil et me couchai à 9 heures.

Le 4, au matin, je partis et allai coucher à Vaiges (mon camarade prit la voiture). Le 5, j'allai coucher à La-Croix-de-Chassillé, chez Mme Bignon; c'est un hôtel renommé; j'y fus on ne peut mieux traité.

Le 6, jour des Rois, j'arrivai au Mans; à peine pouvais-je marcher; je m'étais foulé le talon droit, au point que je fus obligé de mettre mon soulier en pantoufle pour me rendre chez le général et lui rendre compte de ma mission, le lendemain à 9 heures du matin. Le 8, dans la nuit, cette foulure creva et je fus bien soulagé. Je partis à 2 heures après-midi par la voiture et j'arrivai à 6 heures du soir chez moi où je trouvai mon pauvre père malade, et cependant mieux qu'il n'avait été. Il avait eu une attaque d'apoplexie, mais à force de soins on le sauva; un mois après mon arrivée, il était entièrement guéri. Le 24 ou le 25 mai, il eut une nouvelle attaque en sortant de dîner; on y porta promptement remède. Le 1er septembre, même année, il eut une troisième attaque sur les

9 heures du soir. Il n'y avait pas une demi-heure que nous étions couchés, que je l'entendis se plaindre; je l'appelai plusieurs fois, et voyant qu'il ne répondait rien, je sautai à bas de mon lit, j'allumai la chandelle et je le vis me regardant et ne pouvant rien me répondre. Ma sœur alla chercher le médecin, mais il ne vint que le lendemain; il ordonna la saignée, mais elle ne produisit aucun effet. Si mon père eût voulu se soigner, je pense que nous l'eussions sauvé et gardé peut-être encore pendant quelques années; mais il mourut le 4 septembre 1826, à l'âge de soixante-treize ans et demi. Enfin on donne toujours tort à la mort, et pourtant il faut finir un jour! Mon père était doué d'un cœur sensible et tendre; l'on ne pouvait rien raconter d'émouvant qu'il ne versât des larmes; il m'aimait bien tendrement; à chaque fois que je venais au pays, quand il fallait que je rejoignisse mon régiment, il faisait une maladie. Eh bien! dans ces dernières années, il me contrariait singulièrement; il me disait toute espèce d'injures, et le lendemain il en pleurait de chagrin; il paraît que cela tenait au genre de maladie dont il était menacé, car il fut toujours le meilleur des époux et des pères! Il fut également bon ami, personne n'était plus obligeant; il aurait donné son sang; il oubliait facilement une injure; il se fût mis en quatre pour obliger même son ennemi. Il était robuste et doué d'une grande force; il était hardi et très brave; il n'eût jamais laissé quelqu'un dans l'embarras; il avait l'imagination vive et de l'esprit naturel. Dans sa dernière année, il contrariait et

disait de grosses injures à ma mère, et pourtant il l'aimait à l'adoration, car elle fut toujours la maîtresse et fit tout ce qu'elle voulut tant qu'ils vécurent ensemble; à sa mort, elle fut inconsolable, elle eut un chagrin bien profond. Elle était âgée de soixante-douze ans.

La mort de mon père fut pour moi une des plus grandes afflictions que j'eusse éprouvées jusqu'alors, car je l'aimais bien tendrement. Ma bonne sœur et ses deux petits enfants éprouvèrent aussi un grand chagrin; ils sentirent bien vivement la perte d'un bon père. Nous eussions bien voulu le conserver longtemps, mais cela ne fut pas possible; il nous fut ravi, quand, par sa forte constitution, nous pouvions encore espérer le conserver au moins une dizaine d'années.

Le 24 décembre 1825, sur un ordre que je reçus, je partis pour le Mans, à 10 heures du matin, pour aller à Laval prendre les jeunes gens de la classe 1825 et les conduire, les uns à la Garde royale à Paris, les autres à la Fère pour l'artillerie ou à Arras pour le génie. Je partis du Mans à 6 heures du soir pour Laval et j'y arrivai le 25 au matin; j'y restai les 26 et 27 en séjour, et, le 28, on classa les jeunes soldats arrivés la veille. Je partis le 29 avec trois détachements : le 1er, fort de trente et un hommes, pour la Garde royale à Paris; le 2e, vingt-sept hommes, pour le 4e d'artillerie à la Fère; le 3e, vingt hommes, pour le génie, à Arras. J'allai coucher à Mayenne; c'est un chef-lieu de sous-préfecture, petite ville assez commerçante pour les

fils et les toiles; elle est située en amphithéâtre sur une côte, face au midi. Le 30, je couchai à Pré-en-Pail, chef-lieu de canton; il n'y a qu'une rue, très longue; c'est à 11 lieues de Mayenne. Le 31, je fus logé à Alençon, chef-lieu du département de l'Orne; c'est une assez jolie ville, grande et bien bâtie; il y a deux jolies places, de très belles rues bien pavées; j'y fis séjour. Le 1er janvier 1826, j'étais logé chez un colonel en retraite, nommé Le Normand; j'y fus reçu en vrai compagnon d'armes. Le soir, j'allai voir un ancien adjudant sous-officier de ma connaissance, nommé Ouel, sortant comme moi de l'ancien 11e de ligne. Je dînai chez lui, et nous passâmes une soirée agréable, en repassant en mémoire nos vieilles connaissances et tous nos vieux faits d'armes.

Le 2, je partis par un temps affreux pour me rendre à Mortagne, 10 grandes lieues; il pleuvait à torrents et il ventait très fort; toujours sur le pavé, et couverts d'une boue grasse et très noire, ayant beaucoup de difficulté à marcher! Nous fîmes la grande halte au Mesle-sur-Sarthe; j'y trouvai un nommé Ruelle, lieutenant en demi-solde, sortant aussi du 11e de ligne. Il voulut absolument que j'accepte son déjeuner, ce que je fis avec plaisir, car nous étions aussi contents l'un que l'autre de nous rencontrer; il y avait au moins douze ans que nous ne nous étions vus; je le quittai à une heure et nous nous mîmes en route.

Le temps se mit au beau et nous vîmes le soleil; à une lieue de là, je fis une petite halte, et j'entrai dans une auberge sur la droite de la route pour

prendre un verre de vin; je n'y fus pas plus tôt entré que je sentis un mouvement sous mes pieds, comme s'il y avait eu une cave dessous et que le plancher se fût affaissé; cela dura au moins deux secondes; tout le monde de la maison en fut effrayé, au point que tous coururent dehors, excepté moi, car de suite je pensai à un tremblement de terre, et au fait, je ne m'étais pas trompé. Il ne s'étendit pas très loin, car à Mortagne je m'en informai en arrivant et l'on me répondit qu'on ne s'était aperçu de rien. Le temps s'était mis au froid sur les 2 heures et la neige tomba à gros flocons toute la soirée et toute la nuit; mes bottes ayant crevé au côté, je fus obligé de prendre un cheval de selle pour le lendemain.

Le 3, nous allâmes coucher à Verneuil; le 4, à Dreux; là, je m'occupai de faire réparer ma chaussure, car j'y fis séjour. C'est une assez jolie petite ville; il s'y fait un grand commerce de grains. Allant à la manutention prendre le pain pour mon détachement, le fournisseur me dit en voyant ma signature : « Est-ce que, par hasard, vous seriez M. Robinaux du Grand-Lucé, capitaine en demi-solde? » Sur ma réponse affirmative, il me sauta au cou. « Comment, me dit-il, vous ne me reconnaissez pas? Je suis Verdier, de Surfonds, votre cousin, et voici mon frère, ma femme et mes enfants. » J'embrassai toute la famille et fus agréablement surpris; il avait deux gentilles petites demoiselles; il fallut accepter à dîner pour le lendemain, veille des Rois. Il fit faire un joli gâteau que, par anticipation, nous cassâmes en famille et je passai une soirée

fort agréable. Je partis le 6 au matin, et allai coucher à La Queue; c'est un grand village très long, Il n'y a qu'une rue. Le 7, à Versailles et le 8, à Paris. Le maréchal des logis et le brigadier du 12e dragons qui m'étaient adjoints pour m'aider à conduire les divers détachements prirent la route de Saint-Denis en sortant de Sèvres où j'avais fait la grande halte, pour aller y coucher et y faire séjour le 9, tandis que moi, j'allai directement à Paris verser mes hommes au dépôt de la Garde royale.

En arrivant à Paris, j'allai à l'état-major de la Garde qui habitait dans la cour des Tuileries; les bâtiments sont adjacents à l'aile gauche du palais; je formai mon petit détachement en bataille dans la cour du palais et allai prendre des ordres à l'état-major; on me donna un planton qui me conduisit à l'École militaire où était le dépôt de la Garde; je leur versai mes jeunes gens et le capitaine chargé du recrutement me donna une décharge par écrit, et je m'en allai, car aucun des officiers de ce corps ne m'offrit même un verre d'eau-de-vie; la disproportion était sans doute trop grande; fi donc! un capitaine de la ligne avec un capitaine de la Garde, c'est par trop démocrate; encore, un licencié de l'armée de la Loire et portant encore le vieil habit national aux trois couleurs appelé à la Marie-Louise, c'était vraiment séditieux! Cependant j'avais échangé les boutons à l'aigle pour ceux à fleurs de lis, mais peu importe; il paraît qu'on craignit de se compromettre et que l'esprit aristocratique l'emporta (car une Garde, c'est une aristocratie).

J'allai me loger à l'hôtel du Havre-de-Grâce, rue Croix-des-Petits-Champs, et le lendemain au soir, je couchai à Saint-Denis, pour partir le lendemain matin. Je trouvai tout en désordre en arrivant; le maréchal des logis, qui avait la responsabilité des deux détachements en mon absence, était parti pour Paris dès le 8 au soir, avec des jeunes gens, malgré la défense expresse qui lui en était faite, et le 10 au matin, il n'était pas encore rentré au moment du départ; enfin, je partis à 7 heures du matin, et allai coucher à Dammartin, 10 lieues de poste. Le maréchal des logis me rejoignit à moitié route. Des plaintes me furent portées par des jeunes gens du détachement auxquels il avait emprunté 45 francs, après qu'ils l'eurent bien régalé à Paris. Je fus sur le point de le faire conduire à son corps par la gendarmerie, car, ayant quitté le poste que je lui avais confié, il était passible du conseil de guerre. J'aurai occasion d'en parler plus tard.

Le 11, à Villers-Cotterets; c'est une petite ville assez jolie. Il fit un temps pitoyable; la pluie sur le dos toute la journée. Le 12, à Laon; nous passâmes la revue du sous-intendant; le 13, à La Fère; c'est une ville petite, mais très forte; il y a une école d'artillerie; elle n'est composée presque que de casernes et de magasins militaires; j'y fis séjour et fus reçu on ne peut mieux par les capitaines d'artillerie; ils me firent accepter leur table pendant mon séjour. Je vis avec infiniment de plaisir dans leur conversation la manifestation de sentiments bien patriotiques; ces régiments n'avaient point subi

l'humiliation du licenciement, comme l'infanterie et la cavalerie; ils étaient restés composés, comme avant la Restauration, d'anciens officiers; cela me parut d'un bon augure pour l'avenir. Je liai connaissance avec un ancien colonel d'artillerie en retraite, nommé Marin; il sortait de la garde impériale, brave militaire; il était de Nogent-le-Rotrou, à 14 lieues de chez moi. Il me fit passer une soirée des plus agréables. Le soir, je leur fis mes adieux et je partis pour Saint-Quentin le 15 au matin; j'y arrivai à 2 heures après-midi. C'est une jolie petite ville, située sur une hauteur; elle est très commerçante; il y a beaucoup de filatures de coton et des fabriques de percales et de calicots; jadis Saint-Quentin était une place forte. Il y a entre Saint-Quentin et la Fère un superbe canal; il a 2 lieues de souterrain.

Le 16, à Cambrai, 10 grandes lieues, toujours sur le pavé, et la pluie sur le dos toute la journée. Le 17, à Arras; je conduisis de suite mes jeunes gens à la citadelle où était logé le génie; il faisait un temps affreux; 10 grandes lieues, et la pluie toute la journée. J'y fus reçu à bras ouverts par de jeunes lieutenants et sous-lieutenants, et surtout par deux frères, fils d'un ancien colonel, nommés de Quarante (*sic*). J'étais exténué de fatigue; les pieds abîmés. Ils firent pour moi toutes les démarches chez le sous-intendant, le payeur; je n'allai même pas à mon logement; ils me firent dresser un lit dans leur chambre et j'y couchai; ils me firent accepter leur table pendant mon séjour; ils eurent pour moi mille soins. Je trouvai chez eux le même patriotisme que

chez les artilleurs de La Fère. Le 18, je leur fis mes adieux et le 19 au matin je partis par la diligence pour Paris. Il avait tombé de la neige pendant deux nuits et la gelée avait pris très vivement; je fis un voyage bien pénible; je croyais geler dans cette maudite voiture, car elle n'était pas très bonne; la route devint très difficile par rapport à la neige et au froid; nous n'arrivâmes à Paris que le 21 à 4 heures du soir. Je me logeai au même hôtel où je restai quatre jours.

Je partis pour retourner chez moi le 25 à 7 heures du matin. J'arrivai à Connerré où j'avais des connaissances; j'y dînai, et le lendemain je me rendais à pied jusqu'au Grand-Lucé, au grand plaisir de mes parents qui m'attendaient avec une vive impatience.

Pendant le séjour que je fis à Paris, je rendis visite au comte Coutard (1) commandant la 1re division militaire; c'était un général en grande faveur, très bien en cour. Il était du même département que moi, et j'étais porteur d'une lettre de recommandation d'un de ses intimes sous lequel il avait été fourrier au même régiment. Cet ancien ami se nommait Drugeon et avait été quartier-maître du général alors fourrier. Je fus fort bien reçu; il fut le premier à me dire : « J'ai été le fourrier de M. Drugeon quand il était déjà quartier-maître. » Il me promit beaucoup et me dit : « En arrivant chez

(1) Coutard (Louis-François), baron puis comte, né à Ballon (Sarthe), le 19 février 1769, mort à Paris, le 19 mars 1852, général de brigade, le 6 août 1811, lieutenant général, le 25 novembre 1814.

vous, faites une demande de mise en activité, apostillée par M. de Breuilpont, maréchal de camp, commandant le département, et priez-le de l'adresser aussitôt au général de division, commandant à Tours, et faites-moi connaître le jour de l'envoi; j'irai moi-même au ministère de la Guerre; je vous appuierai de tout mon crédit. » — Je fis toutes les démarches indiquées et me crus sûr de la réussite. Jamais je n'en entendis parler. J'ai pensé qu'il fit le fanfaron pour se faire prévaloir au pays, et qu'il n'employa rien, car une seule démarche de sa part au ministère de la Guerre eût suffi pour me faire obtenir de l'activité. Mais, il est vrai, j'avais une mauvaise page à la matricule; j'avais été au banquet offert par les habitants du département à MM. Lafayette, Benjamin Constant, Hardouin, La Haye et Picot-Desormeaux, nos représentants à la chambre élective. J'étais un ennemi de la patrie. C'était vraiment séditieux : nous voulions l'intégrité de la Charte donnée et jurée par le roi, c'était une infamie! Sans doute il n'en fallut pas davantage pour être mis à l'index, car quelque temps après Mme de Rochemaure et Mme d'Argence, sa fille, dirent au curé de Lucé : « S'il n'avait pas été au banquet, il aurait eu de l'emploi. » Il paraît qu'elles en savaient quelque chose, car le marquis de Rochemaure était maître des cérémonies de S. M. Louis XVIII, et commandant le département de Seine-et-Oise et toujours à Paris; il serait bien possible qu'il eût fait plus que d'en être informé, car je n'étais pas dans les bonnes grâces de M. d'Argence, son gendre, et notre maire, et tout

cela pour mes opinions et pour n'avoir pas voulu jouer un vilain rôle; c'est une maison qui m'a fait bien du mal.

Le 24 décembre 1826, je reçus l'ordre de partir pour Laval conduire un détachement de jeunes soldats aux équipages de ligne à Brest. Le 26, je partis pour le Mans et le même jour pour Laval, où j'arrivai le 27 au matin. Les jeunes gens arrivèrent le 29, et le 30 on fit le classement par corps; le 31, je partis, et allai coucher à Vitré; le 1er janvier 1827 à Rennes. — J'ai omis de rappeler un fait dans mon dernier voyage sur le maréchal des logis du 12e dragons qui me fit des fredaines à Saint-Denis. A la rentrée de mon détachement, je fis un rapport sur son inconduite au général commandant le département, et il fut cassé de son grade. — Arrivé à Rennes le 1er janvier 1827, tandis que j'étais sur la place d'armes à faire distribuer le pain et les logements, un officier du 59e régiment se détacha d'un groupe d'officiers qui étaient devant le grand café de la place, vint droit à moi, me saluant et demandant l'état de ma santé comme s'il m'eût connu. Je le fixe et crois le reconnaître, au point que je le nomme M. Godillon, officier que j'avais connu au 11e de ligne, auquel il ressemblait à s'y méprendre. Il se mit à rire en voyant ma position embarrassée et ma méprise; il me dit : « Nous ne nous sommes point connus; je me nomme M. de Rolland, et je viens au nom des officiers du régiment vous prier d'accepter notre dîner. » Je voulus le remercier, vu mes grandes occupations; il était 4 heures et je n'étais

pas logé, et il fallait que j'allasse chez l'intendant, chez le payeur et le fournisseur des convois militaires; enfin, je fis diligence et fus contraint d'accepter, car il me dit : « Si vous n'acceptez pas, nous allons vous enlever comme une pièce de 4. » Je dînai pour ainsi dire en famille, car je trouvai par un effet du hasard parmi eux deux officiers de mon ancien régiment qui furent, comme moi, bien aises de nous revoir. Je passai parmi eux une soirée des plus agréables. Ils me menèrent en soirée chez M. le sous-intendant. Je les quittai sur les 11 heures et leur fis mes adieux.

Le 2, j'allai coucher à Plélan, une très grande étape, et la pluie sur le dos toute la journée; c'est un malheureux village et d'une grande malpropreté. Le 3, à Ploërmel, petite ville assez malpropre et peuplée de misérables. Le 4, à Josselin; je me rappelle que c'était un jour de foire; la ville est petite, mal pavée et mal bâtie; les rues sont très étroites; elle est noire et enfumée. Les habitants y sont de la plus grande malpropreté; je ne puis dépeindre ce que j'éprouvai en y entrant; les rues étaient encombrées d'une peuplade déguenillée, enfumée et crasseuse; je ne pouvais passer sans les heurter, tant ils étaient serrés dans les rues; en les touchant, cela faisait l'effet d'une laine avec le suint; mes habits étaient imprégnés d'un enduit graisseux et d'un duvet, que j'eus mille peines à enlever avec la brosse. Je fus logé dans un hôtel qu'on nomme la Grand'Maison; ah! quelle cuisine! heureusement, il y avait de bon vin et je m'en dédommageai; il y eut un train du diable

toute la nuit; les hommes, les femmes et les filles se grisèrent toute la nuit; le vin chaud, l'eau-de-vie brûlée, tout fut mis en train; et comme j'examinais cela de sang-froid et avec pitié, quelqu'un me dit : « Ne vous y trompez pas; parmi tous ces paysans que vous voyez si mal vêtus, il y en a qui ont 3, 4, 5, 6 et même jusqu'à 8 mille livres de rentes. » En vérité, je ne m'en serais jamais douté; ils faisaient pitié; on leur eût donné sans aucune difficulté un morceau de pain à la porte.

Le 5, j'allai coucher à Pontivy, c'est une assez jolie petite ville; il y avait le 1er régiment de dragons en garnison; c'est un chef-lieu de sous-préfecture. Entre Pontivy et Josselin, on trouve un grand bois nommé Vincennes; il y a au milieu une grande auberge que l'on nomme la Grenade; ce fut de tous temps un repaire de chouannerie; c'est un passage dangereux pour les voyageurs. J'ai omis un fait assez curieux : entre Josselin et Ploërmel, il y a une pyramide sur un beau plateau à gauche de la route allant à Ploërmel; elle fut élevée par le gouvernement sur le terrain où eut lieu la bataille des Trente, où trente seigneurs bretons et trente anglais prirent des positions et combattirent corps à corps pour qui emporterait la victoire pour la possession de cette partie de la Bretagne. Les Bretons furent vainqueurs et restèrent les maîtres et possesseurs de la Bretagne. La position que chacun occupait avant le combat est marquée par un cyprès.

Le 6, je partis par un temps épouvantable; la pluie, la grêle et la neige sur le dos toute la journée;

11 lieues de poste à faire, pays montueux, chemins durs et difficiles pour y marcher. Pour la grande halte, il n'y a qu'une malheureuse bicoque enfumée, sans croisées, sale et noire à faire peur; elle avait à peu près 8 pieds carrés; pleine de jeunes gens entassés les uns sur les autres et mouillés jusqu'aux os; je n'eus jamais le courage d'aller jusqu'au foyer; la fumée vous aveuglait; je sortis aussitôt et continuai ma route tout seul jusqu'à l'étape, car mon détachement était une débandade complète; en avant, en arrière, nous tenions au moins 4 ou 5 lieues de chemin. J'arrivai seul à Rostrenen, mouillé jusqu'aux os; le caporal, parti à l'avant-garde avec trois ou quatre hommes pour faire le logement, vint à l'entrée du village au-devant de moi; il me remit mon billet de logement; heureusement que je logeai dans une bonne auberge; on me fit un très bon feu, et dans deux heures je fus séché. L'on me servit un bon dîner auquel je ne manquai pas de faire honneur, car j'avais fait mes 11 lieues sans faire halte, ni rien prendre. A 8 heures du soir, tout mon monde n'était pas encore rendu à l'étape. Ce fut une journée des plus pénibles; un vent des plus grands, et dans le visage; parfois il tombait des grêlons si gros qu'ils vous coupaient les jambes et la figure. Je n'oublierai jamais cette journée!

Le 7, je me rendis à Carhaix; il tomba une pluie douce toute la journée, mais les chemins étaient affreux, à ne pouvoir s'en sortir. J'arrivai à 3 heures après-midi. C'est une petite ville située sur une hauteur, jolie position militaire; jadis elle était

fortifiée ; il y a encore une vieille « chemise » et une porte en ruines ; elle est percée de six jolies grandes routes qui y aboutissent, mais pas une voiture publique ; elle est sans industrie. C'est la patrie du fameux La Tour d'Auvergne, premier grenadier de France. Elle a encore vu naître le vice-amiral Émeriau (1), pair de France, parti comme simple mousse ! La population peu civilisée est de plus en plus malpropre ; c'est ce qu'il y a de pis dans la Basse-Bretagne ; le fanatisme y domine ; ils sont entièrement soumis aux nobles et surtout aux prêtres ; fainéants, sans la moindre industrie, hommes et femmes entièrement livrés à l'ivrognerie et autres vices ; une grande partie naissent et meurent avec la gale. J'y fis séjour le 8. Le 9, à La Feuillée ; c'est un malheureux village, connu je crois par toute l'armée par sa réputation de gale et de misère ; voilà les attributs du pays. J'en avais entendu parler depuis fort longtemps, mais ce jour-là j'en fis une bien triste épreuve. Le maire vint en personne à l'entrée du village me recevoir et me complimenter. Ah ! quel joli maire ! il me fit l'effet d'un habitant de la Croatie ou de l'Esclavonie autrichiennes ; quelle triste peuplade ! des Français, au dix-neuvième siècle, dans cet état de servitude et de dégradation humaine ! Voilà bien l'ouvrage du despotisme et de la superstition ! Enfin le chef de cette espèce de petite colonie me dit : « Vous serez très bien, monsieur le commandant ;

(1) Émeriau (Maurice-Julien), comte, né à Carhaix (Finistère), le 20 octobre 1762, mort à Toulon, le 2 février 1845, contre-amiral en 1800, vice-amiral en 1811, pair de France.

vous êtes logé à la Grand'Maison; c'est le meilleur hôtel de l'endroit. » Sans exagération, en entrant dans la maison, j'avais de la boue par-dessus le soulier; l'on se perdait dans l'épaisseur d'un tourbillon de fumée. Je demandai à monter à ma chambre; l'on m'y conduisit de suite et je fis faire du feu pour pouvoir me faire sécher mes habits. Dans un clin d'œil, je fus enveloppé dans une atmosphère de fumée des plus épaisses. Enfin, il fallut s'acclimater dans cette maudite région ou coucher au bivouac par une pluie battante et un vent épouvantable; je commandai mon dîner et sur les 6 heures on me servit la soupe. Dieu! quelle soupe! jamais je ne pus en avaler une cuillerée; je n'ai jamais rien vu d'aussi dégoûtant; j'ai toujours cru qu'elle était faite avec de la chandelle; enfin, on me servit un morceau de veau cuit à la casserole et dans son jus, mais une casserole pleine de crasse, le veau à moitié cuit; mais la faim est un puissant stimulant, il en fallut passer par là; le vin était passable et je bus ma bouteille. L'heure du coucher arriva; je m'étendis sur un grabat et tout habillé, mais ce n'était pas là la grande difficulté; les puces, pour ne pas dire davantage, ne me donnèrent aucune relâche pendant toute la nuit; jamais je ne pus clore l'œil; ah! combien j'aurais préféré un bon bivouac! Je croyais geler dans mon lit, car, sans exagérer, des chiens auraient pu passer sous les portes de ma chambre. Tous mes jeunes soldats préférèrent coucher sur la paille que dans des grabats remplis de vermine, et s'exposer à attraper la gale; la majeure partie ne se couchèrent pas du tout.

Le 10, nous partîmes avant le jour, par une pluie battante, espèce de neige fondue, et allâmes coucher à Landerneau, 10 lieues, bien jolie petite ville, située dans un bas-fond où il y a un canal qui conduit à Brest par le bateau à vapeur. Le 11, je couchai à Brest; en y arrivant, je fis conduire mes jeunes soldats à la caserne de la Cayenne située à Recouvrance; il faut traverser le port pour s'y rendre. Il faisait un temps épouvantable; la pluie tombait à torrents; j'étais mouillé jusqu'aux os. Les officiers de la marine vinrent prendre mon détachement; il ne me fut pas offert par ces officiers, même un verre d'eau-de-vie; je crus un instant que c'était par rapport à mon vieil habit tricolore, mais j'étais dans l'erreur; cinq autres détachements commandés par des officiers de l'armée active furent reçus de la même manière et avec autant d'amabilité; cela tient au peu de sympathie qui existe entre l'armée de terre et l'armée de mer; cette dernière se croit infiniment supérieure à l'armée de terre, pourtant nous servons la même cause et sommes les enfants de la même patrie.

J'allai rendre visite au général commandant le Finistère et au commandant de la place; ils me félicitèrent sur mon détachement; ils me dirent : « Vous êtes le seul, sur trente-cinq, qui n'avez pas perdu de monde; cela vous fait honneur, car les autres ont eu beaucoup de déserteurs. Je fus logé chez le vice-amiral Bouvet (1), ancien préfet mari-

(1) Bouvet (François-Joseph), baron, né à Lorient, le 23 avril 1734, mort le 21 juillet 1832, capitaine de vaisseau en avril 1793, contre-amiral le 16 novembre 1793, vice-amiral en 1816.

time; c'était un homme de mérite et simple dans son intérieur; il s'occupait beaucoup de menuiserie; il me fit voir tous les meubles qu'il avait faits. Il avait un joli laboratoire; il me parla beaucoup de ses voyages maritimes, surtout de l'expédition de Saint-Domingue dont il faisait partie. Il me traita fort bien, j'étais divinement logé; il me dit : « Puisque vous ne connaissez pas Brest, voyez-le à votre aise; votre billet est pour trois jours mais je vous engage à y rester quinze, si cela vous est agréable; et ne vous gênez pas. » Enfin, j'en usai pendant cinq jours; le temps était constamment mauvais; je visitai la ville et le port autant qu'il me fut possible.

Le 17 janvier, à 7 heures du matin, je partis par la diligence de Rennes; nous déjeunâmes à Morlaix, et le soir à 11 heures, nous dînâmes à Saint-Brieuc. Le 18, à midi, nous déjeunâmes à Montauban; le soir, à 5 heures, nous étions à Rennes; nous y couchâmes, et le lendemain, à 5 heures du matin, nous partîmes pour Laval par la grande voiture de Paris, et pûmes déjeuner à Vitré. Nous arrivâmes à Laval à 2 heures après-midi et j'en repartis le soir à 7 heures, et le 20, à 7 heures du matin, j'étais rendu au Mans; j'en partis à 3 heures après-midi et à 7 heures j'étais au Grand-Lucé au sein de ma famille qui m'attendait avec la plus vive impatience. Je trouvai mon neveu et ma nièce qui m'attendaient à la voiture; je me rendis à la maison grand train où m'attendaient ma chère mère et ma bonne sœur qui se jetèrent en pleurant dans mes bras; nous pleurions tous ensemble, car

jamais je ne rentrais de voyage sans éprouver une bien tendre émotion en revoyant ma mère chérie, ainsi que toute ma famille! Étant à Brest, j'avais fait l'acquisition d'un joli perroquet pour en faire cadeau à mon ami, M. Galpin, médecin de la maison; je le savais grand amateur d'oiseaux et le désir que j'avais de lui offrir quelque chose me fit faire cette acquisition à son intention. Le lendemain de mon arrivée, je le lui portai; sa dame me fit cacher derrière la porte et elle le fit appeler, car il était dans son laboratoire. Il descendit : sa dame avait mis le perroquet sur le haut d'une chaise; elle dit : « Voilà une drôle de chose, les enfants n'ont-ils pas trouvé ce perroquet dans la rue! »... Il éprouva une telle surprise qu'il en devint pâle et dit : « Sans doute qu'il appartient à quelque bonne maison et qu'il se sera échappé; nous le garderons jusqu'à ce qu'on le réclame. » La dame se mit à rire, et moi je débouchai de derrière la porte; alors il vit bien que c'était un cadeau que je lui faisais. Je lui dis : « Mon cher ami, c'est pour compléter votre volière, veuillez accepter ce léger gage d'amitié de la part de votre meilleur ami. » Il me remercia beaucoup; il était ivre de joie; il dit : « Maintenant, je ne le donnerais pas pour 100 écus; j'avais tellement envie d'en avoir un que j'avais formé le projet d'aller à Nantes tout exprès. » Je passai le restant de l'hiver fort tranquille à la maison.

Le 25 avril 1827, j'eus ordre de me tenir prêt à partir du Mans le 1er mai pour conduire deux dé-

tachements, l'un au 4e dragons à Chartres, et l'autre à Schlestadt au 18e régiment de chasseurs. Je partis de Lucé le 29, et le 1er mai du Mans, comme il m'était ordonné; j'allai coucher à Connerré; j'avais pour les dragons vingt et un hommes, et pour les chasseurs soixante-dix-huit, total : quatre-vingt-dix-neuf hommes. Le 2, à la Ferté-Bernard; le 3, à Nogent-le-Rotrou; le 4, à Courville, 10 grandes lieues, et la pluie sur le dos toute la journée; j'y fis séjour le 5. Le 6, j'allai coucher à Chartres; je conduisis de suite mes vingt et un hommes à la caserne des dragons. Le colonel m'engagea à déjeuner avec lui et sa dame; il me dit : « C'est à la fortune du pot, là, ce qui s'appelle militairement »; je sus alors comment étaient ses déjeuners d'invitation, car ce fut un déjeuner ce qui s'appelle soigné; je ne croyais pas en finir. Je fus traité par lui et sa dame avec beaucoup d'amabilité. Je fus invité à dîner par le chef d'escadrons et les capitaines; c'étaient presque tous des anciens militaires; j'y passai une soirée des plus agréables mais nuisible à ma santé, car je relevais d'une grande maladie dont je n'étais pas encore bien rétabli. Le vin, le café et les liqueurs me donnèrent une telle irritation à l'estomac et au cerveau que je ne pouvais rien manger; je ne pouvais même pas avaler du bouillon gras. Je marchai trois jours sans rien manger et je ne buvais autre chose que de l'eau sucrée et du lait; ce régime sévère et suivi fit cesser assez promptement cette forte indisposition.

Le 7, je couchai à Saint-Amand; c'est une petite

ville assez jolie; il n'y passe pas souvent de la troupe. Nous y fûmes on ne peut mieux reçus. Je logeai chez un ancien capitaine en solde de retraite; j'y fus on ne peut mieux soigné. Le 8, j'allai coucher à Arpajon, petite ville assez jolie, située à 8 lieues de Paris, sur la grande route d'Orléans à Paris; j'y arrivai de bonne heure et j'allai visiter ses environs qui sont charmants. Il y a un ancien château et un joli parc appartenant à M. le duc de Castries.

Le 9, à Corbeil, jolie petite ville, située sur les bords de la Seine, à 10 lieues de Paris; j'y fis séjour le 10, et j'allai visiter tous les environs qui sont ravissants; il y a un vaste établissement dans un ancien château tout près de la ville; il y a filature de coton et fabrique d'indiennes; c'est immense; il y a de jolies pièces d'eau et des jardins magnifiques. — Le 11, j'allai coucher à Melun, chef-lieu du département de Seine-et-Marne. C'est une grande et jolie ville. Les environs sont charmants; j'avais déjà vu cette ville en 1802; je voyageais alors comme bourgeois; à ce moment-là, les mameloucks de la garde du Premier Consul y étaient en garnison, et quand j'y passai en 1827, c'étaient les lanciers de la Garde royale. Le 12, à Nangis, petite ville assez gentille; je fus logé chez un notaire ancien militaire; j'y fus on ne peut mieux traité; il fit des invitations et donna un grand dîner; j'y passai une soirée des plus agréables. J'y trouvai des connaissances parmi des anciens officiers; je dus cette belle réception à mon vieil habit tricolore; quand ils me virent, ce fut

comme un talisman; cela fit l'effet d'une machine électrique sur l'esprit des habitants de cette ville patriotique, qui avaient tant souffert de l'invasion étrangère en 1814 et 1815. J'y trouvai un ancien compagnon de mon jeune âge qui y était établi depuis vingt ans; je me rappelais très bien avoir fait avec lui toute espèce d'espiègleries étant enfants; il se nommait Dubois. Je fus bien charmé de le revoir, nous parlâmes beaucoup du pays!

Le 13 à Provins, fort jolie petite ville, située dans un excellent pays; les chasseurs de la Garde royale y étaient en garnison. En entrant en ville dans la grand'rue, je rencontrai une procession, croix et bannières déployées; il paraît que c'était les Rogations. Je continuai à marcher, seulement je fis cesser le tambour de battre, mais je vis l'instant où il arriverait quelques désagréments, car cinq ou six dévotes criaient à tue-tête : « Chapeau bas! » Enfin je continuai à marcher sans me découvrir et je dis : « Chacun son métier. » Comme j'étais officier à demi-solde, je pensai que le curé s'informerait de mon nom et que plus tard j'aurais des nouvelles ministérielles et peut-être une destition, car il n'en fallait pas davantage sous un tel gouvernement. Enfin j'aimai mieux en courir les chances que de m'humilier en condescendant aux injonctions d'une secte dévote et hypocrite, que je déteste souverainement, secte qui de tout temps fomenta la guerre civile et fit par ses séides ensanglanter la terre et torturer les humains. Enfin, arrivé sur la place, je me formai en bataille et le brigadier des dragons, que j'avais avec moi, m'ap-

porta les billets de logement et me conduisit au magasin au pain; en y arrivant je vis le préposé aux vivres ou garde-magasin s'avancer vers moi. Je crus bien le reconnaître; il avait un ruban rouge à la boutonnière; je lui dis : « Monsieur a servi, à ce qu'il paraît? » — « Oui, monsieur le capitaine », me dit-il. — « Dans quel régiment? » lui dis-je. — « Dans le 130e », me répondit-il. A cette désignation de corps, je le regardai et lui dis : « Et moi aussi : Seigneur! votre nom s'il vous plaît? » — « Gauthier, adjudant-major, au 3e bataillon; et vous? » me dit-il. — « Le capitaine Robinaux, de la 4e compagnie du 2e bataillon ». — A ce nom, il me serra à bras-le-corps et nous nous embrassâmes réciproquement, bien satisfaits de nous revoir. Il m'accompagna à mon logement, et, de suite, il m'emmena chez lui (car il était marié). Nous prîmes le café et une bouteille de bon vin en attendant le dîner qu'il m'avait offert. Je fis toutes mes affaires pour partir le lendemain; nous nous mîmes à table à 6 heures et à minuit nous y étions encore; il fallut parler des vieilles connaissances et passer en revue toutes nos anciennes campagnes. Enfin, nous nous dîmes adieu et nous nous quittâmes; il était près d'une heure.

Le 14, j'allai coucher à Nogent-sur-Seine, charmante petite ville. Les habitants y sont très affables; j'y fis séjour le 15, et c'était un jour de fête; je visitai la promenade publique; c'est une jolie place couverte par de beaux tilleuls; elle était rempli d'une jeunesse brillante et belle, pleine d'avenir pour le service de la patrie. Les fillettes

y sont fort jolies; on dansait sous l'ombrage des tilleuls. Les jeunes gens de mon détachement prirent part à la fête; les jeunes filles du pays leur firent bon accueil, et ils furent fort bien traités chez les habitants. — Le 16, j'allai coucher à Méry; c'est une toute petite ville, située dans un pays très marécageux et couvert. En 1814, il y eut une affaire très vive entre les armées prussienne, russe et française; la ville fut toute criblée et en partie brûlée, ce fut sur ce point que la bataille se donna (1). La désolation était encore empreinte sur toutes les figures; à peine les maisons étaient-elles rebâties; une grande partie d'entre elles étaient encore sans ameublement; cela faisait vraiment pitié; mais malgré cela, les habitants, quoique bien malheureux, nous reçurent le mieux qu'il leur fut possible. — Le 17, à Arcis-sur-Aube; c'est une assez jolie petite ville; il y a une superbe promenade publique et un joli château avec un superbe parc où le public est admis pour s'y promener. Cette propriété appartient à M. le comte de Montbosquet. Il y a également des fabriques de calicot et de jolies filatures de coton et fabriques de bas. Cette ville est célèbre par une grande bataille donnée sous ses murs en 1814 par Napoléon, contre les armées des puissances du nord de l'Europe.

Le 18, à Brienne; cette petite ville est charmante par sa situation, et son vaste château situé au midi et s'élevant en amphithéâtre au-dessus de la ville;

(1) Combats du 22 février et du 19 mars 1814.

il n'est dominé par aucun point; il a de vastes jardins et est entouré de murs; il a un très joli parc, de superbes bosquets en forme de jardins anglais, autour desquels serpente une jolie pièce d'eau remplie de poissons, et surtout beaucoup de poissons rouges; cette eau est fournie par une source très forte qui sort de dessous le pied d'un vieux chêne, où l'on a pratiqué une jolie fontaine parfaitement murée et le chêne n'en éprouve aucune altération, car il est extrêmement vivace. Le château est immensément grand; il y avait jadis une superbe école militaire. C'est là que Napoléon fit ses premières études et puisa son puissant génie! Cette ville est célèbre secondement par une grande bataille donnée en 1814 par Napoléon contre les armées de la coalition et qui fut à l'avantage de l'armée française (1)! La campagne y est superbe; c'est une jolie plaine plantée en grande partie en vignes; les vins y sont délicieux.

Le 19, j'allai coucher à Doulevant près Dammartin; c'est un tout petit endroit; j'y fis séjour. L'on y boit d'excellent vin rose; à mon dîner, l'on me demanda si je voulais du vin bouché; sur ma réponse affirmative l'on m'en servit une bouteille; le trouvant délicieux, j'en demandai le prix; l'on me dit : « Monsieur, c'est 7 sous. » De ma vie je n'ai bu de meilleur vin; il vaudrait au moins 2 francs dans mon pays. Le lendemain, j'allai visiter les environs du village. Il y a sur la route de Joinville, à une portée de fusil, une superbe fontaine d'eau chaude, sur

(1) Bataille de Brienne, le 29 janvier 1814.

laquelle est construit un bâtiment qui a au moins 80 pieds de long sur 20 de large; on y a pratiqué de jolis lavoirs. Il y a aussi une superbe forge à fer; elle est de toute beauté. Les habitants du pays sont très industrieux; ils fabriquent des chapeaux de paille de toute beauté; les femmes, les filles et les tout petits enfants de l'âge de cinq à six ans sont occupés à faire de la tresse en paille, mais divinement bien faite et la paille fort bien apprêtée; les petits enfants de cinq à douze ans gagnent de 50 à 60 centimes par jour; et les femmes et les filles gagnent de 20 à 25 sous par jour; ils font des envois de chapeaux dans une grande partie de la France, notamment à Paris. Il s'en fait dans ce village pour plus de 80,000 francs par an, de sorte que les habitants en général sont très à leur aise. Le pays est peu fertile en grains et offre peu de ressources.

Le 21, à Joinville; c'est une petite ville située au fond d'une gorge et à l'appui d'un rocher; on ne la voit qu'en y entrant; toutes ses hauteurs sont plantées de vignes; le vin y est très bon et à bon marché. Il y a un fort joli château qui appartient au duc d'Orléans; celui-ci y fait beaucoup de bien; il y a fait établir une école d'enseignement mutuel; il y jouit d'une grande considération et y est fort aimé. L'esprit général du pays est constitutionnel. Le 22, à Houdemont; c'est une petite ville, située à une grande demi-lieue de la grande route, dans les terres, sur la droite de la route; nous y arrivâmes mouillés jusqu'aux os. Le 23, à Vaucouleurs; c'est une jolie petite ville, située dans un fond au bas

d'une grande montagne; toutes ses hauteurs sont plantées de vignes; le pays est excellent. Le 24, à Toul, petite ville forte assez jolie, chef-lieu de sous-préfecture; il y a une très jolie société. Je fus logé chez un ancien capitaine de cuirassiers où je fus parfaitement reçu; j'y fis séjour; je ne manquai point d'anciens camarades retraités avec lesquels je liai connaissance; mon séjour était un dimanche. Après le dîner, nous allâmes nous promener hors la ville, à un petit demi-quart de lieue; il y avait des amusements publics à une espèce de petit château transformé en un superbe café, espèce de Tivoli. Il y a de jolies promenades entourées de charmilles et couvertes par de beaux tilleuls, situées sur le bord de la route de Nancy à la main droite et sur le versant d'une côte, faisant face au nord.

Le 26, j'allai coucher à Nancy; c'était le jour d'une grande foire; il y avait foule. C'est une grande et superbe ville; une des plus jolies de France; elle est régulièrement bâtie; les rues y sont tirées au cordeau, larges et bien pavées; la ville a été bâtie à l'instar de Turin, capitale du Piémont. La place d'armes est de toute beauté; du milieu, et à perte de vue, l'on voit les quatre portes principales; il y a des édifices magnifiques, un joli évêché, un hôtel de mairie et un hôtel de préfecture superbes, le palais de l'ancien duc de Lorraine et des promenades ravissantes, un très joli parc et de vastes jardins où le public est admis. L'église Saint-Thomas est un chef-d'œuvre, supérieurement bâtie et d'une sculpture très recherchée; petite, mais c'est une bonbonnière; elle renferme les

cendres de Stanislas, roi de Pologne; l'on y voit son tombeau; c'est un groupe en marbre d'un goût très recherché.

Le 27, à Lunéville, petite ville, mais assez jolie; il y a de jolies casernes; c'est une garnison de cavalerie. Il y a un champ de manœuvres des plus rares; il est immense, situé au nord de la ville, à un demi-quart de lieue; il touche au parc du château de plaisance de l'ancien duc de Lorraine; il y a de superbes jardins et des promenades magnifiques; le château donne sur la grande place. Le 28, à Baccarat; c'est un petit trou, situé à un demi-quart de lieue de la route, à pic sur le versant d'un petit rocher, faisant face au nord. Il y a une espèce d'ancien fort qui est tout en ruines et paraît très antique; il y a encore de vieilles portes, d'anciennes murailles dites « vieilles chemises ». C'est un petit village, mais sur la route il y a de très jolies maisons nouvellement bâties; il y a aussi un vaste établissement, où l'on fabrique des cristaux de toute beauté; cette fabrique est considérable et très renommée.

Le 29, à Saint-Dié, fort jolie petite ville, très bien bâtie, avec de superbes rues, et une jolie place, très bien pavées; elle est située dans un bas-fond, au pied de très grandes montagnes; j'y fis séjour le 30, et je visitai les environs qui sont très curieux; il y a au midi et à un quart de lieue de la ville une grande montagne couverte de sapins et de pins; elle est d'une très grande élévation; vue de Saint-Dié, elle présente sur son sommet une espèce de vieux fort en ruines, et ce n'est qu'une

pierre d'une grosseur extraordinaire; il y a des gradins pour monter sur son extrémité la plus élevée; sur la partie qui fait face à la ville, il y a un lion qui y fut gravé, dit-on, par les Romains! Je mis une grande heure pour atteindre le sommet de la montagne qui est à pic et d'un accès difficile. J'eus beaucoup plus de difficulté pour la descendre.

Le 31, j'allai coucher à Sainte-Marie-aux-Mines; c'est une petite ville très ancienne et toute bâtie en bois de sapin; elle est située sur une colline, au centre de montagnes très escarpées; il y a un joli moulin à papier et des fabriques de toile et de calicot; les habitants parlent la langue allemande. Le 1er juin, j'allai coucher à Schlestadt, lieu de ma destination; en y arrivant, je versai mes jeunes gens au 18e chasseurs qui y était en garnison. C'était un dimanche; en entrant sur la place, je rencontrai le régiment qui allait à la messe de 11 heures. Les capitaines m'engagèrent à dîner, mais comme je me trouvais très indisposé, je ne croyais pas pouvoir m'y rendre; je vins à mon logement, je pris force eau sucrée et je me couchai. Sur les 4 heures, je me trouvais beaucoup mieux et je me rendis à 5 heures à leur pension. Je mangeai peu, mais je bus d'excellent vin et pris du café délicieux. Cela me remit un peu de mon indisposition. Le lendemain, je déjeunai et dînai avec ces messieurs; il y avait parmi eux un adjudant-major de ma connaissance, nommé Cintra, de Courcelles, arrondissement de la Flèche; il eut pour moi tous les soins possibles et mille égards; il ne me quitta point pendant les deux jours et me traita en vrai

camarade. Le 3, je me trouvai beaucoup mieux, et pour me remettre, je me mis en route à 3 heures du matin pour retourner au Mans avec le maréchal des logis et le brigadier du 12ᵉ dragons qui m'avaient été adjoints pour la conduite des jeunes soldats.

Enfin, nous vînmes déjeuner à Sainte-Marie-aux Mines et coucher à Baccarat (trois étapes). Nous y arrivâmes à 9 heures et demie du soir; il y a 22 lieues de poste. Le 4, nous allâmes à Nancy; il n'y eut que le brigadier qui put me suivre; le maréchal des logis resta à Lunéville; nous étions rendus à Nancy à 4 heures; les bureaux étaient encore ouverts, et je me fis expédier sur-le-champ. L'on me paya jusqu'au Mans. J'étais tellement fatigué que le lendemain je n'aurais pas fait beaucoup de chemin. Nous avions fait 16 lieues ce jour-là, 38 en deux jours. J'allai au bureau des diligences m'assurer si mon porte-manteau était arrivé, car je l'avais envoyé de Schlestadt par Strasbourg pour Nancy. Justement il venait d'arriver. Je retins ma place pour Paris et nous partîmes à 8 heures. Le 5 au matin, sur les 9 heures, nous déjeunâmes dans un grand village dont je ne me rappelle pas le nom; je sais que nous passâmes par Saint-Dizier; l'on ne fit que changer de chevaux; je n'eus pas le temps de visiter la ville, seulement j'ai remarqué qu'elle est bien bâtie, qu'il y a de jolies places et de fort belles rues, larges et bien pavées. Dans la nuit du 5 au 6, nous passâmes par Vitry-le-François; je ne pus rien y remarquer. Le 6, à 10 heures du matin, nous descendîmes à Châlons-sur-Marne,

et y fîmes un fort bon déjeuner. Nous partîmes à 11 heures, en continuant pour Paris, où nous arrivâmes le 7 à 11 heures du matin. Je fis porter ma malle à l'hôtel du Havre-de-Grâce, rue Croix-des-Petits-Champs, où j'avais l'habitude de loger, quand je passais à Paris. Le 11, à 7 heures du matin, je repartis pour le Mans où j'arrivai le lendemain à 11 heures du matin. J'en repartis à 2 heures et, à 6 heures du soir, j'étais rendu au Grand-Lucé, au grand plaisir de mes bons parents qui étaient dans l'inquiétude et m'attendaient avec grande impatience. Je les embrassai tous avec un nouveau plaisir.

Le 6 novembre de cette même année, je me rendis au Mans, par ordre du général, pour conduire un détachement de jeunes soldats de la classe 1827 au 53ᵉ régiment de ligne à Béthune. Le 7, on fit le classement et le 8 à 11 heures du matin, je partis pour Beaumont-sur-Sarthe. J'y arrivai fort tard; je ne pus faire donner les logements et le pain qu'à la lumière, de sorte qu'à 8 heures je n'étais pas logé. Nous marchions deux détachements ensemble; je commandais l'un; l'autre, pour le 14ᵉ de ligne à Saint-Omer, était commandé par le capitaine Bruneau, en demi-solde au Mans. Le 9, nous allâmes coucher à Alençon. Le 10, à Séez; c'est une assez jolie petite ville; il y a un assez joli évêché. Le 11, à Gacé, petite ville assez jolie; nous y fîmes séjour. Le 13, à Montreuil; c'est une assez jolie petite ville, située dans un bas-fond, à une lieue sur la droite de la route, dans les terres. En

me rendant à mon logement, et comme je passais sur un petit pont au milieu du village, je vis quelqu'un que je crus reconnaître pour être de mon ancien régiment. Je l'appelai par son nom au risque de me tromper. Il me regarda et vint droit à moi. Je lui dis : « Je crois que je ne me trompe pas, c'est bien à M. Malaizé que j'ai l'honneur de parler? » Il me dit : « Oui, monsieur le capitaine, est-ce que vous me connaissez? » Je lui dis : « Oui, vous devez également me reconnaître, car nous sortons du même régiment. Je suis le capitaine Robinaux ». Je n'eus pas plutôt prononcé mon nom, qu'il se précipita dans mes bras pour m'embrasser. Le plaisir fut sincèrement partagé, car combien je fus charmé de retrouver après treize ans un ancien compagnon d'armes, ayant partagé les mêmes dangers dans la trop malheureuse campagne de Saxe et surtout dans le désastre de l'affaire de Leipzig sur l'Elster. Lui, Lorrain, je ne m'attendais guère à le rencontrer en Basse-Normandie. Il mit tout en œuvre pour me bien traiter; nous dînâmes à 5 heures (heure militaire) et à 2 heures du matin, nous passions encore en revue nos anciennes connaissances et nos aventures. Nous nous quittâmes avec le regret de n'avoir pas eu assez de temps pour raconter toutes les choses passées. A 6 heures, j'étais déjà levé pour partir; il fallut encore prendre le café et la fine-goutte militaire pour se dire peut-être un éternel adieu.

Je partis à 7 heures et allai coucher à Bernay; c'est une assez jolie petite ville, située dans une plaine et un fort bon pays. Le 15, à Bourgthe-

roulde; c'est un grand village; j'y fus on ne peut plus mal logé. Le 16, nous allâmes coucher à Rouen; nous descendîmes au bas d'une grande montagne dans un petit village nommé La Bouille, situé sur les bords de la Seine. Après y avoir fait un excellent déjeuner, nous embarquâmes nos deux détachements et dans cinq quarts d'heure nous fûmes à Rouen; il y a près de 4 lieues. Nous descendîmes sur le quai qui n'était pas encore achevé; l'on y construisait une superbe façade; quand elle sera achevée, ainsi que le quai, ce sera un coup d'œil magnifique. La ville est extrêmement grande, mais mal bâtie, mal pavée, et les rues très étroites; la majeure partie des maisons sont construites en colombage; la ville est noire et très rembrunie, les rues très sales, mais il y a une jolie salle de spectacle située près du quai; une fort jolie place d'armes; un hôpital magnifique situé au nord et en dehors de la ville; une très jolie caserne qu'on nomme Martainville; elle est au levant et en dehors de la ville; en sortant de la caserne, on entre dans le champ de Mars qui est très vaste; il est bordé au couchant par la Seine. Il y a encore deux jolies casernes dans le faubourg Saint-Sever, qui est séparé de la ville par la Seine; l'une, qu'on nomme les Carmes et l'autre Saint-Sever. Celle des Carmes est sur la rive gauche de la Seine et fait face à la ville. L'autre est à l'extrémité du faubourg, à près d'une demi-lieue de la ville. Il y a sur la Seine deux ponts extrêmement longs : l'un en pierre de taille et d'une rare beauté; l'autre est situé sur des bateaux et il est en bois; il est très ancien. Au bout

du pont de pierre vers le couchant on a ouvert deux ou trois jolies rues et construit de forts jolis bâtiments, entre autres une jolie petite salle de spectacle où se tenait le gymnase. Le 6e régiment de la Garde royale y tenait garnison quand j'y ai passé. Nous y fîmes séjour le 17.

Le 18, nous allâmes loger à Rocquemont; il y a deux auberges et sept à huit maisons; tous nos hommes furent logés à la campagne, et dans un grand village nommé Saint-Saens, et à 2 lieues en avant, à une demi-lieue dans les terres sur la gauche de la route. Le capitaine commandant le détachement du 14e de ligne et moi, nous logeâmes à l'auberge en question. Le 19, nous allâmes loger à Neufchâtel, assez jolie petite ville, renommée pour ses excellents fromages. Je logeai chez Mme de Frit dans une espèce de petit château un peu hors de la ville; il m'arriva une assez singulière aventure : en arrivant au logement, la porte était brisée c'est-à-dire coupée par le milieu; le haut était ouvert. A l'instant où je me présentai pour entrer, une espèce de dogue, d'une énorme grosseur, se lève sur ses deux pattes de derrière et vient m'appliquer celles de devant sur mes deux épaules, et nous nous trouvâmes ainsi barbe à barbe. La surprise ne fut pas mince ou pour mieux dire la frayeur qu'il me causa subitement me mit dans l'état le plus embarrassant; je ne savais si je devais reculer ou avancer. La dame, qui l'entendit aboyer très fort, vint de suite me tirer de l'embarras où j'étais. Elle me cria : « Ne craignez rien, il ne vous mordra pas, c'est son habitude, il fait cela à tout

le monde. — Ma foi, je lui répondis, cela est bon à savoir, car je ne suis pas habitué à être salué de cette manière; je vous conseille de la lui faire perdre, car quelque beau jour, il pourrait la payer fort cher; si j'avais eu le temps de tirer mon épée, je vous assure que je la lui aurais passée au travers du corps; il a bien fait de brusquer le mouvement. » La dame se mit à rire, et au dîner on en plaisanta beaucoup. Je leur dis : » Je me souviendrai longtemps de Neufchâtel; je n'avais pas encore eu dans un logement pareille réception! »

Le 20, nous allâmes loger à Blangy; c'est une petite ville située dans un bas-fond; elle est extrêmement sale. Pour nous rendre sur la place, nous avions de la boue par-dessus le cou-de-pied. Le pain n'était pas cuit et nous ne pûmes en faire la distribution qu'à 7 heures du soir. Nous étions tout mouillés; il fit un temps affreux. J'étais logé dans un petit château hors de la ville, chez M. de Calonne, ancien chevalier de Malte et commandeur de la ville de Soissons *(sic)*. C'était un superbe vieillard de quatre-vingt-cinq ans, de haute stature (haute au moins de 5 pieds 8 pouces), droit comme un cierge, les cheveux blancs comme neige. Il y eut grande soirée chez lui; il m'invita, j'y assistai; un instant la conversation roula sur le voyage de Charles X en Alsace et en Lorraine, et ensuite sur Napoléon, sur la Charte, etc.; la conversation n'était pas de nature à flatter mes opinions et à me faire plaisir; le carlisme et les opinions les plus inconstitutionnelles étaient prononcées. Cela n'était pas étonnant, car ce M. de Calonne avait joué un certain rôle

dans les conjurés, à la révolution de 89, et il fut longtemps incarcéré sous le Consulat et l'Empire.

Le 21, j'allai loger à Abbeville; c'est une fort jolie petite ville; elle a deux très jolies places, bien bâties, et de jolies rues fort bien pavées. J'avais changé d'une manière avantageuse pour le logement, sous le rapport politique. J'étais logé chez un avoué, nommé M. Sifflet, chez lequel je fus on ne peut mieux reçu. C'était l'époque où l'on s'occupait de la formation des listes électorales et il se chargeait de toutes les démarches à faire et de surveiller toutes les fraudes apportées par l'autorité administrative pour envoyer aux élections des hommes ne payant pas le cens voulu par la Charte constitutionnelle et de diriger des poursuites contre les délinquants. Le 22, j'y fis séjour et je visitai la ville et ses environs qui sont charmants; c'est un excellent pays, bien cultivé. Le 23, j'allai coucher à Hesdin, petite citadelle; c'est une garnison de cavalerie. Le 24, à Saint-Pol : c'est une petite ville champêtre et chef-lieu d'arrondissement du Pas-de-Calais.

Le 25, j'arrivai à Béthune où étaient deux bataillons du 53e régiment de ligne, pour lequel je conduisais le détachement. Je me rendis à la caserne avec mon détachement; j'y trouvai le lieutenant-colonel qui de suite fit le classement par chaque compagnie et me donna une décharge par écrit. Comme j'entrais au quartier, je vis le major du régiment qui s'avançait vers moi d'un air sérieux. Mais aussitôt je le reconnus : j'avais été deux fois dans le département de la Mayenne où il était capi-

taine de recrutement, et de là il passa major de ce régiment en 1826. C'est en allant prendre les jeunes soldats de la Mayenne pour les conduire en divers régiments que je fis sa connaissance. Le lieutenant-colonel, un chef de bataillon et le major me conduisirent à leur pension et je dînai avec eux. (Le colonel était en semestre.) Je fus bien surpris au dîner d'entendre de la part de ces officiers supérieurs un langage aussi constitutionnel comme celui qu'ils tinrent en ma présence. Ils dirent toutes sortes de choses sur le gouvernement du fameux Charles X, ils me dirent : « Nous ne nous gênons pas devant vous. » Je leur dis : « Vous n'avez rien à craindre. Voyez mon vieil habit tricolore que je portais sous Napoléon; il porte encore l'empreinte de la poussière et de la fumée du canon de Mont Saint-Jean, et cela doit vous suffire ». « Eh bien! me dirent-ils, demain vous déjeunez et dînez avec les capitaines; vous les entendrez; chez nous il n'y a rien de véreux; sans exception, tous libéraux! » Le lendemain au déjeuner et au dîner, ah! j'en entendis de belles! je ne croyais pas que dans un régiment de l'armée, on y parlât aussi hardiment. Un ancien capitaine à grandes moustaches rouges me dit : « Eh bien : capitaine, vous ne dites rien; ne vous gênez pas, soyez à votre aise. » Je lui dis : « Camarade, je vous écoute avec bien du plaisir ». Il ajouta : « Vous êtes ici au centre de la vieille armée, songez que nous avons été formés dans le département de la Meurthe et c'est assez vous dire »; ensuite il ajouta « : Nom d'un d..... Servons-les bien, mais les aime qui peut! »

et un toast fut porté à la charte constitutionnelle. Cette disposition dans l'armée me parut d'un bon augure; je me dis : « Tout n'est pas perdu. Si jamais quelque atteinte flagrante est portée à nos institutions nationales, on peut compter sur l'armée; elle est éminemment nationale. »

Le 27, je partis gai comme un pinson pour retourner chez moi et je passai par Paris. Béthune est une petite ville forte; elle est située en long; il n'y a pour ainsi dire qu'une rue, mais il y a une jolie place et de fort jolies casernes. Enfin j'arrivai à Arras à 2 heures de l'après-midi; je descendis à l'hôtel d'Europe où je fis un bon dîner. On y est fort bien servi. J'allai à l'hôtel du petit Saint-Paul arrêter ma place pour Paris, et le lendemain, à 7 heures, nous partîmes directement pour Paris. Nous allâmes dîner à Cambrai. Le lendemain nous déjeunâmes à Amiens.

Le 30, à 8 heures du matin, nous étions rendus à Compiègne, où nous fîmes un bon déjeuner à 3 francs par tête; nous arrivâmes rue du Bouloy à Paris à 8 heures du soir; je logeai à l'hôtel du Mouton, vis-à-vis les Messageries; j'y restai 3 jours, et visitai Paris à l'aise. Le 4 décembre, je partis pour le Mans par la voiture Laffitte et à 8 heures du soir, nous dînions à Chartres. Le 5, à 8 heures du matin, je descendis à Connerré, pour me rendre à pied au Grand-Lucé; j'allai coucher chez mon ami, M. Le Cornué à Surfonds, et le lendemain j'en partis à midi et allai dîner chez M. Drugeon de La Plante, à Saint-Mars de Locquenay et j'y trouvai la société accoutumée : MM. Germain et F..., de

Lucé. Nous arrivâmes à Lucé à 10 heures du soir. Je trouvai tout mon monde couché, car on ne m'attendait pas du tout; on fut bien satisfait de me revoir, l'air bien portant.

Le 11 février 1830, j'achetai une maison du sieur Verdier père (négociant) sise rue de Magdresse, composée d'une belle chambre à feu y attenant, greniers bien pavés, deux jolies caves et un hangar; évier, latrines et niches à lapins, enfin 43 pieds de façade en bâtiments donnant sur la rue; jardin derrière la maison, planté en jeune vigne, pouvant donner trois barriques de vin et un joli verger planté de vingt-un pieds d'arbres à fruits, contenant 2 boisselées (chenevrail) le tout pour la somme de 4,000 francs, en payant 2,500 francs comptant et les 1,500 francs restants dans un an, c'est-à-dire le 1er novembre 1831, avec intérêt de 5 pour 100, à la charge, par le vendeur, de me tenir la maison vacante pour le 1er novembre prochain, époque où je payerais les 2,500 francs et sans intérêts, mais que le dit vendeur en aurait la jouissance jusqu'au dit jour. Je payai pour frais d'acte et d'enregistrement 325 francs.

Le 28 février, je reçus l'ordre de me rendre au Mans pour conduire les hommes en congé d'un an au 21e de ligne à la Rochelle; le 1er mars, je partis du Mans avec cent quarante hommes et j'allai coucher à Foulletourte; j'eus la pluie sur le dos toute la journée. Le 2, à la Flèche, jolie petite ville, chef-lieu d'arrondissement. Il y a une école prépara-

toire. C'est un des beaux établissements de France; il y a un local immense; le nombre considérable des élèves est une des grandes ressources du pays; son commerce principal est la toile et le chanvre; ses poulardes sont aussi très renommées et d'un grand produit pour le pays. Le soir, je me trouvai indisposé : une rougeur survenue sur le cou-de-pied droit augmenta tellement dans la nuit, que, le matin, il me fut impossible de mettre mes bottes; je mis un bas et passai ainsi mon pied par-dessus l'empeigne de mon soulier et y fis une ligature pour le tenir; je fus obligé de monter sur la voiture d'équipage. J'allai coucher à Seiches. Je me couchai de bonne heure et je fis des frictions à mon pied, croyant que je pourrais marcher le lendemain; mais il n'y eut pas moyen; la peau du pied était à vif et je souffrais beaucoup. Je fis partir un caporal le 4 au matin avec une lettre pour le général commandant la subdivision; je le priais de me faire remplacer dans mon commandement par un officier de la garnison d'Angers, me trouvant dans l'impossibilité de continuer ma route. Malgré le désir que j'avais de voir Nantes et La Rochelle, il fallut y renoncer.

J'arrivai à Angers à l'issue de la messe; dans le haut de la ville, sur les boulevards, je descendis de voiture, vis-à-vis la sous-intendance militaire où je trouvai le marquis de Breuilpont, général commandant la subdivision; il me reconnut fort bien et me dit : « Mon cher capitaine, je vous ai fait remplacer et je suis bien fâché que vous ne puissiez continuer votre route. Tenez, voilà le lieutenant qui va vous

remplacer. » Justement, c'était un lieutenant des grenadiers, nommé Delbos, du 18e léger, avec lequel j'avais fait route de Laval à Brest en 1827, conduisant un détachement du Calvados aux équipages de ligne, avec un sous-lieutenant nommé Pinel; ils m'attendaient; de suite, ils me reconnurent et vinrent à moi et m'accueillirent en vrais camarades; ils ne voulurent pas que j'aille à mon logement; bon gré, mal gré, M. Pinel m'emmena dans sa chambre et me fit coucher dans son lit et en fit dresser un pour lui; il me combla d'honnêtetés et de soins. Il me fit prendre un bain de pieds et l'on m'appliqua un cataplasme de farine de lin, et le lendemain de même. Je souffrais horriblement. Mon camarade voulait me faire rester une quinzaine à Angers pour me rétablir, mais je ne voulus jamais y consentir. Je fus on ne peut mieux traité par ce brave et digne officier; il était fils d'un ancien chef de bataillon mort au champ d'honneur. Enfin je me trouvai très soulagé. Le 8, à 7 heures du soir, mon ami m'accompagna à la diligence; je lui fis mes adieux et le remerciai mille fois de tant d'égards et de bontés. Je passai une nuit horrible; obligé de rester toute la nuit les pieds pendants et serrés entre deux personnes, car nous étions six dans l'intérieur de la voiture; les cahots me faisaient bien souffrir, ils étaient chacun comme un coup de lance. J'arrivai au Mans à 6 heures du matin; je me couchai jusqu'à midi, et à 2 heures je partis pour le Grand-Lucé où j'arrivai à 6 heures, au grand étonnement de mes parents qui, certes, ne m'attendaient pas si tôt! Je gardai le lit deux ou

trois jours. Je restai deux mois sans pouvoir mettre de bottes.

Au commencement de juillet nous eûmes des élections pour former une Chambre de députés et remplacer celle qui venait d'être dissoute pour s'être montrée trop constitutionnelle. Une majorité de deux cent vingt et un députés s'était opposée à la destruction de la Charte constitutionnelle par le gouvernement qui voulait gouverner selon son bon plaisir!

Malgré les fraudes électorales introduites dans les collèges par le pouvoir, les deux cent vingt et un députés de l'opposition furent réélus. Les Chambres furent convoquées par ordonnance royale le 15 juillet pour le 3 août. Le gouvernement, contrarié dans sa marche rétroactive vers l'ancien régime, car il y marchait à pas de géant, rendit trois ordonnances contraires à cette Charte qu'ils avaient donnée et juré de maintenir, la main sur ce qu'ils appellent le Saint-Évangile; l'une portait dissolution de la Chambre nouvellement élue; l'autre, la suppression de la liberté de la presse, et la troisième l'abolition de la loi des élections; au grand mépris des électeurs et de la nation française, la Chambre fut dissoute avant même qu'elle fût constituée. C'est ainsi qu'ils se jouèrent d'un peuple brave, bon et patient, violant ainsi le droit des nations et la foi des traités.

Ces ordonnances étaient du 25 juillet et furent promulguées le 26. Le 27, j'allai chez M. Drugeon de la Plante; quand je lui appris cette nouvelle, il

passa dans sa salle à manger. J'étais à la cuisine; j'allai le rejoindre un instant après; il en éprouva un tel plaisir que je le trouvai seul, riant et versant des larmes de joie, tant il était content de voir renaître un gouvernement absolu. M. Goulet, juge de paix à Bouloire, arriva un instant après, ainsi que les curés de Saint-Mars de Locquenay, de Volnay et de Tresson; en apprenant cette nouvelle, ils s'écrièrent : « Ah, ah! le Roi a enfin tiré l'épée; à la bonne heure, voilà au moins ce qui s'appelle régner! » « Les imprudents! » je me disais à moi-même, car je n'osais me prononcer contre, dans la crainte de perdre mon traitement de réforme déjà bien mesquin; car j'avais affaire à des espions dans la personne du juge de paix et des curés, mais je me disais : « Le gouvernement la payera cher, cette témérité; il n'est pas possible qu'une grande nation telle que la nôtre puisse laisser impunie une violation aussi flagrante de ses droits les plus chers et les plus sacrés ». J'avais bien raison, car à Paris le sang avait déjà coulé à flots. Leur joie fut de courte durée; trois jours après, le Roi perdit sa couronne et était en fuite avec ses imprudents et perfides conseillers. Ils se sauvèrent tous comme des lâches; aucun des ministres ni des généraux ne sut mourir sur la brèche glorieusement pour défendre cette cause qu'ils appelaient si sainte et si sacrée!

Le 31, je reçus de Paris une lettre de M. le capitaine Bonenfant qui m'apprit que tout était fini à l'avantage de la liberté; la famille royale était détrônée, le duc d'Orléans nommé lieutenant-

général du royaume. Ensuite les journaux nous donnèrent tous les détails des événements; ils nous apprirent que le drapeau aux trois couleurs flottait sur tous les édifices publics de la capitale. Enfin, le duc d'Orléans fut proclamé Roi des Français, le 7 août, par la Chambre des députés et prit le titre de Louis-Philippe Ier, Roi des Français. La Charte fut revisée, et en présence des deux Chambres, il en jura le maintien et l'intégrité et il dit : « Désormais la Charte sera une vérité! » Dans toutes les villes et dans tous les villages on forma une garde nationale. Malgré les intrigues du maire et de l'adjoint, je fus nommé commandant de la garde nationale; sur cent trente-trois votants, j'eus cent trente suffrages; je n'eus que deux voix contre ma nomination, car, bien entendu, je ne votai pas pour moi. C'était le 25 août. Je me comportai avec modération, justice et impartialité envers les uns comme envers les autres. Je ne tourmentai personne pour leurs opinions; les exaltés m'accusèrent de carlisme et firent tout ce qu'ils purent pour m'enlever la confiance des gardes nationaux, mais ils furent déçus dans leurs intrigues et ne purent y réussir; l'entière confiance resta en ma faveur. Mes opinions étaient bien connues et nullement douteuses; j'avais pendant quinze ans et demi été victime de la Restauration; il était difficile de m'enlever la confiance des bons libéraux; je fus toujours ferme et inébranlable dans mes résolutions; je marchai avec la franchise et la loyauté d'un homme d'honneur et d'un vieux militaire dévoué à la défense de son pays.

Le 15 novembre, je payai à M. Verdier et à ses enfants la somme de 2,500 francs, comme il avait été convenu pour l'acquisition de la maison qu'il m'avait vendue.

Le 19 de ce même mois, je reçus ordre de M. le préfet d'être rendu au Mans le 20 pour la revue du lieutenant-général comte d'Ornano (1), commandant la 13e division militaire à Tours, qui devait passer en revue les gardes nationaux du département. Nous y arrivâmes de bonne heure et la revue eut lieu sur la promenade dite des Jacobins; il y avait au moins dix mille hommes réunis. Le général me voyant dans la tenue de l'armée me dit : « Que désirez-vous, capitaine? » — « Mon général, servir mon pays. » — « C'est bien, capitaine, je penserai à vous. » Le général fut très satisfait du bon esprit et de la tenue des gardes nationaux. Le 21, nous partîmes à 4 heures du matin pour retourner au Grand-Lucé où nous arrivâmes à 11 heures.

Le 26 février 1831, j'allai à Château-du-Loir pour assister comme amateur à la révision des jeunes soldats de la classe 1830 et voir une revue de gardes nationaux. Quoiqu'il fît un très mauvais temps, la revue fut des plus belles; onze communes s'y trouvèrent réunies, ce qui faisait à peu près deux mille six cents hommes. Le général commandant le département, le préfet et le sous-intendant militaire arrivèrent aussitôt pour en passer la revue. Le préfet leur fit un discours approprié aux cir-

(1) Ornano (Philippe-Antoine, comte d'), 1784-1863, créé maréchal de France, en 1861, par Napoléon III.

constances. Il fut plein d'éloquence et très énergique. Ensuite les gardes nationaux défilèrent en bon ordre et aux cris de « Vive le Roi et la liberté ! » La musique joua la *Marseillaise* et la *Parisienne ;* il y avait un grand enthousiasme dans les rangs ; après le défilé, je m'avançai vers le sous-intendant militaire pour lui présenter mes respects. Sitôt qu'il m'aperçut, il vint à moi et me dit : « Comment, vous êtes encore ici? » — Je lui dis : « Comment cela? » — « Mais vous êtes nommé capitaine au 41e de ligne qui est à Tours en ce moment ; votre nomination est du 13 de ce mois. Venez donc parler au général Ferrier. » J'y allai et le général me dit : « Mon cher capitaine, vous êtes nommé, c'est certain. Je vais écrire à mon aide de camp qu'il vous expédie la lettre du ministre de la Guerre. » Le 27, je me rendis chez moi, et je reçus la lettre à 9 heures du soir par un ordonnance de la gendarmerie !

Le lundi, 7 mars, je me rendis au Mans pour y prendre ma feuille de route et je revins le même jour coucher chez moi, pour me disposer le lendemain à me mettre en route pour recommencer la carrière militaire trop longtemps interrompue. Il ne me fut pas possible de partir le 8 ; mes amis m'invitèrent à dîner pour ce jour-là. Au dîner d'adieu qu'ils me donnèrent, je fus on ne peut plus sensible aux regrets qu'ils me témoignèrent de me voir partir. Ils me félicitèrent de ce que le gouvernement m'accordait de l'emploi ; c'était d'autant plus flatteur pour moi que je n'avais fait aucune démarche pour me faire employer, tandis que des

officiers de mes amis avaient fait beaucoup de démarches pour se faire réintégrer et restaient au modique traitement de réforme où nous avions été réduits contre notre volonté sous la Restauration par l'ordonnanee royale du 5 mai 1824; elle nous assimilait aux civils, mais nous touchions 900 francs par an jusqu'au 1er juillet 1828, époque fatale, où nous cessions de faire partie de l'armée et de toucher un traitement quelconque, époque où je comptais quarante-cinq ans d'âge et vingt-cinq années de service. C'était très rassurant et bien loyal de la part du gouvernement; mis en non-activité à 32 ans et renvoyés dans nos foyers à la fleur de notre âge, et capables de rendre d'utiles services à la patrie; on créa de nouveaux officiers, en surchargeant l'État, car il fallait bien payer les anciens; enfin les banqueroutiers et les chauffeurs de l'Ouest, surnommés chouans, vinrent nous remplacer dans les rangs de l'armée et la légion de la Sarthe fut en grande partie formée de cette vile canaille. — L'ordonnance du 21 mars 1828 vint enfin nous rendre à la vie, en nous assurant une retraite pour l'avenir : il est vrai qu'on nous réduisit de 900 francs à 600 francs; on nous mit indéfiniment en traitement de réforme, et nous fûmes rayés des contrôles de l'armée à partir de ce jour, mais nos services comptaient comme en activité jusqu'à la trentième année incluse, où nous étions autorisés à faire valoir nos droits à la retraite comme l'armée active et au même taux; nous dûmes cette faveur au comte de Caux, devenu ministre de la Guerre; son prédécesseur, M. de Clermont-Tonnerre, voulait

que le gouvernement nous accordât seulement des secours, selon la conduite de chacun ; bien entendu, il aurait fallu produire chaque année un billet de confession de la part de son curé, ou sinon!... C'eût été fort honorable pour les vieux débris de cette glorieuse armée qui fit trembler tous les potentats du monde civilisé! — Enfin, après le dîner, je me rendis chez moi pour faire mes préparatifs de départ et remettre le drapeau de la garde nationale qui m'avait été confié. Les officiers, le porte-drapeau et une partie des sous-officiers se rendirent chez moi sur les 4 heures de l'après-midi; je leur offris des rafraîchissements qu'ils acceptèrent et on but à mon heureux voyage. Enfin, il fallut se décider à remettre entre leurs mains le dépôt sacré, ce noble drapeau aux couleurs nationales que j'avais reçu de leurs mains avec leur assentiment; d'une main tremblante, je le déployai à leur vue et le leur présentai de la main droite, le talon posé à terre, et leur fis le discours suivant : « Messieurs, j'ai l'honneur de remettre entre vos mains le drapeau que vous m'aviez confié; le voilà, ce drapeau de la patrie, ces couleurs chéries qui guidèrent tant de braves au champ d'honneur; elles furent l'orgueil de la France et l'envie de l'étranger; elles flottèrent glorieusement sur toutes les capitales de l'Europe et firent envie au monde entier. C'est à votre courage que je le confie; vos sentiments patriotiques sont un sûr garant que vous lui serez fidèles jusqu'à la mort! Moi, plus heureux que vous, je vous devancerai dans la noble carrière des armes; appelé par la bonté du Roi des Français dans les rangs de

l'armée active, je vais me rendre sous ses nobles drapeaux; si jamais le sol de la patrie était menacé par l'étranger, ils reverraient nos vieilles phalanges; nous volerions à la frontière, et ils verraient que le nom français n'a pas dégénéré et que sa jeune armée se montrerait digne en marchant sur les traces de l'ancienne; ils reverraient encore des vainqueurs d'Austerlitz, dė Wagram et d'Iéna! et vous, braves gardes nationaux mobiles, vous seriez nos auxiliaires, vous nous suivriez pas à pas en occupant les places et le pays conquis, en appuyant ainsi nos opérations militaires, tandis que les gardes sédentaires se montreraient les fidèles gardiens de nos libertés publiques, en maintenant ainsi l'ordre et la paix intérieure si nécessaires au salut de la patrie. Adieu, mes chers concitoyens, plus tard je vous reverrai. » Mon émotion était des plus vives; d'abondantes larmes furent versées de part et d'autre! Je les embrassai tous; ils me donnèrent une grande preuve de leur attachement en quittant la maison; ils étendirent un voile noir sur le drapeau et se rendirent ainsi en silence chez le lieutenant qui prenait le commandement en mon absence et lui remirent le drapeau. — Ma vieille mère, ma sœur et ses deux petits enfants étaient désolés et fondaient en larmes, disant en eux-mêmes : « Ils l'emportent donc ce brillant drapeau qu'il accepta avec tant de plaisir; il quitte donc cette demeure pour toujours et nous ne l'y reverrons plus! » Ces réflexions étaient déchirantes pour eux tous; je ne le ressentis que trop moi-même, profondément affligé de quitter une aussi bonne

mère très avancée en âge pour ne plus la revoir peut-être ; cette idée me gonflait le cœur et me fis verser des torrents de larmes!

C'était donc pour la quatrième fois que je quittais la maison maternelle (je dis maternelle, car j'eus le malheur de perdre mon père le 4 septembre 1826.) Je ne parlerai pas des adieux, on peut bien s'en faire une idée : quitter une bonne mère âgée de soixante-seize ans et demi, que je chérissais plus que moi-même ; ma sœur et deux petits enfants, et des embarras de tous genres, ce n'était pas peu de choses pour un cœur bon et sensible; aimer et chérir ma bonne mère était mon plus grand bonheur. — Que les hommes sont faux et qu'il y a peu d'amis! A la révolution de 1830, je déployai beaucoup de patriotisme, mais pur et sans faire de l'arbitraire, ne faisant éprouver de vexations à personne, ayant le plus grand respect pour toutes les opinions ; quoique très modéré, cela me valut quelque disgrâce et la perte d'une somme de 2,000 francs qui me fut retirée par esprit de parti ; j'avais compté sur cette somme pour payer une maison que j'avais achetée pour mon logement, de sorte qu'à mon départ, je redevais une somme de 1,500 francs, et, pour comble de bonheur, avant d'avoir ma lettre de service, j'avais fait jeter une petite boulangerie par terre, ouvrir des portes de caves, fait faire plusieurs réparations utiles et un pressoir qui coûtait 150 francs. Enfin, je laissai tout le fardeau de ces réparations à ma mère et fort peu d'argent pour les achever. Qu'il est peu de vrais amis! Je frap-

pai à plusieurs portes, me trouvant dans la gêne à mon départ, et à des maisons qui n'étaient pas au dépourvu; j'offris mon billet; eh bien! on fut sourd à la voix de celui qu'on avait si souvent qualifié d'ami, et cela pour la modique somme de 25 louis; que de sentiments patriotiques pour celui qui volait à la défense du sol de la patrie! Je ne demandais qu'une avance, car je laissais une solvabilité suffisante.

Enfin, la veille de mon départ, je trouvai deux amis qui me prêtèrent une somme de 500 francs sur laquelle il me fallut m'habiller de pied en cap en arrivant au régiment. C'est dans la détresse qu'on connait les vrais amis; ah! qu'ils sont rares! Des personnes à qui j'avais demandé de l'argent m'avaient dit, il n'y avait pas quinze jours, qu'on était bien embarrassé de son argent, qu'on ne trouvait pas même à le placer à 4 fr. 50; elles me disaient maintenant, en rougissant un peu, qu'elles n'en avaient plus. Je leur offrais 5 pour 100 et un bon billet; enfin, je me trouvai pendant quelques jours dans un cruel embarras, quand deux bons amis me prêtèrent sans intérêts. Je laissai la moitié de cette somme à ma bonne mère pour subvenir à leurs besoins.

Le 9, au matin, je partis pour le Château-du-Loir, après avoir déjeuné avec mes amis, et j'arrivai au logement à 5 heures du soir. Je logeai chez M. Voisin, marchand de toile, où je trouvai un lieutenant des grenadiers du 1er bataillon du 41e de ligne dont je devais faire partie; il venait d'Orléans et se rendait à Angers; le soir je fus invité à me

trouver au café; nous y fîmes connaissance et passâmes une partie de la nuit à boire du vin chaud. Je trouvai dans ce bataillon M. Dutocq! mon ancien commandant au 2e régiment de ligne avant le licenciement de l'armée en 1815; il m'avait devancé de deux mois seulement; il fut comme moi toujours en demi-solde et placé seulement depuis les événements de juillet. Ils m'apprirent que le régiment partait pour Angers le 10 au matin; je partis de bon matin pour Tours où j'arrivai à midi; j'y trouvai encore l'état-major; j'avais adressé ma malle à Tours; j'attendis jusqu'au 14; elle n'arriva point; je fus obligé de partir, et je priai M. Rousseau, ancien officier de cavalerie tenant l'hôtel des Trois-Barbeaux où j'étais logé, de me la faire tenir à Angers, et je partis le 14 à 7 heures du matin par le bateau à vapeur pour Angers où j'arrivai à 4 heures après midi. Nous débarquâmes aux Ponts-de-Cé, si célèbres dans nos discordes civiles, ainsi que sous les Romains, sous le règne de César; c'est ce mot qui leur a valu le nom de Ponts-de-Cé; l'on prétend que les courtisans étaient occupés à faire graver le nom de César sur la pierre, il n'y avait encore de gravé que les deux premières lettres quand tout à coup, ils furent surpris par les Francs et chassés de cette position; ainsi les deux lettres gravées donnèrent le nom de Ponts-de-Cé (1). Enfin, de là, nous nous rendîmes à pied jusqu'à Angers, distant d'une lieue;

(1) J'avoue n'avoir pas communiqué à mon docte confrère de l'Académie des Inscriptions, Auguste Longnon, cette étymologie quelque peu fantaisiste.

de suite, je me rendis chez le sous-intendant, et de là chez le colonel du régiment, à qui je remis mes pièces. Il me dit : « Vous êtes capitaine de la 5e compagnie du 4e bataillon qui est à Laval, mais prenez votre temps, et faites-vous habiller de suite; nous avons des hommes à faire habiller et équiper; sitôt qu'ils seront prêts, j'en formerai un détachement que je mettrai sous votre commandement et vous partirez pour Laval »

Le lundi 28 mars, je partis avec un détachement de vingt-deux hommes et allai coucher au Lion-d'Angers; c'est une petite ville située sur l'Oudon, rivière très poissonneuse. Le fils de la maison où je logeai pendant le temps que je restai à Angers fit mettre son cheval au cabriolet pour me conduire jusque chez un de ses amis, M. Écho, médecin à La Membrolle, chez lequel nous fîmes un excellent déjeuner; ensuite nous montâmes en voiture tous trois et ils me conduisirent jusqu'au Lion d'Angers.

Le 29, à 7 heures du matin, je partis pour Château-Gontier; je fis halte au lieu nommé La fleur de Lys, auberge isolée sur la droite de la route, à peu près à moitié chemin; je trouvai dans cette auberge un individu se disant ancien brigadier de gendarmerie retraité; il engagea la conversation avec les hommes du détachement; j'étais dans une petite pièce voisine et j'entendais tout ce qu'il disait; il se répandait en invectives contre le gouvernement, disant que celui-ci se conduisait mal, et que d'ailleurs Louis-Philippe n'était pas légitime, mais Henri V l'était, puis il ajouta : « Cela n'est pas fini, patience; il n'est pas encore temps! » J'entrai de

suite dans l'appartement et je lui tins un langage pacifique et très modéré. Je lui dis : « Vous êtes un malheureux, un imprudent, vous vous exposez à perdre votre pension en parlant ainsi. » Il me répliqua : « Qu'est-ce que cela me fait? si je la perds, bientôt j'en aurai une plus forte. » Je le laissai et je revins dans mon appartement. Il prit sans doute mon langage pour de la peur, et il n'en devint que plus insolent; il continua sur le même ton, tenant toujours des propos incendiaires sur le gouvernemcnt. Ennuyé d'entendre de pareils propos, en face de mon détachement, je rentre à la maison et je lui dis : « Si vous ne cessez pas vos propos, je vous fais arrêter sur-le-champ. » Il me dit : « Je vous en défie; il en faudrait bien d'autres que vous; je me f..... de vous; j'étais capitaine avant vous. » — « Dans les Chouans, sans doute? » lui dis-je. — « Tout juste », me répliqua-t-il. — « Je le vois à votre langage. » Il me dit : « D'ailleurs, je n'obéirai jamais qu'à mon ancien général ». — « Quel est-il donc, votre général? » — « M. le maréchal de Bourmont; je suis tout prêt, je n'attends que ses ordres, il n'a qu'à me commander. Votre Louis-Philippe n'est pas légitime, c'est Henri V; d'ailleurs, il n'est pas temps d'agir, mais cela ne tardera pas; bientôt, nous vous tirerons des coups de fusil par la figure. » Je dis à mes caporaux et aux fusiliers : « Vous l'avez entendu, celui-là, j'espère; il est clair et précis, empoignez-le-moi de suite » ; ce qui fut fait sur-le-champ; mais en l'entendant parler si haut et avec autant d'effronterie, je crus qu'il

avait une bande dans la forêt de Val qui est près et longe la route et que nous allions être attaqués; je donnai une consigne en conséquence; les armes furent chargées en sa présence. Je lui dis : « Si vous faites le moindre mouvement, je vous fais fusiller sur-le-champ ». En cas d'attaque, je désignai deux hommes pour s'en emparer, tandis qu'avec le reste de ma troupe, j'aurais opposé une vigoureuse résistance. Enfin je le remis à la prison de Château-Gontier et je dressai un procès-verbal de l'arrestation, que je remis au procureur du Roi.

Le lendemain, je partis à 7 heures et j'arrivai à Laval à 2 heures de l'après-midi. Je fus reçu par le commandant et les officiers du 4e bataillon, et je pris le commandement de la 5e compagnie du dit bataillon.

Le 2 mai, le général Dumontier, commandant à Nantes, vint nous inspecter avec le colonel. Il fit, en s'en retournant à Angers, une chute de cheval des plus sérieuses, puisqu'un mois après on lui fit l'amputation d'une cuisse et qu'il est mort des suites de cette chute malheureuse. Le 8 mai, j'eus ordre de me rendre à Angers avec deux caporaux pour être entendus dans l'affaire de Peltier, dit Rouquet, ancien capitaine de Chouans que j'avais arrêté le 29 mars à La fleur de Lys. Peltier était son vrai nom, Rouquet son nom de guerre, comme ancien chouan. Comme ayant chauffé les pieds de quelques honnêtes gens et arrêté quelques diligences sous la République et l'Empire, il avait obtenu sous le gouvernement paternel du bon Roi Louis le Désiré un fusil d'honneur et une pension de 183 francs comme soutien

du trône et de l'autel, tandis que les anciens défenseurs de la gloire nationale et de notre chère patrie, après plus de vingt-deux ans de bon service, mouraient de faim dans leurs tristes réduits. Enfin, le 10, il fut déclaré coupable par le jury et condamné au minimum de la peine (trois mois), aux frais et dépens, mais l'un des juges de la cour, en attendant la charge par l'organe de l'avocat général, manqua d'être victime de cette accusation pour laquelle il y avait sympathie d'opinions entre lui et l'accusé. Je vois la rougeur lui monter au front avec une telle violence qu'il faillit être frappé d'une attaque foudroyante d'apoplexie. A l'issue de l'audience, je me rendis chez notre colonel pour lui demander une permission de vingt jours qu'il m'accorda pour affaires urgentes au pays, et à 7 heures du soir je partis; j'arrivai au Mans à 6 heures du matin et à 4 heures du soir j'étais au Grand-Lucé. Le quatrième jour, j'étais à Saint-Vincent au tir d'une cible ; nous en repartîmes à 7 heures du soir ; en rentrant chez moi, je reçus une lettre du commandant de mon bataillon qui m'appelait sur-le-champ par ordre du général commandant le département, et cela par rapport à une bande de chouans qui s'était montrée à Auvers le Hamont, grand village situé sur la lisière de la Mayenne (1). J'écrivis sur-le-champ au commandant que le 24 au matin, je serais rendu à Laval. Cela mit ma famille dans l'inquiétude et dans de nouveaux embarras, car je

(1) C'étaient là les premiers mouvements de la Chouannerie vendéenne au printemps de 1831 ; les réfractaires formaient le fonds de ces premières bandes.

ne pus faire mes affaires; je leur laissais des réparations entamées à une maison que j'avais achetée avant mon départ pour l'armée. Je partis le 19 et, le 20 au matin, j'étais rendu à mon poste. J'appris en arrivant que ce n'était qu'une démonstration d'une cinquantaine de chouans dans cette commune qui fut la cause de mon départ si précipité. Je m'étais bien douté du fait; j'avais deviné que ce n'était qu'une petite alerte, seulement pour m'inquiéter, et qu'étant rentré au régiment je resterais quinze jours sans bouger de Laval; cela arriva tel que je l'avais prévu; je restai tranquille jusqu'au 8 juin, jour de notre départ pour rentrer en Maine-et-Loire; nous allâmes coucher ce jour-là à Château-Gontier. Le 4, au Lion-d'Angers, petite ville située sur l'Oudon, arrondissement de Segré. Le bataillon fut réparti dans dix ou douze villages. Le 5, l'état-major du bataillon fut logé à Segré, où il resta; moi, je restai cantonné au Lion avec une compagnie.

Le 7, je reçus l'ordre du comte Ordener, commandant le département, d'envoyer mon lieutenant avec trente hommes à Brain-sur-Longuenée, village distant d'une lieue et demie, situé sur les confins de la forêt de Longuenée. Je ne pus obtempérer aux ordres du général, attendu que je n'avais présents sous les armes que trente-quatre hommes. J'écrivis sur-le-champ au général et au colonel que je me trouvais dans l'impossibilité de mettre ces ordres à exécution, qu'il fallait pour occuper Brain que le Lion fût évacué, vu que je n'avais que trente-quatre hommes présents sous les armes. Je restai six jours sans réponse; le 13, je reçus avis du colonel

que 47 hommes allaient m'être envoyés d'Angers pour compléter ma compagnie et qu'alors, à leur arrivée, je me conformerais aux ordres reçus. Le 14, à 2 heures après midi, je reçus mon détachement de jeunes soldats, tous bien armés et habillés; je formai de suite mon rang de taille et le lendemain je fis partir mon lieutenant à Brain avec trente hommes. J'avais ordre de correspondre avec lui chaque jour par une patrouille de quatre hommes et un caporal qui se rendait à moitié chemin au-devant de la sienne.

Le 20 juin, mon perruquier s'étant rendu à Brain pour raser le détachement, rentra au Lion sur les 2 heures de l'après-midi; il trouva un petit garçon de dix à douze ans sur sa route; il lui demanda s'il n'avait pas vu les Chouans; le petit lui dit : « Oui, monsieur, j'en ai vu huit qui sont dans cette grande métairie que vous voyez à droite (désignant un champ); ils ont de grands sabres tout noirs, des fusils et des pistolets. » Le perruquier vint de suite m'avertir. Il y avait une bonne demi-lieue du Lion. Je fis de suite prendre les armes à une grande partie de mon détachement et me portai sur le lieu indiqué, mais j'arrivai un quart d'heure trop tard; ils venaient de sortir de la métairie.

Le 22, je reçus l'ordre du général de me rendre dans la commune de Vern, située à 3 lieues et au sud du Lion. Je partis le 23 à 7 heures du matin et j'arrivai à l'issue de la messe. L'ordre portait que le 24, au point du jour, nous devions être rendus sur la lisière de la forêt de Longuenée pour y faire une battue générale Nous cernâmes les

bois; le commandant de notre bataillon dirigeait les mouvements des troupes réunies. L'ordre portait qu'au premier coup de fusil tout le monde entrerait dans la forêt pour fouiller en tous sens, chacun devant marcher droit devant soi. Nous y étions au moins quinze cents hommes; la forêt fut battue en sens divers et sans aucun résultat satisfaisant. Le rappel général eut lieu sur les 8 heures pour la réunion et nous nous rendîmes dans le petit bourg de Brain où nous fîmes un fort mauvais déjeuner. A 11 heures, on rappela et chacun reprit sa position de la veille en y attendant de nouveaux ordres. — Le 27 au matin je reçus l'ordre du départ pour retourner au Lion et chacun rentra dans son ancien logement.

Le 7 juillet, deux individus vinrent m'avertir qu'entre Brain et Gené vingt-deux Chouans les avaient arrêtés au lieu nommé La Perrière et qu'ils les avaient couchés en joue, tandis que d'autres les dévalisaient; ils prirent à ces deux marchands 32 francs et menacèrent de les fusiller s'ils portaient plainte à l'autorité. C'était la veille de la fête de Gené; les Chouans devaient coucher à La Perrière, qui, de tout temps, fut un repaire de brigands. Elle a des bâtiments immenses; elle a un premier étage; c'est une espèce de vieux manoir, entouré de murs; le métayer fut de tout temps un de leurs suppôts. Ayant la certitude qu'ils devaient y coucher cette nuit-là, je fis partir à 9 heures du soir une patrouille pour Brain avec une lettre pour mon lieutenant par laquelle je lui enjoignais d'être rendu sur le terrain indiqué à 3 heures précises

pour cerner la partie méridionale de ces vastes bâtiments, et que moi, avec mon détachement, je cernerais à la même heure la partie nord, et la tenant ainsi bloquée jusqu'au grand jour, nous y ferions alors notre entrée et une stricte perquisition, et si les Chouans y étaient couchés, nous nous battrions à outrance, afin qu'aucun d'eux ne nous échappât; malheureusement, il n'en fut point ainsi, les oiseaux de proie étaient dénichés de bonne heure; je m'en étais bien douté.

Nous partîmes du Lion à minuit; je n'avais fait part à personne de mes dispositions; nous partîmes sans bruit. Sur les hauteurs de la ville, je fis charger les armes et je recommandai le plus grand silence. Je n'eus pas fait plus de 400 pas que j'entendis dix à douze voix et des cris très aigus, espèce de hurlements, sur la grande route de Segré; je dis en moi-même : « Nous ne trouverons rien, nous sommes vendus; » cela ne manqua pas; le pays est plein d'espions et coupé en sens divers; il n'y a presque pas un champ qui ne soit ouvert et qui n'ait son sentier de passage, et le pays est extrêmement couvert, c'est ce qui fait leur force, et ils ont tous les habitants du pays pour eux dans chaque village; on a l'ordre régulier de leur marche journalière, on sait où ils doivent coucher chaque jour; il y a des relais d'hommes apostés qui veillent, et sitôt que la troupe remue, on donne le signal jusqu'à destination, et de cette manière ils ne sont jamais surpris. Les habitants du pays sont dominés par le fanatisme; la population est peu instruite; ils sont en arrière d'un siècle sur la civilisation

actuelle ; le parti des prêtres y exerce une bien funeste influence ; de tous les temps la tranquillité du pays n'a dépendu que d'eux ; la guerre civile ne fut jamais enflammée que sur leur instigation et leurs perfides conseils. — Enfin, au point du jour, nous entrâmes dans les cours et bâtiments et fîmes une perquisition rigoureuse dans tous les coins et recoins de ces bâtiments sans aucun résultat satisfaisant et nous rentrâmes à nos cantonnements. Il n'y avait pas deux heures que nous étions partis qu'ils y étaient de retour, pêchaient dans un réservoir et dînaient à La Perrière.

Le 10 juillet, il y eut au Lion une grande revue de gardes nationaux et un superbe banquet patriotique de quatre à cinq cents couverts, présidé par M. Chollet, sous-préfet de l'arrondissememt. La fête fut brillante et se prolongea fort avant dans la nuit ; tout s'y passa avec un ordre parfait ; divers toasts furent portés : au Roi, à la famille royale, à la France, aux Polonais, à l'armée par la garde nationale ; comme commandant le cantonnement et la place, je me levai et pris la parole pour l'armée, pour remercier les gardes nationaux et leur porter un toast de confraternité et d'union conçu en ces termes : « Aux Gardes nationaux du Lion et de toutes les villes de France ! Les liens qui les unissent à l'armée sont indissolubles ; l'armée a une confiance entière en eux. Si une agression injuste de la part des puissances du Nord venait à surgir un jour, l'armée volerait à la frontière ; elle y ferait son devoir et vous pouvez compter sur elle comme elle compte sur vous pour l'ordre public,

la liberté et le maintien de la paix intérieure. Vivent les gardes nationaux! » m'écriai-je en élevant un drapeau tricolore que j'agitai en l'air; et des cris mille fois répétés de : « Vive l'armée! » terminèrent la fête la plus brillante qu'ont eût jamais vue au Lion d'Angers.

Le 16 juillet, au matin, il arriva un bataillon du 42e de ligne pour nous remplacer; personne n'en avait été prévenu, pas même le maire de l'endroit. Je dînai avec l'état-major. Le commandant m'annonça qu'il avait vu mon ordre de départ chez le général Ordener. En sortant du dîner, je vis arriver l'adjudant-major du bataillon qui m'apportait l'ordre du départ pour le lendemain à 5 heures du matin. De suite, je dépêchai un gendarme à cheval pour Brain, porteur d'un ordre de départ à mon lieutenant pour être rendu à 5 heures; il arriva, et nous partîmes à 6 heures. Nous étions rendus à Segré à 9 heures; nous allâmes déjeuner et le commandant passa la revue de son bataillon à midi précis; il donna à chacun sa nouvelle destination. J'arrivai au Bourg d'Iré, lieu de ma nouvelle destination, à 2 heures et demie; c'est un village de douze cents âmes à peu près, situé sur les bords de la Verzée, petite rivière assez poissonneuse. L'esprit du pays y est très mauvais; l'on n'y compte que quatre ou cinq patriotes; tous les habitants ont pris part à la chouannerie de la Révolution de 89, et à celle de 1815, et sont tout prêts à recommencer à la première occasion. On y compte six réfractaires de la classe 1830, beaucoup d'anciens officiers chouans, pensionnés par Louis XVIII pour

avoir chauffé les pieds des honnêtes gens, inspecté quelques diligences et tiré sur tout ce qui porte un cœur vraiment français; même plusieurs de ces anciens brigands ont reçu un fusil d'honneur en récompense de leurs méfaits; il y a sur la crosse une plaque en argent sur laquelle est écrit : « Donné par Louis XVIII, » tout cela à l'instar de Napoléon qui récompensait la valeur et les beaux faits d'armes, et non les assassinats, comme les derniers tyrans (Louis XVIII et Charles X).

Le mauvais esprit qui règne dans ce pays est dû à trois ou quatre maisons influentes : les d'Armaillé; Candé, Veillon et de Falloux; mais notamment à un ancien curé nommé Chauveau. Ce prêtre, indigne du caractère dont il est revêtu, prit une part très active dans la chouannerie de toutes les époques; il y fit verser le sang à flots; il portait, dans ces temps de massacres de funeste mémoire, une broderie en argent sur sa soutane et elle avait la forme d'un crucifix; puis il était armé d'un très grand sabre de cavalerie et de deux pistolets; il présidait aux massacres les plus affreux et les plus dégoûtants; il ne craignit pas de plonger lui-même un fer meurtrier dans le corps de malheureux soldats qui se battaient pour la gloire et l'indépendance nationale. On le vit à Segré proposer une capitulation à soixante soldats qui étaient bloqués dans leur caserne et qui se battaient comme des lions, leur promettant la vie sauve s'ils rendaient leurs armes. Les malheureux! ils les rendirent sur la foi des traités. Sitôt qu'ils les eurent déposés — la plume échappe et a besoin d'un peu de repos

pour retracer cet horrible tableau... la plume tombe et le cœur est glacé d'effroi... — eh bien! puisqu'il faut le dire, il les fit tous fusiller, et qui pis est, voyant que beaucoup d'entre eux n'étaient pas morts, il en fit faire une horrible boucherie... il tira lui-même son sabre, et donna l'exemple du carnage le plus affreux.

(Ici une lacune; le 12e *fascicule du* 3e *cahier, relatant les faits écoulés durant la fin de juillet et le mois d'août de cette année* 1831, *manque)*

... de plus nous eussions eu une affaire très sérieuse et je leur eusse fait payer cher leur audacieuse témérité. Je quittai la position du bois pour me porter dans une lande que je fis couper par une ligne de troupes dans toute sa longueur. Nous y restâmes en position jusqu'à une heure du matin; n'entendant et ne voyant rien, je quittai la position et me dirigeai sur un vieux château nommé La Buzotière, appartenant à M. le général La Potherie; ce château a de vastes bâtiments, et il est entouré d'un grand fossé; il est un peu tombé en ruines; jadis il était fortifié. J'avais l'idée qu'ils s'y étaient réfugiés; j'y arrivai à 2 heures du matin; je le fis cerner jusqu'au grand jour; alors nous y fîmes une perquisition et n'y trouvâmes absolument rien; nous nous mîmes en route et arrivâmes au Bourg d'Iré à 6 heures du matin; nous y apprîmes que M. Rousseau y était arrivé à 9 heures et demie du soir quand les Chouans l'eurent lâché la veille et que, sur les 11 heures et demie du soir, tandis que nous bivouaquions dans la lande au-dessus du

bois des Pieds, les Chouans soupaient dans une métairie à un grand quart de lieue de nous. Après avoir fait un petit déjeuner, nous partîmes à 7 heures pour Segré, avec les dix-neuf gardes nationaux et vingt hommes de mon détachement, car j'étais appelé en témoignage contre un agent des bandes de Moreau et Gathineau que j'avais arrêté il y avait un mois; il fut condamné à six jours de prison et 200 francs d'amende.

Étant à Segré, j'eus l'occasion de voir M. le capitaine Rousseau, que j'avais fait lâcher la veille; il me dit : « Vous les serriez de bien près, mais c'est que j'en souffrais moi-même : ils me menaient un train du diable et rien qu'au travers des champs » ; il me dit : « Ils étaient si fatigués qu'ils n'en pouvaient plus. Dans le trajet qu'ils m'ont fait faire, j'en ai vu changer deux fois de chemise, et même jusqu'à trois fois; ils m'ont bien donné quelques coups de crosse de fusil pour me faire marcher, même ils me menacèrent de me fusiller si je ne marchais pas; enfin, se voyant serrés de si près par votre détachement, ils me lâchèrent, et ceux qui me connaissaient me dirent que si je les nommais, ils me le feraient payer plus tard » ; aussi ne voulut-il nommer personne. Le soir même, je rentrai à mon cantonnement.

Le 4 septembre, je fis une grande battue avec ma compagnie que je partageai en cinq sections; chacune se dirigea sur un point indiqué. Je donnai un point central de réunion pour quand on se serait assuré qu'aux lieux indiqués il n'y avait rien de nouveau. La battue ne produisit aucun résultat

satisfaisant et nous rentrâmes au cantonnement à 5 heures du soir.

Le 6 septembre, à 6 heures du soir, je reçus une dépêche de la gendarmerie qui m'enjoignait de partir de mon cantonnement avec la 3e compagnie du 3e bataillon qui fut mise sous mes ordres, pour me diriger sur les bois de la Source, situés à 4 lieues de mon cantonnement; je devais y trouver une compagnie partie de Combrée de manière à occuper la partie du couchant du dit bois à 4 heures du matin et moi, à la même heure, occuper le levant et le midi, entrer en même temps dans le dit bois et en faire la fouille, en marchant de manière à pousser vers la partie nord. L'on m'avait assuré qu'il n'y avait que 2 lieues; je partis à 2 heures du matin, de manière à être rendu à 4 heures précises; nous mîmes quatre heures à nous y rendre et nous n'y arrivâmes qu'à 6 heures. Croyant que l'autre compagnie attendait sur les bords du bois le signal convenu, je fis cerner le bois dans la partie que je devais occuper; quand mes hommes furent placés, je leur donnai l'ordre de pénétrer dans le bois au premier roulement qui serait fait et de marcher droit devant eux sans trop s'écarter les uns des autres, d'observer avec grand soin toutes les parties fourrées; à 8 heures, nous avions fini et nous étions rendus sur l'autre bord du bois; la compagnie qui s'y était trouvée s'était contentée de filer sur la lisière du bois et avait disparu; j'attendis une demi-heure sur la lisière du bois et nous partîmes pour rentrer au cantonnement; la battue avait été infructueuse; les Chouans avaient quitté les vil-

lages de Chanvaux et de Saint-Michel le soir et les bois dans la nuit. Nous arrivâmes au Bourg d'Iré à midi, exténués de fatigue; nos soldats n'en pouvaient plus.

Le 9 septembre, je reçus ordre de la gendarmerie de me rendre sur le champ de foire de la Roche-d'Iré, situé à une bonne demi-lieue de mon cantonnement; il y a cinq ou six maisons situées sur la route de Segré à Candé; la foire y est considérable pour les bestiaux; il s'y trouve immensément de monde; toute la bourgeoisie des villages de 5 à 6 lieues à la ronde s'y réunit pour y faire une partie de plaisir; il y a des réunions charmantes, chacun y porte des provisions et ils font ensemble des dîners champêtres entre connaissances. J'arrivai sur le champ de foire à 10 heures du matin; j'y trouvai le comte Ordener, général commandant le département, accompagné de mon commandant et de la compagnie de grenadiers stationnée à Segré. Vers une heure, le général, voyant que tout se passait avec calme, me fit appeler et me dit : « Vous resterez en position jusqu'à 4 heures et si tout y est tranquille, vous rentrerez chez vous. » La famille chez laquelle j'étais me fit appeler ainsi que mon lieutenant sous une avenue de châtaigniers pour prendre part à un fort joli petit dîner champêtre; le bon vin n'y manquait pas. Le tout s'étant passé le mieux du monde, nous rentrâmes fort paisiblement au cantonnement.

Le 25, à 8 heures du soir, l'homme que j'avais fait condamner à 6 jours de prison à Segré arriva à mon logement et demanda à me parler en particu-

lier; je le fis monter à ma chambre; toutefois, je le fis monter le premier; je fermai la porte et lui demandai ce qu'il voulait; il me dit : « En venant ici ce matin, j'ai trouvé les Chouans cachés dans un champ de genêts et je sais à peu près où ils sont. Si vous voulez marcher cette nuit, il peut se faire que je vous fasse réussir dans vos recherches; il y a huit jours, ils m'ont donné une roulée de coups de crosse de fusil; ils me payeront ces mauvais traitements ou le diable les emportera. » Je vis en lui un homme fâché, mais je ne me fiais pas trop à ses dires; je me rappelai la condamnation que je lui avais fait encourir et j'avais à craindre une vieille rancune; enfin, je me rendis à ses protestations; je me décidai à courir les chances d'une battue de nuit; je l'envoyai avec un sergent au corps de garde en attendant que je prisse un parti. Je fis prévenir mon lieutenant et le chargeai de se rendre à la caserne commander cinquante-cinq hommes pour partir dans une demi-heure; je me rendis à la caserne à l'heure fixée; le détachement était assemblé; je fis donner une capote de soldat et un bonnet de police à notre homme, afin qu'il ne fût pas connu. Je fis mettre devant la compagnie l'homme en question, et là, je donnai la consigne en sa présence à mon détachement; je lui dis : « Faites attention à ce que vous allez faire; songez que vous jouez gros jeu; n'allez pas nous conduire dans une embuscade, car vous seriez la première victime; j'ordonne à la compagnie de vous fusiller en cas de trahison. Vous allez marcher à l'avant-garde avec un sergent et huit hommes, et faites

attention à vous. Sergent, il marchera à côté de vous, je vous en rends responsable; qu'il ne s'écarte pas d'un seul pas; s'il faisait le moindre mouvement pour s'évader, je vous ordonne de le fusiller sur-le-champ! » Il me dit : « Capitaine, ne craignez rien; je suis fidèle, je vous promets que je suis avec vous de tout cœur et que je vous servirai bien. » Enfin, nous partîmes. Tout le monde n'était pas encore couché (c'était un dimanche).

En descendant le village et en entrant dans le faubourg Saint-Jean, j'aperçus quelqu'un à certaine croisée qui épiait nos démarches, car, dans ce maudit pays, il y a toujours quelqu'un qui veille pour prévenir les Chouans de tout ce qui se passe. Je savais qu'il y avait dans ce faubourg deux espions que je devais surveiller et surprendre s'il était possible. Je fis porter mon lieutenant en avant, vis-à-vis le château de M. d'Armaillé; je lui ordonnai de rester là en position, sans lui dire ce que je prétendais faire; je restai à l'entrée d'une avenue qui conduit au château, caché avec une dizaine d'hommes. Il n'y avait pas un demi-quart d'heure que j'y étais, qu'un individu courant à toutes jambes passa devant nous, se dirigeant vers le château. Je sortis de mon embuscade et marchai promptement derrière lui, criant à mon lieutenant d'arrêter cet homme, ce qu'il fit de suite; arrivant à lui, je lui demandai où il allait si promptement, qui il était et où il demeurait. Il me dit : « Je demeure chez Laugereau à la Turpinière, ici à deux pas; je suis compagnon tisserand et je travaille chez lui; je vais me coucher tranquillement chez

moi. — Je lui dis : « Pourquoi courez-vous si promptement? Vous avez sans doute une mission pressée; je gage que vous allez prévenir quelques Chouans. » — Il me dit : « Quand je me rends le soir, je cours toujours comme cela, et je vous assure que je ne me mêle de rien. » Sur les protestations qu'il me fit, en me disant : « Je vais me coucher tranquille, » je le laissai aller et lui dis : « C'est bien, allez-vous-en, et faites bien attention. » Il me répéta : « Soyez tranquille ». Il prit à droite pour se rendre à la Turpinière, et moi, je pris à gauche par la Buzonnière; mais je n'eus pas fait 200 pas qu'il me vint à l'idée qu'à la Turpinière il y avait une maison suspecte, où logeait un nommé Sézon, cousin germain d'un Sézon du village, tous deux ex-lieutenants de Chouans et pensionnés de l'ancien gouvernement; celui du bourg avait un fils déserteur et dans les Chouans. Je pensai qu'il pouvait être caché chez son oncle.

De suite, je détachai mon sergent-major avec dix hommes, je l'envoyai à la Turpinière et lui ordonnai de cerner la maison, de se faire ouvrir, de visiter partout, et, d'après cette visite, de se rendre au village directement pour renfort, en cas que le village ne fût attaqué pendant mon absence; alors je continuai mon excursion une partie de la nuit. Je visitai huit à dix métairies suspectes, toujours conduit par mon gaillard en question; enfin, ne trouvant rien, je pris le parti de rentrer au village après une course d'au moins 4 bonnes lieues dans les chemins creux et couverts, sautant fossés et échaliers. Mon espion fut de bonne foi, nous servit bien,

et rentra au village avec nous. Je me couchai sur les 3 heures du matin : à 7 heures, mon sergent-major vint me rendre compte de son expédition, et j'en fis un rapport que j'envoyai à mon commandant qui l'adressa au procureur du Roi à Segré. Le sergent-major, arrivant chez le nommé Sézon, que je lui avais indiqué, fit cerner les bâtiments, et si les soldats n'eussent pas fait autant de bruit en arrivant, ils auraient pris le réfractaire Sézon qui était couché dans un petit grenier sur une étable à porcs; il était chez son oncle comme je l'avais prévu. Il sauta du grenier sur un tas de bulliers qui étaient comme exprès au-dessous de la porte; quand mes soldats y arrivèrent, la porte remuait encore, les bulliers qui avaient reçu une forte pression par le saut remuaient également, et même on entendit courir derrière la haie du jardin; enfin le sergent-major se fit ouvrir la porte; on hésita longtemps, enfin on alluma la chandelle et on vint ouvrir; le sergent-major fit perquisition et ne fut jamais plus surpris que de trouver au coin du feu l'homme que j'avais arrêté et qui m'avait promis de s'aller coucher. Le sergent-major lui demanda pourquoi il était là; il lui dit qu'il était venu allumer sa pipe en passant, et notez qu'il demeurait au moins 200 pas en deçà, et il n'était sans doute pas l'heure d'aller commencer une veillée à 10 heures du soir comme il le prétendait; d'ailleurs, ils étaient couchés; sans aucun doute, il était allé prévenir le déserteur; cinq minutes plus tôt nous eussions pris celui-ci. L'espion fut arrêté par mon sergent-major.

Je fis partir un détachement de quatre hommes

commandés par mon lieutenant qui conduisit notre homme à Segré. En arrivant, il fut de suite conduit à la prison de ville. J'envoyai le sergent-major avec dix hommes visiter le grenier et s'assurer si quelqu'un y avait couché. En arrivant dans la cour, le domestique de la maison vint au-devant des soldats et au pied de la fenêtre il vit deux trous dans les bulliers; il eut soin de les effacer avec le pied pour enlever toutes traces. Le sergent-major ne perdit point de vue le mouvement indicatif de culpabilité; on monta au grenier et l'on reconnut facilement l'empreinte de quelqu'un qui y avait couché; qui plus est, on trouva une paire de souliers qui appartenait sans doute à quelqu'un qui était souvent en marche, car au-dessous de la cheville, on avait enlevé un morceau de cuir comme font habituellement nos soldats quand les leurs les blessent à la cheville. Le domestique prétendit qu'ils étaient à lui et que c'était lui qui couchait dans le grenier. Mon sergent-major lui dit : « Vous êtes un imposteur, car quand j'entrai, et que je fis perquisition, vous étiez couché dans la chambre. » Il ne répliqua plus rien. Le sergent-major négligea de lui faire mettre les souliers et même de les emporter avec lui. Le 28, je fus appelé au tribunal de Segré, chez le juge d'instruction pour déposer des faits à moi connus; je fis l'exposé que je viens d'écrire. Quelque temps après, le sergent-major et les soldats du détachement furent appelés à Segré pour déposer des faits à leur connaissance. Malgré toutes ces charges qui attestaient qu'il nous avait espionnés, au bout de quinze jours, l'homme fut déclaré non coupable et remis en liberté.

Le 22 octobre, je partis du Bourg d'Iré pour Angers, afin d'obtenir une permission du général commandant le département (comte Ordener). Je le trouvai au Lion d'Angers; il descendait de la diligence pour se rendre à Segré, car il faisait sa tournée; il me demanda s'il n'y avait rien de nouveau dans l'arrondissement de Segré ; sur la réponse négative que je lui fis, il monta en diligence de suite et nous partimes pour Angers; étant arrivés, il me dit : « Demain matin, venez chez moi à 9 heures, je vous donnerai votre permission. » Je m'y rendis le lendemain à l'heure indiquée; il m'accorda jusqu'au 15 novembre inclus. Je partis dans la nuit par la malle-poste et le matin à 6 heures j'étais au Mans, d'où je partis à 2 heures de l'après-midi pour le Grand-Lucé où j'arrivai à 6 heures. L'on ne m'attendait que deux jours après. Il est facile de concevoir le plaisir qu'on éprouva de part et d'autre.

Le lendemain, je visitai mes jardins et les réparations faites à une maison que j'avais achetée un an avant mon départ pour l'armée; j'y trouvai beaucoup de changements; d'abord, une boulangerie faite à neuf et la maison bien réparée; 500 à 600 francs de réparations en avaient augmenté le prix principal. J'avais fait de très grandes économies en peu de temps, car nous touchions 90 francs de gratification par mois et 214 francs de fixe, cela faisait 304 francs, sur quoi, ma pension payée, il me restait 250 francs nets par mois. Je fis quelques emprunts pour achever de payer le prix de la maison. J'arrivai chez moi avec 100 louis, et je

m'en retournai avec 150 francs et j'étais redevable à mon lieutenant et au capitaine trésorier de la somme de 1,100 francs. Je partis du Grand-Lucé, le 14 à 3 heures du matin, laissant ma bonne mère âgée de soixante-dix-sept ans, ma sœur et ses deux enfants fondant en larmes tous trois; mais le devoir d'un militaire qui aime son pays, sa liberté et son état ne pouvait le retenir un seul jour de plus; toujours je fus esclave de mes devoirs! Mais je sais ce qu'il m'en coûta de peines et de tourments pour les quitter; mon cœur était navré de regrets et de douleur. A 7 heures du matin, j'étais au Mans et à 10 heures du soir à Angers; je fus obligé d'y rester trois jours par rapport à la foire de la Saint-Martin; les places pour Segré étaient retenues trois jours à l'avance. Le 18, à 11 heures du matin, je partis avec un capitaine du même régiment, nommé Desroziers, qui était venu pour affaires à Angers. Nous dinâmes au Lion d'Angers et allâmes coucher à Segré; avant d'y arriver, il manqua de nous arriver un grand malheur. Pour descendre en ville, il y a une côte extrêmement rapide; au sommet de cette côte, les chevaux s'emportèrent, prirent le mors aux dents, et descendirent au triple galop; le conducducteur, au lieu de chercher à les retenir, prit le parti de bien les diriger pour enfiler le droit chemin, car, au bas de la côte, il y a un pont en pierre très étroit, situé sur l'Oudon (rivière); les parapets du pont sont très bas; si l'une des roues était montée sur une borne, nous sautions dans la rivière; enfin, nous l'enfilâmes bien droit et en fûmes quittes pour la peur.

Je restai à Segré jusqu'au 20 à 2 heures de l'après-midi et je partis pour mon cantonnement. Je trouvai une patrouille de voltigeurs du bataillon qui m'accompagna jusqu'à Noyant; je n'avais plus qu'une demi-lieue à faire et j'arrivai au Bourg d'Iré à 4 heures. Dans mon absence, ma compagnie avait trouvé deux fois les Chouans; une fois, il y eut une quarantaine de coups de fusil de tirés, mais de fort loin, mais, quoique cela, les Chouans eurent un homme blessé.

Le 14 janvier 1832 au soir, je reçus ordre du lieutenant-colonel pour partir le 15 au matin pour aller à La Potherie remplacer la compagnie de voltigeurs qui vint à notre place occuper le Bourg d'Iré et Noyant. Le 15, nous arrivâmes à midi et fîmes loger nos soldats à la caserne et nous, les trois officiers, nous logeâmes chez l'habitant. Je logeai au château de M. le général La Potherie située au milieu du village (1).

Le 2 mars, je reçus un ordre du jour du régiment qui portait que le 1er bataillon partirait d'Angers le 15 pour Versailles; le 16, le 2e bataillon; le 18, le 3e, et le 19 le 4e pour la même destination; mais dès le 8 les ordres furent changés : le 1er et le 2e bataillons eurent ordre de se diriger sur le Havre-de-Grâce, et les 3e et 4e sur Caen; mais les

(1) La Potherie (Louis Leroy, comte de), né à Angers, le 22 avril 1762, mort le 18 janvier 1847, capitaine au 102e en 1791, colonel en émigration, maréchal de camp, le 8 septembre 1815.

départs furent maintenus pour les jours indiqués.

Le 16, au matin, je partis de mon cantonnement et allai coucher au Louroux. Je ne puis dépeindre la joie qu'éprouva le régiment en quittant ce malheureux pays; quoi de plus désagréable qu'un tel service à faire, tant de jour que de nuit; faire des battues de jour et de nuit dans un pays aussi fourré et coupé en tous sens par de fortes haies et de larges fossés, pour y traquer des misérables échappés des galères, commander des petites rondes de huit, quinze à vingt hommes, pour poursuivre des malheureux la plupart jeunes réfractaires de la classe 1830, égarés par le plus odieux fanatisme, que dirigeaient en grande partie des prêtres, plus scélérats que fanatiques eux-mêmes; mais ils feignaient de l'être pour mieux servir leur infâme parti et séduire plus facilement les trop crédules habitants de ces malheureuses contrées. Ils leur prêchaient journellement que l'infâme parti dominant voulait l'anéantissement de la Sainte Religion, tandis qu'au contraire, on ne cessait d'y porter respect et protection; telles étaient les doctrines prêchées par eux et enseignées chaque jour à ce qu'ils appellent leurs ouailles.

Heureusement que le règne des ténèbres est passé et que le fanatisme est éteint à jamais! Gloire à notre Révolution sans tache!!!

Le 15 mars, la veille de notre départ, sur les 9 heures du soir, il nous arriva une singulière aventure : j'avais invité le maire de la commune à dîner avec nous; il y vint; la soirée se passa agréablement, nous rîmes passablement, l'on fit la petite

partie, et le vin chaud et le punch terminèrent la fête. Je jouais avec mon lieutenant; ne passa-t-il pas par la tête à M. le maire de nous intimer l'ordre de sortir de l'auberge et de nous rendre chacun chez nous, que l'heure de se retirer était arrivée et qu'il avait le droit de faire la police dans son village. Je tombai des nues; je le regardai et lui dis : « Est-ce pour rire ou du sérieux? » — Il dit : « C'est tellement pour rire que si vous ne sortez pas sur-le-champ, je vais chercher la garde et vous ferai bien sortir. » — Je lui dis : « Je ne savais pas encore que ma garde fût à votre disposition, et que vous eussiez le droit d'en prendre le commandement. » Enfin, je lui dis : « Est-ce du sérieux ou pour faire une plaisanterie? » Mais alors. prenant le ton de gravité d'un magistrat en courroux, il me dit : « Monsieur, est-ce que vous ne me connaissez pas? faut-il que j'aille chercher mon écharpe pour me faire reconnaître? Je suis M. Cathernaux, maire de cette commune. » — « Ah! au fait, je lui dis d'un ton froid et tant soit peu goguenard, c'est à s'y méprendre, au point que je l'aurai presque cru, car vous avez, comme lui, un œil bordé d'écarlate et un peu larmoyant. » A ces mots, le magistrat campagnard se mit dans une fureur difficile à dépeindre. « Monsieur, me dit-il, vous ne savez donc pas que, si je le voulais, dans une demi-heure d'ici, j'aurais cinquante hommes à ma disposition? » Je lui dis : « Je ne savais pas que vous commandassiez les Chouans, vous me l'apprenez. » Je dis aussitôt à mon sergent-major qui était présent : « Allez me chercher le caporal de

garde et quatre fusiliers » ; ce qui fut fait sur-le-champ. Le caporal entra avec ses quatre hommes. Le maire lui dit aussitôt : « Monsieur le caporal, je vous ordonne au nom de mon autorité supérieure dans ce village de conduire votre capitaine en prison. » Le caporal lui dit : « Je n'ai d'ordre à recevoir que de mon chef. » J'ordonnai sur-le-champ au caporal d'empoigner cet homme et de le conduire au corps de garde pour y passer le restant de la nuit, ce qu'ils se mirent en devoir de faire; mais la dame de l'auberge, le voyant dans un état de colère et d'exaspération difficile à dépeindre, me pria de bonne grâce de ne point le mettre en prison, de faire cela pour elle, qu'elle craignait, quand nous serions partis, des retours qui lui seraient désavantageux. Je me rendis à sa prière et le fis lâcher ausssitôt; mon lieutenant et le sergent-major le mirent à la porte. Pendant plus d'une heure, il fit le diable dans le village en frappant à toutes les portes; mais tout le monde resta tranquille chez soi; il fit seulement lever le secrétaire de la mairie pour se faire donner l'écharpe de maire et venir nous intimer l'ordre de sortir, mais le secrétaire, quoique ancien chef de Chouans, eut le bon esprit de la lui refuser, car je lui aurais appris ce que c'était que de vouloir s'emparer du commandement de soldats sous les ordres d'un chef à qui le commandement est confié. Il se croyait sans doute en droit de me faire mettre en arrestation par mes propres soldats. Il était convenu que le lendemain il viendrait recevoir le casernement, mais il eut si grand'honte qu'il ne

vint point. Il restait à une grande demi-lieue du village; l'adjoint vint le recevoir à sa place.

Le 17, nous partimes à 5 heures du matin pour rejoindre le commandant qui, la veille, avait été coucher à Bécon avec la compagnie de grenadiers, le Louroux étant trop petit pour loger trois compagnies; la 3e compagnie venant du Loiret y logea également. A 7 heures, nous étions à Bécon; la compagnie de grenadiers était sous les armes et nous attendait. Nous arrivâmes sur les hauteurs d'Angers à 11 heures; les cinq autres compagnies du bataillon nous y attendaient; chacun prit son rang de bataille et nous entrâmes en ville. L'appel fut ordonné pour 5 heures du soir; l'on y donna l'ordre pour la revue le lendemain à midi.

Le 18, à midi précis, nous étions rendus sur la place d'armes, mais il survint une si grande averse que le colonel ne vint point; le lieutenant-colonel nous renvoya et l'ordre fut donné pour partir le lendemain à 7 heures du matin. Nous allâmes coucher à Seiches; mais ma compagnie fut détachée au Bourgneuf à une lieue et demie en avant. Le colonel m'apprit qu'il attendait ma nomination de capitaine de grenadiers du 1er bataillon pour le 22, en arrivant au Mans, et qu'il ne voulait pas m'accorder la permission que je lui demandais qu'il n'eût reçu ma nomination, pour m'éviter le voyage à Caen où allait mon bataillon, mais qu'au Mans il me donnerait l'ordre de rejoindre ma nouvelle compagnie au Havre et qu'alors j'irais chez moi jusqu'au 10 avril.

Le 20, nous allâmes loger à la Flèche, le 21 à

Foulletourte et le 22 au Mans. J'étais capitaine de semaine ce jour-là; j'avais conduit l'avant-garde pour faire préparer les logements et les vivres; j'allai au devant du régiment et l'accompagnai jusque sur la place des Halles; je logeai mon colonel à l'hôtel de la Boule-d'Or où le dîner fut commandé pour tout le corps d'officiers du bataillon et de l'état-major. Le colonel m'appela chez lui et me dit : « Mon cher capitaine, je viens de recevoir votre nomination, et demain après la revue de M. le sous-intendant, vous pourrez aller chez vous si cela vous fait plaisir. »

Je fus bien charmé de prendre le commandement d'une compagnie de grenadiers. Que de prétendants à cette compagnie furent trompés; que d'intrigues déjouées et d'ambitions décues! Le colonel, le général comte Ordener, commandant le département de Maine-et-Loire, et le commandant du bataillon dont je faisais partie, me firent nommer au commandement de cette belle compagnie tant enviée. Je ne fis aucune espèce de démarches pour l'obtenir; je me reposai entièrement sur la justice de mes supérieurs; je regardai toute ma vie l'intrigue comme une dégradation; un loyal serviteur doit compter sur ses bons services et sur la justice de ses supérieurs; je ne sus jamais postuler aucun emploi et ne me crus jamais en droit de m'attribuer aucun mérite et de m'apprécier moi-même; j'en laissai toujours le choix à mes chefs. Quelquefois justice me fut rendue, mais quelquefois aussi je fus victime, mais du moins l'honneur et l'amour-propre restèrent intacts et je ne m'attirai jamais

aucun reproche de mes camarades. — Je reçus bien des félicitations pour le commandement de cette compagnie de la part de tous mes camarades du bataillon que je quittais. Ce fut dans cette circonstance que je connus parfaitement l'estime dont je jouissais auprès de mes camarades.

Le 23, après la revue, je pris la voiture de mon pays et j'arrivai au Grand-Lucé à 6 heures du soir. Mon neveu et ma nièce m'attendaient à la descente de la voiture ; je me rendis de suite à la maison où je trouvai ma mère et ma sœur bien portantes toutes deux; nous nous embrassâmes tendrement et fondîmes en larmes de part et d'autre du plaisir de nous voir réunis. — Je passai douze jours au pays, au sein de mes amis; chacun voulait m'avoir, mais je n'eus jamais le temps de voir toutes les personnes que je désirais.

Le 5 avril, à 3 heures du matin, je partis pour le Mans; il ne faudrait jamais se séparer, toujours ce sont de nouveaux chagrins. J'arrivai au Mans à 6 heures du matin, j'y vis une partie de mes connaissances et j'arrêtai ma place pour Alençon pour 9 heures du soir, et le 6, à 6 heures du matin, j'étais rendu à Alençon. J'y déjeunai et en repartis à 9 heures pour Gacé, où j'arrivai à 3 heures après-midi. Je partis le 7 à 3 heures du matin pour Lisieux dans une assez mauvaise voiture; j'y eus passablement froid car il fit une gelée des plus blanches; à 5 heures, nous étions à Vimoutiers, petite ville située sur une superbe colline; c'est un pays magnifique. A 9 heures, nous arrivâmes à Lisieux. La voiture de Honfleur était partie depuis

une demi-heure; cela ne m'arrangeait pas du tout, car j'avais l'intention d'aller coucher au Havre le même jour; enfin, je fus obligé d'attendre au lendemain. Je déjeunai et allai visiter la ville et ses environs; la ville est située sur une superbe colline flanquée par deux coteaux charmants couverts d'arbres fruitiers; ce ne sont presque que des pâturages; peu de terres sont mises en valeur; on y fait engraisser une grande quantité de bœufs. La population y est très industrieuse; il s'y fabrique de la toile superbe et il y a deux grandes filatures de coton. J'y remarquai un nombre considérable de maisons nouvellement construites et beaucoup étaient en construction; on y faisait une très jolie place d'armes extrêmement grande.

Le 8 au matin, je partis pour Honfleur où j'arrivai à midi et demi; il y a une superbe avenue plantée d'arbres des deux côtés de la route; c'est ce qui forme la promenade publique. Sur les hauteurs de la ville, avant d'y arriver, l'on voit cette promenade, et de l'autre côté, c'est la pleine mer; cela fait un contraste charmant; cette immensité d'eau fait un effet merveilleux. Quel plaisir pour moi chaque fois que je revois cette plaine liquide, cette immensité d'eau; quel sujet de réflexions cette marche régulière, ce flux et ce reflux, ce théâtre de la guerre et d'un commerce immense, qui conduit l'homme ambitieux d'un bout à l'autre du monde. La ville est petite, mais assez jolie et curieuse par rapport à son joli petit port et sa navigation. — J'y trouvai un capitaine et vingt-deux hommes du régiment qui y étaient déta-

chés pour y faire le service avec la douane.

Je dînai bien promptement, car le bateau à vapeur pour le Havre était près d'arriver pour repartir; il arriva à 2 heures et à 3 heures nous étions en mer; elle était très agitée et houleuse; presque tous les passagers eurent le mal de mer, mais je ne fus nullement indisposé, et dans cinq quarts d'heure nous débarquions au Havre. Je descendis à l'hôtel de France où étaient en pension tous les capitaines du régiment; j'arrivai fort à propos : on se mettait à table. Mais je fus bien surpris de n'y point trouver ma compagnie; le demi-bataillon de droite était détaché à Dieppe avec le commandant; j'avais encore 25 lieues à faire. Je passai la soirée et le lendemain jusqu'à 7 heures et demie au Havre; la ville est grande et fort bien bâtie; elle a une superbe place d'armes et une jolie salle de spectacle; les rues tirées au cordeau et les maisons régulières; un fort joli port marchand; le commerce y est considérable; il y a d'immenses bassins qui traversent la ville en tous sens. Le jour où j'y arrivai, on jouait les *Brûleurs*. J'en repartis à 7 heures et demie du soir par la malle-poste pour me rendre à Dieppe; à 8 heures nous passions par Harfleur, petite ville située à trois quarts de lieue de la mer et à une lieue du Havre. Jadis Harfleur faisait un grand commerce; elle était à peu près ce qu'est aujourd'hui Honfleur, un joli petit port marchand. Vers minuit, nous passâmes à Fécamp; la ville me parut assez grande, mais je n'en puis faire aucun détail, car je ne fis que descendre et remonter en voiture; en sortant

de la ville, il y a une très grande montagne; elle a au moins une grande lieue de long.

Le 10, à 10 heures du matin, nous arrivâmes sur les hauteurs de Dieppe; la côte pour y descendre est assez rapide; la mer bat au pied de ses murs, de sorte que des hauteurs on voit la pleine mer, ce qui fait un effet charmant; c'est un coup d'œil magnifique. Ce jour-là, il faisait un très beau soleil; la mer était couverte de bateaux de pêche qui, vus de loin, présentaient l'aspect d'un camp établi sur la plaine liquide. J'arrivai donc en ville à 10 heures et demie et me rendis sur-le-champ chez mon nouveau commandant, que je trouvai avec tous mes camarades les capitaines que je connaissais déjà, mais je ne connaissais point encore mon lieutenant ni mon sous-lieutenant. Le lendemain, je pris le commandement de ma nouvelle compagnie.

La ville de Dieppe est très jolie et fort bien bâtie; c'est un joli petit port marchand; il y a un très grand nombre de bateaux pêcheurs, la pêche y est considérable; tous les jours on expédie du poisson et des huîtres pour Paris en très grande quantité. L'on y travaille beaucoup sur l'ivoire, on y fait toute espèce de choses; j'y ai même vu des petits vaisseaux et frégates fort bien faits, dont toute la mâture et les voiles étaient en ivoire; j'ai vu des amateurs payer des petits bâtiments depuis 500 francs jusqu'à 2,000 francs. La ville a une petite citadelle, qu'on nomme Château, située sur une grande côte au couchant de la ville; la mer bat au pied de ses murs; ma compagnie y était logée. Ce fort a de bonnes portes et ferme tous les

soirs à la retraite, et s'ouvre au point du jour. Il est dominé par deux ou trois positions; il n'est point armé et ne signifie pas grand'chose. Cependant il y a un commandant de place, un capitaine du génie, un garde des archives et un commandant d'artillerie payé 6,000 francs par an, pour deux pièces qu'il y a en batterie sur l'abordage du port. Il y a un établissement de bains de mer qui a été construit pour la duchesse de Berry; elle venait y prendre des bains chaque année à la belle saison, ce qui attirait à Dieppe un nombre assez considérable d'étrangers de tous rangs; puis tout l'entourage de sa personne faisait un grand bien à la ville de Dieppe; dans ce pays il y a un nombre considérable de malheureux surtout dans l'un de ses faubourgs qu'on nomme le Pollet; il est séparé de la ville par un large canal; l'on y passe sur un pont tournant qui s'ouvre à volonté pour donner passage aux bâtiments; sa population est de quinze à seize mille âmes; l'esprit y est fort mauvais; on regrette singulièrement l'ancien ordre de choses, tant il est vrai que l'égoïsme et l'intérêt particulier ont de l'empire. Cette ville voudrait, au préjudice de la France entière, voir renaître l'ancien ordre de choses avec ses vieilles coutumes, ses anciens préjugés; ils deviendraient comme autrefois serfs et vassaux, mais tant pis pour les autres parties de la France; la duchesse viendrait tous les ans y prendre des bains, quel bonheur!!!

Le 18 août, à 5 heures du soir, je reçus l'ordre de me tenir prêt à partir pour minuit précis pour

la ville d'Eu pour y faire le service auprès de S. M. Louis-Philippe qui venait y passer deux jours; j'arrivai à Eu le 19 à 6 heures et demie du matin; la compagnie de voltigeurs eut ordre de partir le 19 à minuit et arriva à Eu le 20 à 6 heures du matin; les gardes nationaux de Dieppe et des environs arrivèrent à 8 heures et le roi à 9 heures et demie. Nous formions la haie sur la route d'Aumale; aussitôt le canon se fit entendre et S. M. Louis-Philippe parut sur la hauteur. Les plus vives acclamations se firent entendre. Le Roi traversa la haie pour se rendre à son château royal; il était accompagné du maréchal Gérard et du général Rumigny (1) son aide de camp; de suite je fus commandé de garde avec cinquante hommes et quatre officiers et cinquante gardes nationaux, un officier de cuirassiers et vingt cavaliers de sa suite. Aussitôt, nous établîmes les postes et je fus chargé de régler les rondes et patrouilles. A midi précis, le roi reçut tous les officiers de l'état civil et militaire. J'eus l'honneur de parler à Sa Majesté pour la première fois de ma vie; le soir il y eut un dîner de soixante-quatorze couverts; j'eus l'honneur d'en faire partie; j'étais à la droite du Roi et à quatre personnes près; le prince de Joinville était à ma gauche et il n'y avait qu'une personne entre nous deux; le dîner dura une bonne heure et fut délicieux; chaque convive avait à sa droite trois verres

(1) Rumigny (Marie-Théodore Gueulin de), vicomte puis comte, né à Paris, le 12 mars 1789, mort à Gagny, le 24 juin 1860, maréchal de camp, le 20 octobre 1830, lieutenant-général, le 21 juin 1840.

de différentes grandeurs; le vin de Bourgogne était servi assez amplement par des valets *ad hoc;* ensuite les vins étrangers, le champagne, puis vint le café, mais de ma vie, je n'en ai pris d'aussi bon; il était exquis. Toute la nuit nous fîmes des rondes de demi-heure en demi-heure; je fis la première.

Le lendemain, je fus invité à déjeuner par l'aide de camp du Roi; nous n'étions que seize personnes, y compris le Roi; j'étais vis-à-vis de Sa Majesté; le déjeuner fut très court; à 11 heures, les troupes s'assemblèrent dans la cour du château et le Roi passa la revue assez rapidement devant chaque rang et les troupes défilèrent devant S. M. le Roi des Français. Mon lieutenant présenta une pétition au Roi pour obtenir la croix de la Légion d'honneur ou de l'avancement, car il avait déjà vingt ans de service et sortait de l'École militaire; son avancement n'avait pas été bien rapide. Sa Majesté accueillit sa demande d'un air très gracieux, et me demanda si j'étais satisfait des services de mon lieutenant; je lui répondis : « Sire, on ne peut plus; il mérite beaucoup. » Le Roi remit la demande au maréchal Gérard et dit : « Je ferai mon possible, lieutenant. »

Le lendemain 22, le Roi partit pour Paris; nous formâmes encore la haie sur son passage et à 6 heures nous partîmes pour Dieppe. Nous eûmes une pluie battante une partie de la journée; nous arrivâmes à Dieppe sur les 3 heures de l'après-midi; la musique de la garde nationale vint au devant de nous avec, à peu près, deux cents gardes nationaux. Les officiers vinrent m'inviter à me mettre en tête

avec ma troupe et me prièrent de prendre le commandement de toute la colonne; nous traversâmes toute la ville aux cris mille fois répétés de : Vive le Roi! Je les fis former en bataille vis-à-vis l'hôtel de la mairie et là on fit rompre les rangs et rentrer les compagnies chacune chez elle..

Le 10 octobre, nous reçûmes l'ordre pour partir le 13 pour nous rendre à Rouen; le samedi, nous partîmes à 7 heures du matin et allâmes coucher à Tôtes; c'est un grand village à 7 lieues de Rouen et de Dieppe; il est chef-lieu de canton; j'y trouvai une ancienne connaissance qui y est receveur d'enregistrement depuis six ans; nous nous étions connus dans mon pays où il a exercé ses fonctions pendant trois ans; il se nomme Labustière; nous restâmes ensemble à faire la partie jusqu'à minuit. A 6 heures du matin, nous étions en route pour Rouen. Nous y arrivâmes à une heure de l'après-midi; avant d'y arriver, nous rencontrâmes le lieutenant-colonel, un chef de bataillon et tous les capitaines du 3e bataillon qui y étaient logés depuis cinq jours; la musique et les sapeurs vinrent aussi au-devant de nous; la musique joua pour entrer en ville; il y avait une foule considérable dans toutes les rues. Je ne dirai rien sur la ville, puisque je la connais depuis 1827, quand j'y passai conduisant un détachement de jeunes soldats pour le 53e de ligne à Béthune.

Le 31 octobre, nous reçûmes l'ordre de nous

tenir prêts à partir pour Hesdin le 3 novembre (1). Nous partîmes le 3, à 7 heures du matin, et allâmes coucher à Tôtes; le 4, à Dieppe; j'allai coucher à mon ancien logement; nous partîmes le 5, à 7 heures du matin, par un temps affreux; il tomba de la grêle, de la neige et de la pluie à torrents; j'étais en redingote et sans manteau, et je fus mouillé jusqu'aux os : cela dura trois grandes heures; j'étais tellement saisi par le froid que je ne me sentais plus les bras et ne pouvais plus rien tenir dans mes mains, et pour comble de bonheur, j'avais un rhume épouvantable; je ne sais comment il ne tourna pas en fluxion de poitrine. Nous fîmes halte dans un gros village nommé Biville, pour y déjeuner. La pluie cessa heureusement, et en arrivant à Eu, nous étions presque secs, mais ce fut une terrible journée. Le 6, nous allâmes coucher à Abbeville, j'y allais pour la deuxième fois. Le 7, à Hesdin; je la connaissais aussi cette petite ville; en y arrivant, nous trouvâmes un ordre de départ pour le lendemain matin à 7 heures, pour nous rendre à Dunkerque, mais dans la nuit il arriva un contre-ordre, et le matin à 6 heures et demie, l'on vint me prévenir que nous restions jusqu'à nouvel ordre.

Le 10, nous reçûmes l'ordre de départ pour nous rendre à Arras pour faire partie de la 1re brigade de la 5e division, armée du Nord (2). Le 12, nous nous rendîmes à Saint-Pol, petite ville, chef-lieu

(1) Pour l'expédition du siège d'Anvers.
(2) Qui allait faire le siège d'Anvers inauguré le 15 novembre.

d'arrondissement. Le 13, à Arras, ville fortifiée, et ayant une bonne citadelle, chef-lieu du département du Pas-de-Calais; il y a de vingt-sept à trente mille âmes; la ville est fort bien bâtie; il y a trois superbes places et de fort jolies rues. Le 17, à 2 heures après-midi, nous eûmes ordre de partir le lendemain matin pour nous rendre au Quesnoy; le 18, à Cambrai; le 19, au Cateau, petite ville chef-lieu de canton. Le 20, au Quesnoy, petite ville très fortifiée et fort bien bâtie; elle est entourée d'eau, il y a une place superbe et de fort jolies casernes; pour nous y rendre, nous passâmes par Landrecies, petite ville très fortifiée et joliment bâtie; nous y laissâmes un bataillon. Le 29, nous reçûmes l'ordre de départ pour entrer en Belgique et aller à Malines où devait se rassembler la 5e division; le 30, à Maubeuge, ville très fortifiée, et dernière ville de France. Avant de partir du Quesnoy, l'on nous paya l'indemnité d'entrée en campagne. Je reçus 600 francs. J'en envoyai la moitié à ma mère.

Le 1er décembre, nous entrâmes en Belgique, et allâmes coucher à Mons, belle et grande ville, extraordinairement fortifiée. Nous eûmes la pluie sur le dos toute la journée. J'avais déjà passé à Mons en 1803, pour rejoindre mon régiment en Hollande.

Le 2, à Ath, petite ville, mais très jolie, très forte et joliment bâtie, à 6 lieues de Mons. Le 3, à Grammont, petite ville champêtre; la cavalerie y était logée; nous allâmes loger en avant dans des petits villages; nous eûmes toute la journée une

pluie battante sur le dos. Le 4, à Alost, petite ville forte et très jolie; de là, nous entendîmes bien distinctement le canon du siège. C'était la grande journée pour la Sainte-Barbe, fête des canonniers; elle fut très bien fêtée, car ils firent un feu bien nourri toute la journée. Le 5, à Termonde, petite ville, mais très fortifiée; nous fûmes logés dans les petits villages à 2 lieues en avant sur la route de Malines. Le 6, à Malines, jolie ville grande et bien bâtie; il y a un archevêché; avant d'entrer en ville, nous fûmes divisés par deux, trois et quatre compagnies pour aller prendre nos cantonnements sur la route de Louvain à 3 lieues de Malines; le commandant avec les trois premières compagnies du bataillon, nous allâmes loger dans un assez joli petit village nommé Putte; l'on donna trente cartouches par homme. Le 12, nous eûmes ordre de nous tenir prêts à partir pour le 14; nous partîmes à 8 heures du matin et allâmes coucher à Malines. Nons partîmes le 15 au matin à 5 heures et demie pour nous rendre à la tranchée devant la citadelle; à 11 heures, nous étions rendus au village de Berchem, où était le grand quartier général; on donna deux rations de vin aux soldats et à midi et demie nous partîmes pour entrer dans les retranchements. Ce jour-là il plut jusqu'à 10 heures du soir; nous étions dans l'eau et la boue jusqu'à la cheville et à 150 pas des murs de la citadelle sous le canon et la mousqueterie hollandais. La position que j'occupais avec ma compagnie était très périlleuse, j'étais établi à côté de la lunette Saint-Laurent qui avait été emportée d'as-

saut la veille et l'on construisait, à 60 pas en avant, une batterie de brèche que j'étais chargé de protéger; derrière moi, j'avais une batterie de huit mortiers, une de six pièces de 24 et deux obusiers de 8 pouces qui faisaient un feu épouvantable et nous attiraient bon nombre de projectiles.....

(*Ici nouvelle lacune du* 16 *décembre* 1832 *au* 13 *janvier* 1833, *par suite de la perte de trois feuillets.*)

..... Nous fûmes logés et cantonnés à Féchains, petit village à 4 lieues de Douai, situé sur les bords d'un grand marais qui offre au pays une grande ressource pour le chauffage de la classe malheureuse; ils vont dans ce marais à la belle saison extraire de la vase jusqu'à une certaine profondeur; ils la font dessécher au soleil et la taillent ensuite par petits pains de 8 à 10 pouces de long sur 4 à 5 de large, à peu près comme le savon; alors ils font sécher à fond ce produit qu'ils entassent ensuite dans leur cour pour s'en chauffer l'hiver; cela brûle parfaitement.

Le 13, je reçus l'ordre de partir le 14 au matin pour être rendu à Douai à 11 heures précises, pour y être logé jusqu'au lendemain, jour fixé pour la revue du Roi. Nous étions rassemblés pour partir, quand je reçus un sergent, porteur d'un ordre contraire qui ajournait le départ jusqu'au 16. Le 16, je partis à 7 heures du matin et j'arrivai à 10 heures et demie. Le lendemain, à 6 heures du matin, nous prîmes les armes pour la revue (le Roi était arrivé la veille à une heure). Le Roi passa devant le front de tous les

régiments rangés en bataille dans toutes les rues principales de Douai. Il était accompagné des ducs d'Orléans et de Nemours, du prince de Joinville, du ministre de la guerre, du maréchal Gérard, du lieutenant-général Schramm, commandant la 5e division, et des deux généraux de brigade Rullière (1) et du Roncheray; il y avait également ses aides de camp et un grand nombre d'officiers supérieurs d'état-major. Le Roi se rendit ensuite sur la grande place et fit demander tous les officiers.....

(Ici nouvelle lacune du 17 *janvier* 1833 *au* 2 *septembre de la même année, par suite de la perte de trois feuillets.)*

..... Je reçus le 2 septembre une lettre à Carhaix de ma sœur du 30 août, m'apprenant que notre chère mère n'était plus de ce monde. Rien sur la terre, non rien pendant mon existence ne m'a plus frappé; je croyais la nature anéantie et que, seul, j'existais; plus rien pour me consoler. Pendant près de trois mois, je partais seul, le soir, à 4 ou 5 heures pour la campagne où j'allais pleurer à mon aise la perte que nous venions d'éprouver; souvent je ne rentrais qu'à 9 heures du soir pour m'aller coucher, mais sans pouvoir profiter d'un sommeil un peu paisible; toujours j'étais agité; si je m'endormais un instant, c'était pour me trouver auprès de ma bonne mère et recevoir ses tendres caresses ou ses

(1) Rullière (Joseph-Marcellin), maréchal de camp, le 11 octobre 1832, lieutenant général, le 11 novembre 1837.

justes observations; sans cesse, elle était présente à ma mémoire, à un tel point que si j'ajoutais foi aux choses surnaturelles, je croirais à un monde inconnu et invisible et qu'elle me parle!

Combien je plaignais ma bonne sœur dans ces malheureuses circonstances, combien d'embarras et de chagrins, quel fardeau pour elle, que j'aurais bien voulu pouvoir la soulager dans ces terribles moments! mais cela ne m'était pas possible; si je n'eusse pas été détaché à 25 lieues du régiment et seul d'officier de ma compagnie, j'aurais demandé une permission pour me rendre auprès d'elle et la consoler. Comme j'aurais été satisfait de voir encore une fois dans ma vie une si bonne mère et que j'aimais au delà de l'imagination, oh! oui, plus que moi-même; elle sera éternellement présente à ma mémoire, et jamais elle ne s'effacera de mon cœur; mais il ne m'était pas permis de me rendre auprès d'elle; n'ayant su que le 9 qu'elle était malade, il m'eût fallu demander une permission à mon commandant qui était à Brest, à 25 lieues du cantonnement, et qui, lui, eût transmis ma demande au colonel à Saint-Brieuc, près de 40 lieues de Brest, et le colonel au général commandant la division à Rennes, à 24 ou 28 lieues de Saint-Brieuc; avec toutes ces démarches, je n'aurais pas reçu ma permission avant le 20, et il m'eût fallu quatre jours pour me rendre auprès de ma mère, alors je serais arrivé après son décès, et je n'aurais pas eu la douce satisfaction de la revoir encore une fois dans la vie.

Dans les premiers jours de septembre, j'adressai

un rapport au général Janin (1), commandant le département du Finistère; ce rapport était basé sur une infraction soufferte par le maire et l'adjoint, qui étaient deux grands carlistes; voilà le fait : le curé s'était permis de faire blanchir l'extrémité des tours et à l'extérieur à la hauteur de 7 à 8 pieds; elles sont à huit pans, de sorte que vues de face sur toute la route, elles figuraient un drapeau blanc; le coq était également peint en blanc; tous les voyageurs, tant militaires que civils, passant par Carhaix, m'en faisaient l'observation; j'observai également dans mon rapport au général, qu'il était vraiment pitoyable qu'un point central comme Carhaix, où aboutissaient sept grandes routes, et qui était un lieu aussi passager, n'eût point les couleurs nationales flottant sur ses édifices publics, que c'était intolérable, et qu'au contraire, il y avait au-dessus de la porte de la mairie une Vierge placée dans une niche, repeinte à neuf, et entourée d'une peinture blanche toute fraîche et en forme de drapeau blanc, pour faire coïncider la mairie avec les tours et cela pour narguer les gardes nationaux et l'armée. Le général me répondit qu'il verrait cela le 8, en venant passer la révision des jeunes soldats. Il arriva le 8 après-midi et me fit demander sur-le-champ; je me rendis auprès de lui. Il me dit : « J'ai vu les tours et la mairie, je ne suis pas très content de cela, je vais voir ce fameux maire. »

(1) Janin (Antoine), baron, né à Chambéry, le 16 décembre 1775, mort à Osserain (Basses-Pyrénées), le 18 mai 1861, colonel en 1814, maréchal de camp le 19 mars 1815, lieutenant général le 20 août 1830.

Il le blâma publiquement; il lui ordonna de mettre à la mairie un drapeau national et de faire peindre le coq aux trois couleurs; cela fut fait dans la même journée.

Le soir même, il arriva trois compagnies du régiment à Carhaix qui se rendaient à Morlaix par suite du tiercement; nous dînâmes, tous les officiers, avec le général. Le lendemain, il passa ma compagnie en revue et me donna ordre de la faire manœuvrer en sa présence; il fut très satisfait de la tenue et de l'instruction. Il partit le même jour pour retourner à Brest. — Le 16 octobre, je reçus une lettre du général pour partir de Carhaix le 23 et me rendre à Brest où était logé notre bataillon. — Le 22 au soir la compagnie de grenadiers du 2e bataillon arriva pour nous remplacer. Les habitants de Carhaix nous témoignèrent beaucoup d'amitié et de regrets, car la meilleure intelligence n'avait cessé de régner entre eux et les grenadiers sous mes ordres; je maintenais une bonne discipline dans ma compagnie; pendant six mois de station, aucune plainte ne m'est parvenue de la part des habitants.

Le 23, j'allai coucher à La Feuillée avec toute ma compagnie; le 24, la journée fut pénible, dix lieues et un chemin difficile, très dur et mal empierré. Nous arrivâmes à Landerneau le soir à 4 heures; le dépôt du 2e régiment de marine y était logé. Le 25, nous arrivâmes à Brest à une heure. L'adjudant de la place vint comme il est d'usage nous recevoir à la porte de la ville. Je fis former ma compagnie en bataille sur la place d'armes, et

un instant après, le général commandant le département vint nous passer en revue; il parut très satisfait de la compagnie; il vint à moi, et m'invita à dîner pour 5 heures et me dit qu'il invitait également mon lieutenant. Nous entrâmes en ville et allâmes loger à Recouvrance, de l'autre côté du canal, où était logé le bataillon. Le soir à 5 heures, mon lieutenant et moi, nous nous rendîmes chez le général. En dînant, il me demanda de quel régiment je sortais; je lui dis : « Mon général, du 11e régiment de ligne. » — « Dans quelle compagnie étiez-vous? » — « 6e du 3e bataillon, compagnie du capitaine Jacques. » — Il me dit : « A quelle époque? — « Le 18 janvier 1804. » — « Eh! bien, il me dit, j'ai manqué être votre lieutenant, car je quittais le régiment à l'époque où vous y arriviez comme conscrit. » — J'ai dîné bien souvent chez le général depuis cette époque.

Le dimanche 30 mars 1834, le commandant du bataillon partait pour aller à Vesoul, dans le pays de sa femme; avant son départ, il me remit le commandement du bataillon et la présidence du conseil d'administration et la correspondance avec le général et le colonel qui était à Saint-Brieuc. Dans le courant d'un mois, j'eus à supporter trois revues successives par le général Janin, commandant la subdivision. C'est un homme extrêmement minutieux et tracassier dans le service, querellant sur des riens. Le 27 avril, le commandant du 2e bataillon qui était détaché à Quimper, vint à Brest prendre le commandement de 1er bataillon

en remplacement du commandant parti en semestre, et le commandant du 4e alla à Quimper remplacer celui du 2e venu à Brest, par suite d'organisation nouvelle.

(Les derniers feuillets du manuscrit manquent.)

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION	1
PREMIER CAHIER. 20 décembre 1803 au 16 avril 1811.	1 à 107
SECOND CAHIER. 16 avril 1811 au 20 juillet 1815...	108 à 226.
TROISIÈME CAHIER. 1825 à 1834	227 à 333

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 11512.



